



Comédies et proverbes

Alfred de Musset

LU AVEC LIREGRATUITEMENT.COM

Livre libre de droits, lisible gratuitement en ligne et en quinze minutes par jour.

Comédies et proverbes

il me Kmble , en vérité, que j'eDlenih marcher dam la coor : à qnalre heures du matin , c'est singulier. Hum ! huml que veut dire cela ?

n avance ; un hamin« enveloppé d'un manteau dncend d'un» fenitrt du ru-de-cfkiiuég,

CHÉHIO.

Delà fenêtre de madame Lucrèce? Arrête, qui que tuMÎs!

Laine-moi pawer, ou je le luel

Il le frappe H i'enfMt dam le jardin.

CRÉmo , MUl.

Au meurtre I au voleur I Jean , su secoure I

DAHIEN , lortanl *n robe de chambré.

Qu'est-ce? qn'aa-lu k crier, Crémio?

■ KCùAiyk-

onitttio.

Il y a un voleur dans le jardin.

Vieux fou I lu to seras grisé.

De la fenêlre de madame Lucrèce , de sa propre feaélre, je l'ai vu descendre. Ah ! je suis blessé 1 il m'a frappé au bras de son stylel.

Tu veu& rire I ion manteau est à peine déchiré. Quel conte viens-tu faire , Grémio 1 Qui diable veux-tu avoir vu descen- dre de la fenêlre de Lucrèce, k cette heure-ci? Sais-tu, srt que tu es , qu'il ne ferait pas bon l'aller redire i son mari ?

OBÉHIO.

Je l'ai vu comme je voue voia.

DAHIEM.

Tu as bu , Grémio ; lu vois double.

Double 1 je n'en ai vu qu'un.

PAHIBN.

Pourquoi réveilles-tu une maison entière avant le lever du so-
lâl? et une maison comme celle-ci , pleine de jeunes gens , 4e va-
lets! T'a-t-on payé pour imaginer ce mauvab roman sur le compte
de la femme de mon meilleur ami? Tu eries au voleur , et tu pié-
lends qu'on a sauté par sa fenêlre ? Ea-tu fou ou es-tu payé? Dis,
réponds; que je t'entende.

GRÉMIO

Mon Dieul mon Seigneur Jésus! je l'ai vu; en vérité do Dieu , je
l'ai vu. Que vous ai-je fait? je l'ai vu.

»ÀHIEN.'

ËGoule , Grémio. Prends cette bourse , elle peut être moins lourde que celle qu'on t'a donnée pour inventer celle histoirelà. Va -t'en la boire & ma santé. Tu sais que je suis l'ami de ton maître , n'est-ce pas ? Je ne suis pas un voleur, moi ; jeje suis pas de moitié dans le vol qu'ouù lui ferait? Tu méconnais depuis dix ans comme je connais André. Eh bien, Grémio, pas un mot li-dcs-sus. Bois k ma santé ; pas un mot , enUodalu? ou je le fais chasser de la maison. Va, Grémio , rentre chei toi , mon vieui camarade. Que tout cela »oit oublié.

ACTE I, SCÈNE i

CttÉKIO.

Je l'ai vu, mon Dieu; suriaa léle, aur celle de mon père, j« t'ai vu; vu, bien TU.

DUiiEii , Mul , ■"«vwM» xmt k iarétn et appelU. Cordiaoi! Cordianil

Cordiani p«n^.

iBsensél eae»tu venu 167 André ton ami, le mien, le boa, le pauvre Audrël

Elle m'aime , 6 Damicn , elle m'aime ! Que vaa-lu me dire? Je auüi heui-eux. Regarde-moi , elle m'aime 1 Je coure dsna ce jardin depuis bier, je me suis jeté dans les herbes humides ; j'ai frappé les statue* et les arbres , et j'ai couvert de babers terribles les gaions qu'elle avait foul^.

El cet homme qui le surprend! A quoi penses- tu? Et André!
André , Cordiani !

COHDIINI.

Que «aia-je? je puia \$tre coupable , tu peui avoir raison; nous
en parlerons demain , un jour plus lard ; laiwe-moi être heureuT.
Je me trompe pcut^tre, elle ne m'aime peul4re pas; un caprice,
oui, un caprice seulement, et rien de plus; mais taiaa^moi itre
heureux.

Rien de plus? et tu brises comme une paille un lien d« vingt-
cinq années? et lu sors de cette chambre? Tu peui être coupable?
et les rideaux qui se août refermes sur toi. sont encore agités au-
tour d'elle? et l'^honime qui te voit sortir cric au meurtre?

Ab 1 mon ami , que celle femme-là est belle!

Insensé I insensé I

CORDItNI.

Si tu savais quelle région j'habite ! comme le son d« sa voix
seulement fait bouillonner en moi une vio nouvelle 1 comme les
larmes lui viennent aui yeux au-devanl de tout ce qui est beau ,
tendre et pur comoie elle ! o mou Dieu t c'est un autel

iz=rtNGoo«^[c

Bubtime que le bonheur. Puisse la joie de mon ime mooUr à
toi comme un doui encens I Damien , les portes se sont trompés :
est-ce l'esprildu mal qui est l'ange déchu? C'est celui de l'amour
qui , après le grand œuvre , ne voulut pas quitter la terre , cl , tan-
dis* que ses frères remontaient au ciel , laissa tDinber ses ailes
d'or en poudre aux pieds de la beauté qu'il avait créée.

Je le parlerai dans un auti'e moment. Le soleil se lève; dans une heure , quelqu'un viendra s'asseoir aussi sur ce banc ', il posera comme toi ses mains sur son visage , et ce ne sont pas des larmes de joie qu'il cachera. A quoi penses-tu?

COHDIANI.

Je pense su coiu obscur d'une certaine taverne où je me suis assis tant de fols , regrettant ma journée. Je pense à Florence qui s'éveille, aux promenades , au passants qui se croisent; au monde, oii j'ai erré vingt ans comme un spectre sans sépulture ; h ces rues désertes où je me plongeais au sein des nuits , poussé par quelque dessein sinistre; je pense il mes travaux , i mes jours de découragement ; j'ouvi« les bras , et je vois passer les fantômes des femmes que j'ai possédées, mes plaisirs , loes peines , mes espérances I Ah ! mon ami , comme tant est foudroïé , comme tout ce qui fermentait eu moi s'est réuni en une seule pensée : l'aimer 1 C'est ainsi que mille insectes épsrs dans la poussière viennent se réunir dans un rayon du soleil.

Que veui-tu que je te dise 1 et de quoi servent les paroles quand elles viennent après l'action ? Un amour comme le tien n'a pas d'ami.

COBDIANI.

Qu'ai-je eu dans le cœur jusqu'à présent? Dieu merci , je n'ai jamais cherché la science, je n'ai voulu d'aucun état; je n'ai jamais donné un centre aux cercles gigantesques de la pensée; je n'y ai laissé entrer que l'amour des arts, qui est l'encens de l'autel , mais qui n'en est pas le dieu. J'ai vécu démon pinceau, de mou travail; mabmon travail n'a nourri que mon corps; mon ime a

gardé sa fiiim céleste. J'ai posé sur le seuil de mon cœur le fouet
dont Jésus^hrist UaBella

i,CÜHl«^[c

ACTE 1 , SCÈNE 1. S

le» vendeun du temple. Dieu merci , je a'al jamalB aimé ; moo
cœur n'était à rien jusqu'à ce qu'il fût à elle.

Comment exprimer tout ce qui se pawedans mon Éme? 1« U
vois heureux. Ne m'cs-tu pas aussi cher que lui ? cobuiam.

Et maintenant qu'elle est k moi , maintenlanl'qu'aMis à ma
tabk, je laisse couler comme de douces larmes les ven iosenië*
qni lui parlent de mon amour , et que je crois s«ilir derriéra moi
son fanlâme charmant s'incliner sur mon épaule pour les lire ;
maintenant que j'ai un nom sur les lèvres , 6 mon ami I quel est
l'homme ici-bas qui ti'a pas tu apparaître cent (ois, mille fois ,
dans ses rêves , un être adoré , fait pour lui, devant vivre pour
lui? Eh bienl quand un seul jour au monde oa devrait rencontrer
cette tête, la serrer dans ses bras et mourir!

Tout ce que je puis te répondre , Cordiani , c'est que ton

bonheur m'épouvante. Qu'André l'ignore , voilà l'important I
coeotANi.

Que veut dire cela? Crois-lu que je l'aie séduite? qu'elle ait ré-
fléchi et que j'aie réfléchi ? Depuis un an je la vois tous les jours ;
je lui parle , et elle me répond ; je fais un geste , et elle me com-

prend. Elle se met au clavecin , elle chante , et moi , les lèvres entr'ouvertes , je regarde une longue larme tomber en silence sur ses bras nus. Et de quel droit ne serait-elle pas

De quel droit?

COBDUM.

Silence! j'aime et je suis aimé. Je ne veni rien analyser, rien savoir; il n'y a d'heureux que les enfants qui cueillent un fruit et le portent k leurs lèvres sans penser à autre chose, sinon qu'ils l'aiment et qu'il est k portée de leurs mains.

ViMIEN.

Ah !. si tu étais U , b cette place où je suis , et si tu le jugeais toi-même ! Que dira demain l'homme k l'enfant?

Non ! non ! Est-ce d'une orgie que je sors , pour que l'air du matin me frappe au visage? L'ivresse de l'amour est-elle une débauche, pour s'évanouir avec U nuit? Toi, que voilà, Da-

D,niz=rtNGoogle

6 ANDRÉ DEL SARTO.

mien , depuis combien de temps m'as-tu vu l'aimer? Qu'as-tu idire à présent, toi qui es resté muet, toi qui as vu pendant une année chaque battement de mon cœur , chaque minute de ma vie, se détacher de moi pour s'unir à elle? et je suis coupable aujourd'hui? Alors pourquoi suis-je heureux? Et que me diras-tu d'ailleurs que je ne me sois dit cent fois k moi-même! Suis-je un libertin sans cœur! suis-je un athée? Ai-je jamais parlé avec mé-

pris de tous ces mots sacrés, qui , depuis que le monde eiisie ,
errent vainement sur les- lèvres des hommes? Tous les reproches
imaginables , je me les suis adressés, et cependant je suis heu-
reux. Le remords , la vegeance. hideuse , la triste et muette dou-
leur , tous ces spectres terribles sont venus se présenter bu seuil
de ma porte ; aucun n'a pu réster debout devant l'amour de Lu-
crèce. Silence I on ouvre les portes ; viens avec moi dans mon
atelier. Là , dans une chambre fermée k tous les yeui , j'ai taillé
dans le marbre le plus pur l'image adorée de ma maîtresse. Je
veux te répondre devant elle; viens, sortons; la cour s'emplit de
monde, et l'académie va s'ouviir.

Il* torleM, Lei ptintrei travtTttnt la cour «n totu leni. LIONEL
ET CÉSARIO t'mianctnt.

Que d'écoliers autrefois dans celle académie! comme on se '
disputait pour l'un , pour l'autre 1 quel événement que Fappali-
tion d'un nouveau tableau! Sous Michel-Ange , les écoles étaient
de vrais champs de bataille; aujourd'hui elles se i«mplissent à
peine, lentement , déjeunes genssileucieui. On travaille pour
vivre, et tes arts deviennent des métiers.

Dinlz-MNGoOgle

ACTE I, SCENE I. T

cÉsinio.

C'esl ainei qu« tout puee sous le Htkil. Uoî , Micbel-Auge ra'e-
nuuyait; je suis bien 4ise qu'il eoit mort.

Quel génie que le «iea 1

Eh bien ! oui , c'est un homni» de génie ; qu'il nous laisse lran-
quille«. As-Ui vu le tableau du Pontormo?

tlOMEL.

Et j'y ai vu le siècle tout entier : un homme incertain entre
mille chemins divers, la caricature des grands maîtres; se noyant
dans son propre enthousiasme, capable de se retenir, pour s'en
tirer , au manteau gothique d'Albert Durer.

Vive le gothique ! Si les arts se meurent , l'antiquité ne rajeu-
nira rien. Tra deri da ! Il nous Tant du nouveau.

ANDRÉ DEL siKTO , entrant et parlant à un vaUt. Dites à
Grémio de seller deux chevaui, un pour Ini et un pour moi. Nous
allons k la ferme.

cËsÂBio, contimtamt.

Du nouveau k tout prix , du nouveau 1 Eh bien 1 maître , quoi
de nouveau ce matin 1

Toujours gai , Césario? Tout est nouveau aujourd'hui , mon
enfant ; la verdure , le soleil et les thurs , tout sera encore nou-
veau demain. 11 n'y a que l'homme qui se fasse plus vieui, tout se
fait plus jeune autour de lui chaque jour. Bonjour , Lionelj levé de
si Itonne heure, mon vieil ami?

CÉSAMO.

Alors les jeunes peintres ont donc raison de demander do
neuf, puisque la nature elle-même en veut pour elle, et en donnée
tous.

UONËL.

Songes-tu k qui tu paries?

itMDKÉ.

Ah! ahl déjà en train de discuter? (.a discussion, mes bons amis, est une terre stérile , croyez-moi; c'est elle qui tue tout. Moins de préfaces et plus de livres. Vous êtes peintres, mes enfants ; que votre lH>uchosoitmuettc,et que votre main droite parle pour tous. Eco o le- moi cependant , Césarío- Là

i,CÜHl<^[c

8 ANDRE DËL SAKTO.

Dature veut toujours être nooTelle, c'tet vrai; mais elle reste toujours la même. Es-tu de ceui qui sonbsiteraient qu'elle changât la couleur de sa robe , et que les bois se colorasseul en bleu ou en rouge? Ce u'est pas ainsi qu'elle l'entend; à cAté d'une fleur fanée naît une tleur toute Kcmlable , et (tes milliers de familles »e reconnaissent bous la rosée auk premiers i-ayons du soleil. Chaque matin, l'angede vieet de mort apporte à la mtirc commune une nouvelle parure , mais toutes ses parures se ressemblent. Que lesarlsldecbent de faire comme elle , puisqu'ils ne sont rien qu'en l'imilanl. Que chaque siècle voie de nouvelles mœurs, de nouveaui coBtumes, de nouvelles pensées; mais que le génie soit invariable comme la beauté. Que de jeunes mains, pleines de frirce et de vie, revivent avec l'espect le flambeau sacré des mains tremblanlea des vieillards; qu'ils la prolégent du souille des vents, cette tlamme divine qui traversera des siècles futurs . comme elle a fait des siècles passés. Retiendras-tu cela ,

Césario? Et maintenant, va travailler; k l'ouvrage 1 à l'ouvrage! la vie est si court*! /I Itptnate dant l'atelier.

A Liontl.

Nous vieillissons, mon pauvre ami. La jeunesse ne veut plus guère de nous. Je ne sais si c'est que le siècle est un neiveau-né, ou un vieillard tombé en enfoncé.

LIONEL

Mort de Dieu ! il ne faut pas que vos nouveaux venus m'échauffent par trop les oreilles! je finirai par garder mon épée pour travailler.

Te voilà bien , avec tes coups de rapière, brave Lionel ! On ne tue aujourd'hui que les moribonds ; le temps des épées est passé en Italie. Allons , allons , mon vieux, laisse dire les bavards , et lichens d'être de noire temps ^ jusqu'i ce qu'on nous enterre.

Damiea entre.

Eh bien , mon cher Damien,t^ordiani vient-il aujourd'hui'?

DLiflEN.

Je ne crois pas qu'il vienne , il est malade.

ACTE 1, SCÈNE I

Mnlade, lui! Je l'ai tu hiergoir, it ne l'était point. Sérieuseineal malade? Aillons ctiM loi , Damien. Que peut-il avoir?

N'allez pas chet lui , il ne saurait voua recevoir. Il «'««1 eu* fermé pour la journée.

Oh! non pnB pourquoi. Allons, Damien.'

DIMIEN.

Sérieusement, il veut être seul.

Seul I e(malade I lu m'dTrafes. Lui esl-il arrifé quelque chose? une dispute? un duel? violent comme il est! Ah! mon Dicul mais qu'est-ce donc? Il ne m'a rien fait dire; il est blessé , n'est-ce pas? PardoDDei-moi , mes amis.

Aux-peintrei qui jon(reilit «I qui Catttndent. Hais voua lesavei, c'est mon ami d'eufance, c'est mon meilleur, mon plus fidèle compagaoïi.

Rassurez- vous ; it ne lui est rien arrivé. Une flèvre légère; demain vous le verrez bien portant.

Dieu le veuille] Dieu le veuille I Ah! que de prières j'ai adressées au ciel pour In conservation d'une vie aussi chère! Vous le dirai-je, 6 mn amis! dans ces temps de décadence où la moi't de Hichel-Ange nous a laissés, c'est en lui que j'ai mis mon espoir; c'est un cœur cbaud, mais un bou cœur. La Providence ne laisse pas s'égarer de telles facultés I Que de fois, assis derrière lui. tandis qu'il parcourait du haut en bas ton échelle, une palette à la main, j'ai senti se gonOer ma poitrine, j'ai étendu les bras , prêt A le serrer sur mon cœur, à baiser ce front si jeune et si ouvert , d'où le génie rayonnait de toutes parts! Quelle recililé! quel enthousiasme ! mais quel sévère et cordial amour de la vérité ! Que de fois j'ai pensé avec délices qu'il était plus jeune que moi ! le regarda» tristement mes pauvres ouvrages , et je m'adressais en

moi-m^e aux siècles futurs; voilà tout ce que j'ai pu faire, leur dis-
sais-je, mais je vous lègue mon ami.

tlONGL.

Hallre, un homme est là qui vous appelle.

i,CÙHl[«][c

Qu'Mt[«]e? qu';a-t4(r

UN DOHESTIQDe.

Les chevaux en ont. Bellés; Grémio est prêt, mon Digeigneur,

rien de grave, n'est-ce pas? Et nous le verrons demain. Viens
donc souper avec nous; et si tu vois Lucrèce, dis-lui que j'ai vu
la ferme, et que je reviens.

ntort.

SCÈNE M

Va petit hoit. André dans l'île.

onÉHio, oui* sur l'herbe.

Hum I hum I je l'ai bien vu pourtant. Quel intérêt pouvait-il
avoir à me dire le contraire? Il faut cependant qu'il en ait un,
puisque'il m'a donné

Il compte dans la main.

quatre , cinq , six...; diable ! il ^ a quelque chose là-dessous.
"Son , certainement, pour un voleur, ce n'en était pas un. J'avais bien eu une autre idée; mais..., ohl mais c'est là qu'il faut s'arrêter. Tais-toi , me suls-je dit, Grémio; holà, mon vieui, point de ceci. Cela serait drAle A penser) penser n'est rien : qu'est-ce qu'on eu voit ? on pense ce qu'ouù veut. /(echantt.

ANDRÉ, revenant.

Grémio, va ranetter les brides à ces pauvres hèles; il faut reprendre notre voyage ; le soleil commence à baisser , nous aurons moins chaud pour revenir.

Grémio tort.

«KDBÉ , Kul , t'attheyant.

Point d'argent chez ce juif] des supplicaUons sans fin , et point d'ai^nt ! Que dii'ai-je quand 1rs envoyés du roi de

ACTE I, SCÈNE II. H

France... Ahl André, pauvre André, comnni^nl peui-tu prononcer ce mot-là? Des raoBwauX d'or entre 1m mains; la plus belle mis-sioQ qu'un roi ait jamais confiée à un homme ; cent che6-d'œu? re k rapporter, cent artistrA pauvre» et souffrant» à guërir , à enrichir ! le rAlç d'un bon ange à jouer ! lef bénëdiclkmB de la patrie k receroir , et , après tout cela , avoir peuplé un palaia d'ouvrages magnifiques , et rallumé le feu sacré des arts, pr5t à a'é-teindre à Florence! André! comme tu te serais mis â genoux de bon cixur au chevet de ton Ut le jour où tu aurais rendu fidèle-

ment les comptes 1 Et c'est François l' qui te les demande! lui , le chevalier se n& reproche , l'honnête homme , aussi bien que l'homme généreux ! lui , le procleor des aris 1 le père d'un aiècle aussi Iwau que l'antiquité ! H s'est fié à toi , et tu l'as trompé ! Tu l'as volé , André I car cela s'appelle ainsi , ne t'abuse pas Ib-dessus. Où est passé cet argent? Des bijoux pour la femme, des tèUa , des plaisirs plus tristes que l'ennui I

Il le Uvt.

Songes-tu b cela, André? tu es déshonoré] Aujourd'hui te voilà respecté , chéri de tes élèves , aimé d'un ange. o Lucrèce ! Lucrèce! Demain la (àble de Florence; car enfin il but hien que tôt ou tard ces comptes terribles.... Enfer ! et ma femme elle^nème n'en sait rien I Ah) voilà ce que c'est que demanqu^ de caractère ! que faisait«lle de mal en me demandant ce qui lui plaisait! Et moi je lui donnais , parce qu'elle le demandait, rien de plus; faiblesse maudite I pas une ré- Oexion. A quoi tient donc l'bonneur ? Et Cordiani ? pourquoi ne l'ai-je pas consulté ? lui , mon meilleur , mon unique ami , que dira-t-il? L'honneur?... ne suis-je pas im honnête homme? j'ai^ait un vol cependant. Ah ! s'il s'agissait d'entrer la nuit chez (m grand seigneur , de briser un coffre-fort et de s'enfuir; cela est horrible à penser , impossible. Mais quand l'argent est U , entre vos mains , qu'on n'a qu'à y puiser , que la pauvreté voua talounc, non pas pour voua, mais pour Lucrèce I mon seul hien ici-bas , ma seule joie , un amour de dix ans I et quand on se dit qu'après lout , avec un peu de travail , on pourra remplacer.. Oui, remplacer 1 le portique de l'An nonctade m'a valu un sac de blé I

GRÉMio rtvitnt.

Voilà qui est fait. Mous partirons quand vous voudrei.

i,CÙHl«^[c

13 ANDRÈ DEL SARTO.

INDHÉ.

Qn'as-tu donc , Grémio? je t« ref^rdah amnger c«s bride» ; ta te Ben aujouH'hui de la main gauche.

' Dema.inaiD...?AhIahI}eBaia ce que c'est. Flaiie à Voire Èicei-lence, j'ai le bras droit un peu ble«aë. Ohl pae grand'those; mais je me faii vieui, el dame! dans mon tempe...

Ahl Toilà le difficile. Qui? peraonnei el cependant je euig Uea-sé. Oh t c« -n'eel pas i, dire (;u'on puisse se plaindre , en

Personne? toi-même, apparemment?

GHÉHIO.

NoD pas, non pas;où»erait le fin sans cela ? Personne , et moi moins que tout autre.

ANDBÉ.

Si tu veni rire , tu prends mal Ion tempe. Remontons à cheval , et partons.

ghéhio."

Ainsi soil-il. Ce que j'en disais n'était point ponraorn f3dicr, encore moins pour rire. Aussi hien riait-il fort peu ce malin , quand il me l'a donné en courant.

Qui?que vent dire cela? qui te l'a donné? Tu as un air de mystère «iugutier, Grémio.

Ha foi , au fait , écoutez. Voua êtes mon maître ; on aura beau dire, cela doit se savoir; et qui le saurait , si ce n'est TOUS ? Voilà l'histoire : j'avais entendu marcher ce matin dans la cour vers quatre heures ; je me suis levé , et j'ai vu descendre tout doucement de la fenêtre un homme en manteau.

JtNNÆ.

De quel fenéire?

(In homme en manteau , à qui j'ai ccié d'arrêter ; j'ai cru

ACTE 1, SCÈNE H. II

naturellement que c'était un voleur; et donc, au lieudeg'ar rêler, vous voyez à mon bras; c'est son stjlet qui m'a ef 8euré.

De quel fenêtre, Crémio?

Ah ! ToiU encore : dame ! écoutei , pnûque j'a c'était de la fenêtre de madame Lucréeoe.

Oui

Cela est singulier]

Bref, il s'est enfui dans le parc. J'ai bien sppelé et crié au

voleur! mais U-dessns voilà le fln : H. Damien est arrii^, qui

m'a dit que je me trompais, qu«lui le savait miens que moi;

enfin il m'a donné une boune pour me taire.

Ata>HÉ.

Damien?

Oui, monueur , la voilà. A (elle enseigne...

De la fenêtre de Lucrece? Damien l'avait donc vu, cet homme?

sarâno.

Son, monsieur; il est sorti comme j'appelais.

UIDIË.

Comment était-il?

Qui? H. Damien?

Non , l'autre.

Ohl ma foi, je ne l'ai guère Tu.

uînRB.

Grand , o« ^tit ?

oaÉiio.

Ni l'un ni l'autre. Et puis, le malin , ma fait.,.

iiiz-M^Google

14 AKBRE DEL SARTO.

Cela ett étrange. Et Damicu t'a défendu d'en parler?

ghéhio.

Sous peine d'être chassé par vous.

Par moi? Écoute, Crémio : ce soir, à l'heure «ù je me retire, tu te mettra» sous cette fenêtre; mais caché, tu entends? Prends ton épée , et si par hasard quelqu'un essayait... tn me comprends? Appelle à haute voix, ne te laisse pas intimider,

Oui,i

J'en chargerais bien un autre que toi ; mais vois-tu, Grémio, je crois savoir ce que c'est : c'est de peu d'importance , vois-tu ; une bagatelle, quelque plaisanterie de jeune homme. As-tu vu la coi||tur du manteau?

Noir , noir; oui , je crois, du moins.

ANURÉ.

J'en parierai a Cordiani. Ainsi donc, c'est convenu; ce soir vers onze heures, minuit: u-aie aucune peur; je te le dis, c'est nne pure plaisanterie. Tu as très-bien fait de me le dire, et je ne voudrais pas qu'un autre que toi le sût; c'est pour cela que je te le dis^.., — Et tu n'as pas vu son visage?

GBÉMIO.

Si; mais il s'est sauvé si vite', et puis le coup de stylet

INDBÉ.

Il n'a pas parlé?

GnFJNro.

Quelques mots, quelques mots.

Tu ne connais pas la voix?

Peul-être; je ne sais pas. Tout cela a été l'aHaire d'un instant.

ANDRÉ

C'est incroyable! Allons, viens; partons vdc Vers «nie heures.
H faudra que j'en parle à Cordiani. Tu es sûr de la fenêtre?

iz=rtNGoo«^[c

SPINETTE

J'ai tait tout ce que tous m'aviei ordooaé.

Tu mettrag sur cette chaise mes vêtements de nuit , el tu me
laisseras seule, ma chère enlaat

SPIKËTTE,

Oui , madame.

LUCRÈCE , à ton prie-Dieu.

Pourquoi m'os-tu chargée du bonheur d'un autre, ô ntoD Dieu
? S'il dc s'était agi que du mien , je ne l'aurais pas dé- Tendu , je
ne t'aurais pas disputé ma vie. Pourquoi m'as-_tu eonfié la
sienne?

Ne cesserei-T«ug pas , ma chère maitresse , de prier et de
pleurer ainsi? Vos yeui son gonHés de larmes, et depuis deui
jours TOUB s'aTez pas pris un moment de repos.

L'ai-je acecmplie , ta fatale mission ? ai-je sauvé aon âme en
me perdant pour lui? Si tes bras sanglants n'étaient pas clnués

sur ce crucifix , d Christ , me les ouvrirais-tu? SPineTTE.

Je ne puis me retirer. Comment vous laisser seule dans l'étot
où je vous vois 7

LUCDÈCE.

Le puoiras-tu de ma faute ? Ce n'est pas lui qui est coupable; il
n'a flttoeneé aucun serment sur la terre; il n'a pas trahi son
épouse j il n's point de devoirs, point de famille; il u'a rien fait
qu'aimer et qu'être aimé.

..■i,CÙHl«^[c

ANDRÉ DEL SÂRTO.

Orne heures todI sonner.'

LDCRÈCE.

Âhl Spiiielle,ne m'abandonne pael Mes larmes [l'affligent ,
mon enfant? H faut pourlaat bien qu'elles coulent. Crois-lu qu'oD
perde sans soulTrir tout son repos et son bonheur? Toi ■ qui lis
dans mon cœur comme dans le tien , toi pour qui ma vie est an
livre ouvert dont tu connais toutes les pages, erois-tu qu'on
puisse voir s'envoler sans regret dii ans d'innocence et de
tranquillité?

Que je vous plains !

LDCRÈCE.

Détache ma robe ; onze heures sonnent. De l'eau , que je m'ea-
suielaeuui; il va venir, Spinetlel Mes cbeveuui (ont4ls en
désordre? ne suia-je point pâle? Insensée que je suis d'avoir pleu-
ré I Ma guitare 1 place devant moi cette r<Hnaoc«! elle est de lui.

il vient, il vient, ma chère! Suis-je belle, ce soir? lui plairai-je ainsi ?

CNB SERVANTE , Milranl.

Houzeigimur André vient de passer dans l' appartement; il demande si l'on peut entrer chez vous.

IHDBÉ, entranl.

Bonsoir, Lucrèce; vous ne m'attendiez pas à cette heure, n'est-il pas vrai ? Que je ne vous importune pas, c'est tout ce que je désire. De gré, dites-moi , allez-vous renvoyer vos femmes ? j'attendrai , pour vous voir , le moment du souper.

LOCRÈCE.

Non , pas encore, non , en vérité

ANDRÉ, enirantl.

Les moments que nous passons ensemble sont si rares et ils me sont si chers! Vous seule au monde, Lucrèce, me consolez de tous les chagrins qui m'obsèdent. Ah et si je vous perdais ! Tout mon courage , toute ma philosophie est dans vos yeux.

Il l'apprentif de la femme et le jeune homme. À part.

Grémio est en bas, je l'aperçois.

i,CUHL<^[c

ACTE 1, SCÈNE III

Avei-vous quelque sujet de tristesse, à gai dîner, il m'a semblé ?

Vous êtes allé à la ferme ? A propos, il y a là une lettre que vous m'avez envoyée ; les envoyés du roi de France doivent venir de-

LOCHECE.

L'apprenez-vous comme une fâcheuse nouvelle ? Alors on pourrait vous dire éloigné de Florence, malade ; en tout cas, ils ne vous verraient pas.

Pourquoi ? je les recevrai avec plaisir ; ne suis-je pas prêt à rendre mes comptes ? Dites-moi, Lucrèce, cette maison vous plaît-elle ? Êtes-vous invitée ? Vivrez-vous paisiblement cette année ? Que ferons-nous ? Vos nouvelles parures vous vont-elles bien ?

Il est étendu dans le jardin et du préipilé.

Que veut dire ce bruit, qu'y a-t-il ?

Cordiani, dans un plus grand désordre, entre dans la chambre, Qu'as-tu, Cordiani ? qui t'amène ? Que signifie ce désordre ? que t'est-il arrivé ? tu es pâle comme la mort !

Ah ! je suis morte !

Réponds-moi, qui l'amène à cette heure ? As-tu une querelle ? faut-il te servir de second ? As-tu perdu au jeu ? veux-tu ma bourse ?

Il lui prend la main.

Au nom du ciel, parle! tu es comme une statue.

cJo<j.k

Non..., noD..., je venais («parler.,, te dire..., eo vérité ,

Qu'as-tu doDC fait de ton épén? Par le ciel 1 il se passe en loi quelque chose d'étrange. Veux-tu que nous allions dans ce salon? ne peui-tu parler devant ces femmes? A quoi puis-je t'être bon? réponds , il n'y a rien que je ne fasse. Hon ami, ' mon cher ami, doutes-tu de md?

coBDum.

Tu l'as deviné, j'ai une querelle^ Je ne puis parier ici. Je le clierchais; je suis entré sans savoir pourquoi. On m'a dit que... que tu étais id , et je venais... Je n^puis parler ici.

LIONEL , tntrant.

Haitre, Grémio est assassiné!

(lui dit cela?

Ptutieun domttliquei entrent dant la chambre.

un DOMESTIQUE.

Mallre, on vient de tuer Grémioi le meurtrier est dans la maison. On l'a vu entrer parla poterne.

Cordiani te retire dont la foule.

Des armes! des armes I prenez ces flambeau, parcourez toutes leschambres ; qu'on ferme la porto en dedans.

Il ne peut être loin. Le coup vient d'être fait à l'inslant même.

Il est mort? mort? Où donc est mon épée? Ah ! en voiU une à
cetto muraille.

/(lia prendre une épée. Regardant ta main.

Tiens! c'est singulier; ma main est pleine de sang. D'où me
vient ce sangT .

UONEL.

Viens avec nous, maitre, je to réponds de le trouver.

D'où me vicut ce sang? ma main eu est couverte. Qui dune ai-
je touché? je n'ai pourtant touché que... tout à l'heure... Lloignei-
vouï ! sorlei d'ici î

;l;-MNGoogle

ACTE 11, SCÈNE I

UONEL.

Qu'm4u, mallref pourquoi nous éloigner?

ANDRÉ

Sortezl Bortei 1 laissez-moi seul. C'est bon ; qu'on ne fetw ~
aucaa« recherche, aucune, cela est inutile; je te déreudt. Sortes
d'ici, tous! tousl obéissci quand je tous parle!

Tout (S relir«nf w> itltntt.

AHBRÊ, rtgardant »a main.

Pleine de sang I je n'ai touché que la main de Cordiani !

CORDIANI, UN VALET

CORDItHI.

H veut me parler?

Oui , monsieur, sane témoin ; cet endroit est celui qu'il m'a d«eigné.

COBDIjkNI.

IHTes-lui donc que je l'attends.

LtvaUttort; Cordiani l'aieoit iuruMpierre. DAHIEN , dani la couliut.

Cordiani! où est Cordiani?

CORDIANI

Eh bien I que me veux-tu?

Je quitte André , il ne sait rien , on du moins rien qui te regarde. Il connaît parfaitement, dit-il , le motif de la mort de Gi^mio, et n'en accuse personne, toi moins que tout autre.

i,CÙHl«^[c

En cecw, laisBe-moi seul.

Il va 18 roMMir.

Lionel tt Ciiario pautnt .

Conçoit-on rien à cda7 Koos renvoyer, ne rien vouloir entendre, laister wnB vengeance un coup pareill Ce paorre vieillard qui le sert depuis son enfance , que j'at vu le bercer wr aes genoux ! Ah ! mort Dieu I si c'était moi, il y aurait eu d'autre sang de versé que celui-là

Ce n'est pourtant pas un homme comme André qu'on peut aecDser de lâcheté.

LIONEL

Lâcheté ou faiblesse, qu'importe le nom? Quand j'étais' jeune, cela ne se passait pas ainsi. Il n'était, certes, pas bien dUQcile de trouver l'assassin ; et, si l'on ne veut pas se compromettre soi-même , par mon patron , on a des amis.

QuHOt à moi , je quitte la maison ; je suis venu ce matin à l'académie pour la dernière fois : y viendra qui voudra , je vais cheï Pontonno.

Mauvais cœur que tn es! pour tout l'or du monde, je ne voudrais pas changer de maitre.

Bah! je ne suis pas le seul; l'atelier est d'une tristesse! Julietla n'y veut plus poser. Et comme on rît cbei Pontormo I toute h journée ou fait des armes, ou boit, on danse. Adieu,

Dans quel temps vivons-nous ! Ah ! monsieur, notre pauvre ami est bien h plaindre. Soupei-vous avec nous?

lU iorttnt.

CUBDUNl , i«ul. fTesl-ce pas André que j'aperçois U-bas entre ces arbres? Il -Vrche; le Vmlâ qui approche. Holï, André I par ici!

■...■i,CÙHl«^[c

ACTE II , SCÈNE I

Seuls.

Vois-tu te stflel, Cordjani? SI ntaintenant je t'Aendaii à terre d'un revers de ma main , et si je t'aoterrais au pied de cet arbre, li, daas ee sable où voilk loa ombre, te monde n'aurait rien A me dire ; j'en ai le droit , et la rie m'appartient.

COBDIANI.

Ta peui le faire , ami , tu peux le faire.

GroÎB-tu que ma main treinblerail? pas plus que la lienne, il f a une heure , sur la poitrine de mon rieurGrémio. Tu le Toia , je le sala , tu me l'as tué. A quoi t'attends-tu à présent?. Penses-tu que je sois un Uche, et que je ne sache pas tenir une épée? Ëg-lu prêt h le battre? n'est-ce pas là ton devoir et le mien?

COKDUHI.

Je ferai ce que tu voudras.

ANDRÉ

Assieds-toi , et écoute. Je suis né pauvre. Le luxe qui m'environne vient de mauvaise source : c'est un dépAt dont j'ai abusé. Seul, parmi tant de peintres illustres, je survis jeune encore au siècle de Michel-Anse; et je vois de jour en jour tout s'écrouler autour de moi. Rome et Venise sont encore florissantes. Notre

patrie n'est plus rien. Je lutte en vain contre les ténèbres-, le flambeau sacré s'éteint dans ma main. Crois-tu que ce soit peu de choses pour un homme qui a vécu de son art vingt ans, que de le voir tomber? Mes ateliers sont déserts , ma réputation est perdue. Je n'ai point d'enfants , point d'espérance qui me rattache à la vie. Ma santé est faible , et le vent de la peste qui souffle de l'Orient me fait trembler comme une feuille. Dis-moi , que me resserail-il au monde? Suppose qu'il m'arrive dans mes nuits d'insomnie de me poser un sylet sur le cœur. Dis-moi , qui a pu me retenir jusqu'à ce jour?

N'achève pas, André.

D,niz=rtNGoogle

» ANDRÉ DEL SARTO.

Je l'aimais d'un amour indéfinissable. Pour elle, j'aurais lutté contre une armée; j'aurais bêché la terre et traîné la charrue pour ajouter une perle à ses cheveux. Ce vol que j'ai commis , ce déshonneur du roi de France qu'on vient me redemander demain , et que je n'ai plus , c'est pour elle , c'est pour lui donner une année de richesse et de bonheur , pour la voir, une fois dans ma vie , entourée de plaisirs et de délices, que j'ai tout dissipé. La vie m'était si chère que l'honneur, et l'honneur que l'amour de Lucrèce; que dis-je? qu'un sourire de ses lèvres, qu'un rayon de son jeu. Ce que tu vois là , Cordiani , cet être snuffant et misérable qui est devant toi, que tu as vu depuis dix ans errer dans ces sombres portiques, ce n'est pas là André del Sarto; c'est un être insensé, épris au mépris , aux soucis dévorants. Aux pieds de ma belle Lucrèce était un autre André , jeune et heureux , insouciant comme le vent , libre et joyeux comme un oiseau du ciel ,

l'ange d'André, l'âme de ce corps sans vie qui s'agite au milieu des hommes. Sais-tu maintenant ce que tu as lait?

CORDIANI

Oui , maintenant.

Cdui-là , Cordiani , tu l'as tué ; celui'JA ira demain an cime tière avec la dépouille du vieux Grémio; l'autre reste, et c'est lui qui te parle ici.

couduhi, pkUTom.

André [André 1

Est-ce sur moi ou sur toi que tu pleures? J'ai une faveur A te d^ nander. CrAce à Dieu , il u'j a pùnt eu d'éclat cette nnit. GrAce k Dieu, j'ai vu la foudre tomber sur mon édiflee de vingt ans , sans proférer une plainte et sans pousser un cri. Si le déshonneur était public , ou je t'aurais tué , ou nous irions nous battre demain. Pour prix dn bonheur, le monde accorde la vengeance , et le droit de se servir de cela

Jetant ton tlj/ltt, doit tout remplacer pour celui qui a lout perdu. Voilà la justice des hommes; encore n'est-il pas sûr, si tu mourais de ma maja , que ce ne fût pas toi que l'on plaindrait

i.CÙHI'^lc

ACTE 11, SCENE h

Que veui-tu de moi ?

Si tu as compris ma pensée , tu sens que je n'ai vu ici ni un crime odieux , ni une sainte amitié foulée aux pieds ; je n'y ai vu qu'un coup de ciseau donné au seul lien qui m'unisse à la vie. Je ne veux pas songer à la main dont il est venu. L'homme A qui je parle n'a pas de nom pour moi. Je parie au meurtrier «le mon honneur, de mon amour et de mon repos. La blessure qu'il m'a faite peut-elle être guérie? une séparation éternelle , un silence de mort (car il doit songer que M mort a dépendu de moi), de nouveaux efforts de ma part, une nouvelle tentative enfin de ressaisir la vie , peuvent-ils me réussir? En un mot, qu'il parte, qu'il soit rayé pour moi du livre de vie ', qu'une liaison coupable, et qui n'a pu exister sans remords, soit rompue à jamais; que le souvenir s'en efface lentement, dans un an, dans deux , peut-être, et qu'alors moi , André , je revienne, comme un laboureur ruiné par le tonnerre , remettre ma cabane de banc sur mon champ dévasté.

O mon Dieu !

Je suis fait à la patience. Pour me faire aimer de cette femme, j'ai suivi durant des années son ombre sur la terre. La poussière où elle marche est habitée de la sueur de mon front. Arrivé au terme de la carrière, je recommencerai mon ouvrage. Qui sait ce qui peut advenir de la fragilité des femmes? Qui sait jusqu'où peut aller l'inconstance de ce sable mouvant , et si vingt autres années d'amour et de dévouement sans bornes n'en pourront pas faire autant qu'une nuit de débauche? Car c'est d'aujourd'hui que Lucrèce est coupable, puisque c'est aujourd'hui , pour la première fois depuis que tu es ici Florence, que j'ai trouvé ta porte fermée.

C'est vrai,

àtmwÉ.

Cela félonne, n'est-ce pas , que j'aie un tel conrage? Cela étonnerait aussi le monde , si le monde l'apprenait un jour. Je suis de son avis. Un coup d'épée est plus tàï donné. Hais

i,CÜHl<^[c

34 ANDRË DEL SARTO.

j'ai un grand malheur, moi : je ne crois pai k l'aotre vie ; et je te donne ma parole que si je ne réussis pas , le jour où j'aurai l'entière certilnde <iue mon bonheur est A jamais détruit, je mourrai, n'importe comment. Jusque-là, j'accom- {dirai ma lâche.

Quand doi»-ie partir ?

Uochevalest àligrille. Je te donne une heure. Adieu. coRDUrn.

Ta main , André , ta main I

tnDUÉ , nvtanl *ur «m pat.

Ha main? à qui ma main? T'ai-je dit une injure? T*ai-je appelé faux ami , traître ani serments les plus sacrés 7 T'ai-je dit que toi qui me tues,, je t'aurais choisi pour me défendre, ai ce qne tu as fait tout autre l'avait fait? T'ai-je dit que cette nuit j'eusse perdu autre chose qne l'amour de Lucrèce? T'ai-je parlé de quelque autre chagrin? Tu le vois bien, ce n'est pas kCordiani que j'ai parlé. A qui veui-tn donc que je donne ma

COBDUNI.

Ta main , André I Un éternel adieu , mais un adien I

' Je ne le puis. 11 ; a dn sang après la tienoe.

Il tort.

GORDiiNi , («ul, frappt à la port».

HoU,llathurin!

Plalt-îl,EtcelIeace?

Prends mon manteau ; rassemble tout ce que tu trouveras sur ma table et dans mes armoires. Tu en feras un paquet à la bite , et tu le porteras à la grille du jardin.

Il t'atittUt.

HATHDBtN.

Vous partes, monsieur?

conniu».

Fate ce que je te dis.

DUIIEK , entrant.

André, que je rencontre, m'apprendque lu par*, Cordiani.

;iz-MnGoo«^[c

ACTE II , SCENE L

Combien je m'applindis d'une pareille délermiDatioD. Eat-c* pour quelque temps?

. COIUILLAKI.

Je ne m». Tiens, Damiea, rends-moi le «errioe d'aider Hathn-rin à choisir ce je dois emporter.

MATHORiN, «ur le leuit dt la porte.

Ob ! ce ne sera pas long.

Il suffit de prendre le plus pressant. On t'enverra le reste t l'endroit où tu comptes t'arrêter. A propos, où vas-tu?

Je ne sais. Dép^dw-toi, Mathurin , dépêche-loî.

■UTHUBin.

Cela est foil dans l'instant.

Adieu I adieu I Si tu vois oe soir — Je veux dira demain, ou un autre jour.,.

DAMrEH.

Qui? que veui-lu?

coiDiim.

Bien , rien. Adieu , Damieu , au revoir.

KAHtEN.

Un bon voyage !

Il Itmbrait tt tort.

HÀTHUMN.

Monsieur, tout est prêt.

Herti , mon brave. Tiens , voilà pour tes bons services durant mon séjour dans cette maison.

MITBDRIN.

Obi Excellence I

coRDiun, taujauTê am*.

Tout est prêt, n'est^o pas?

■UTHDMH.

Oui, monsieur. Vous accompagnerai-je?

COUtUN.

CertaÎBMuent. — Halhurin t

ANDRÉ fIEL SARTO.

MITHUBIN.

Je ne puis partir, Hathurîn.

HHIHUBIN.

Vo114 ne partez pas?

CORDIâNI.

Non. C'e*t impossible, vois-tu.

Avez-Tous besoin d'autre chose?

cOBDIlIfI.

Non, je n'ai besoin de rien.

Un lilenet.

COBDIANI, H lev<mt.

Pilee statues, promenades chéries, sombres allées, comment voulez-Tous que je parle? Ne sais-tu pas, toi , nuit pro- ' fonde , que je ne puis partir ! o mure que j'ai franchis ! (erre que j'ai eu-sanglanlée !

Il rttombe lur U bane.

Au nom du dà, hélas I il se meurt. Au secours! 1

CORDIun , M I<ean(préecipitammml.

N'appelle pasl viens avec moL

, Ce n'eat pas là notre chemin.

CORDUm.

Silence I viens avec moi , te dis-je ! Tu es mort si lu n'obéis pas.

jR VentTfàne du côté de la maUon.

HATHcnin.

Où allei-vfus, monsicnrf

coKDiun.

Ne t'effraye pas; je suis en délire. Cela n'est rien; écoute;

je veux une chose bien simple. N'est-ce pas à présent l'heure

du souper! Maintenant ton maître est assis à sa table , entoure

de ses amis, et en face de' lui En un mot, mon ami , je
ne veux pas entrer; je veui seulement poser mon front sur la
fenêtre, les voir uu moment. Une senle minute, et nous partoni.
fktorimt.

SCÈNE

Od* obaUbte Vna table dr«Hé».

ANDRÉ DEL SARTO; LUCRÈCE, oMùe.

«NDKÉ.

Nos amis Tiennent bien lard. Vous êtes pâle , Lucrèce. Celle
cvèae TOUS a eflrajée.

LDCKÈGE.

Lionel et Damien wot cependant îd. Je ne nii qui pMi(tet
retenir.

inDBË.

Vous ne portez plus de bagues? JA-a vAtres tous déplaisent?
Ah I je me trompe , en Voici une que je ne connaissais pas
encore.

LDCRÉCE.

Celle scène, en vérilé, m'a effrajée. ie ne puis vous cacher que
je suis souITrante.

Montrez-moi cette bague, Lucrèce; est-ce nn cadeau? est-ii permis de l'admirer?

LBCBRCE dofint la bague.

C'est un cadean de Marguerite, mon amie d'enfance.

INDIté.

C'est singulier, ce n'est pas son cbidkv! pourquoi donc? C'est un bijou cbarmaut, mais bien fragile. Ahl mon Dieu, qu'allei-Tous me dire? je l'ai brisé en le prenant.

LDCBÉCE,

Il est brisé? mon anneau brisé?

Que je m'en Teui de cette maladressel Hais, eu vérité, k

LUCRÈCE

N'importel rendez-le-moi lel qu'il est.

Qu'en vQudriei-vuus faire? rorfèvre le plus habile n'y pourrait b^uver remède.

n la jtllt à Itrrt «t l'jerow.

Ne l'écrasez pasl fy teDais beaucoup.

BoD, Harguerile vieot ici toua les jours. Vous lui direz que je t'ai brisé, et elle voua en donnera un autre. ATon»-nous beaucoup de monde ce soir? notre souper sera-t-il joyeui? LOCBÈCE.

Je tenais beaucoup ii cet aDueau.

Et moi aussi j'ai perdu cette nait un joyau précieux; j'y tenais beaucoup aus»... Vous ne répondez pas à ma demande?

Hais nous anrona notre compagnie habituelle , je suppose : Lionel, Damien et Cordiani.

ANDRÉ

Cordiani aussi!.,. Je suis désolé de la mort de Gremio.

C'était votre père nourricier.

Qu'importe? «(n'importe? Tous les jours ou pn^l un ami. N'est'ce pas une chose ordinaire que d'entendre dire : Celui-li est mort, celui-là est ruiné? On danse, on boit par li-dessus. Tout n'est qu'heur et malheur.

LDCRÈGE.

' Voici nos convives, je pense.

Liotitt et Damitn antrent.

«NDIÉ.

Allons, mes bons amis, à table! Avez-vous quelque souci, quelque peine de coeur? il s'agit de tout oublier. I^élasl oui, vous en avez sans doute : tout homme en a sons le soleil.

tli t'aiitoienl.

Pourquoi resle-t-il une place vide?

INDKË.

Cordiani est parti pour i^ÀUemagne.

LDcnècE.

Parti! Cordiani?

iz^mn'GoO'^Ic

ACTE II , SCÈNE II

Oui, pour l'Allemagae. QueDicu le conduise! Allons, mon vieux LioDol , notre jeunesse esl là dedans.

Mtmtrant Ui fittcont.

LIONEL

Parlei pour moi «eut , maitre. Puisse la vôtre durer longtemps encore , pour vos amis et pour le payai

INDRË.

Jeune ou vieux , que veut dire ce mot ? les cbeveui blancs ne font pas la vieillesse , el le cœur de. l'homme n'a pas d'ige,

E8t-«e vrai, Damien, qu'il est parti?

nANiEN , dt mfme.

Très-vrai.

Le ciel est à l'orage; il fait mauvais temps pour voyager.

Décidément , mes bons amis , je quille celte maison ; la vie de Florence plait moins de jour en jour k ma chère Lucrèce^ et quant à moi , je ne l'ai jamais aimée. Dès le mois prochain, je

compte avoir sur les bords de l'Arno une maison de campagne,
UD pampre vert et quelques pieds de jardin. C'est là que je veux
achever ma vie, comme je l'ai commencée. Hes élèves ne m'y sui-
vront pas. (Ju'ai-je k leur apprendre qu'ils nepuissent oublier?
Hoi-raême j'oublie diaque jour, et moins encore que je ne le vou-
drais. J'ai besoin cependant de vivre du pawé; qu'en dites-vous,
Lucrèce?

Renoncez-vous à vos espérances?

ANDBB.

Ce sont elles, je crois, qui renoncent à moi. O mou vieil ami ,
l'espérance est semblable à la fanfare guerrière : elle mène au
combat H divinise le danger. Tout est si beau , si facile, tant
qu'elle retentit au fond du cœur mais le jour où . sa voii eijHre, le
soldat s'arrête et brise son épée.

Qu'arei-vens , madame? vous paraisse! sourfrir.

UONEL.

Mais, en efTel, quelle pâleur! nous devrions nous reticeb

e^ôoyic

30 ANDRÉ DEL SAKTO.

LUCBÈCE.

Spinette! enire dans ma chambre , ma chère , et prends mon
flacon Bur ma toilette. Tn me l'apporteras.

5p(n«tl< fort.

iB réellement

OuTm cette feutre , le graDd air tous fera du bien.

Spintlti rentrt épouvantée.

Nongeigaent! mooaeigDeur! un homme est là caché. Oûî

U , dans l'appartement de ma maîtresse.

IIOKEL,

Mort et furie ! voilà la suite de Totre faiblesse, maltrei c'est le meurtrier de Srémio. Laiasez-moi lui parler.

BPntETTE.

l'étais entrée «ans lamièn. II m'a saisi la main comme je passais entre les deux portes.

inoBÉ, Lionel , n'entre pas , «'est mei que cela r^arde.

UONEL.

Qnand tous devriez me bannir de chei vous , pour eette (bis je ne vous quitte pas. Entrons^ Damien.

/(entre.

inKBÊ , courant à *a femmt.

Est-ce lui, malheureuse? est-ce lui 7

LDCBÉCE.

o mon Dieu , prends pitié de moi 1

Elit l'élMBOui'.

DAMIEH.

Snivei Lionel , André , empêchaet-lé de voir Cordianr.

IMDBÉ.

Cordianit Cordiani I Hon déshonneur est-il si puUic, si bien
cauQu de tout ce qui m'entoure , que je n'aie qu'un mot k dire
pour qu'on me réponde par «elui-ci : Cordiani! Cordiani !...

iz=rtNGoo<^[c

ACTE H, SCÈNE HI

Criant.

Son donc, misérable, puisque voilk Damien qui l'appelle!
Liorttl rentre omc Corautni.

ANDKÉ, à tout U inonde.

Je vous ai fait sortir tantôt. A pr^ut, je voua prie de rester.
Emporlei cette femme, messieurs; cet homme est l'assasain de
Grémio.

On tmpont Luerée*. C'est pour eulrer ches ma femme qu'il l'a
tué. Uncheial!... Dans qaelqne étal qu'elle se tronve , vous , Da-
mien , vous U oonduirex à sa mère... ce soir, à l'instant même.
HaintenanI, Lionel , tu vas me servir de témoin. Cordiani pr^idra
celui qu'il voudra; car tu vobcequi se passe, mon ami?

LIONEL

Hes épéea soutdaue hih chambre. Nous allon» les prendre en
paasaol.

iTmaÉ , à Cordiani.

Ahl vous voulesque le déshonneur soit public ! Il le sera, monsieur, il le sera. Mais la réparation va i'être de même, et malheur k celui qui la rend nécessaire!

IU torlent,

SCÈNE III.

«ATHURIN , ital.

Où peut âlre allé ce jeune homme? Il médit de l'attendre, et voila bienlôl une denii'heure qu'il m'a quitté. Comme tl tremblait en approchant de la maison 1 Ah! s'il fallait croire ce qu'on en dit I

lEÀN , ptUÊont,

Eb bien I Hathurin , que fais-tu là b celte heure?

J'attends le seigiftnr Cordian).

, Tu ne vieua pas a l'enterrement dé ce pauvre Grémioî On va partir tout h l'heure.

■...■i,CÛHl«^[c

ANDHÉ DEL SARTO.

VraimeDt I j'en suis Fiché; maia je lie puis quitter ta place. J'y vais, moi, de ce pas,

H*TH«IIIN.

Jean , ne vois-tu pas des hommes qui arrivent du cAlé de la niaiwa? On dirait que c'est Dob« maitrc et ses amis.

Oui, ma foi, ce sont eux ; que diable dierebeat-iU? Iir viennent droit à nous.

N'ont-ils pas leurs épée à la main?

Non pas, je crois. Si'fait , tu as raison. Cela ressemble à une querelle.

HtTHIIBlN.

Tenous-ooos à l'écart, et si je ne m'entends pas appeler,

lu w retinnt.

Xionat et Cordiani «nlmit.

Cette lumière nous snlBra. Placez-vous i n'aurei-vous pas de second?

' Ce n'est pas l'usage, et je tous avoue que pour moi j'en suis riche. Du temps de ma jeunesse , il n'y avait faire à'aSâiires de celte sorte sans quatre épées tirées. '

Ceci u'est pas un duel, monsieur; André n'aura rien à parer, et le combat ne sera pas long.

LIONEL

Qu'entends-je? voulei-vous faire de lui un assassin?

COBMINI.

Je m'étonne qu'il n'arrive pas.

iNĬAÉ, entrant.

ite voilà.

■...■i.CÙHl'^lc

ACTE II , SCÈNE IK

Liomi..

Olec vos iiiinleau; je vais marquer les lignée. HeMieura , c'est jusqu'ici qne voue pouvez rompre.

En garde !

DiMiEH , entrant.

'Je n'ai pu remplir ta laiwion dont ta m'avais chargé. Lncrécc refuse mon escorte ; elle est partie seule , k pied , accompagnée de sa suivante.

JtLOtlB.

Dieu du àd 1 quel ors^ se prépare !

DAMIEN

Liond , je me présente ici comme le second de Cordiini. André ne verradins cette demardte qu'un devoir qni m'est sacré; je ne tire-
rai l'épée que « la nécessité m'y oblige.

Herd, Damien, merci.

LIONEL

Êlea-vouB prâtt?

Je le suis.

Je le suis.

Il* u battant. CordUmi «*t bletti.

Cordiani mt blcg«ë I

ANDRÉ , H jetant tur Itrf.

Tu M blessé , mon ami?

Retira-vous; nous nous chai^eoos du reste.

CORDIANI

Ha blessure est légère. Je puis encore tenir mon épée.

UOHEL.

Non , monsienr ; vous allez soulTrir beaucoup plus dans un instant; l'épée a pénétré. Si vous pouvei marcher, venei

Vous avei raison. Viens-tu, Damien? Donne-moi tau bras.

■...■i,CÜHl«^[c

je me sens bien faible. Vous me laisserez chez HanfreOi. AN-DIÉ, bai à Lionel.

La crois-tu mortelle?

UOHEL.

Je ne réponds de rien.

lit *OTtent.

INDKË, J«uJ.

Pourquoi me laiMeot-U»? Il fout qu« j'aille avec eui. Oit veulent-ils que j'aille?

71 fait gtttlquti pat ven la maiion.

Ah I celte maison déserte 1 Non , par le del , je n'y relonnie pas ce eoir I Si ces deui chambres-IA doivent être vides cette nuit, la mienne le sera auni. Il ne s'est pas défendu. Je n'ai pas senti son épée. Il a reçà le coup, cela est clair. Il va mourir diei Manfredi.

C'est singulier. Je me suis pourtant iéjk battu. Lucrèce partie , seule , par cette honible nuit I Est-ce que je n'entends pas marcher là dedans?

Ilvadu cété da arbre*.

Non, personne. Il va mourir. Lucrèce seule, avec une femme ! Eh bien ! qnoi? je suis trompé par celte femme. Je me bals avec son amant. Je le blesse. Me voilà vengé. Tout est dit. Qu'ai-je à faireà présent?

Ahl cette maison déserte 1 cela est afTreui. Quand je pense à ce qu'elle était hier ao soir t à ee que j'avais , à ce que j'ai p(»ilu! Qu'est-ce donc pour moi que la vengeance? Quoi 1 voilà tout? Et rester seul ainsi? A qui cela rend-il la vie, de faire isounr un meurtrier? Quoi) répondez? Qu'avais-je afléire de chasser ma femme, d'égor^r cet homme? Il n'y a point d'offensé , il n'y a qu'un malheureux. Je me soucie bien de vos lois d'honneur] Cela me console bien que vous ayei inventé cela pour ceoi qui se trouvent dans ma position ; que vous l'ayez réglé comme unecérémonie 1 Où sont mes vingt années de bonheur, ma femme,

mon ami , le soleil de mes jours , le repos de mes nuits? VoiU ce qui me reate.

/ { rtjardt ton ipi ».

Que me veui-lu , toi? On t'appelle l'amie des olfensés. 11 n'y a point ici d'homme oiïensé. Que la rosée estuie ton sang! n ta jttt ».

SCÈNE I

Od« m*. — Il art toi^oori anit.

LIONEL, DAHIEN bt CORDIAKl «ntmW.

CORDIUII.

Je ne puis marcher; le uag m'Alouffe. Arrêtei-moi sur ce

III U patent iw un boMt, UONEL.

Que senlei-Tous T

GOKDtAni.

Je me meurs , je me meurs ! Au nom du del , an verre

ÇIHIEM.

Rastei ici, Liond. Un médecin de ma connalasançe demeure au bout de la rua. Je cours le chercher.

niorl.

Pre nex patiern ». Je vais frapper k oetle maiaon.

■...■i.CÙHl'^lc

n frappe.

Peat-Élre pôurtoiu-iioui y trouver quelque seceura , en atleu-
dant l'arrivée du médecin. PerMona !

Il frappe de noitveau.

mE VOIX, en dedan*.

Qui est là?

Ouvret I ouvrez , qui que vous soyei voufr-mâme. Au nom de
rbospitalité , ouvrée 1

LE PORTIER , ouvrant.

Que voulei-vous ?

Voilà un gentilhomme blessé à mort. Apportez-nous un verre
d'eau et de quoi panser la plaie.

Le poTlier tort.

COBOUMI.

Laissei-moi , Lionel. Allez retrouver André. C'est lai qui est
blessé , et non pas mni. C'est lui que toute la science humaine ne
guérira pas cette nuit. Pauvre André < pauvre André !

Buvez' cela , mon cher seigneur , et puisse le ciel venir à votre
aide !

LIONBL.

A qui appartient celte maison ?.

LE POBTIEB.

A Monna Flora del Fede.

La mère de Lucrèce 1 o Lionel , Lionel , aortoDS d'ici !

Jl le toaUve, Je ne puis bouger ; mes forces m'abandonnent.

Sa fille Lucrèce n'esirelle pas venue ce soir ici?

LE PORTIER

Non . monaienr.

LIONEL

Non , [las encore I cela est singulier 1

LE FORTIEK.

Pourquoi viendrait-elle à cette benre?

Luvriet et Sptnetle arrtotni.

■...■i,G(Hl«^lc

SPINETTE

Qui ««t li sur ce banc , couvert de sang et prêt à n

Ah! malheureux!

Tu demandes qui? C'est Cordisni !

Elle ta jetle tuT le banc.

Est-ce loi? est-ce loi? Qui t'a amené ici? qui t'a abandonné sur
celte pierre? Où est André, Lionel? Ah! il se meurt! Comment ,
Paolo , tu ne l'as pas fait porter chez ma mère ?

Ma mailresse n'est pas A-Florence , madamo.

Où e8t-elle donc? N'j a-t-il pas un médecin à Florence? Allons,
monsieur, aidez-moi, et purtons'le dans la .maison.

Songez à c^ , madame.

Songer à quoi? ea-tu Toile? et que m'importe? Ne Tois^tu pas
qu'il est mourant ! Ce ne serait pas lui que je le ferais. Damien et
un médecin arrivent .

Par ici , monsieur. Dieu veuille qu'il soit temps encore !

LUCKBCE , au médecin .

Venez, monsieur, aidez-nous. Ouvrez^ nous les portes, Paolo.
Ce n'est pas mortel , n'est-ce pas'^

x tâcher de le transporter jusque

Qui est-ce, Hanfredi? Me voili, moi, qui suis sa mairesse. Voi-
là ma maison. C'est pour moi qu'il meurt, n'est-il pas vrai? Eh
bien donc! qu'avez-vous à dire? Oui, cela est certain , je suis la
femme d'André del Sarto. Et que m'importe ce qu'on en dira?ne
suis-je pas chassée par mon mari? ne seraî-je pas la fable de la
ville dans deux heures d'ici? Han-

fredi! El que dira-t-oe? On dira que Lucretia liel Frfe a trouvé
Cordiaoi mouraît i ta porte , et qu'elle l'a ftit porter chez elle. Eo-
trez ! entrez !

lit tnlnrenl dant la maiton, emportant Cordiani. LIONEL, resté seul.

Mon deroir est rempli; maintenant, A André! Il doit être bien triste, le pauvre homme 1

André mtrtrptfuif. H s» dirige ven la maiton. UONEL.

Qui êtes-Tous? où allez-Tons?

André ne répond pat.

C'est TOUS , André I Que venez-vous faire ici f

le vais voir la mère de ma femme.

LIONEL

Elle n'esi pas à Florence.

4b ! Où est donc Lucrèce , en ce cas ?

LIONEL

Je ne sais; mais ce dont je suis oertaïd , c'est que HoDna Flora est absente : retournez cbez vous, mon ami.

Comment le savez-vous , et par quel basard etes-vous li ?

LIONEL

le revenais de chez Hanfredi , où j'ai laissé Conliani, et en mp-Bant , j'ai voulu savoir. . .

ANDKÉ.

Cordiani se menrt, n'e«t41 pas vrai î

UONEL.

N(Hi ; te» smn espèrent qu'on le sauvera.

ANDRÉ

Tu te trompes, il y a du monde dans la maison; vois donc ces lumières qui vont et qui viennent.

il va regarder à la fenitre.

-Ahl

LIONEL

Que Tenez-vous?

Suis-je fou, Lionel? j'ai cru voir passer dans la chambre

D, n'importe quoi

ACTE II , SCÈNE I

Il est couvert de son sang, appuyé sur le bras de Lucrèce]

LIONEL.

Vous avez vu Constance appuyé sur le bras de Lucrèce?

ANDRÉ.

Il est couvert de son sang.

LION Et.

Retournons chei vous, moo Bmi.

Silence ! Il faut que je frappe k la porte.

UONEL.

Pourquoi faire? le vous dis que Honna Flora est abseole. Je viens d'y frapper moi-même.

Je Tai vu! laisse-moî.

LIONEL

Qu'alles-vous faire, mon ami? êLes-vous uu homme? Si vofa*e femme se respecte asseï peu pour recevoir chez sa mère l^uteur â'uD crime que vous avez puni, est-ce à vous d'oublier qu'il meurlde votre main, et de troubler peut-être ses deruien instants?

Que veus-tu que je fasse? oui, oui, je les tuerais tous deuil Ah I nia raison est égarée, fe vois ce qui n'est pas. Cette nuit tout entière, j'ai couru dans ces rues désertes au milieu do spMjres affreni. Tiens, vois, j'ai acheté du poison.

Prenez mon bras et sortons.

ktiDKÈ r«(o»m< à la fenêtre.

Plus rien t Ils sont)â , n'est-ce pas ?

LIONEL

Au nom du ciel, soyei maître de vous. Qtie voulez-vous faire? 11 est impossible que vous asaifiticz è un tel spectacle, et toute violence en cette occasion serait de la cruauté. Votre ennen)i ejpire ; que voulez-vous de plus?

Mon ennemi 1 lui , mon ennemi I le plus cher, le meilleur de mes amis! Qu'a-t-il donc lait? il l'a aimée. Sorlims, Lionel , je les tuerais tous deux de ma main.

kCùhi'^Ic

40 ANDRÉ DEL SMtTO.

Nous verrons dcmaia ce qui vous reste à faire. Confiez-vous à moi; votre honueur m'est aussi sacré que le mien, et mes cheveu gris vous en répondent.

Ce qui me reste à faire? Et que veui-tu que je devienne? 11 faut <|ue je parle à Lucrèce.

il l'avance vert la porte.

André, André, je voua' en supplie, n'approchex pas de cette porte. Avez-vous perdu toute espèce de courage? La position où vous êtes est affreuse, personne n'y compatit plus vivement, plus sincèrement que moi. J'ai une femme anssi , j'ai des enfants; raais la fermeté d'un homme ne doit'Clic . pas lui servir de bouclier? Demain , vous pourrez entendre des conseils qu'il m'est impossible de vous adresser en ce mo-

C'e«t vrai , c'est vrai i qu'il meure en paix ! dans ses bras , Uo-nel ! Elle teille et pleure sur lui 1 A travers les ombres de la m<>1 , il voit errer autour de lui cette lèle adorée ; elle lui sourit et t'encourage! Elle lui présente la coupe salutaire; elle est pour lui l'image de la vie. Ab I tout cela m'appartenait; c'était ainsi que je voulais mourir. Viens , partons , Lionel. ' ■ _

It frappe à la porte.

Ht^i'PaoloIPaolo!

Que faites-vous, matheureui ?

Je n'entrerais pas.

Pooto paraît.

Pose ta lumière sur ce bauc; il faut que j'écrive à Lucrèce.

Et que voulez-vous lui dire.

Tiens , lu lui remettras ce billet ; lu lui diras que j'attends sa r^mse chez moi; oui , cbez moi : je ne saurais rester fci. Viens, Lionel. Chez moi , entends-tu?

Hi tortettt.

SCÈNE II

lailion d'Andr*. — U e»t joar.

Je crois qu'on trappe à lu grille.

Il ouvra.

Qui demandez- TOUS, Eicellence?

entr«nl Mortljote tt ta tuite.

Le peintre André del Sarlo?

il n'est pas au logis , mooseigQeur.

MOMTJOIE.

Si sa porte est fermée , dis-lui que c'est l'envoyé du roi de France qui le fait demander.

Si Vofa^ Gudlence veut en{r«r dans l'académie , mon maître peut revenir d'nn instant à l'autre.

Hélas! monseigneur, l'académie est déserte aujourd'hui. Mon maKre a reçu très-peu d'éciliers cette année , e(a compter de ce jour personne ne vient plus ici.

Vraiment? on m'avait dit tout le contraire. Est-i« que ton maître n'est plus professeur à l'école?

Le voilà lui-même , accompagné d'un de ses amis.

HONTJOIE.

Qni?eetbommequi détourne la rue? Le vieux, ou le jeune? Le plus jeune des deuui

Quel visage pâle et abattu ! quelle tristesse profonde si

,KCÎniyk-

43 ANDRË DEL SARTO.

tous ses traiUI et ces 'vêteincDU ea désordre'. Est-ce là le

peJDtre André del Sarto?

Antlri it f.iontl entrent.

LIOI4EL

Seigneur , je vous salue. Qui êtes-vous?

C'est à André del Sarto que nous avons affaire. Je suis le comte de Uontjoio , eutoyé du roi de France.

Du roi de France? J'ai tout le maître, monsieur. L'argent <qu'il m'a eut est dissipé , et je n'ai pas acheté un seul tableau pour lui.

Paolo est-il venu?

LIONEU

Ne le «royez pas, messieurs. Mon ami! André est aujourd'hui... pour certaines raisons... une affaire malheureuse... hors d'état de vous répondre et d'avoir l'honneur de vous

S'il en est ainsi, nous reviendrons un autre jour.

ANDRÉ.

Pourquoi? Je vous dis que je l'ai volé. Cela est très-sérieux. Tu ne sais pas que je l'ai volé, Lionel? Vous revendriez cent fois ce serait de même.

HOKTIOIE.

Cela est incroyable.

Pas du tout; cela est tout simple. J'avais une femme

Non , non 1 Je veui dire seulement que j'ai usé de l'aient du roi de France codime s'il m'apjiarlenait.

HONTJOIE.

EsL-ce ainsi que vous eiécutei vos promewes ? Où sont les tableui que François 1" vous avait chargé d'acheler pour lui?

Les inieas sont là dedans; prenei-les, si vous voulei; ils

D,niz=rtNGoO«^[c

ACTE ill , SC£:NE il

ne valent nea. J'ai eu du génie aatrefois , ou quelque chose qui ressemblait à du génie; mais j'ai toujours fait mes tableaux trop vile , pour avoir de l'argent comptant. Prenes-les, cependant. Jean, apporte les tableaux que tu trouveras sur le chevalet. Ha femme aimait le. plaisir, messieurs. Vous dîrei au roi de France qu'il nblienne l'ettradition , el il me fera juger par ses Iribuuanî. Aht le Corrège, voillî un peintre! Il était plus pauvre que moi; mai» jamais un tableau n'est sorU de son atelier un quart d'heure trop têt. L'honnêteté ! l'honnêteté 1 voilà la grande parole. Le cœur des femmes rat on

MONTJOrE, àLiontt.

Ses paroles annoncent le délire. Qu'en devons-nous penser? Est-ce là l'homme qui vivait en prince à la cour de France? dont tout le monde écoutait les conseils , comme uu oracle en raitd'archilectureet de beaii-arts?

Je oe puis vous dire le 'motif de l'état où vous le voyez. Si
v<tua en êtes touché , mĚQagez-le.

On apports ta ifsttx iabUatix.

Ahl les voilà. Tenei, messieurs, faites-les emporter. Non pas
que je leur donne aucun prix. Une somme si forte, d'ailleurs! de
quoi payer des Raphai^. Ah! Rapliaëll il est mort heureui , dans
les bras de sa nlaltresse. ■oNtjoix, regardant.

C'est nne magnifique peinture.

.TropVilbl trop vite! Emportez-les; qne tout soit Soi. Ah! un
instant. '

tl arrête le* porfeun.

Tu me regardes , toi , pauvre (lUe !

Â la figure de la Charités que repréiente It tableau. Tu veux mé
dire adieu ! C'était la Charité, messieurs. C'était ' la plus belle, la
plus douce des vertus humaines. Tu n'avais pas eu de modèle , toi
I Tu m'étais apparue dans un songe , par une triste nuit! pâle
comme te voilà, entourée de les chers enfants qui pressent ta ma-
melle. Celui-là >ieDt de glisser à terre , et regarde sa belle nour-
rice en cueillant quelques Iteuui

■...■i,(-ÛHl«^[c

des champs. Doonez cela à votre mailre, meseienTs, Hon nom
eet au bas. Cela vaut quelque argeot. Paolo n'est pas venu me
demander?

NoD, monsieur.

Que fail-it donc? Ha tie est dans ses mains, LIONEL , à Monljoie.

Au nom du ciel ! messieurs , retirez-vous. Je vous le mènerai demain , si je puis. Vous le voyez vous-mêmes , un malheur imprévu lui a troublé l'esprit.

NON! JOIE

Nous obéissons, monsieur; eicusez-nous et tenez, voire

pi'omesse.

Ili lortent.

J'étais né pour vivr« tranquille, vois-tu ! je ne sais point être malheureux. Qui peut retenir Paolo?

LIONEL

Et que dcmanifez-Tous dqnc dans cette fatale lettre, dont voue attendez w impatiemment la réponse?

Tu as raison ; allons-; noua-mêmes. 11 vaut toujours mieux s'expliquer de vive voix. .

Ne vous éloignez pas dans ce moment, puisque Paolo doit vous retrouver ici ; ee ne serait que du tempe perdu.

Elle ne répondra pas. O comble de misère I Je supplie , Lionel , lorsque je devrais punir I Ne me juge pas, mon ami , comme tu pourrais faire un autre homme. Je snis un homme sans caraclère , vois-tu 1 j'étais né pour vivre tranquille.

Sa douleur me confond malgré moi.

O hooel el ô humiliation I elle ne répondra pas. Comment en suis-je venu la? Saig-tu ce que je lui demande? Ah I la lâcheté I elle-même en rougirait, Lionel^ je lui demande de revenir à moi.

Eslrce possiblo?

, ACTE 111 , SCENE il. 45

Oui , oui , je saa (oui cela. J'ai fait un éclat : eh bien I dis* moi , qu^y ai-je gagué? Je me suis conduit comme tu l'as Tonlu : eh hi«D ! je euis le plus malheureux de» hommes. Apprend»-U donc , je l'aime , je l'aime plus que jamais I

Crois-tu qu'elle y consente? Il Taut me pardonner d'être un lâche. Mon père était un]>auTTe ouTrier. Ce Paolo ne viendra pas. le ne suis point un gentilhomme; le sang qui coule dans mes veines n'est pas un noble sang.

UONEL.

Plus noble qoe tu ne crois.

Mon père était un pauvre ouvrier.. . Penses-tu qno Cordiani en meure? Le peu de talent qu'an remarqua en moi fit croire «u pauvre homme que j'étais protégé par une fée. Et moi , je regardais dans mes promenades les bois et les ruisseaux , espérant toujours voir ma divine protectrice sortir d'un antre mystérieux. C'est ainsi que la toute-puissante nature m'attirait à elle. Je me Bs peintre, et, lambeaa par lambeau, le Toile des illusions tomba en poussière b mes pieds.

Pauvre André !

Elle seule ! oui , quand elle parut , je crus que mon rêve se réalisait, et que ma Galatée s'animait sous mes mains. Insensé! mon géuie mourui dans mon anïour; tout fut perdu pour moi... Cor-
diani se meurt . et Lucrèce voudra le suivre... Oh! massacre et fu-
rie] cet homme ne vient point.

Envoie quelqu'un chez Honna Flora.

C'est vrai. Halhuriu , va chez Monna Flora. Ecoute.

Observe tout; tâche de rfidier dans la maison; demande la
réponse à ma lettre; va , et sois revenu tout à l'heure Hais
pourquoi pas nous-njêmes , Lionel ? o solitude ! solitude 1 que
ferai-je de ces mains-là?

i,CÙHl«^[c

46 ANDRÉ DEL SAKÎO. «

LIONEL

Calmez-vous , de grâce.

Je la tenais embrassée durant les longues nuits d'été, sur mon
balcoa gothique. Je voyais tomber eu silence les étoiles Ar»
mondes détruits. Qu'est-ce que la gloire? m'écriais-je; qn'est-
ce que l'ambiLiou? Hélas! l'homme tend à la nature une coupe
aussi large et aussi vide qu'elle. Elle n'y laisse tomber qu'une
goutte de sa rosée; mab cette goutte est Tamour, c'est uAo larme
de ses feux , la seule qu'elle ait versée sur cette terre pour la cou-
soler d'être sortie de ses mains. Lionel , Lionel , mon heure est
venue.

Prends courage.

ANOBE.

C'est singulier, je n'ai jamais éprouvé cela. Il m'a semblé qu'un coup me frappait. Tout ^ détache de moi. Il m'a semblé que Luèce partait.

UONEL.

Que Lucèce partait !

Oui , je suis sûr que Lucèce part sans me répondre.

Comment cela ?

l'en suis sûr; je viens de la voir.

De la voir! Où? comment?

J'en suis sûr; elle est partie.

Cda est étrange I

Tiens, voilà Hathurin.

lUTHDBIM, entrant.

Mon maître est-il ici ?

Oui, me voilà.

J'ai tout appris.

ACTE m , SCÈNE II

UfDRÉ.

Eh bien r

wiTHDBiN , le tirant à part.

Doi»-je TOUS dire toat, maître?

Oui , oui.

■ATHCSn'.

J'ai rAdé autour de la maison , comme vous me t'aiiei
ordoDué.

Eh bien?

MATHDHIN.

J'ai bit parler le vieux coacîerge , et je tab tout au mieux. Parle
donc?

' MITHIHIK.

Cordiani est guéri; la MESAURE était peu de chose. An premier
coup de lancette il a'est trouvé aoulagé.

Et Lnorèee?

IUTHDBIN.

Partie avec lui

anubé.

Qni.lnîT

Cordiani.

INDRÉ.

Tu es fou. Un homme que j'ai Ttt prêt k rendre l'ime, il y a...
c'est pelte nuit même.

HATHDBIH.

Il a voulu partir dès qu'il s'est senti la force de marcher. Il disait qu'un soldat en ferait autant à sa place , e(qu'il fallait Mre mort ou vivant.

ANDMé.

Cela est incroyable? Où vont-ils?

MATHCBIH.

Ils ont pris la route du Piémont.

ANDBÉ.

Tous deui k cheval?

MATHOBIH.

Oui , monsieur.

4S ANDRË DEL SARTO.

Cela D'est pas possible; il ne pouvait marcher cette ouit.

, pourtant; c'est Paolo, le concierge, qui n

Que dis-lu , André?

Rient rieni Qu'où me selle un cheval!' allons, vile, il faut que je parle à l'instant. Aussi bien j'y vais moi-même. Par quelle porte sont-ils sortis?

Du tôte du lleuve.

Bien, bien! mon manleaul Adieu, Lionel.

Où vas-tu?

Je ne sais, je ne sais. Ah! des armes! du sang!

Où vas-(u ? réponds.

Quant au roi de France, je l'ai volé. J'irais demain les voir que ce serait toujours la même chose. Ainsi...

H va tortiT il rencontre Damien.

Ah I tu as raison. La lerre se dérobe. o Damien I Damiei JI toti^ évanoai.

LlOHËi.

Cette nuit l'a tué. Il n'a pu supporter son malheur.

Laisaei-moi lui mouiller les tempes.

It trtmpt ion mouehov dont ufw faalaint.

iz=rtNGoo<^[c

ACTE II, SCENE

Pauvre ami I comme une nuit l'a changé ! Le voilà qui rouffe les yeux.

INDRE

IU sont partis, ûimieaf '

Que lui dirai<-je? Il a donc tout appris?

Ne me mena paa I le ne les poursuivrai point. Mes forces m'ont abandonné. Qu'ai-je voulu faire? J'ai voulu avoir du courage , et je n'en ai point. Msinlenanl , vous le voyei, je ne puis partir. Laissez-moi parler à cet homme. HATBUHiN t'approche. '

Plait-il , mailre?

Aussi bien ne suis-je pas déshonoré? Qu'ai-je à faire en ce ' monde? o lumière du soleil ! d belle nature I Ils s'aiment, ils «ont heureux. Comme ils couèrnl joyeux dans la plainel Leurs chevaux s'animent , et le vent qui passe emporte leurs 'baisers. La patrie? la patrie? ils n'en ont point ceux qui partent ensemble.

Sa main est A^ide comme le marbre.

INDBÉ, bas à Mathurin.

Ëcoute-moi , Hatburin , écoute-moi , el rappelle-loi mes paroles : Tu vas prendre un cheval; lu vas aller cbei Honna Flora t'informer au juste de la roule. Tu lanceras ton cheval au galop. Reliens ce que Je le dis. Ne me le fais pas répéter deux fois, je ne le pourrais pas. Tu les rejoindras dans la plaine ; tu les aborderas

, Mathurin , et tu leur diras : Pourquoi fuyes-vous si vile? La veuve d'André del Sarto peut épouser Cordiani.

Faul-il dire cela, monseigneur?

Va , va , ne me fais pas répéter.

Qu'as-tu dit i cet homme?

i,CÙHl«^[c

50 ANDRÉ DEL SABTO.

Ne l'nrrête pas; il va cbei la mère de ma femme. Mainte* nani, qu'on m'apporte ma coupe pleine d'un vin généreux.

LIONEL

A peine peui-il ee Boulever.

Menez-moi jusqu'à celte porte, mes amis.

Prenant la coupe.

C'était celle d« joyeut repas.

Que cherches-tu sur ta poitrine?

Rien ! rien I je croyais l'avoir perdu.

Il boit. A la mort des arts en Italie !

Arrête! quel est ce ()ac«n dont tu t'es versé quelques gouttes , et qui s'échappe de ta main?

C'est un cordial puissant. Approche-le de tes lèvres , et lu seras guéri , quel que soit le mql dont lu soulTres. Il meitr.

LUCRECE «I CORDIÂNI , tur vne eolUft», le* ektvaux daiù tt
fond.

coHOiinr.

Allons I te soleil baisse ; il est temps de remonter

LUCRÈCE

Comme mon chevnl s'est cabré en quittant la ville I En vérité ,
tous ces pressentiments funestes sont singuliers.

Je ne veux avoir ni le temps de penser , ni le temps de souffrir.
Je porte un double appareil sur ma double plaie. Marchons ,
marchonsl n'attendons pas la nuit.

D,niz=rtNGoO«^[c

ACTE m , SCÈNE III

Qu«l est ce cavalier qui accourt à toute bt-ide? depuis longlempa
je le vois derrière nous.

Hontonei cheval, Lucrèce, et ne relournoiu pis la lête.

LUCRÈCE

Il opprorJienidescendAinoi.

COBDilNIi

Parlons ! téve-ira , et ne l'écoute pas.

Us te dirigent veri leuri chevaux.

MATHURIN, deicendant d» cheval.

Pourquoi fuyez-vous si vile? la veuïe d'André del Sarto peut épouser Cordianl.

iz=rtNGoo«^lc

PERSONNAGES

CONE DE HËDICIS, Ll H1«QDI> DB CJBO , I

fibhnb stsozzi ,

LÉOHsmozzi, I

KOBERTO CORSINI , ptoTMLUar at 14 [r>rur«M.

PALLÀ HCCCBLUI ,)

ALAK«NMO SALVIATI, } KignCnn r«]>ullUcilu

FHANÇOrS PAZZI, I

BINDO ALTOVm , oncle de Lonuo.

VEHTURI , bourieDli.

TBBALDKO, ptinire.

SCOBOHCOncOLO , (peéuilii.

uanu , ioOLiii» , dumi

ACTE PREMIER

Entreat LE DUC et LORENZO , couverli de teurt manteaux ;

GIOHO , une lanttme à la main.

LE DUC

Qu'elle se fasse atleodre encore an quart d'heure, et je m'en vais. Il Tait un Troid de tous l«e diables.

i,C(Hln[c

Palience, allesee, patience.

LE DDC.

Elle devait sortir de dieisa mère à minuit; il est minuit, d elle ne vient pourtant pas.

Si elle ne vient pas , dites que je suis un sol, et que la vieille mère est une hounéle femme.

LOBENZO.

Noua n'avons avancé que moitié. Je réponds de la petite. Deux grands yeux languissants, cela ne trompe pas. Quoi ée plus curieux pour le connaisseur que la dèbauche A la mamelle? Voir dans un enfant de quinze ans la rouée à venir; étudier, ensemen- cer, infiltrer paternellement le filon mystérieux du vice dans un conseil d'ami , dans une caresse au menton; — tout dire et ne rien dire, selon le caractère des parents; — habituer doucement l'ima- gination qui se développe à donner des corps k ses fanUmes , à toucher ce qui l'effraye , à mépriser ce qui la protège ! Cela va plus vite qu'on ne pense ; le vrai mérite est de frapper juste. Et quel trésor que celle-ci I tout ce qui peut faire passer une nuit dé- licieuse à votre altcssel'Tant de pudeur! Une jeune chatte qui veut bien des confitures, mais qui ne veut pas se salir la patte.

Proprette comme une Flamande! La médiocrité bourgeoise en personne. D'ailleurs, fille de bonnes gens, à qui leur peu de fortune n'a pas permis une éducation solide; point de fond -dans les principes, rien qu'un léger vernis; mais quel flot vîoleat d'un fleuve magnillquo sous celte couche de glace fragile qui craque à chaque pas ! Jamais arbuste en fleur n'a promis de fruits plus rares , jamais je n'ai humé dans une atmosphère enfantine plus exquise odeur de courlisanerie.

vSacrebleu ! je ne vois pas le signal. Il faut pourtant que ' j'aille au bal chez Nasi : c'est aujourd'hui qu'il marie sa Hlle.

Allons au pavillon ; monseigneur. Puisqu'il ne s'agit que

D,niz=rtNGoO«^[c

ACTE [, SCENE I

d'Anporter une lllequicstA moitié payée, noiù pouvons bien la-per ans carreaux.

IE DUC.

VieiM par ici, le Hongrois a raieoi.

tli i'Hoignenl, Enlrt Maffio.

Il nie semblait dans mon revu voir ma sœur traverser notre jardin , tenant une lanterne sourde , et couverte de pierreries. Je me suie éveillé en sursaut. Dieu sait que ce n'est qu'une illusion , mais une illusion trop forte pour que le sommeil ne s'enfuie pas devant elle. Grâce au ciel, les fenêtres du pavillon où couche la

petite sont fermées comme de coutume ; j'aperçus faiblement la lumière 6c sa lampe entre les feuilles de notre vieui flgnier. Maintenant mes folles terrears se dissipeut ; les battements précipilÉs de mon cœur font place h une douée tranquillité, lesensé I mes yeui se remplissent de larmes, comme si ma pauvresœur avait couru Un véritable danger. — Qu'entends-je? Qui remue là entre les branches? ta lauT de Maf/io pané datm l'étoign»mml.

Sui»-je éveillé? c'est le fanldme de ma sœur. Il tient une lanterne sourde , cl un collier brillant étincelle sur safoitriue aux rayons de la lune. Gabriellél Gabriellél où vas-tu? BettiTtnl Gior-no et le due.

Osera le bonhomme de frère pris de somnambolisine. — Lorenzo conduira votre belle au palais par la petite porte ; et quant ù noos , qu'avons-nous A craindre? MtFno.

Qurèles-vous? Holà ! arrêtes I

Il (ire «on épée.

GIOHO.

Honnête rustre , nous sommes tes amis.

- Où est ma seeur? que cherchez-vous ici?

GIOIMO.

Tasceur est dénichée, brave canaille. Ouvre la grille de ton jardin.

iz=rtNGoo«^[c

SS LoRENZACC1o.

HAPFIO.

Tire ton éçée et défeads-toi , assassiD que lu es I

cloMo laute tur lut et le dâarme.

HalU-là 1 maitre eot , pas si vite.

o honle I à excès de misère ! S'il y a des lois à Florence , si quelque justice vit encore sur la terre , par ce qu'il y a de vrai et de sacré au monde , je me jetterai aui pieds du duc , et il vous fera pendre tons les deux.

Aux pieds du duc?

Oui , oui , je sais que les gredins de votre espèce égorgent impunément les familles". Mais que je meure , entendez- voua , je ne mourrai pas silencieux comme tapi d'autres. Si le duc ne sait pas que sa ville est une forêt pleine de bandtIs, pleine d'empoisonneurs et de filles déshonorées , en voiU un qui le. lui dira, Abl massacre! ah! fer et sang] j'obtiendrai justipe devouBl

QiOHO , l'épie à la main,

Faut-tl frapper, altesse?

Allons donc! frapper ce pauvre bommel Va te recoucher , -. ET
_lg (lg[.,,giQ quelques ducats.

KAFFIO.

:e de Hédicis I

ACTE 1, SCÈNE U

Une infl. — Im> point da Jour.

Phmeurt matqae* «orteni d'une maiion illumina,' un MAR-
CHAND DE SOIERIES el un ORFÈVRE ouvrent iean 6ow-

LE HtRCHAKII DB.SOIEKIES.

Hé, hé, père Mondella , voilà bien du ient pour mes

Il Haie tel piieet dt toU.

l'oRFÉVBE , bâillant.

C'est â se casser la télé. Au diable leur nooe! je u'ai pas fermé
l'œil de la nuit.

IE MAHCbtND.

Ni ma femme non plus, voiaïn; la cbére âme s'est tournée el
retournée comme une anguille. Ah ! dame! quand on est jeune ,
on ne s'eudort pas au'bruit des violons.

Jeifne 1 jeune I cela vous plaît à dire. On n'esl pas jeune avec
une baAe comme celle-IA; et cependant Dieu sait» leur dam-née
de musique me donne envie de danser. peux éolien pasienl.

pnENIEB ÉCOLIER.

Rien n'est plus anmsant. On se glisse contre la porte au milieu
des soldais , et on les voit descendre avec leurs habite de toutes
les couleurs. Tiens , voilà la maison des Nasi.

Il souffle dam te» doigts.

Mon portefeuille me glace les mains.

DEtSJÈHE ÉCOLIER.

Et on nous laissera approcher?

FftEHIEB ÉCOLIER.

En vertu de quoi estn» qu'on noua en empêcherait? Nous sommes ciloiens de Florence. Regarde tout ce monde autour de la porte; en voilà des ohevaui , des pages el des livrées! Tout cela va et vient , il n'y a qu'à s'y connaître un peu ; je suis capable de nommer toutes les personnes d'importance ; on obaerre bion tous le» costumes , et le soir ou dit * l'atelier :

i,CÜHl«^[c

J'ai une terrible envie de dormir , j'ai passé la nuit au bal chez le prince Aldobrandini , cbeï le comte Salviati ; le prince était habillé de telle ou telle fa^ⁿ , la princesse de telle autre, et OD ne meut pas. Viens, prends ma cape par derriéro. Ili te placent contre la porte de la maiïon.

Ëntendez-vousies petits badauds? Je Toudrais qu'ui appreatie fit un pareil métier.

Bon , bon , pèra Mondella , où le plaiwr ne ooùte ri^ , la jeunesse n'a rien k perdre. Tous ces grands yeux étonnéa de ces petits polissons me réjouissent le cœur. — Voiïà comme j'étais , humant l'air el cherchant les nouvelles. Il paraît que la Nasi est une belle gaillarde , et que le Markelli est un heureux gar^ⁿ. C'est une famille bien Flurenline, celle-là 1 Quelle tournure ont tous ces grands seigneurs I J'avoue que ces létes-là me font plaisir, à moi. On est daus son lit bien tranquille , avec un coin de tes rideaux

retroussé ; ou regarde de temps en temps les lumières qui vont et viennent dans le palais; on attrape un petit air de danse sans rien payer, et on se dit : Hé, hé, ce sont mes étolTes qui dansent, mes belles étoffes du bon Dieu , sur le cher corps de tous ces braves et loyaux seigneurs.

l'orf^rE.

Il en danse plus d'une qui n'est pas payée , voisin ; ce sont celles qu'on arrose de vin et qu'on frotte sur les murailles avec le moins de regret. Que les grands seigneurs s'amuse, c'est tout simple, — ils sont nés pour cela. Mais il y a des amusements de plusieurs sortes , entendez-vous?

Oui, oui, comme la danse, le cheval, le jeu de paume et tant d'autres. Qu'enlendei-vous vous-même, père Uondella ?

Cela suffit;— je me comprends. — C'est-à-dire que les murailles de tous ces palais-là n'ont jamais mieux prouvé leur solidité. Il leur fallait moins de force pour défendre les aieux de l'eau du ciel , qu'il ne leur en faut pour soutenir les fils quand ils ont l'habitude de leur vin.

■e de vin est de bon conseil, père Hoodella. Enlrei

ACTE 1 , SCÈNE

Oui, de boncoeur et de bonne mine, voisin; un bon verre de vin vieil a une bonne mine au bout d'un bras qui a sué pour le gagner ; on le soulève gaîment d'un petit coup , et il s'en va donner du courage au cœur de l'honoré homme qui travaille pour «a

Tamille. Mais ce sont des lonncaui. uns Tei^ogne, que tous ces godelureaux de la cour. A. qui fait-ou plaisir en s'abrutissanl jusqu'à laJ>éterérocc? À personne, pas même à soi, et A Dieu encore moins.

Le carnaval a été rude, il faut l'avouer; el leur maudit ballon m'a gâté de la marchandise pour une ctDquantaine de Borins '. Dieu merci I les Slozzi l'ont payé.

Les Strozzi t Que le ciel confonde ceui qui ont osé porter la main sur lenr neveu I Le plus brave homme de Florence, c'est Philippe Strozzi.

LE IMHCBAND.

Cela n'eropéche pas Pierre Slozzi d'avoir traîné son maudit ballon Rur ma boutique, et de m'avoir fait trais grandes tadies dans une aune de volours brodé. A propos , père Hondella, mua verrona-nous â Honlolivet ?

Ce n'est pas mon métier de suivre les foires; j'irai cependant h Montelivet par piété. C'est un saint pèlerinage , voisin , et qui remet tous les péchés.

LE MABCHilND.

Et qui est tout à fait vénérable, voisin, et qui fait gagner les marchands plus que tous les autres jours de l'année. C'est plaisir de voir ces bonnes dames, sortant de la messe, manier, eiaminer toutes les étoITes. Que Dieu conserve son altesse I La cour est une belle chose.

LORFEVBE.

porte sur le do , a pas longtemps de cela) u

La cour I le peuple la porte sur le dos , voyez- vi Était encore
(il n'y a p ' ' * "'

M>D bi«D bâtie ; loua ces grands palaU , qui «out les logements de nos grandes ramilles, en élaieot les colonnes. 11 n'y en avait pas une^ de toutes ces colonnes , qui dépassât les autres d'un pouce; elles soutenaient à elles toutes unevieilIcToûte bien cimentée , et nous dous promenions là-dessous sans crainte d'une pierre sur la tête. Mais il y a de par le monde deux arefait«cte8 malavisés qui ont gâté ratTaïre; je vods le dis en confidence , c'est le pape et l'empereur Charles. L'empereur a commencé par entrer par une assez bonne brèche dans la susdite maison. Après quoi, ils ont jugé à propos de prendre une des colliannes dont je vous parle , à savoir celle de la famille des Médicis , et d'un faire un clocher , lequel clocher a poussé comme un champignon de malheur dans l'espace d'une nuit. Et puis, savei-vous, voisin 1 comme l'édifice branlait au vent, attendu qu'il avait la télé trop lourde et une jambe de moins , on a remplacé le pilier devenu clocher par un gros pâte informe fait de boue et de crachat , et on a appelé cela la citadelle : les Allemands se eontinstalésdansce maudit trou comme des rats dans un fromage ; et il est bon de savoir que tout en jouant aui dés et en bnvant leur vin aigrelet, ils ont l'œil sur nous autres. Les familles florentines ont beau crier, le peuple et les marchands ont beau dire , les Hédicis gouvernent au moyen de leur garnison ; ils nous dévorent comme une excroissance vénéneuse dévore un estomac malade ; c'est en vcfu des hallebardes qui sepromènent sur la plate-forme, qu'un bâtard, uni: moitié de Hédicis, un butor que le ciel avait fait pour être garçon boucher ou valet de charrue , couche dans le lit de nos filles , boit nos bouteilles , casse nos vitres ; et encore le payet-OD pour cela.

tE MARCHAND,

Peste! peste, comme vous y allez! Vous avez l'air de savoir tout cela par cœur; il ne ferait pas Imn dire cela dans toales les oreilles, voisin Hondella.

l'obfêvbb.

Et quand on me bannirait comme tant d'autres! On vit à Rome aussi bien qu'ici. Que le diable emporte la noce, ceux qui y dansent et ceux qui la font I

IlTtnlre. Le marchand it mêle aux curitvx. Pasie un boiiTgeoit avec ta femme.

D,niz=rtNGoO«^tc

LA FEMME

Guillaume Hartelli est ua bel hamme et riche. C'est un bonheur pour Nicolo Nasi d'avoir un gendre comme cetni-lÂ. Tiens, le bal dore encore. — Regarde donc toules ces lu-

Comme tout est illuminé t danger encore à l'heure qu'il esl, c'est là une jolie fêle. — On dit que le duc y est.

Faire du jour la nuit et de la nuit le jour , c'est un moyen com-mode de ne pas voir le» honnêtes geus. Une belle invention, ma foi , que des hallebardes à la porte d'une noce ! Que le bon Die» protège la ville ! Il eu sort luus les jours de nouveau de ces chiens d'Allemands de leur damnée forteresse.

L* FEMME

Regarde donc le joli masque. Ah ! la belle robe! Hélas ! tout cela coûte très-cher , et nous sommes bien pauvres k la

Gare, canaille I laisi

Canaille toi-même , Allemand du diable !

Leiotdat lefrapptdeiapiqua. ,

LE HAHCHtND , le Tttirant.

Voilà comme on suit la capitulation ! Ces gredins-là mal-traitent les «ntoyens.

Il rentre chtx lui. l'écolier , à ton camarade.

Vms-Iu celui-là qui âte son masque? C'est Palla Ruccellai. Un fler luron! Ce petit-là, à c4lé de lui, c'est Thomas Slozzi , Hasaccio , comme on dît.

DN PAGE, criant.

Le cheval de son 'altesse !

LE SECOND ÉCOLIEB.

Allons-nous-en , voilà le ducqoi sort.

CroMu pa» qu'il va te maDger?

La foute t'augmente à (a porte.

Celui-là , c'est Nicolini ; celui^à , c'eal le provéditeur. Le doc fort, vêtu en religieuse^ avec Julien Salt>iali , luAHU dt même . tou(deux matqakt,

LE DDC , montant à thewA.

Viens-tu, Julien?

SALTIATI.

NoD , Hlteaee , pas encore.

/t lui paris d l'or«fII».

Bien , bien , ferme 1

SALVHTI.

Elle e«t belle comme un démon. — LaiMez-moi bire, si je peux me débarrasser de ma femme.

n rentra ian» \e hai.

LE DDC.

Tu eft griia, SalviaU ; le diable m'emporte, tu vas de travers, it part miee «a tuite, l'écoLieb.

Hainlenant que voili le duc parti , il n'j en a pas pour longtemps.

\t» (niu^uM imttnt de ton* eâtît.

/ Rose, vert, bleu; j'en ai plein les yeux ; la tête me tourne.

Il paraît que le souper a duré longtemps : en voilà deux qui ae peiivent plus se tenir.

£< provfditeur monte à ch4nxU ; une boulellte casiie lui tombe luT Vèpaula.

Eb ventreblen I quel esl l'assommeiir , ici ?

Ebl ne le voyei-vous pas , seigneur Coraini? Tenei, ri^rdei à U fenêtre ; c'est Lorenzo, avec sa robe de nonne.

ACTE 1, SCÈNÈ

LE PBOTÉDnEDR.

Lorenzaccio, le diable soit de toi ! tu as blessé mou cheval. La fenitft tt ferme.

Peste «oit de l'iv rogne et de ses farces sileDcieuses 1 un gradin qui n'a pas souri IrOis fois dans sa vie , et qui passe le (emps à des espiègeries d'écolier en vacance I

n MOTt.

Loaite Stroai tort de la maUon , accompagnée de Julitn Satviali; il lui tient l'étrier. Elle monte à cheval; un écuyer et une gùuvemantt la luttient.

La jolie jambe, chère flilel Tu es un rayon de soleil, et tu as brûlé la moelle de mes os.

SeigDcur, ce n'est pas là le langage d'un cavalier.

Quels yeui tu as, mon cber cœur! quelle belle épaule à essuyer, tout bumide et si fraîche 1 Que faut-il te donner pour ■ être ta camériste cette nuit? Le joli pied àdéchausaer! Loijise.

Lèche mon pied , Salviati. '

Non , par le corps de Bacchils! jusqu'à ce que tu m'aies dit quand nous coucherons ensemble.

Louie frappe ton cheval et part au galop. m «isQCB,à Julien.

La petite SlnMxi s'en va rouge comme la braise ; — vous l'avez
fUchée , SalviaU.

Bntel eelèra déjeune filie et pluie du malin

i,CÙHl«^[c

T.ORENZACCIO.

Obéi le marqDi* 4e Oibo.

LE HÂBQUIS, en habit de voyage; LA MARQUISE: ASCANIO.
— Êe cordJnal CIBO, auU.

LE MARQUIS, tmimutant ion fil*.

Je >oLidrab pouvoir l'emmenner, petit, loi et In grande cpéc
qui te traîne entre les jambcg. Prends patience; Hassa n'«sl
pas bien loin , et je te rapporterai un bon cadeau.

Lt ihahqVise.

Adieu , Laurent; revenez, revenez 1

Marquise, voilte des pleurs qui sont de trop. Ne dirait-on pae
que mon frère part pour la Palestine? Il ne coorl pas grand dan-
ger dans ses terres , je croie.

LE MARQUIS

Mon frère , ne dites pas de mal de ces belles larmes. n «tnbri-
Mta la femme.

Je voudrais seulement que l'honnêteté n'eût pas cette appa-

LA hauvuisse.

L'hounêleté n'a-t-elle point de lannes , monsieur le cardinal?
sont-elles toulesau repentir ou ï la crainte?

. LE HABQUIS.

Non , par le ciel ! car les meilleures sont à l'ailaour. N'essuyez pas celles-ci sur mou visage, le vent s'en chai^«^ en l'ouïe : qu'elles se sèchent lentement I Eh bien I ma chère , vous ne me diles rien pour vos Tavoris? H'emporterai-je pas , comme de coutume , quelque belle harangue senliinentale à feiro de votre part aux rodies et aux cascades de mon vieux patrimoine?

LA HABQUISE.

Ah ! nues pauvres cascates t

LE HAngiis.

C'est la vérité , ma chère ilme ; elles sont toulfs tristes sans vous. [Plu\$ bat.) Elles ont été joyeuses autrefois , n^l-il pas vrai, fticciarda?

ACTE I, SCÈNE

LA HARqUISE.

Emmenez- moi !

LE HABItUIS.

Je le ferais si j'étais fou , et je le gnis presque , avec ma vieille mine de soldat. N'ea parlons plus ; — ce sers l'afTairo d'une wmaïDe. Que ma chère Iticciarda voie ses jardiis quand ils sont Iraaquilles et aolitairos; les pieds boucui de mes fermiers ne laisseront pas de trace daus ses allées chéries. C'est à moi de compter mes vieux trous d'arbres qui me rappellent ton père Albérjc , et tous les brins d'herbe de mes bois ; les métayers et leurs bœufs , tout^ela me regarde. A la première fleur que je verrai pousser , je mets tout â la porte, et je vous

LA HAltelfIGE.

La première (leur de notre belle pelouse m'est toujours chère. L'hiver est si long! Il me semble toujours que ces pauvres petites ne reviendront jamais!

Quel cheval as-tu, mon père , pour t'en aller?

LE NARQDIS.

Viens avec moi dans la eour, tu le terras.

It tort.

La tnarquUt rtsit »#ul« mwc ie cardinal. — Vn \$itence.

LE CARDINAL

N'est-ce pas aujourd'hui que tous m'avez demandé d'entendre votre confession , marquise?

LA «AHliDISE.

Dispensezrm'en , cardinal. Ce sera pour ce soir, si Votre Ëminence est libre, ou demain , comme elle voudra. — Ce moment-ei

n'est pas k moi.

Elle te m«l à la fenéirt et fait un tigne d'adieu à ion mon'.

Si les regrets étaient permis à un fidèle serviteur de Dieu j'en-
verrais le sort de mon frère. — Un si ceurt voyage , b, simple, si
tranquille! — uue visite à une de iéi terres qui n'est qu'à quelques
pas d'ici ! — une absence d'une semaioe, — et tant de tristesse ,
une si douce tristesse, veui-je dire, à son départ 1 Heureui celui
qui sait se faire limer ainsi après

66 LOREHZACCIO.

sept aai)éF3 ée mariage ! — N'estn* pas sept lunées ,.

Lt HtRQUISE.

Oui , cardinal ; mon fils a aii aiH-

LE CAHDINAL.

Elira^eus hier è la noce des Nasiî

Ll MMtQIIISE.

Oui , j'y étais.

Et le duc en religieuBe?

LA lUHC>OIgE.

Pourquoi le duc en religieuse?

On m'avait dit qu'il avait prb ce costume ; m'ait trompé.

U HIRQDISE.

Il l'avait en effet. Ah ! Halaspina, oous h trist« temps pour toutes les choses saintes !

On peut respecter les choses saintes , et , dans un jour de folie, prendre le costume de certains couvents , sans aucune intention hostile à la sainte Église catholique.

LA MARQUISE

L'exemple est à craindre, et non l'intention. Je ne suis pas comme vous; cela m'a révolta. Il est vrai que je ne sais pas bien ce qui se peut et ce qui ne se peut pas , selon vos H[^]ies nijiBléricuses. Dieu sait où elles mènent. Ceux qui mettent les mots sur leur enclume , et qui les tordent avec un marteau et une time , ne réfléchissent pas toujours que ces mots représentent de« pensées, et ces pensées des actions.

LE CARDINAL

Bon , bon ! le duc est jeune , marquise , et gageons que cet habit coquet des nonnes lui allait à ravir.

LA MARQUISE

On ne peut mieux; il n'y manquait que quelques gouttes du sang de «on cousin , Hippolyte de Uédicis.

LE CARDINAL ««(.

Et le bonnet de la Liberté , n'est-il pas vrai , petite sœur ? Quelle haine pour ce pauvre duc !

i,C^Uhl^{«^}[c

ACTE 1 , SCÈNE III

U MABQGISE.

Et TOUS, son bras droit, cela tous est égal que le duc de Florence »U le préfet de Charles-Quint, le commissaire civil du pape , comme Baccio, esL son commissaire religieux 7 Cela vous est égal , à tous, frère de mon Laureut, que notre sol«il, h nous, promène sur la citadelle des ombres allemandes? que César parle ici dans toutes lés bouches? que la débauche serve d'entremetleuse à l'eBcIavage , et secoue ses grelots sur les sauglols du peuple? Ah ! le clergé sonnerait su besoin toutes ses cloches pour en étouffer le bruit et pour réveiller l'aigle impérial , s'il s'endormait sur n«s pauvres toils.

ElUtyrt.

LE CAKDIHIL , wut , loulève la tapUttrit tt apptlh à voi» ha*tt :

Entre un page.

Quoi de nouveau aujourd'hui ? ,

Cette lettre, monseigneur.

LE UBDINAL.

Donne-la-moi.

Hélas ! Emin«>ee , c'est un péché.

LE CARDINAL

Rien n'est un pédté quand ob obéit à un prêtre de l'église
ramaïoe.

J^nolo renul la kttra.

Cela est comique d'entendre les fureurs de cette pauvre mar-
quise , et de la voir courir à un reodex-vous d'amour avec le cher
tyran, toute baignée de la Mnes républicaines.

llouvnlaUttreelUt:

« Ou vous sereï à moi , nu vous aurez fail mon malheur , D le
vâtre , et celui de nos deux maisons, o

Le style du duc est laconique , mais il ne manque pas d'é-
Dei^ic. Que la marquise soit convaincue ou n«n, vinlà le

■...■i,CÙHl«^[c

68 I^REZZACCIO.

di RI cile à savoir. Deux mois de t«ur presque assidue, c'est
beauoonp pour Aleiaudre; ce doit être assra pour Ricciarda Cibo.

n rend la lettrt ou pagt.

Remets cela chez la inatiresse; lu es toujours muet, n'esta»
pas? Compte sur moi.

71 lui donne \$a main à baiiw M lort.

SCÈNE IV

LE DUC ALEXANDRE r de* ehenaïae dant la MAURICE.

LE DUC , à VaXori.

Votre Eminence a-t-elle re^ ce matin des nouvelles de la cour de Rome?

Paul m'envoie mille bénédictions à votre allegse , et Tait les vœui les ping ardents pour sa prospérité.

LE DDG.

Rien que des vœuï , Valori ?

Vjooni.

Sa Satoleté craint que le duc ne se crée de nouveaux dangers par trop d'indulgence. Le peuple est mal habitué à la domination absolue; e(César, ii son dernier voyage , en a dit autant, je crois , à votre allegse. ^.

Voilà , pardieu , un beau cheval , sire Maurice ! Eh 1 quelle croupe de diable!

SIBB^MICRICE.

Superbe , alleese. ""^

Ainsi, monsieur le commissaire apostolique, il ya^ncore quelques mauvaises branches à élaguer. César et le pape ont fait de moi un roi; mais, par Bacchns, ils m'ont mis dan* la main une espèce de sceptre qui sent la hache d'une lieue. Allons , voyons , Valori , qu'est-ce que c'est ?

ACTE i , SCÈNE TV

Je suis un prêtre , allesses; ai l«s [laroles que mon devoir me Torce k vous rapporter Rdèlement doivent être interprétées d'une manière aussi sévère , mon coeur me défend d'y ajouter un mot.

- " LE DOC

Oui , oui , je tous connais pour un brave. Vous êtes , pardieu , le seul prêtre honnête homme que j'aie vu de ma vie.

ViLOBL.

Monseigneur, l'honnêteté ne se perd ni ne se gagne sous aucun habit; et parmi les hommes il y a plus de bons que de

Voulra-vouB que je parle, monseigneur? tout est facile à expliquer.

LE DUC

Eh bien?

siHC iNiVnicE.

I«g détordres de la cour irritent le pape..

Que dis-tu li, loi?

SIBE MtDRICE.

J'ai dit les désordres de la cour , altesse; les actions du duo n'ont d'autre juge que lui-même. C'est Lorenzo de Hédicis que le pape réclame comme transfuge de sa justice.

LE DUC

De sa J|plice? Il n'a jamais orféosé le pape à ma connais^ san-
cei,'que Clément TU, feu mon cousin, qui, Il cette heure, est en
enfer.

Clément Vil a laissé sortir de ses Èlals le libertin qui , un jour
d'ivresse , avait décapité les statues de l'arc de ÇonstanUR. Paul
ni ne'ssurail pardonner au modèle titré de la débauche florentine.

Ah 1 parbleu , Aleiandre Farnèse est un plaisant garçon ! Si la
débauche l'eITarouche, que diable fait-il de son bâtard , le cher
Pierre Farnèse, qui traite si joliment révéquedcFano? Cette muti-
lation revient toujours sur l'eau, à propos de ce

i,CÙHl«^[c

]>auvrc Benzo. Uoi , je Irouve cela drôle , d'avoir coupé (a lété
à tous ces hommes de pierre. le protège les arts comme un autre,
et]'ai cbez mot les premiers artistes de l'Italie; mais je n'enleuds
rien au res[ieet du pape pour ces statues qu.'il eicommunierail
demaiu , si elles étaient en chair et eu os.

Lorenzoesl un athée; il se moque de tout. Si legouTememenl
de votre altesse n'est pas entouri^ d'an profond respect, il ne sau-
rait être solide. Le peuple appelle Iiorenzo Loreozaccio : en tait
qu'il dirige vos plaisirs , et cela saflit.

LE DCC

Paix ! lu oublies que Lorenzo de Uédicis est cousin
d'Alexandre.

EntTt U confinaï CHo.

Cardinal, écoutez un peu ces messieurs qui disent que le pape est scandalisé des désordres de ce pauvre Renzo , et qui prétendent que cela fait tort à mon gouvernement.

Hestire Franceseo Holza vient de débiter à l'Académie romaine une harangue en latin contre le mutilateur de l'arc de Conslaulin.

Allons donc , vous me mettriez en colère ! Benio , un . homme à craindre! le plus lâche poltron! une femmelette, l'ombre d'un rufquin énervé! un rêveur qui marche nuit et jours sans épée, de peur d'en apercevoir l'ombre à son côté! d'ailleurs un philosophe , un gratteur de papier, un méchant poète , qui ne sait seulement pas faire un sonnet ! Non , non , je n'ai pas encore peur des ombres. Eh ! corps de Bacchus ! que me font les discours latins et les quolibets de ma canaille! J'aime Lorenzo, moi , et, par la mort de Dieu! il restera

Sijecraigoais cet homme, «e ne serait pas pour' votre cour, ni pour Florence, mais pour vous, duc.

LE DOC

Plaisantez-vous , cardinal , et voulez-vous que je vous dise la vérité ?

/! M parle fiai.

Tout ce que je sais de ces damnés habitants, de tous ces ré-

ACTE I, SCÈNE IV

publicains entêta qui ooinplotent autour de moi , c'est par Loreu») que je lésais. Il est glisMat comme une anguille; il ae fouire partout et me dit touL N'a-t-il pas trouvé moyen d'établir une correspondance avec tous ces Slnmi de l'enfer? Oui, certes, c'est mon entremetteur; mais croyei que 8on entremise, si elle nuit k quelqu'un, ne me nuira pas. Tenes!

Lorenio pmvit an fond tTutH gaimia bout. Ref^rdei-mot ce petit corps maigre, ce lendemain d'orgie ambulante. Regardez-moi ces yeux plombés , cet mains fluettes «t malades, k peine aseec fermes pour soutenir un é?enlai(; ice visage morne, qui sourit quelquefois, mais qui n'a pas la ibrcede rire. C'est li un homme k craindre? Allons, allons, vous tons moquei de lui. Hé! Renzo, viens donc ici; voilà «re Maurice qui le dierche dispute.

LOBEitiO monte l'ueolûr de la ferroie.

• Bonjour, messieurs les amis de mon cousin ',

e boure que nous parlons de i , on l'excommunie en lalia , et sire Maurice t'appelle un homme dangereux , le cardinal .iiuesi; quant au bon Valori, il est trop honnête homme pour prononcer ton nom.

LOKEmo.

Pour qui, dangereux, Émineuce? pour les filles de joie, ou pour les saints du paradis?

LE CAItnnCAL.

Les chiens de cour peuvent être pris de la rage comme les autres chiens.

Une insulte de prêtre doit se faire en latin.

Il s'en fait en toscan, auxquelles on peut répondre.

Sire Maurice, je ne vous voyais pas; excusez-moi, j'avais le soleil dans les yeux; mais vous avez un bon visage, et votre habit me paraît tout neuf.

SIRE HAFRICE.

Comme votre esprit; je l'ai fait faire d'un vieux pourpoint de mon grand-père.

7» LORENZ4CC10.

LORENZO.

Cousin, quand vous aurez assez de quelque conquête des faubourgs, envoyez-la donc chez sire Haunce. Il est malsain, aïe, sans femme, pour un homme qui a, comme lui, le cou court et les mains velues.

SIRE MAUMCE.

Celui qui se croit droit de plaisanter doit savoir se défendre. A votre place, je prendrais une épée.

Si on vous a dit que j'étais un soldat, c'est une erreur; je suis un pauvre amant de la science.

SIRE MAURICE

Votre esprit est une épée acérée , mais flexible. C'est une arme trop vile; chacun fait usage des siennes.

H tire tort épée.

VAiom.

Devant le duc , l'épée nue I

Laissez faire , laissez faire. Allons , Renzo , je veux te servir de témoin; qu'on lui donne une épée!

Monseigneur, que dites-vous Ib?

Eh bien! ta gaîté s'évanouit si vite? Tu trembles, conûn? Fi donc! tu lais honte au nom des Médicis, Je ne suis qu'un bâtard , et je le porterais mieuï que toi , qui es légitime? Une épée, uneé-péol un Hédicis ne se laisse point provoquer ainsi. Pages , montei id ; toute la cour le verra , "et je voudrais que Florence entière y fâi.

ACTE I , SCENE iV

tB me.

Qui parle ici, quand je parle?

vito».

Votre sltewe ne peut avoir eu d'autre dessein que celui de s'égayer nu iualant, et rire Haarice lui-même n'a point agi dans

une autre pensée.

Et Tout ne tojw pat que je plaisante eDOorel Qui diable pense ici à une afhire sérieuse? Regardes Renio , je vous en prie; ses genoux tremblent; il serait devenu pfle, s'il pouvait le devenir. Qu-die contenance, juste Dieul-je crois qu'il va tomber, .

Lorenio ehanettte ; il t't^puiê mr la baluttradê «t gliut à tnre tout d'un coup.

XE nue, riant aux fclofi.

Quand je vous le dîsaisi pwsraine ne le sait mieux que moi; la seule vue d'une épée le fait trouver mal. Allons, chère Loreuzetla , iais-toi emporter elles ta mère. Lt* pagu retivtnt Lorenio.

STBE MACRICE.

Double poltron 1 fila de catin I

LE Dtc.

Silence, sire Maurice; pesés vos paroks; c'est moi qui TOUS le db maintenant; pas de ces mo(s-li devant moi. Sir» Jfourf ca n>ri.

Pauvre jeune homme !

Vous croyei i cela , monseigneur ?

LE ncc.

Je voudrais bien savoir commmit je n'j croirais pas.

LE GABDINAL.

Hnml c'est bien fort.

LE Dtie.

C'est justement pour cela que j'y crois. Vous ligurei-vous
qu'un Hédicis se déshonore publiquement, par partie d-
CIh,;(Ic

74 LORENZACqO.

plaisir? D'ailleurs œ n'est pas la première fob que cela lui
arrive; jamais il n'a pu voir une épée.

C'est bien fort, c'eslltictn fortl

lli lortenf .

SCÈNE V

Devant l'tglisv de Saint-Minieto A MoDtoltWet.

La fouit tort de l'égKtt.

DNE FEMHE, à M VOitilte,

Relournei-vous ce soir à Florence?

L* TOISINE,

Je ne reste jamais plus d'une heure ici, et je n'y viens jamais
qu'un seul vendredi ' ; je ne suis pas assez riche pour m'arrêter à
la foire; ce n'est pour moi qu'une affaire de dé\o. tion , «I que
cela sutflse pour mon salul, c'est tout ce qu'il me faut.

UNE DAME DE Lt COCH , à UtW aUItt.

Comme il a bien prêché I c'est le confesseur de ma filte.

Elle t'approche d'une boutiquet.

Blanc et or, cela fait bien le soir; mais le jour, le moyen d'être propre avec cela!

Le marchand et l'orficre devant l««rt bouliqua avec quelque» cavalier.

l'ORPÉVBE.

La citadelle I voilà ce que le peuple ne «ouflrira jamais; voir tout d'un coup s'élever sur la ville cette nouvelle tour de Babel, au milieu du plus maudit baragouin : les Allemands ne pousseront jamais à Florence, et pour les y greffer, il faudra un vigoureux lien.

>s seigneuries acceptent un tabouret

iz=rtNGoo«^[c

ACTE 1, SCENE V

ON CAViHEB.

Tu es du vieux sang florentin , père Hondella ; la haine de la tyrannie Ait encore trembler tes doigts ridés sur tes inselures précieuses , an Tond de ton cabinet de travail.

C'est vrai , Excellence. Si j'étais un grand artiste , j'aimerais les priuces , parce qu'eux seuls peuvent dire entreprendre de grands travaux^ les grands artistes n'ont pas de patrie; moi , je fais des saints ciboires et des poignées d'épée.

A propos d'artiste, ne vojez-vous pas dans ce peUt cabaret ce grand gaillard qui gesticule devant des badauds? Il frappe son verre sur la table; si je ne me trompe, c'est ce hâbleur de Cellini.

Allons-; donc, et entrons; avec un verre de vin dans la iête , il est curieux à entendre , et probablement quelque bonne histoire est en train.

Ils lortent. DmuD boargeoii l'atieotent.

Il y a eu une émeute A Florence?

DEUXIÈME BOURGEOIS

Toilà des malheurs inévitables. Que voute^vous que fasse)a jeunesse d'un gouvernement comme le ndtre? On vient irier A son de trompe que César est A Bologne; et les badauds répètent : " César est a Bologne, n en clignant des yeux d'un air d'importance , sans réfléchir à ce qu'on y fait. Le jour suivant, ils sont plusjieu-reui encore d'apprendre et de répéter: » l.e pape est ti Bologne avec César, h Que s'ensuit-il? Une réjouissance publique , ils n'en voient pas davantage ; et puis un beau malin ils se réveillent tout-endormis des fumées du vin impérial , et ils voient une ligure sinistre A la grande fenêtre du palais des Pani. Ils demandent quel est o

Coo<!}c

?e LORENZACCIO.

«oniage, et on leur répond quec'eslleuroi. Le pape et- l'em-
pereur «ont ac«oucheid"unbât8nlquiBdroitdevieetde mort sur
n'M Hifants , et qui ne pourrait pas oomnter sa in««. L'onFÊ-
VRB, l 'approchant.

Vous parlez en patriote, ami ; je voua conseille de prendre
garde à ce flandriu.

Pau» vn officier àUtmand.

Otez-vouB de lA , mesaieure; dea damea veulent a'aMeoir,
Deux damu dt la vottr «nirenî e(g'auioient. PBEMIÊBE DâHE.

Cela est de Veuiaie?

LE MAILCHtNn.

Oui, magnifique aeigneurie; vous en lèverai-je quelques

Si tu V

11 va et vient à la porte de l'élise; c'eat un galant.

DEtUÈHE DtME.

C'est un insolent. Hontrez-moi des bas de soie.

l'officieb.

U n'y en aura pae d'asaeï'petils {tour voua.

PREHIÈBE DâHE.

Laisaèi donc , voua ne aavei que dire. Puisque vous Julien , allez lui dire que j'ai à lui parler. l'officieb.

J'y vais , et je le ramène.

flMfl.

Il est bête à faire plaisir , ton olUcier; que peui-tu foire de cela?

nEDUÈlfe DIME.

Tu sauras qu'il n'y a rien de mieux que cet homme-là. Elle* t'iloignent.

Entrt l« prieur de Capout.

-LE PRIEGH.

DonneE-moi un verre de limonade, brave homme.

D,niz=rtNGoO«^lc

UN DES BOUBGBOIS.

Voila le prieur de Capoue; c'est la ud patriote! Lu deiw boarg-toii te rautoUnt.

Vous venei de relise , meesieun? que diles-Tous du nf-

LG BOORGEOIS.

Il était b«au , set^eur prieur.

DËDIIÈHE BOVHGEOIS , à l'orfêVTt.

Celte noblesse des Stroni est chère au peuple , parce qu'elle n'est pas flére. N'est-il pas agrénble de voir ua grand seigneur

adresser librement la parole à ses voisins d'une manière affable?
Tout cela fait plus qu'on ne pense.

S'il Tant parler franchement, j'ai trouve le sermon trop beau;
j'ai prêché quelquefois, el je n'ai jamais tiré grande , gloire du
tremblement des vitres. Mais une petite larme sur la joue d'un
brave homme m'a toujours élé d'un grand

Entre Salvialf.

BALVIATI.

On m'a dit qu'il j avait ici des femmes qui me demandaient
tout ï l'heure. Uaia je ne vois de robe ici que la vdtre, prieur. Est-
ce que je me trompe?

LE HitHCHINO.

Excellence, on ne vous a pas trompé. Elles se sont éloignées ;
mais je peuse qu'elles vont revenir. Voila dix aunes d'étoffes et
quatre paires de bas pour elle». siLviti , t'tuteyant.

Voilà une jolie femme qni passe. — Où diable l'ai-je donc ïwe?
— Ah! parbleu , c'est dans mon lit. LE FBLEtm , ou bourgeois.

Je crois avoir vu votre signature sur une lettre adressée an

LORENZ&CCIO.

Deux, Eicetlence : iuod père el mon oaele; il n'y a plus Que
moi d'homme à la maison.

CommeceSalviatia une mécbaate languil l'obféviie.

Cela n'est pas étonnant; un homme à moitié ruiné, vivant des
générosité de ces Hédicis , cl inarié comme il l'est k une femme

déshonorée partout ! Il vendrait qu'on dit de toutes les femmes
posûbles ce qu'on dit de la sienne.

N'est-ce pas Louise Strozzi qui passe sur ce tertre?

Elle-même, seigneurie. Peu des dames de notre noblesse me
sont inconnues. Si je ne me trompe , elle donne la main A sa
sœur cadette.

J'ai rencontré cette Louise la nuit dernière au bal de Nasi ; elle
a , ma foi, une jolie jambe , et nous devons coucher ensemble BU
premier jour.

Comment l'entendeï-vous?

Cela est clair; elle me l'a dit. Je lui tenais l'élrier, ne pensant
guère à maUce; je ne sais par quelle disIracUon je lui pris la
jambe, el voilà comme tout est venu.

LE PRIEUR

Julien, je ne sais pas si lu sais que c'est de ma sœur dont

Je le sais très-bien ; toutes les femmes sont faites pour cou-
cher avec les hommes, el ta sœur peut bien coucher avec moi.

LE PBiBDB le lève.

Vous dois-je quelque cbwe , brave homme?

Il jau uni pieee A» monnaie lur la tabU tt tort.

StLVIATI.

J'aime beaucoup ce brave prieur, A qui un propos sur sa soeu)'
a fait oublier le reste de son argeal. Ne diraiU>n pas

MARIE SODERINI, CATHERINE

Le soleil comineuce i baisser. De laides bandes de pourpre traversent le feuillage , et la grenouille fait sonner sous les roseaux sa petite cloche de cristal. C'est une singulière chose que toutes les harmonies du soir avec le bruit lointain de cette ville,

llest (empsde rentrer; noue ton voile autour de ton cou.

Pas encore, It moins que voua n'ayez froid. Regardez, int mère chérie * ; que le ciel est beau ! que tout cela est vaste ei tranquille I comme Dieu est partout! Hais voua baissez h tête; vous êtes inquiète depuis ce malin.

o ma mère, la lâcheté n'est poiit un crime; le courage n'est pas une vertn ; pourquoi la faiblesse est-elle blâmable 1 Répondre des batlemenis de sou cœur est un triste privilège; Dieu seul peut te rendre noble et digne d'admiration. Et pourquoi cet enfant n'aurait-il pas le droit que nous avons toutes, nous autres femmes? Une femme qui u'apeur de rien n'est pas aimable, diton.

Aimerais-tu un homme qui a peur? Tu rougis, Catherine; Lorenzo est ton neveu , tu ne peux pas l'aimer. Hais figure-loi

qu'il s'appelle de tout autre nom , qu'en pourrais-lnê Quelle femme voudrait s'appuyer Bur son bras pour montera dievaLI quel homme lui serrerait la main?

Cela est triste, et cependant ce u'est pas de cela que je li pla-JDS. Sou cœur u'est peut-être pas celui d'un H^icia; mais hélas l c'est encore moins celai d'un honnête homme.

N'eu parlons paa , Catherine ; — il est assez cruel pour um mère de ne pouvoir parler de son fils.

Ahl cette Florence! c'est là qu'on l'a perdu! N'ai-je pas va , briller quelquefois dana gea yeui le feu d'une noble ambition f Sa jeunesse n'a-t-cle pas été l'aurore d'un soleil levant? Et souvent encore aujourd'hui il me semble qu'un éclair rapide... — Je me dis malgré moi que tout n'est pas mort eu lui.

Ahl (ont cela est un abimel Tant de faciLlé, un si doux amour delà solitudel Ce ne sera jamais ungaerrier qae mon Renzo, disais-je en le voyant rentrer de son collège, tout baigné de sneur, avec ses gros livres sous le bras; mab un saint amour de la vérité brillait sur ses lèvres et dans ses yeui noirs; il lui fallait « "inquiéter de tout, dire sans cesse : • Celui-lï est pauvre, celui'Jiest ruiné; comment faire? » Et cette admiration pour les grands hommes de son Plutarque! Cathe. fine, CaUierine, que de fois je l'ai baisé au front en pensant au père de la patrie!

CITHEBIKE.

Ne vous alBigex pas.

MIME

Je dis que je ne veut pas parler de lui , et j'en parle sans cesse. Il ; a de certaines choses, vois-ta; les mères ne s'en taisent que dans le silence éternel. Que mon fils efit été un débaurhë vulgaire; que le sang des Soderiui eût été pile dans cette faible goutte tombée de mes veines, je ne me désespérerais pas; mais j'ai espéré et j'ai eu raison de le faire. Ahl Catherine, il n'est même plus beau; comme une fumée malfaisante , la souillure de son cceur lui est montée au visage. Le sourire , ce doux épanouissement qui rend

la jeunesse "mblable aux fleurs, s'est enfui de ses joues couleur de
sou-

D,niz=rtNGoO«^[c

fre, pour j'ai Mer grommeler u de tout.

Il est encore beau quelquefois dans ma mélancolie étrange.

Sa naissance ne l'appelait-elle pas au trône? N'aurait-il pas
pu j'en faire monter un jour avec lui la science d'un docteur, la plus
belle jeODCsee du monde, et couronner d'un diadème d'or tous
mes songes chéris? Ne devais-je pas m'attendre à cela? Ah! Cat-
lina, pour dormir tranquille, il faut n'avoir jamais fait de rêves.
Cela est trop curieux d'avoir vécu dans un palais deft^, où
murmuraient les cantiques des anges, de s'y être endormie, bercée
par son fils, et de se réveiller dans une mesure ensanglantée,
pleine de débris d'orgie et de restes humains, dans les bras d'un
spectre hideux qui vous tue en vous appelant encore du nom de
mère.

Des ombres silencieuses commencent à marcher sur la route;
retrouvons, Marie, tous ces bannis me font peur.

Pauvres gens ! ils ne doivent que faire pitié ! Ah ! ne puis-je voir
un seul objet qu'il ne me mette une épine dans le cœur? Ne puis-je
plus ouvrir les yeux? Hélas ! ma Callina, ceci est encore l'ouvrage
de LoreDio. Tous ces pauvres bourgeois ont eu confiance en lui ;
il n'en est pas un, parmi tous ces pères de famille chassés de leur
patrie, que mon fils n'ait pas trahi. Leurs lettres, signées de leur
nom, sont montrées* au duc. C'est ainsi qu'il fait tourner à un in-
fâme usage ; Jusqu'à la glorieuse mémoire de ses aïeux. Les répu-
blicains s'adressent à lui comme à l'antique rejeton de leur pro-

tecteur; sa maison leur est ouverte , les Stroui eux-mêmes y viennent. Pauvre Philippel il j aura une triste fin pour tes cheveux grisi Ah! ne puis-je voir une fille sans pudeur , un malheureux privé de sa famille , sans que tout cela ne inc rie : Tu es la mère de nos malheurs! Quand serai-je là?

Elle frappt la terre,

C*THEHINE.

Ha pauvre mère, vos larmes se gagnent.

Bllei M'Hoignent. — Le wletl ett eouehi. — Vn groupe dt ban-nit i» fitrmt ou miliai d'un champ.

Où allez-vous?

APise; et vous?

LE PREMIER

A Rome.

El moi fe Venise; en voilà deui qui vont h Ferrare; quo dnviea-drona-DOUS ainsi éloignés les una An autres?

vu QDtTRIÈHE.

Adieu , voisin , à dee temps meilleurs.

/ (itn va.

Adieu ', pour nous, nous pouvons allier ensemble jusqu'à la eroii de la Vierge.

ArHv» JUaffio.

tt PREHIER BiNNI.

C'est toi , Uaflo? par quel hasard es-lu ici ?

HAPFIO.

Je suis des vôtres. Vous saurez que le duc a enlevé ma sceur; j'ai tiré l'épée; une espèce de tigre avec des membres de fer s'est jeté ù mon cou et m'a désarmé. Après quoi j'ai reçu l'ordre de sortir de la ville, et une bourse à moitié pleine de ducals.

Etta soeur, où est-elle?

Ou me Ta montrée ce soir sortant du spectacle dans une robe comme n'en a pas l'impératrice ; que Dieu lui pardonne! Une vieille l'accompagnait, qui a laissé trois deses dents à la sortie. Jamais je n'ai donné de ma vie un coup de poing qui m'ait fait ce plaisir-là.'

Qu'ils crèvent tous dans leur fange crapuleuse, et nous mourons contents.

LB QUjtTKliiHE.

Philippe Strozzi nous écrira à Venise; quelque jour nous serons tous élonaês de trouver une armée à nos ordres.

ACTE 11, SCÈNE I. 8g

LK TROISIÈliE.

Qii« Philippe vive longtemps ! Tant qu'il ; aura ud eheveu sur sa lête , la liberté de l'Italie n'est pas morte. Vn« parti» du group

«« cUtaefi»; (oui lu bannit l'tmbratimtt.

A des temps meilleurs.

CriJE IDTBE.

A des temps meilleurs.

Deux beuMii montent mr une pUUE-fàrme d'où fon découvre la vitU.

LS PREMIER

A^u , FloreDce , peste <le l'Italie ; adieu , mère slërïlc , qui n'as plus de lait pour tes enfants.

Adieu , Florence I maudites soient les mamelles de tts femmes
I maudits soient tes sanglots! maudites les prières de tes églises ,
le pain de te« blés, l'air de tes rues ! Malédiction sur la dernière
goutte de ton sang corrompu !

SCÈNE I

Ohax le* Btroui.

PHILIPPE , dam ion etOinM.

Dii citoyens bannis dans ce quartier-ci seulement ! te vicui Ga-
leauo et le petit HafBo bannis, sa sœur corrompue , devenue un«
fille publique en une auit! Pauvre petite! Quand l'éducation des

basses classes sera-t-elle assez forte pour empêcher les petites filles de rire lorsque leurs parents pleurent? La (irruption est-elle donc une loi de nature? Ce qu'on ap-

pelle la vertu , est-ce donc l'habit Aa dimanche qu'on met pour aller h la meste? Le reste d« la semaine , on est à la croisée, et, tout entriootaal, on regarde les jeunes gens paaMr. Pauvre humanité I quel nom portea-tu doue^celuide ta race , ou celui de ton baptême? Et nous autres vieux rêveurs , quelle tache originelle avons-nous lavée sur la face humaine depuis quatre ou cinq mille ans que nous jaunissons avec nos livres? Qu'il l'est facile à loi , dans le silence du cabinet , de tracer d'une main iégèn une ligne diûuw et pure comme un cheveu sur ce papier blanc ! qu'il t'est bcîle de bâtir des palais et des villes avec ce petit compas et un peu d'encre 1 Hais l'architecte qui a dans son pupitre des milliers de plans admirables ne peut soulever d« terre le premier pavé de son édiCce , quand ii vient se mettre à l'ouvrage avec son dos voAlé et ses idées obstinées. Que le bonheur des hommes ne soit qu'un rêve, cela est pourtant dur; que le mal 'soit irrévocable, éternel, impossible à changer, non! Pourquoi le philosophe qui travaille pour tous regarde-t-il autour de lui? voilà le tort. Le moindre insecte qui passe devant ses yeui lui cadie le soleil ; allons-j. donc plus hardiment; la république, il nous faut ce moMà. Et quand ce ne serait qu'un mot , c'est quelque chose , puisque les peuples se lèvent quand il traverse l'air... Ahl bonjour, Léon. Bntra le prieur de Capont.

Je viens de la foire de Monlolivet.

Élait-ce beau? Te voilà aussi, Pierre? Assieds-toi donc; j'ai à te parler.

Entre Pitrrre Stroizi.

LE PBtEUB.

C'était très-beau , et je me suis assci amusé , sauf certaine contrariété un peu trop forte que j'ai quelque peiue à digérer.

PIERRE

Bah ! qn'«t-ee que c'est donc?

Figurez- vous que j'étais entré dans une boutique pour prendre un verre de Umonade — Hais non, cela est inutile, je

suis un sot de m'ei

iz^rt^Google

ACTE U, SCÈNE

Que ëiable aa-ta sur le MBurî tu parle» comme ua éme en

LE PRIEUR

Ce n'est rien ; un méiJianI propos , rien de plus. Il n'y a aucune imporlance è altacherà tout cela.

Un propos? ^r qui? sur toi t

LB priedh.

Non pas sur moi précisément. Je me soucierais bien d'nn propos sur moi.

PtEXRE.

Sur qui donc? Allons, parle, si lu veux.

LE rniEDB.

J'ai tort; on ne se souvient pas de c«9 choses-là quand on sait la dilTéreDce d'un honnéle homme à un Salviati.

Salviati?Qu'a dit cctie canaille?

LE PRIEDB.

C'est un misérable , tu as raison. Qu'importe ce qu'il peut dire! Un homme sans pudeur, un valet de cour, qui, à ce qu'on raconte, a pour femme la plus grande dévergondée ! Allons , voili qui est Tait , je n'y penserai pas davantage.

Peuse»-y et parle , Léon ; c'est-à-dire que oela me démange de liû couper les oreilles. De qui a-t-il médit? De nous? de mon père? Ah ! sang du Christ, je ne l'aime guère, ee Sal- Tîati. U laut-queje sai^ecela , entends-tu?

Si tu y tiens , je te le dirai. Il s'est exprimé devant moi , dans une boutique , d'une manière vraiment ofTensante sur ie (lompte de notre sœur.

PIEBBE.

o taaa Keu I mns quels termes? Allons , parle donc !

LE PHIECS.

Dans les lerates les plus grossiers.

PIERRE

Diable de prêtre que lu ea ! tu me vois hors de moi d'impatience , et tu ctterchea tes mots ! Dis les choses comme elles

sont; parbleu ! un mot est un mot; il n'y a pas de bon^Dieu qui tienne.

Pierre, Pierre! tu manques à ton frère.

LE FBIEDR.

Il a dit qu'il coucherait avec elle, voilà son mot, et qu'elle le lui avait promis.

Qu'elle conch Ahl mort de mort , de mille morisl

Quelle heure est-il ?

Où vas-tu? Allons, es-tu fait de salpêtre? Qu'as-tu k faire de cette épéeî tu en as une au côté.

PIERRE

Je n'ai rien à faire; allons dîner; le dîner est servi. /Il sortent.

SCÈNE II

I« portail d'ODS ég^iia.

Entrent LORENZO et VALORI.

vàlohi.

Comment se Mt-il que le duc n'y vienne pas? Ahl monsieur , quelle saKstbction pour un chrétien que ces pompes magnifiques

de l'Église romaine 1 quel homme peut y être insensible? L'artiste ne trouve-t-il pas là le paradis de son cœur ? le guerrier, le prêtre et le marchand n'y renouellent pas tout ce qu'ils aiment? Cette admirable harmonie des orgues, ces tentures éclatantes de velours et de tapisseries , ces tableaux des premiers maîtres , les parfums tièdes et suaves que balancent les encensoirs, et les chants délicieux de ces voix argentines , tout cela peut choquer, par son ensemble mondain , le moine sévère et ennemi du plaisir. Hais rien n'est plus beau , selon moi , qu'une religion qui se fait aimer par de pareils moyens. Pourquoi les prêtres voudraient-ils servir un Dieu jaloux? La religion n'est pas un oiseau de proie; c'est une colombe compatissante qui plane doucement sur tous les rêves et sur tous les amours.

ACTE II, SCÈNE II

LOKBCZO.

Sa doute; ce que tous dites là est parfois en l'air, et peut-être faux, comme tout au monde.

TEBILDEO FBECCU, t'appuie sur le bras de Valori.

Abl monseigneur, qu'il est doux de voir un homme tel que Votre Éminence parler ainsi de la tolérance et de l'enthousiasme sacré ! Pardonnez à un citoyen obscur , qui brûle de ce feu divin , de vous remercier de ce peu de paroles que je viens d'écouter. Trouver sur les lèvres d'un honnête homme ce qu'on a soi-même dans le cœur , c'est le plus grand des bonheurs qu'on puisse dériver.

VILOU.

N'êtes-VODS pas le petit Freccia?

TEBALDEO

Mes ouvrages ont peu de mérite; je sais mieux aimer les Bris que je ne sais les eiereer. Ha jeunesse tout entière s'est passée dans les églises. Il me semble que je ue puis admirer ailleurs Raphaël et notre divin Buonarotti. Je demeure alors durant des journées devant leurs ouvrages, dans une extase sans ^ale Le chant de l'orgue me révèle leur pensée, et me bit pénétrer dans leur âme ; je regarde les persopnages de leurs tableaux si saintement agenouillés , et j'écoule , comme si les cantiques du chœur sortaient de leurs bouches eatr'ouvertes ; des boutTées d'encens aromaUque passent entre eux et moi dans une vapeur légère ; je crois y voir la gloire de l'artiste; c'est aussi une triste et douce fumée, et qui ne serait qu'un parfum stérile, si elle ne montait à Dieu.

VALOBI.

Vous êtes un vrai cœur d'artiste ; venes à mon palais , et ayez quelque chose sous votre manteau quand vous y viendrez. Je veux que vous travailliez pour moi.

TEBUOEO.

C'est trop d'honneur que me fait Votre Ėminence. Je suis
un desservant bien humble de la sainte religion de la peinture.
louenzo.

Pourquoi remettre vos offres de service? Vous avez, il me semble, un cadre dans les mains.

TEBALDEO

Il est vrai; mais je n'ose le montrer à de si grands connaisseurs. C'est une esquisse bien pauvre d'un rêve magnifique.

,»,lc

Voyez le porifère de votre rêve? Je ferai poser pour vous quelques-uns de beaux.

l'Épithète.

Béatitudes de réelles, voilà la vie du poète. Les plus grands ont représenté les leurs dans toute leur force, et sans rien chanter. Leur imagination était un arbre plein de vie; les bourgeons s'y métamorphosaient sans peine en fleurs, et les fleurs en fruits; bientôt ces fruits mûrissaient sous le soleil bienfaisant, et quand ils étaient mûrs, ils se détachaient d'eux-mêmes et tombaient sur la terre sans perdre un seul grain de leur poussière terrienne. Hélas ! les rêves des artistes médiocres sont des plantes d'herbes qui ne peuvent nourrir, et qu'on arrose de tannes bien amères pour les faire bien peu prospérer.

Il montre l'homme lui-même.

Sans compliment, cela est beau ; non pas du premier mérite, il est vrai : pourquoi flatterais-je un homme qui ne se soumet pas lui-même à l'avis de sa barbe n'est pas poussée, jeune homme.

Est-ce un paysage ou un portrait? De quel côté est-il le regarder, en long ou en large?

TEBILDEO.

Votre seigneurie se rit de moi. C'est la vue du Campo

LORENEO.

Combien y a-t-il d'ici à rimmortalité?

ViXORI.

Il est mal à vous de plaisanter cet enfant. Voyei comme ses grands jeux s'attristent â chacune de vos paroles.

TESALnEO.

L'immortalité, c'est la foi. Ceux à qui Dien adonné des ailes y arrivent en souriant.

VILOM.

Tu paries comme nn élevé de Raphaël.

TGBILDEO.

Seigneur, c'était mon msitre. Ce que j'ai appris vient de lui.

LORBJZO.

Viens diez moi; je le ferai peindre la Hanaflrra toute nue.

ACTE 11, SCÈNE H

TEBILDEO.

Je ne respecte point moD piaceau , mai* je respecte mon art :
je ne p«s faire le portrait d'uae onirtiMne.

' LOBENZO.

Ton Diea s'est bien donné Ih peine de la faire; tu pen bien te
dminier cdie de la peindre. Veui-tu me faire une yae de Florence?

TEBALDEO

Oui , monaeignenr.

LORESM.

Comment t'y prendrais-tu ?

TEULDEO.

ie me plaœraû à l'orient, sur la rire gauqhe de l'Aimo. C'est de
cet endroit que la perspective est la plus lai^ et la plus agréable.

LOHENTo.

Tu peiadraia Ftorence , les places , les maisons et les roée ?

TEBLftEO.

Oaî , monseignenr.

LOHENIO.

Poan|uei donc ne peui-tu peindre une oonrtisane, ti tn peux
peindre un mauvais lien?

On ne m*a point encore apfris h parier ainsi de ma mère.

UMwaa.

Qu'appelles-tu ta mère?

TEItLBEO.

Alors tu n'es qu'un bâtard, car la mère n'est qu'une catin.

Une blessure sanglante peut engendrer la corruption dans le corps le plus sain. Mes des gouttes précieuses du sang de ma mère sort une plante odorante qui guérit tous les maux. . L'art, cette fleur divine, a quelquefois besoin du fumier pour engraisser le lol qui la porte.

Comment entends-tu ceci

90 LORENZACCIO,

d'une cURLée pure, mais faible. Il y a plusieurs cordes A la harpe des anges; le zéphyr peut murmurer sur les plus faibles, et tirer à leur accord une harmonie suave et délicieuse; mais la corde d'air ne s'ébranle qu'au passage du vent du nord. C'est la plus belle et la plus noble; et cependant le loucher d'une rude main lui est favorable. L'enthousiasme est la souffrance.

C'est-à-dire qu'un peuple malheureux fait de grands artistes. Je me ferai volontiers l'alchimiste de ton alambic; les larmes des peuples y retombent en perles. Par la mort du diable tu me plais. Les familles peuvent se désoler, les nations mourir de misère, cela chauffe la cervelle de monsieur. Admirable poète comment arranges-tu tout cela avec ta

TEBiLDEO.

Je ne ris point du malheur des familles: je dis que la poésie est la plus douce des souffrances, et qu'elle aime ses sœurs. Je plains les peuples malheureux; mais je crois en effet qu'ils font

les grands artistes : les champs de bataille font pousser les moissons . les terres corrompues engendrent le blé céleste.

IOBENM.

Ton pourpoint est usé; en veui-tu un à ma livrée?

Je n'appartiens à personne ; quand la pensée veut être libre, le corps doit l'être aussi.

LOBEmo.

J'ai envie de dire A mon valet de chambre de te donner des coups de biton.

TEBILDEO.

Pourquoi, monseigneur?

Parce que cela me passe par la tête. Es-tu boiteux de naissance ou par accident î

Je ne suis pas boiteux; que voulei-vous dire par là?

ACTE 11, SCÈNE

LOBENZO.

Si tu n'étais pas boiteux, comment r«st«rais-ta , à moins d'être fou, dans une ville où, en l'honneur de tes idée» de liberté, le premier valet d'un Hédicis peut te faire assomm» «ans qu'on y troure à redire ?

TEBALDEO

J'aime ma mère Florence; c'est pourquoi je reste avec elle. Je sais qu'un rôtyen peut être assassiné en plein jour et en pleine rue, selon le caprice de ceux qui la goûtent; c'est pourquoi je porte ce stylet à ma ceinture.

Frapperais-tu le duc si le duc te frappait, comme il lui est arrivé souvent de commettre, par partie de plaisir, des meurtres racéUeui?

Je le tuerais, s'il m'attaquait.

LOB&NZO.

Tu m'as déçue, Amw?

Pourquoi m'en voudrait-on? je ne fais de mal à personne. Je passe les journées à l'atelier. Le dimanche, je vais à l'Annonciade ou à Sainte-Marie; les moines trouvent que j'ai de la voix; ils me mettent une robe blanche et une calotte rouge, et je fais ma partie dans les chœurs, quelquefois un petit solo : ce sont les seules occasions où je vais en public. Le soir, je vais chez ma maîtresse, et quand la nuit est belle, je la passe sur son balcon. Personne ne m'a reconnue, et je ne connais personne : à qui ma vie ou ma mort peut-elle être utile?

LORBNZO.

E»4u républicain? aimes-tu les princes?

Je suis artiste; j'aime ma mère et ma maîtresse.

Viens demain à mon palais, je veux te faire faire un tableau d'importance pour le jour de mes noces.

lu Mortent.

t.,,uH;k-

LE CARDINAL, teul.

Oui , je Buivrai tes ordres , Farnèee < I Que (on commissaire < apostolique s'eDrorme avec sa probité daDS le cercle étroit de son office , je remuerai d'une main fertne la terre slssaute sur laquelle il n'ose marcher. Tu attends cela de moi ; je l'ai compris, et j'agirai sans parier, comme tu as commandé. Tu as deviné qui j'étais , lorsque tu m'as placé auprès d'Alexandre sans me revélir d'aucun titre qui me donnât quelque pouvoir sur lui. C'est d'un autre qu'il se défiera , en m'obéissant à son insu. Qu'il épuise sa force contre des ombres d'hommes gonflés d'une ombre de puissance, je serai l'anneau invisible qui l'attachera , pieds et poiugs liés, à la chatne de fer dont Kome et César tiennent les deux bouts. Si mes jeui ne me trompent pas , c'est dans celle maison qu'est le marteau dont je me servirai. Alexandre aime ma belle-sœur; que cet amour l'ait flattée, cela est croyable; ce qui peut en résulter est douteux; mais ce qu'elle en veut faire, c'est là ce qui est certain pour moi. Qui sait jusqu'où pourrait aller l'influence . d'une femme exaltée, même sur cet hnmme grossier, sur celte armure vivante? Un si doux péché pour une si belle CMse, cela -est (entant, n'est-il pas vrai, Ricciarda? Presser ce cœur de lion sur Ion faible cirur tout percé de (lèches saignantes, comme celui de saint Sébastien; parler, les ycnx en pleurs, des malheurs de ta patrie, pendant que le tyran adoré passera ses rudes mains dans ta chevelure dénouée ; faire jailKr d'un rocher t'étincelle sacrée , cela valait bien le petit sacrifice de l'honneur conjugal , et de quelques autres bagatelles. Florence y gagnerait tant, et ces bons maris n'y perdent rien ! Hais il ne fallait pas me prendre pour confesseur.

La voici qui s'avance , son livre de prières à la main. Aujourd'hui doue tout va s'éclaircir; laisse seulement lomber Ion secret dans l'oreille du prêtre : le courtisan pourra bien en profiter; mais, en conscience, il n'en dira rien. , Entre la marquise de Cibo.

iz=rtNGoo«j;lc'

ACTE II, SCENE m. BS

LE ciBDlNiL, M'aâityant, Me ToiU prêt

La marquitt l'agtnomlle auprit dt Uti tur *Mt prie-Ditu.

U MUQDESE.

Bénusez-moi , mon père , parce que j'ai péché.

Avez-voug dit iölre Con/Utor? Nous pouTODs « marquise,

Ll MUIQDISE.

Je m'accuse de raoavemrails de cal«« , de doutes irrégieiui et injurieiui pour notre Mint-pére le pape.

Continuel.

u HAHQDISE.

J'ai dit hier, dans une assemblée, à propos de l'évéque de Fau», que la sainte Eglise catholique était un lieu de «ébauche.

LE CARDINAL

CoDliauei.

Qu'i tous a tenu ces discours?

Lt MARQDISE.

J'ai lu une lettre écrile dans la même pensée.

Qui vous a écrit telle lettre?

LA MAngDisE.

Je m'accuse de ce qu' j'ai fait, et non de ce qu'ont fait les

LS CARDINAL

Ml mie, vous deret me répondre, si tous voulez que je puisse
TOUS donner l'absolution en toute sécurité. Avant (ont , dites-
moi si vous avez répondu à cette lettre. Li nasquise.

Tj ai répondu de vive voii , mais non pas par écrit.

LE CA>DIKAL.

Qu'avez-Tous répondu?

i,CÜHl<^[c

M LOHENZâCCIO.

LA MARCDISE.

J'ai accordé à la pereokane qui m'avait écrit la permission di me
voir comme elle le demaDdail.

Comment s'est passée cette entrevue?

le me suis accusée déjà d'atoir évoluté des discours contraires k
mon honneur.

LE CABDINjU..

Comment y avei-vous répondu?

LA KABQDISE.

Comoie il cooTienl à une femme qui m respecte.

N'avo-Tous point laissé entrevoir qu'on finirait par persuader?

LA MIBQCIBE.

Non , mon père.

Avez-vous annoncé à la personne dont il s'agit la résolution de ne plus écouter de semblables discours à l'afeoir?

LA MARQDISB.

Oui , mon père.

Cette personne vous plait-elle?

LA MABQIIISB.

Mon cœur n'en sait rien , j'espère.

Ayei-vouB averti votre mari?

LA MABQUIBE.

Non , mon père. Une honnête femme ne doit point troubler son nténage par des récits de cette sorte.

Ne me cachez-vous rien? Ne s'est-il rien passé entre vous i la personne dont il s'agit, que vous hésitiei i me confier?

LA llia«IIISE.

Rien , mon père.

LE UROn<AL.

Pas un r^ard tendre? pas un baiser pris Ji la ddrobée?

LA MARQUISE

Non , mon père.

iz=rtNGoo«^[c

LE CAHDIniU..

Cela esl-il sûr, ma fille?

u. HABttnrsE.

Mon beau-rrère, il me semble que je n'ai pas l'habitude de mentir devant Dieu.

LE UIIDUUL.

Vous avez refusé de me dire le nom que je vous ai demandé tout t> l'heure; je ne puis cependant vous donner l'absolution

U MAIQtlSE.

Pourquoi cela? Lire une lettre peut être un péché, mais non pas lire une signature. Qu'importe le nom à la chose?

LE UHDIttlL.

Il importe pins que vous ne pensez.

Lt HIBQDISE.

Halaspina, vous en voulez trop savoir. Rerusez-moi l'absolution , si VODS voulez , je prendrai pour confesseur le premier prêtre venu^ qui me la donnera.

Ett» \$e Km.

Quelle violence, marquise! Est-ce que je ne sais pas que c'est du duc que vous voulez parler?

LA HABQUISE.

Du duc! — Eh bieu! si tous le savex, pourquoi voulezvous me le foire dire?

Pourquoi refusez-vous de le dire? Cela m'étonne*

LÀ MARQUISG.

El qu'en voulez-vous faire, vous, mon confesseur^ Est-ce pour le répéter k mon mari que vous teuez si fort k l'entendre? Oui, cela est bien certain; c'est un tort que d'avoir pour confesseur un de ses parents. Le ciel m'est témoin qu'en m'agenouillant devant tous, j'oublie que je suis votre bellesœur. Hais vous prenez scinde me le rappeler- prenez garde, Cibo, prenez garde à votre salut éternel, tont cardinal que vous êtes.

LE CARDINAL

Revenez donc à celle place, marquise; il n'y a pas tant de mal que vous croyez.

U ILUIIIDISE.

Que voulci-vouB dii«?

LE CÂBDINAL.

Qu'un confesseur doit tout savoir, parce qu'il peut tout diriger, et qu'un beau-frère ne doit rien dire, à certaines conditions.

La MARQUISE.

Quelles conditions?

Non, non, je me trompe; ce n'était pas ce mot-là que je voulais employer. Je voulais dire que le duc est puissant, qu'une rupture avec lui peut nuire aux plus riches familles; mais qu'un secret d'importation entre des mains expérimentées peut devenir une source de biens abondante.

L'AMANT.

Une source de biens [— des mains expérimentées — Je reste là, en vérité, comme une statue. Que couves-tu, prêtre, sous ces paroles ambiguës? Il y a certains assemblages de mots qui passent par instant sur vos lèvres, à vous autres; on ne sait qu'en penser.

LE CARDINAL

Beaucoup donc vous asseoir là, Ricciarda. Je ne vous ai point encore donné l'absolution.

LA MARQUISE

Parlez toujours; il n'est pas prouvé que j'en veuille.

LE CARDINAL, à part.

Prenez garde à vous, marquise! Quand on veut me braver en face, il faut avoir une armure solide et sans défaut; je ne

veux point menacer; je n'ai pas un mot à vous dire : prenez
un autre confesseur.
n tort.

LA MARQUISE, («ulc.

Cela est inouï. S'en aller eu serrant les poings, les yeux en-
Qammés de colèrel Parler de mains expérimentées, de direction à
donner à certaines choses '. Éb ! mais qu'y a-t-il donc? Qu'il vou-
lût pénétrer mon secret pour en informer mon mari, je le
conçois; mais, si ce n'est pas là son but, que veut-il donc faire de
moi? la inalLrease du duc? Tout savoir , dit-il, et tout diriger! cela
n'est pas possible; il y a quelque autre mystère plus sombre et
plus inexplicable là-dessous ;

iz=rtNGoo<^[c

ACTE II, SCÈNE IV

Cibo ne ferait pas un pareil métier. Non ! cela est gdr; je le
connais. C'est bon pour Loreaiaccio ; mais lui 1 il faol qu'il ait
quelque sourde pensée, plus vaste que cela et plus profonde. Abl
comme les hommes sortent d'euï-mêmes tout à coup après dix
ans de silence I Cela est effrayant.

Maintenant, que ferai-je? EsUce que j'aime Alexandre? Non,
je ne l'aime pas , non, assurément ; j'ai dit qne non dans ma
confession , et je n'ai pas menti. Pourquoi Laurent est-il k Hassa?
Pourquoi le duc me presse-t-il? Pourquoi ai-je répondu que je ne

voulais plus le »oir? pourquoi ? — Ah 1 pourquoi j a-t-il dans tout cela un aimant, un charme inexplicable qni m'attire ?

Elle oUvrt sa fenftrt.

Que tu es belle, Florence , mais que tu es triste I 11 y la plus d'une maison où Alexandre est entré la nuit , couvert de son manteau ; c'est un libertin , je le sais, — Et pourquoi est-ce que tu te mêles A tout cela , toi , Florence? Qui est-ce donc que j'sime? Est-ce toi, ou est-ce lui?

IONOiiO , entrant.

Hadame, son altesse vient d'entrer dans la cour, u HinguisE.

Cela est singulier; ce Hataspina m'a laissée toute tremblante.

SCÈNE IV

An palais dei Soderinl.

MARIE SODEBINl, CATHERINE , LORENZO, onit.

CITHEBIME, tenant un livre.

Quelle histoire vous lirai-je , ma mère?

KAHJË.

HaCattinase moque de sa pauvre mère. Est-ce que je comprends rien 11 tes livres latins?

en est b-aduit. C'est

Je suis l'ère-fort sur l'histoire romaine. Il y avait un jeune gentilhomme nommé Tarquin le fils.

KCHiy[c

Ah c'est une histoire de sang.

tOHEKIO.

Pas du tout; c'est un conte de fée. Brutus était un fou, un monomane, et rien de plus. Tarquin était un duc plein de sagesse, qui avait vu en pantoufles si les petites filles dormaient bien.

Dites-vous aussi du mal de Lucrèce?

LOBEHZO.

Elle s'est donnée le plaisir du péché et la gloire du trépas. Elle s'est laissée prendre toute vive comme une alouette au piège, et puis elle s'est fourrée bien gentiment son petit couteau dans le ventre.

Si vous méprisez les femmes, pourquoi allez-vous de les rabaisser devant votre mère et votre sœur?

Je vous estime, vous et elle. Hors de là, le monde me fait Sais-tu le rêve que j'ai eu cette nuit, mon enfant?

LOEENZO.

Quel rêve!

Ce n'était point un rêve, car je ne dormais pas. J'étais seule dans cette grande salle; ma lampe était loin de moi, sur cette table auprès de la fenêtre. Je songeais aux jours où j'étais heureuse, aux jours de ton enfance, mon Lorenzina. Je regardais

celte nuit obscure , et je me disais : Il ne rentrera qu'au jour, lui qui passait autrefois les nuits à travailler. Ses jeux se remplissaient de larmes, et je secouais la tête en les sentant couler. J'ai entendu tout d'un coup marcher lentement dans la galerie; je me suis retournée; un homme vêtu de noir venait à moi , un livre sous le bras ; c'était toi, Renzo : ir Comme tu reviens de bouillie heure ! Tu me suis-tu écriée. Mais le spectre s'est assis auprès de la lampe sans me répondre; il a ouvert son livre, et j'ai reconnu mon Loren»no d'autrefois.

Vous l'avez vu?

D, n'importe quel homme

Comme je te vois.

Quand est-il en allé?

Hon spectre, à moi! Et il s'en est allé quant à moi»

Il a levé d'un air mélancolique , et s'est effacé comme une vapeur au malin.

Catherine , Catherine , liant l'histoire de Brutus .

Qu'avez-vous? tous tremblez de la tête. aux pieds.

LORENZO,

Mère, agissez-vous ce soir à la place où vous étiez cette nuit, et si mon spectre revient, dites-lui qu'il verra bien! À quelque chose qui l'étonnera.

On parle.

CATHERINE.

C'est mon oncle Biudo et Baplista Venturi. EntrtfU Bindo «I
Vsnturt.

is laissons ;. puissiez-vous réussir !

Elit lort avte Catherin».

Lorenio, pourquoi ne démens-tu pas l'histoire scandaleuse qui
court sur ton compte?

Quelle histoire?

BINDO

On dit que tu l'ea évanoui a la vl Le cro}ei-Tous, mon ouclet

Je l'ai vu faire des armes A Rome; mais cela ne m'élonnerait
pas que tu deviossea plua vil qu'un chien , au métier que

LOBEHZO.

L'histoire est vraie : je me gais éyanoui. Bonjour, Venturi, À
quel laui sont tos marchandites? comment va le com

VËNTcnu.

Seigneur, je suis Ji la lété d'une fabrique de soie ; mais c'est
me faire une injure que de in'appeler marchand.

C'est vrai. Je voulais dire seulement que vous aviez c«ntraclé
au collèe l'habitude innocente de vendre de la soie.

J'ai confié au seigneur Venturi les projets qui occupent en ce
moment (ant de familles à Florence. C'est un digne ami de la li-

berté, et j'enlends, Lorenzo, que vous le traitiez comme tel. Le temps de plaisanter est passé. Vous nous avez dit quelquefois que cette confiance exécrable que le duc vous témoigne n'était qu'un piège de votre part. Cela est-il vrai ou faux? Êtes-vous des nôtres, on n'en êtes-vous pas? voilà ce qu'il nous faut savoir. Toutes les grandes familles voient bien que le despotisme des Hédicis n'est ni juste ni tolérable. De quel droit laisserions-nous s'élever paisiblement cette maison orgueilleuse sur les ruines de nos privilèges? La capitulation n'est point observée. La puissance de l'Allemagne se fait sentir de jour en jour d'une manière plus absolue. Il est temps d'en finir, et de rassembler les patriotes. Répondez-vous à cet appel?

Qu'en dites-vous, seigneur Venturi? Partez, parlez, voilà ■ nOD oncle qui reprend haleine; saisissez cette occasion, si vous aimez votre pays.

VENTURI.

Seigneur, je pense de même, et n'ai pas un mot à ajouter.

Pas un mot? pas un beau petit mot bien sonore? Vous ne connaissez pas la véritable éloquence. On tourne une grande période aujourd'hui d'un beau petit mot, pas trop court ni trop long,

iz^{mnCoOi}Ic

ALir¹¹, KciLnE. IV. lui

cl rond coninie uae toupie; on rejette au bras gauche eu arrière de manière à faire faire à son msaleau des pli» ptelus d'une diguile tempérée par la grioe; ou l'écbe m période qui se déroule comme une corde ronflante, et la petite toupie s'échappe avec un

m urmoredélicieui . Ou pourrait presque la ramasser dans le creux de la main , comme le* enfanta àta rues.

Tu es un insd^itt Réponds, ou sors d'ici.

3e suis des vAtres , mon oude. Ne voyez-vous pas à ma coiffure que je ma r^Hiblieain dans l'ime? Regardei comme ma barbe est coupée. N'en doulei pas un seul instant; l'amour de la patrie req>ire dans mes vêtements les plus cachée.

On Kmnt à la porte d'tntrée; la cour k remplit da poirw ei eU ebtvaaX.

UN PAGE , tmtfata.

Entre Alemmdrt.

LOBENIO.

Quel excis de hueur, mou prince! Vous daignes visiter un pauvre serviteur en personne?

Quels sont ces bommes-là? J'ai k te parler.

LOBEKZO.

J'ai l'honneur de présenter à votre aliène mon oncle Bindo Alloviti , ^ni r^[rd(e qu'un long séjour à Naples ne lui ait pas permis de se jeter plus tôt A vos pieds. Cet autre seigneur est l'illustre Baptisia Venturi , qui fabrique , il est vrai , de la soie , mais qui n'en vend point. Que la présence inattendue d'un si grand prince dans cette huml>le maison ne vous trouble pas , mon cher oncie , ni voos no'n plus , digne Venturi. Ce que vous demaBdez vous sera accordé, ou vous serez en droit de dire que

mes supplications n'ont aucun crédit auprès de mon gracieux souverain.

LE DOC

Que demandez-vous , Bindo ?

BINDO

Altesse, je suis désolé que mon neveu...

LOBENUI.

Le titre d'ambassadeur à Rome n'appartient à personne en ce moment. Mon oncle se flatte de l'obtenir de votre bonté. Il n'est pas dans Florence un seul homme qui puisse soutenir la comparaison avec lui, dès qu'il s'agit du dévouement et du respect qu'on doit aux Médicis.

En vérité, Reniino? Eh bien ! mon cher Bindo , voilà qui est dit. Viens demain matin au palais.

Altesse, je suis confondu. Comment rectifiez-vous

LOREHZO.

Le seigneur Venturi , bien qu'il ne vende point de soie, demande un privilège pour ses fabriques.

Le Duc.

Quel privilège?

LOBENIO.

Vos armoiries sur la porte , avec le brevet Acconles-le'lni ,
monseigneur, si vous aimez ceux qui vous aiment.

LE VDC.

Voilàquiest bon. Est«e fini? AUex, messieurs, la paix soit

Altesse I vous me comblez de joie..... je ne pui

LE une, à jei gardet.

Qu'on laisse passer ces deux personnes.

BINDO, lortant, bat à VtntuH, C'ert un tour iufinie.

veiCTtliI , dt mime.

Qu'est-ce que vous ferez?

Que diable veux-tu que je fasse? Je suis nommé.

VENTDBi , d» mém«.

Cela est terrible.

La Cibo est à mo J'en suis fitché.

Pourquoi?

ACTE 11 . SCÈNE IV. IOS

LOBENIO.

Parce que cela fera tort aui autres.

Hb foi , non , elle m'ennuie déjà. Dis-moi donc, mignon, quelle est doDC cette belle femme qui arrange ces Qeure sur cette fenêtre? Voilà longtemps que je la fois sans cesse es p«s»Bnt.

Où doue?

LE DUC

Là-baa, en face, dans le palais.

Ob I ce n'est rien. ■

LE DOC

Rien? Appelles-tu rien ces bras-la I Quelle Vénus, tirailles du diable I

IOBENZO.

C'est une voisine.

LE DUC

je veai parler à celte voisine-là. Eb ! parbleu , si je ne me trompe , c'est Catheriqe Ginori.

iXIBENIO.

NOD

Je la reeon nab très-bien; c'est ta taotc. Peste! j'avais oublié cette figure-là. Amène-la donc souper.

LoIIEN2o.

Cela serait très-difficile. C'est une vertu.

Allons donc ! Est-ce qu'il y en a pour nous autres ?

LOBENZO.

Je lui demanderai , si vous voulez. Hais je vous avertis que c'est une pédante; elle parle latin.

Bon ! elle ne finit pas l'amour en latin. Viens donc par ici ; nous la verrons mieux de cette galerie.

LUBENZO.

Une autre fois, mignon; — à l'heure qu'il est je n'ai pas de temps à perdre : -;- il faut que j'aille chez le Stroiii.

Quoi! rhvz ce vicui fou?

D,niz=rtNGoO«^lc

t«4 LoREN2ACC10. '

LMENEO.

Oui, chez c« Tieui, ni Mérable, chez c« t infime. Il paraît qu'il ne peut M guérir de cette singulière lubie d'ouvrir «a bourse à toutes ces viles créatures qu'on nomme bannis , et que ces meurt-de-faim se réunissent chez lui tous les jours, ■ Tsnt de mettre leurs souliers et de prendre leurs bâtons. Maintenant, mon projet est d'aller au plus vite manger le dîner de ce vieux gibier de potence , et de lui renouveler l'assurance de ma cordiale amitié. J'aurai ce soir quelque bonne histoire k vous conter , quelque charmante petite fredaine qui pourra faire lever de bonne heure demain matin quelquesunes de toutes ces canailles.

Que je suis heureui de t'avoir , mignon 1 J'avoue que je ne comprends pas comment ils te revivent.

tOHEMZO.

Bon 1 si vous saviez comme cela est aisé de mentir impudemment au nei d'un botori Cela prouve bien que vous n'avez jamais essayé. A propos, ne m'aves-vous pas dit que vous vouliez donner votre portrait, je ne sais plusi qui" J'ai un peintre à vous amener; c'est uq protégé.

LE DUC

Bon, bon; maïs pense à ta tente. C'est pour elle que je suis venu le voir; le diahlem'emporte,.tu as une tante qui me revient.

. EllaCiboî

Je le dis de parler de moi à la tante.

Vne lalle du p^la» dei Stroi*i*ai.

PHILIPPE STROZZI ; LE PRIEUR; LOUISE, occupée à travailler; 1X)RENZO, coucha sur un iofa.

rniuppE.

Dieu veiûlle -qu'il n'en soit rien ! Que de haines ineitin-
guihles, implacables , n'ont pas commencé autrement! Un
propos 1 la fumée d'un repas jasant sur les lèvres épaisses
t_aH)<j[c

ACTE 11, SCÈNE V. 10S

d'un débauché 1 voiU les guerres de famille , voilï vnmme les ' couteaux se tirent. Ou e«t insulté, et ou tue; on a tué, et ou est tué. Bientôt les haines s'euracineat; on berMies fils dans les cercueils de leurs aïeux , et des générations entières sortent de terre l'épée k la main.

tE FRIEUⁿ.

J'ai peul-élrc eu tort de me souvenir de ce mécbaat propos et de ce maudit voyage k Hontolivet; mais le moyeD d'endurer CCS Salviati? -

PHILIPPE

Afa ! Léon, Ijéon, je te le demande, qu'y aurait-il de changé pour Louise et pour nous-mêmes , si lu n'avais rien dit à mes enfante? La vertu d'une Strozzi ne peut-elle oublier un mot d'un Salviati? L'habitant d'un palais de marbre doit-il savoir les obscénités que la populace écrit sur ses murs? Qu'importe ' le propos d'un Julien? Ma fille eu trouvera-t^lte moins un honnête mari? ses enfante la respecteront-ils moins? M'en fiouiiendrai-je, moi , son père , en lui donnant le baiser du soir? Où ensommes-Doua, si l'insolence du premier venu tire du fourreau des épées comme les nôtres? HainlenanI tout est perdu ; voilà Pierre furieux de loul ce que tu nous as conté. Il s'est mis en campagne; il est allé chez les Pazzi. Dieu sait ce qui peut arriver! Qu'il rencontre Salvinti, voilà le sau|; répandu, le mien, mon sang sur le pavé de Florence! Ahl pourquoi suis-je père?

LE FRIEVS.

Si on m'eût rapporté un propos sur ma sœur, quel qu'il fût, j'aurais tourné le dos, et tout aurait été Tini là. Hais celui-là m'adressé; il était si grossier, que je me suis figuré que le rusé ne savait de qui il parlait; — mais il le savait bien.

Philippe.

Oui, ils le savent, les imbéciles ils savent bien où ils frappent! Le vieux tronc d'arbre est d'un bois trop solide; ils ne viendraient pas l'enlamer. Hais ils connaissent la fibre délicate qui tressaille dans ses entrailles lorsqu'on attaque son plus faible bourgeon. Ha Louise! ah! qu'est-ce donc que la raison? L'écrit mains me tremble à celle idée. Juste Dieu ! la raison , est-ce donc la vieillesse?

Philippe

Pierre est trop violent,

PHILIPPE

Pauvre Pierre! comme le rouge lui est monté au front' comme il s'est frémé en t'écouter raconter l'insulte faite à ma sœur ! C'est moi qui suis un fou , car je l'ai laissé dire. Pierre se promenait par la chambre à grands pas, inquiet, furieux, la tête perdue; il allait, il venait, comme moi maintenant. Je le regardais en silence; c'est un si beau spectacle qu'un sang pur montant à un front sans reproche. O ma patrie! pensais-je, en voilà un , et c'est moi aïe. Ah ! Léon , j'ai beau faire , je suis un Strozzi.

Il n'y a peut-être pas tant de danger que vous le pensez. — C'est un grand basard s'il rencontre Salvati ce soir. — Demain, nous verrons tous les choses plus sagement.

N'en doute pas; Pierre le tuera, ou il se fera tuer. Il ouvre la fenêtre.

Où sont-ils maintenant? Voilà la nuit; la ville est couverte de profondes ténèbres; ces rues sombres me font horreur; — le sang coule quelque part; j'en suis sûr'.

LE PRIEITH.

Calmez- vous.

PBIUPFE.

A la manière dont mon Pierre est sorti , je suis sûr qu'il ne rentrera que vengé ou mort. Je l'ai vu décrocher son épée en fron^{ant} le sourcil; il se mordait les lèvres, et les muscles de ses bras étaient tendus comme des arcs. Oui, oui, mais il mourra ou il est vengé; cela n'est pas douteux.

LE PRIEUR

Remettez-vous , fermez cette fenêtre

Eh bien , Florence , apprends-la donc à tes pavés , la couleur de mon noble sang! Il y a quarante de tes fils qui l'ont dans les veines. Et moi, le chef de cette famille immense, plus d'une fois encore ma tête blanche se penchera du haut de ces fenêtres , dans les angoisses paternelles! plus d'une fois ce sang, que tu bois peut-être à cette heure avec indifférence, séchera au soleil de tesplacard⁸. Mais ne ris pas ce soir du vieu

ACTE II, SCÈNE V. Ior

Stroni , qui a peur pour son enfant. Sois avare de sa famille , car il viendra un jour où lu la compteras , où tu te mettras avec lui & la fenêtre, et où le cœur te battra aussi lorsque tu entendras le bruit de nos épées.

Mon père ! mon père \ vous me faites peur.

LE pniEDB , bat à LottUe.

N'est-ce pas Tbomaa qui rAde sous ces lanternes? Il m'a semblé le recounaltre à sa petite taille ; le voilà parti.

PHIUPPE.

Pauvre ville ! où les pères attendent ainsi le retour de leurs enfants! Pauvre patrie! pauvre patrie! Il yen a bien d'autres à celte heure qui ont pris leur manteau et leur épée pour s'enfoncer dans cette nuit obscure ; et ceui qui les attendent ne soat point inquiets; ils savent qu'ils mourront demain de misère, s'ils ne meurent de froid cette nuit. Et nous, dans ces palais somptueux , nous attendons qu'on nous insulte pour tirer nos épées! I« propos d'un ivrogne nous transporte de colère , et disperse dans ces sombres rues nos Sis et nos amis ! Hais les malbenrs publics ne secouent pas la poussière de nos armes. Ou croit Philippe Slrozzi un honné(e homme, parce qu'il fait le bien sans empêcher le mal; et maintenant , moi père , que ne donnerais-je pas pour qu'il y eût au monde un être capable de me rendre mon llls et de punir juridiquement l'insulte faite è ma Qllel Mais pourquoi emj^be-rail-on le mal qui m'arrive , quand je n'ai pas empêchécelui qui arrive aux autres , moi qui en avais le pouvoir? Je me suis courbé sur * des livres , et j'ai rêvé pour ma patrie ce que j'admiraïs dans

l'anUquitè. Les murs criaient vengeance autour de moi , et je me bouchais les oreilles pour m'eiifoncer dans mes méditations; il a fallu que la tyrannie vint me frapper au visage pour me Elire dire : Agissons ! et ma vengeance k des cHeveui gris. EtUrml PitTTt, Thomat et Franpoi* Ptasi.

C'est fait; Salviati est mort.

Il smbraite ta lœuT.

Quelle horreur! tu es couvert de sang.

PtEBBE.

Nujpl'avoos attendu au coin de la rue des Archers; tVau-
yta a arrête son cheial; Thoinas l'a flippé à la jambe, «t

Tais-toi! tais-toi I tu me fais frémir; tes yeux sortenlde leurs obites; tes mains sont hideuses ; toutloD corps tremble, et lu es pâle comme la mort.

Tu es beau , Pierre ; tu es grand comme la vengeance.

PIERRE

Qui dit cela? Te voilà ici , toi , Loreazaccio I Il l'approche de ton pire.

Quand donc femterez-vous votre porte à ce misérable? ne savez-vous donc pas ce que c'est, sans compter l'bistoire de son duel avec Maurice?

C'est bon; je sais tout cela. Si Lorenio est ici, c'est que j'ai de bonnes raisons pour l'y recevoir. Nous en parlerons en temps et lien.

PIERRE, enire tt» dtHll,

Hural de« raisons pour recevoir cette canaille I Je pourrais bien en trouver , un de ces matins , une très-bonne aussi pour le faire sauter par les fenêtres. Dites ce que vous voudrez, j'étouffe dans cette chambre de voir nue pareille lèpre se traîner sur nos fauteuils.

Allons,paït tu esun écefvélél Dieu veuille que ton coup de ce soir n'ait ptis de mauvaigea suites pour nousl 11 faut commencer par te cacher.

PiEaiiE.

He cacher I Et au nom de tous les saints, pourquoi me cachera is-je?

LOBENZO , à Thomai.

En sorte que vous l'avez frappé k l'épaule?.. . Dites-nioi donc un peu...

i] r«n(raine dam Vembrature d'une fenêtre; tout deux l'entretiennent à voix boue.

Non , mon père , je ne me cacherai pas. L'insulta a été publique, il nous l'a faite au milieu d'une plaee. Moi , je l'ai

iz=rtNGoo«^[c

aseonimé au milieu d'une rue, et il me convient dems de te raconter à toute la ville. Depuk quand se cache-l avoir vengé «on honneur? Je me promènerais rolonti nue , et aang en esmjer une goutte de «ang. paiLippe.

Viens par ici , il faut que je te parle. Ta n'es pà mon enfant? lu n'as rien reçu dans tout cela?

Il* tort»

SCÈNE VI

An palaij du duo.

LE DUC, à demi nu; TEBALDEO, faUaat «« p GVMO jout dt la guilan.

le savais bien que j'avais quelque chose a le demand moi , Hongrois , que t'avait donc fait ce garçon que je , bâtonner tanlât d'une si joyeuse manière?

tia foi, je ne saurais le dire,

iluïn

Pourquoi? Est-ce qu'il est mort?

GIOHO.

C'est un gamin d'une maison voisine; tout à l'heui passant , il m'a semblé qu'on l'enterrait.

n Giomo frappe, il frappe ferme.

Cela vous plait à dire; je v coup plus d'une fois.

lie LORENZACCIO.

LE DOC

Tu crois] J'ùlai» donc gris? Quand je tuis en poinle de galle ,
touB mes moindres coups sont morl«U. Qu'as-tu donc , pelil?
est-ce que la main tefremble? tu louche» terriblement.

TEBILDEO.

Rien , monseigneur , plaise à votre altesse. Entre /jjrento.

Cela avanco-t-ilî Éfes-TOus content de mon protégé?

Il prend la coite de nuu'tlei du due lur U tofa. Vous avei là une
jolie cotte de maille* , mignon t Hais c«In doit être bien chaud.

LE DDR.

En vérité, si elle me gênait, je n'en porterais pas. Hais c'est du
SI d'acier; la lime la plusaigué n'en pourrait ronger une maille, et
en même temps c'est léger comme de la soie. Il a'j a peut-être pas
la pareille dans toute l'Europe; aussi je ne la quitte guère; jamais,
pour mieux dire.

C'est tré»4éger, mais très-solide. Croyei"Tous cela à l'épreuve
du itylet?

LE DUC

Assurément.

Au fait, j'y réfléchis à présent : tour la portes toujours tous
voire pourpoint. L'autre jour, i la ehsese, j'étais en croupe der-
rière vous, et en vous tenant A bras-le-corps, je la sentais très-
bien. C'est une prudente habitude.

E DUC

Ce n'est pas que je me défie de personne ; comme tu dis , c'est une habitude , — pure habitude de soldat.

LOREHZO.

To^ babil est magnifique. Quel parfum que ces gants I Pourquoi donc poses-vous i moitié nu ? Cette cotte de mailles aurait fait son effet dans votre portrait; vous avei eu tort de la quitter.

LE DUC

C'est le peintre qui l'a voulu ; cela vaut toujours mieux, d'ailleurs, de poser le cou découvert : regarde les anUques.

D,niz=rtNGoogle*

ACTE H, SCÈNE VI

/Itort.

Altesse , je n'en ferai pas davantage aujourd'hui. GtOHO , à ta fenfire.

Que fait doDC Lorenzo? Le voilà en coateniplalïon devant te poils qui est au milieu du jardÎD ; ce u'eat pas là , il ma flembles, qu'il devrait chercher sa guitare.

Donne-moi mes habits. Où est donc ma cotte de mailles?

Je ne la trouve pas ; j'ai beau chercher : elle s'est envolée.

parcsseui.

Cela est il

Allons, lu rSves! Cela est impossible.

CIOMO.

Yofei vous-même, altesse; la chambre n'est pas si grande.

Beiuo la tenait U, «ur ce soffii.

Jbnln Xorsiuo.

Qu'ai)-tu donc fait de ma chatte? nous ue pouvons plus U
trouvei-.

LOBENZO.

Je l'ai remise où elle était. Attende* ; non , je l'ai posée sur M
fauteuil; non , c'était sur le lit. Je n'en sais rien ; mais j'ai trouvé
ma guitare.

n ebantt «n t'aetompagnant.

Bonjour, Dwlan l'IbbeiK., CIOMO.

Dans le puits du jardin , apparemment? car vous Ma penché
dessus tout à l'heure d'un air tout à Tait absorbé.

tORENZO.

Cracher dans un puits pour foire des ronds est mon plus grand
bonheur. Apre» boire et dormir , je n'ai pas d'anlre occupation.

n conlinve à jouer.

Cela est inouï que cetlé c«tte se trouve perdue I Je «»iiiis que je ne l'ai pas dtce deux f<Hs dans ma vie , si ce n'est pour me coufter.

LOBENZO.

Laissez donc , laissez donc. N'allez-vous pas faire un valet de chambre d'un ilU de pape? Vos gens la trouveront.

Qne le diable t'emporte ! c'est toi qui l'as ^r^.

Si j'étais duc de Florence , je m'inquiéteraïs d'autre chose que de mes cottes. A propos, j'ai parlé de vous A ma chère tanle. Tout est au mieui ; venez donc vous asseoir un peu idque je vous parle à l'oreille.

Giouo , ta* au due.

Cela est singulier, au moins; ta cotte de mailles est enlevée.

LE BUC

On la retrouvera.

Il t'aueait à edti de Lorenio.

Quitter la compagnie pour aller cracher dans le puits , cela n'est pas naturel. Je voudrais retrouver cette coite de mailles, pour m'Aler de la télé une vieille idée qui se rouille de temps en temps. Bahl un Loreniacciol La cotte est sous quelque fauteuil.

ACTE 111, SCENE I. lia

ALEXiKDRe, à la fenêtre.

Qui est U dam la boue? Qui se tratDe aux muraillei de mon ps-lab avec ces cris épouvaDlablea?

Les Slroizi m'ont assassioé ; js vaû mourir è ta porte.

Lesquels des Stroizi , et pourquoi?

Parce que j'ai dit que leur sœur était amoureuse de loi , moD Doble duc. Les Strozzi out trouvé leur sœur iosullée, parce que j'ai dit que lu lui plaisais ; trois d'entre eui m'ont assassioé. J'ai reconnu Pierre et Thomas; je ne connais pw le troisième.

Fais-toi monter ici ; par Hercule I les meurtriers passeront la nuit en prison , et on l«s pendra demain matin.

SaMati entre dane le palati.

SCÈNE I

Ia «haaiWe A oo«Mher de Xioram*.

LORENZO, SCORONCOMCOLO, /bûont <t«* "

SCORONct

Maître , as-tu asseï du jeu?

A l'assassii

Heursl meursl meursl Frappe donc du pied.

scoaoNCOKCoi.o.

A moi , mes archers ! au secours ! on m« tue 1 Lorenzo de
:,,,(5Boglc

LOBENZO.

Henrs, infime I Je (« saignerai , pourceau , je le saiguerai !
Au cœur, au cœur! il eit éveutré. . — Crie donc, frappe donc,
tue donc ! Ouvre-lui les entrailles ! Coupons-le par morceauK,
et raangeona, mangeons 1 J'en ai jusqu'au coude. Fouilledaiu
la goi^e, roule-le, roulel Mordons, mordons, et maogeous]
H tombe éptii\$.i.

sconoNCONCOLO, t'etituyant Ii/Vonl.

Ttf as inventé un rude jeu, maitre, et fn y vaa eu vrai
tigre; mille millions de lonnerresl tu rugis comme une ca-
. verne pleine de panthères et de lions.

o jour de aang , jour de mes noces I o soleil ! soleil ! il y a assez
longlemps que tu es sec comme le plomb; tu te meurade soif, so-
leil! son sang t'enivrera. o ma vengeance; qu'il y a longtemps que
tes ongles poussent] o dénis d'Ugolinl il vous faut le crâne,
lecrftne!

SCOIONCONCOLO.

Es-tu en délire?' As-tu la lièvre, ou es-tuEoi-mêmeunréve?

LOBENZO.

Liche, lâche, — niffian , — le petit maigre , les pères, les filles, — des adieu, des adieu sans fin, — les rives de l'Arno pleines d'adieux! — Les gamins l'écrivent sur les murs. — Ris, vieillard, ris dans ton bonnet blanc, — tu ne vois pas que mes ongles poussent? — Ah ! le arie , le etiae !

Il ('«conouir. ■

Hailre , tu as un ennemi.

iz tbi jette de Veau à la figure.

Allons, maître, ce n'est pas la peine de tant le démener. On a des sentiments élevés ou on n'en a pas; je n'oublierai jamais que tu m'as fait avoir une certaine grâce sans laquelle je serais loin. Uaitre, si tu as un ennemi, dis-le, et je t'en débarrasserai sans qu'il y paraisse autrement.

LORENEO.

Ce n'est rien; je te dis que mon seul plaisir est de faire peur à mes voisins.

Depuis que nous trépons dans cette chambre , c'est que

iz=rtNGoo<^lc

ACTE m, SCÈNE 1. 11

nous y nettoieront tout à l'entree, ils doivent être bien accoutumés à l'entre-tape. Je crois que tu pourras égorger l'autre

koinmes dans ce corridor, et les rouler sur ton plancher, sans qu'on s'aperçoive dans la maison qu'il s'y passe du nouveau. Si tu veui faire peur aui voisius, tu t'y prends mal. Us ont eu peur la première fois, c'est vrai; mais maintenant ils se contentent d'enrager, et ne s'en mettent pas en peine jusqu'au poiat de quitter leurs fauteuils ou d'ouvrir leurs fenêtres.

LORBnZO.

Tu crois?

Tu as un ennemi, maHre. Ne t'ai-Jc pas vu frapper du pied la terre, et maudire le jour de ta naissance? N'ai-je pas de* oreilles? Et, au milieu de toutes les fureurs, n'at-je pas entendu résonner distinctement nn petit mot bien net : la vengeance? Tiens, matire, crois-moi, tu maigris; — iu n'as plus le mot pour rire comme devant; — crois-moi, il n'y a rien de si mauvaise digestion qu'une bonne haine. Est-ce que sur deux hommes au soleil il n'y en a pas toujours un dont l'ombre gêne l'autre? Ton médecin est dans ma galne; laiasse-moî te guérir.

71 Hn ion épès.

LOSENZO.

Ce médecin-lâ t'a-t-il jamais guéri, loi?

SCORONCONCOLO

Quatre ou cinq fois. Il y avait un jour i. Padoue une pcUlo denraiselle qui me disait

LOHEMZO.

Montre-moi cette épée. Ah j garçon , c'est une brave lame.

SCOBONCOTICOLO.

Essaye-la , et tu verras.

Ta as deviné mon mal,— j'ai un ennemi. Mais pour lui je ne-
meserrirai pas d'uDeépéc qui ait servi pour d'autres. Celle qui le
tuera n'aura ici-bas qu'un baptSme ; elle gardera son

i,G(Hl«^lc

Quel est le nom de l'homme?

LOBENZO,

Qu'importe? M'es tu do\oui"?

lis LQRENZMXIO.

BCOBontuMicoiiO. '

Pour toi, je remettraï le Christ eo croii. LOKEino.

Je le le dis en confidence, — je ftrai le wop dans cette
chambre. Écoute bien, eLne te trompe pas. Si je l'abats ia premier
coup , ne t'aviae pas de le toucU^. Hais je ae sais pas plus gros
qu'une puce, et c'est un sanglier. S'il se détend, je compte Bur toi
pour lui tenir les maina; rien de plus, eatenda-tu? c'est à moi
qu'il appartient. Je t'avertirai en tempe

SCCBONCONCOLO.

Amoi.

SCENE

An paUû StfOHÎ.

CnlfBftl, PHILIPPE «t PIERRE.

PIERRE

Quand je pense à cela , j'ai envie de me conper la main droite.
Avoir manqué cette canaille I Un coup si juste , et l'avoir manqué
I A qui n'était-ce pas rendre service que de ftire dire aux gens : H
j a un Salviati de moins dans les rues? Haia le drAle a fait comme
les araignées , — il s'est laissé tomber eu repliant ses pattes cro-
chues , et il a fait le mort de penr d'être . achevé.

Que t'importe qu'il vive ? ta vengeance n'en est que plus
complète.

fiehre.

Oui , je le sais bi«i , voili comme voua voyez Les choses. Tenei
, mon père, vous êtes bon patriote , mais encore meilleur père de
famille : ne vous mêlez pas de tout cela.

PHILIPPE

Qo'as-tu encore en tête? Ne saurais-tu vivre un quart d'beure
sans penser à mal?

PIERRE

Non , par l'enfer I je ne saurais vivre un quart d'heure tran-
quille dans cet air empoisonné. Le ciel me pèse sur la tête comme
une voûte de prison, et il me semble que je respire

iz=rtNGoo<^[c

'acte m, SCÈNE II. HT

daiis les nies des quolibets et des hoquets d'ivrognes. Adieu ,
j'ai affaire à présent.

PBILIPFE.

Où vas-tb?

PIERRE

Pourquoi TonletTOUH le savoir? Je vais chez \es Pazii.

Attends-moi donc, car j'y vais aussi.

Pas k présent, mon père; ce n'est pas un bou momenl pour
vous.

Parie-moi fbancbemeiit.

PIERRE

Cela est entre nous. Mous sonimes là une cinquantaine, les
Rucoeltal et d'autres, qui ne porlopA pas le bitard dans nos
entrailles.

PHILIPPE

Ainii donc?

PIERRE

Ainsi donc les avalanches se font quelquefois au moyen d'un
caillou gros comme le bbut du doigt.

Hais vous n'avez rien d'arrêté? pas de plan, pas de mesures pîses? O enfants, enfants I jouer avec la vie et la mort! Des questions qui ont remué le mondaï des idées qui ont blanchi des inil-Uers de têtes, et qui les ont fait rouler comme des grains de sable sur les pieds du bourreau 1 des projets que la Providence elle-même regarde en silence et avec terreur , et qu'elle laisse achever à l'homme , sans oser y toucher I Voaa parles de tout cela en faisant des armes et en buvant un verre de vin d'Espagne , comme s'il s'agissait d'un cbeval ou d'une mascaradel Savez-vous ce que c'est qu'une république , que l'artisan au fond de son atelier, que le laboureur dans son champ , que le citoyen sur la place , que la vie entière d'un royaume? le bonheur des hommes, Dieu de justice I O enfnts, enfants! savei-vous compter sur vos dwgts?

Un bon coup de lancette guérit tous les mauï.

Guérirl guérir 1 Savez-vous que le plus petit coup de lai>-

118 LOBENZACCIO.

cette doit être donaé par le médecin? Savci-Tous qu'il faut uue eipérienc« longue comme la vie , et une science grande comme le inonde , pour tirer du bras d'un malade une goutte de sang? N'étais-je pas offensé aussi, la nuit dernière, lorsque lu avais mis toD épée nue sous ton manteau? Ne 8uis-je pae le père de ma Louise, comme lu es son frère? n'était-ce pas une juste vengeance? Et cependant ssis-tu ce qu'elle m'a coûté? Afa! les pères savent cela , mais non les enfants. Si lu es père un jour, nous eu parlerons.

FIEIWE.

Vous qui savez ain)«' , vous devriez savoir haïr.

Qu'ont donc fait à Dieu ces Païii ? Ils invitent leurs amis à venir conspirer , comme on invite à jouer à des dés, et les amis , entrant dans leur cour, glissent dans le sang de leurs grands-pères ■. Quelle soit donc leurs épées? Que voulez-vous donc, que voulez-vous?

PIERRE

Et pourquoi vous démentir vous-même? Ne vous ai-je pas entendu cent fois dire ce que nous disons? Ne savons-nous pas ce qui vous occupe , quand vos domestiques voient à leur lever vos fenêtres éclairées des flambeaux toute la veille? Ceux qui passent les nuits sans dormir ne meurent pas silencieusement. répondez-moi.

Où en viendrez-vous? répondez-moi.

Les Hébreux sont une peste. Celui qui est mordu par un serpent n'a que faire d'un médecin ; il n'a qu'à se bruler la plaie.

Et quand vous aurez renversé ce qui est , que voulez-vous mettre à la place ?

PIERRE.

Nous sommes toujours sans force de ne pas trouver pire.

PBIUPPE.

Je vous le dis , comptez sur vos doigts.

PIBBBE.

Les (êtes d'une bydre sont faciles à compter.

iz^mnCoOi^Ic

ACTE III , SCÈNE III

Et vous Tonlez ogirî cela est dëddé?

Nous Tonlous couper les jarrels aux meurtriers de Flora
rLippE.

Cela est irrévocable? vous voulez agir?

riEBBE,

Adiea , mou père ; laissez'flioi aller seul.

PBILIPFE.

Depuis quaud le vieil^igle reste-t-ll dans le nid, quand ses ai-
glons vont à la curée ? o mes cnfanU I ma brave et belle jeunesse
I vous qui avez la force que j'ai perdue , vous qui êtes aujourd'hui
ce qu'était le jeune Philippe, laissez- le avoir vieilli pour vouai
Ëmmène-moi, mou fils, je vois que vous allez agir. Je ne vous fe-
rai pas de longs discours , je ne dirai que quelques molsi il peut y
avoir quelque chose de bon dans cette léte grise : deux mois, et ce
sera bit. Je ne radote pas encore; je ne vous serai pas à charge; ne
pars pas sous moi, mon enfent; attends que je prenne mon
manteau.

Venei , mon noble père ; nous baisérons le bas de votre robe.
Vous êtes notre patriarche , venez voir marcher au soleil les raves
de votre vie. La liberté est mûre; venez, vieux jardinier de Flo-
rence, voir sortir de terre la plante que vous

III lortent.

UN OFFICIER ALLEMAND et dtt sohtatt; THOMAS STROZ-
ZI , au milieu d'mx.

l'OFFiaER,

Si nous ne le trouvons pas cbec lui , nous te trouverai] chez les
Pazzi.

uras ce qu'il en

i,CÙHl«^[c

l'officieb.

Paa de menace ; j'eiécate tes ordres di wufTrir de perscuDe.

n te formt un groupe autour

DR BODasEO Pourquoi arrêtez-TOus ce M^ bien , c'est le flU
de Philippe.

UN AtTT Uchex-le; nous répondons po

Oui , oui , nous répondons p

ou prends garde à tes oreilles.

l'oi

Hors de li , oanaille I lai

>ou8 n'aimes pas les coups '

Pitrtrt «t Philippe a

Qu'y a-t-il? quel est c

Empêche4e , Philipr

En prison î et sur

En prison? sais4

Qu'on Balsisse i Le* wldof

Lichei-moi pourceaux !

ACTE III, SCÈNE III

l'officier, montrant l'ordre du due.

Votlâ mon mandat. J'ai ordre d'arrêter Pierre et Thomas Stroizi.

FIERBE.

De quoi nouB accuse-t-oo? qu'avona-nous fait? Aidei-moi, nés août; roamos cette canaille.

Il tire ton épit. Un autre délaekement de totdati orrfvt.

Venei ici; prêter-moi maia-forte.

Pierre tel diiarmit

En marchel et le premier qili approche de tn^ préa, ud coup de pique daiia le ventre ! Cela leur apprendra i «e mêler de leurs alla ires.

On n'a paa le droit de m'arrêter aana un ordre des Huit, Je ine «oucie bien des ordrea d'Alexandre ! Où est l'ordre dee Huit?

C'est devant eui que nous voua menona.

Si c'est devant eux , Je n'ai rien à dire. De quoi avertis-je accueilli ?

on HOMME DD PEUPLE.

Comment, Philippe, tu laisses emmener les enfants au tribunal des Huit ?

FIEBKE.

Répondes donc , de quoi avertis-je accusé ?

L'ombrage.

C^ ne me regarde pas.

Les lolda » l'ont confondu avec Pierre H-Thomson. PIERRE, en (orlont.

N'avez aucune inquiétude , mon père; les Huit me renverront
murer à la maison , et le bâtard en sera pour ses frais de justice.

FOILIFPE « Mil, l'ombre Syon fur un banc.

J'ai beaucoup d'enfants, mais pas pour longtemps, si cela

Ta si vite. Où en sommes-nous si une veugance amène
juste que le ciel que voilà est clair est puni comme un crime I EL
qu'on l'a (B dtu) ônés d'une famille licille comme la *ille, emprisonnés
comme des voleurs de grand chemin I la plus élevée in-
sulte chMée , un Salvati frappé, seulement frappé, et des hal-
bardes en jeu I Sors donc du fourreau , mon épée. SI le saint ap-
pareil des exécuteurs judiciaires devient la cuirasse des ruffians
et des Ivrognes, que la hache et le poignard , cette arme des as-
sassins , protègent l'homme de bien. o Christ ! la justice devenue
une entremetteuse l'hon- neur des Siro/zl soufflé en place
publique, et un tribunal répondant des quolibets d'un rustre ! Un
Salvati jetant à la plus noble famille de Florence son gant Uché

de vin et de sang, et, lorsqu'on le châte, tirant pour se défendre le coup de la guillotine I Lumière du soleil I j'ai parlé , il n'y a pas un quart d'heure , contre les Idées de révolte , et voilà le pain qu'on me donne à manger, avec mes paroles de paix sur les lèvres! Allons, mes bras, remues ; et toi, vieux corps courbé par l'âge et par l'élude , redresse-toi pour l'action I Entre Lorenzo.

Demandes-tu l'aumône., Philippe, assis au coin de cette rue?

PHILIPPE

Il demande l'aumône à la justice des hommes; je suis un mendiant affamé de justice, et mon honneur est en haillons-

LORENZO.

Quel changement va donc s'opérer dans le monde , et quelle robe nouvelle va revêtir la nature, si le masque de la colère s'est posé sur le visage auguste et paisible du vieux Philippe? O mon père, quelles sont ces plaintes? pour qui répands-tu sur la terre les bijoux les plus précieux qu'il y ait sous le soleil , les larmes d'un homme assailli de peur et sans repêchage?

PHILIPPE.

Il faut nous délivrer des Médicis, Lorenzo. Tu es un Médicis moi-même, mais seulement par ton nom; si je t'ai bien connu, si la hideuse comédie que tu joues m'a trouvé Impassible et Dédoublé spectateur, que l'homme sorte de l'histrion. Si

ACTE II, SCÈNE III. II

tu as jamais éléquelque chose d'hoaaéle, wis-lo aujourd'hui.
Pierre et Thomas sont en prisou.

LORBNZO. *

Oui , oui , je sais cela.

PHILIPPE

Est-ce là ta réponse? Est-ce là ton viugc, homme sans épée?

LOBENZO.

Que veux-tu? dis-le , el lu auras alors ma réponse.

PHIUPPE.

Agir! Comment , je n'en sais rien. Quel moyen employer , quel levier mettre sous celte citadelle de mort , pour la soulever et la pousser dans le Œuvre ; quoi faire , que résoudre , quels hommes aller trouver , je ne puis le savoir eucore. liais a5Îr, agir, agir] O Lorenzo, le temps est veau. N'es-tu pas diiiâmé, traité de chien et de sans cœur? Si je t'ai tenu en dépit de tout ma porte ouverte , ma main ouverte, mon cœur ouvert, parle, et que je voie si je me suis trompé. Ne m'as-tu pas parlé d'un homme qui s'appelle aussi Lorenzo , et qui se cache derrière le Lorenzo que voilà ? Cet homme n'aiine-l-ii pas sa patrie , n'est-il pas dévoué à ses amis? Tu le disais , et je l'ai cru. Parle, parle, le temps est venu.

Si je ne suis pas tel que vous le désirei, que la soleil- me tombe sur la tête !

Ami, rire d'un vieillard désespéré , cela porte malheur; si tu dis vrai , à l'action I J'ai de toi des promesses qui engageraient Dieu lui-même , et c'est sur ces promesses que je l'ai refusé. Le rôle que tu joues est un rôle de honte et de lèpre , tel que l'enfant prodigue ne l'aurait pas joué dans un jour de démence; et cependant je t'ai reçu. Quand les pierres criaient à ton passage , quand chacun de tes pas faisait jaillir des mares de sang humain , je t'ai appelé du nom sacré d'ami, je me suis fait sourd pour te croire, aveugle pour t'aimer; j'ai laissé l'ombre de ta mauvaise réputation passer sur mon honneur, et mes enfants ont douté de moi en trouvant sur ma main la trace hideuse du contact de la tienne. Sois honnête, car je l'ai été; mais, car tu es jeune, et je suis vieux.

Pierre et Thomas sont en prière ; est-ce là tout?

O ciel et terre oui, c'est là tout. Presque rien, deux enfants de mes entrailles qui vont s'asseoir au banc des voleurs. Deux têtes que j'ai baisées autant de fois que j'ai de cheveux gris, et que je vais trouver demain matin clouées sur la porte de la forteresse; oui, c'est là tout, rien de plus , en vérité.

Ne me parle pas sur ce Ion , je suis rongé d'une tristesse auprès de laquelle la nuit la plus sombre est une lumière éblouissante.

Il l'aidait par de Philippe.

Que je laisse mourir mes enfants, cela est impossible, vois-tu ! On m'arrachera les bras et les jambes , que , comme le serpent , les morceaux mutilés de Philippe se rejoindront encore et se lèveront pour la vengeance. Je connais si bien tout cela '. Les Huit ! un tribunal d'hommes de martyre I une forêt de spectres , sur laquelle passe de temps en temps le vent lugubre du doute qui

les agite pendant une minute, pour se résoudre en un motsans appel. Un mot, un mot, ôconscienw! Ces hommes-là mangent , ils dorment , ils ont des femmes et des filles I Ah ! qu'ils tuent et qu'ils égorgent ; mais pas mes enlânta , pas mes enfants !

Pierre est un homme ; il parlera , et il sera mis enjiberté.

O mon pierre , mon premer-né t

Rentrez ehei voua , («lei-vous tranquille ; ou faites mieni , quitte! Florent». Je vous réponds de tout, si vous quittez Florence.

rniUPPE.

Uoi, un bauai! moi dans un lit d'auberge à mon heure dernière! O Dieu! toutcela pour une parole d'un Salviati.

Saefaes-le, Salvialî voulait séduire votre BUe, mais nonpa* pour lui seul. Alexandre a un pied dans le lit de eel homme; il y eierce le droit du seieneur sur la proBtitulion,

i,CÛHl«^[c

ACTE 111, SCÈME IH. 1S

Et ooiM n'agiront pa»! o Lorento, Loreniol lu e* un boranie ferme, toi; parle-moi, je auia bible, et moa cœur Ml trop intéressé dans tout cela. Je m'épuise, vois-tu; j'ai trop réflédit ici-b«e; j'ai trop tourné sur moi-même, comnte un ebe^al de prevoir ; j« ne vauï plus rien pour la bataille. Dismoi ce que tu pente», je le ferai.

LonEHw.

Renlret chei tous, mon bon monsieur.

Voilà qui est certain , je vais aller chez les Pimi ; là sont cinquante jeunes gens tous déformités. Ils ont juré d'agir; je leur parlerai noblement, comme un Strozzi et comme un père, et ils m'entendront. Ce soir , j'inviterai à souper les quarante membres de ma famille ; je leur raconterai ce qui m'est arrivé. Nous verrons, nous verrons! rien n'est encore fait. Que les Hédicis prennent garde il eut 1 Adieu , je vais chez les Paui ; aussi bien j'y allais avec Pierre, quand on l'a arrêté.

LOBENEO.

Il y a plusieurs démons, Philippe; ratui qui le sentent en ce moment n'est pas le moins à craindre de tous.

Que veux-tu dire ?

Prends garde , c'est un démon plus beau que Gabriel : la liberté , la patrie, le bonheur des hommes, tous ces méta résonnent à son approche comme tes cordes d'une lyre; c'est le bruit des écailles d'argent de ses ailes. Les larmes de ses yeux fécondent la terre, et il tient à la main la palme des martyrs. Ses paroles épurent l'air autour de ses lèvres; son vol est si rapide que nul ne peut dire où il va. Prends-y garde! une fois dans ma vie je l'ai vu traverser le ciel. J'étais courbé sur mes livres; le toucher de sa main a fait frémir mes cheveux comme une plume légère. Que je l'aie écouté ou non , n'en parlons pas.

Je ne le comprends qu'avec peine, et je ne sais pourquoi j'ai peur de le comprendre.

N'avcc-Toni dans ta tôle que cela : délivrer voa 111s ? Helles la main sur la couscience ; quelque autre pensée pins vaste , plus terrible, ne vous entrainera-t-elle pas comme un chariot étourdisant au milieu de cette jeunesse ?

Eh bien ! oui , que l'injustice Taite a ma Tamille soit le signal de la liberté. Pour moi, et pour tous, j'irai

LOREHZO.

Prends ' garde à loi , Philippe , tu as pensé au bonheur de l'humanité.

païUFPE.

Que veux dire ceci ? Es-tu dedans comme dehors une vapeur infecte ? Toi qui m'as parlé d'une heure précieuse dont tu étais le Qaon , est-ce là ce que tu renfermes ?

LOBENZO.

Je suis en effet précieux pour vous , car je tuerai Alexandre.

Toi ?

LOIENZO.

Moi , demain ou après-demain. Bénissez vous , laissez de délivrer vos eoracles ; si vous ne le pouvez pas , laissez-leur subir une légère punition ; je sais pertinemment qu'il n'y a pas d'autres dangers pour eux , et je vous répète que d'ici à quelques jours il n'y aura pas plus d'Alexandre de Médicis à Florence qu'il n'y a de soleil maintenant.

PHILIPPE.

Quand cela serait vrai , pourquoi aurais-je tort de penser k la liberlé? Ne viendra -l-elle pas quand tu auras fait ton coup, si tu le fois?

Philippe , Philippe , prends garde à toi. Tu as soixante ans de vertu sur ta léle grise ; c'est un enjeu trop cher pour le jouer aux dés,

PHILIPPE

Si tu caches sous ces sombres paroles quelque chose que je puisse entendre, parle; tu m' irri les singulièrement. LOUER zo.

Tel que tu me vois , Philippe , j'ai été hoiincic. J'ai cm b la vei'-lu , à la grandeur humaine , comme ud mariyr croit à son

« »;lc

ACTE 1(1, SCÈNE UI

Dieu. J'ai versé plus de larmes sur la pauvre Ilalic que Niobé

Ëh bieol Lorento?

LOREKIO.

Ha jeunesse a été pure comme l'or. Pendant viugt ans de silence , (a foudre s'eel amoncelée dans ma poitrioe, et il faut que je sois réellement une étincelle du tonnerre, car tout k coup , une ceriaine nuit que j'étais assis dans les ruines da colisée antique, je ne sais pourquoi je me levai', je tendis vers te ciel mes bras trempés de rosée, et je jura: qu'un des tyrans de ma patrie mourrait de

ma main. J'étais un étudiant paisible, et je ne m'occupais alors que des arts et des sciences, et il m'est impossible de dire comment cet étrange serment s'est fait en moi. Peut-être est-ce là ce qu'on éprouve quand

raitirPB.

J'ai toujours eu confiance en toi, et cependant je croîs

LOREKIO.

Et moi anasi. J'étais heureux alors ; j'avais le cœur et les mains tranquilles; mon nom m'appelait ou trAne, et je n'avais qu'A laisser le soleil se lever et se coucher pour voir fleurir autour de moi toales les espérances humaines. Les hommes ne m'avaient fait ni bien ni mal ; mais j'étais bon , et , pour mon malheur étemel, j'ai voulu être grand. 11 faut que je l'avone : si la Providence m'a poussé à la résolution de tuer un tyran , quel qu'il fût, l'o^^eil m'y a poussé aussi. Que te dinis-je de plus? tous les Césars du monde me faisaient penser à Brutus.

PHILirPE.

L'orgueil de la vertu est un noble oi^ueil. Pourquoi t'en défendrais-tu?

Tu ne sauras jamais, à moins d'être fou, de quelle nature - est la pensée qui m'a travaillé. Pour comprendre l'eiattatioa fiévreuse qui a entante eu moi le Lorento qui te parle, i) faudrait que mon cervcao et mes entrailles (\i3scent k nu sous un Bcalpd. Une statue qui descendrait de son piédestal pour marcher panni les hommes sur ta place publique serait peut-être

semblable à ce que j'ai été le jour oi avec celte idée : jl faut que je sois ui

Tu m'élonnes de plus en plus.

J'ai voulu d'abord tuer Clément VII; je n'ai pu le faire, parce qu'on m'a banni de Rome avant le temps- J'ai recom- ■ moncé mon ouvrage avec Aleiandre. Je voulais agir seul, sans le secours d'aucun homme. Je travaillais pour l'humaDité; mais mon orgueil restait solitaire au milieu de tous mes rêves philanthropiques. Il fallait donc entamer par la ruse un combat singulier avec mon ennemi. Je ne voulais pas soulever les masses, ni conquérir la gloire bavards d'un paralytique CMome Cicéroe; je voulais amener l'homme, me précéder corps à corps avec la tyrannie vivante, la tuer, et après cela purger son éfie sanglante sur la tribune, et laisser la rumée du sang d'Aleiandre monter au net des harangueurs, pour réchauffer leur cervelle ampoulée.

PHILIPPE

Quelle tête de fer as-tu, ami ! quelle tête de fer !

LORENZO.

La tâche que je m'imposais était rude avec Alexandre. Florence, était, comme aujourd'hui, nuyée de vin et de sang. L'empereur et le pape avaient fait un due4'UD gargoit boucher. Pour plaire à mon cousin, il fallait arriver à lui porté par les larmes des familles; pour devenir son ami et acquérir sa confiance, il fallait baiser sur ses lèvres épaisses tous les restes de ses orgies. J'étais pur comme un lis, et cependant je n'ai pas reculé devant cette tâche. Ce que je suis devenu à cause de cela, n'en parlons pas. Tu dois comprendre que j'ai souffert, et il y a des blessures dont on

ne lève pas l'appareil impunément. Je suis devenu vicieux , lâche , un objet de honte et d'opprobre; qu'importe? ce n'est pas de cela qu'il s'agit.

PHIUPPE.

Tu baisses la tête; les yeux sont humides.

ACTE m, SCÈNE III

Mortira pas debout. Je suis au terme de ma vie , et «ou certain, Philippe, que le bucher sauvera , quand le boucher l'abat sur l'herbe, n'est pas «enlouré de plus de fétide, de plus, de nœuds «oulants que je n'en ai jamais autour de mon billard. Ce cœur, jusque» auquel une armée ne serait pas parvenue en un an , il est maintenant à la sous ma main ; je n'ai qu'à laisser tomber mon stylet pour qu'il ; entre. Tout sera fait. Maintenant, saisis-le qui m'arrive, et c'est tout je veux l'avertir? non plus.

Tu es notre Brutus, si tu dis vrai.

LORENIO.

Je me suis cru un Brutus, mon parricide Philippe; je me suis souvenu du bâton d'or couvert d'écorce. Maintenant je connais les bonheurs , et je le conseille de ne pas t'en rendre compte.

Pourquoi?

Ah! vous avez vécu tout seul , Philippe. Pareil à un fanal éclatant , vous êtes resté immobile sur le bord de l'océan de* hommes , et vous avez regardé dans les eaux la réflexion de votre propre lu-

mière ; du fond de votre solitude , vous Ironvies l'océan magnifi-
que sous le dais spleadide des cieui; vous ne comptiez pas chaque
flot , vous ne jetiez pas la sonde', vous étiez plein de confiance
dans l'ouvrage de Dieu. Hais moi, peodanl oe temps-là, j'ai
plon^; je me suis enfoncé dans c^te mer houleuse de la vie; j'en
ai parcouru toutes les profondeurs, couvert de ma «loche de
verre; tandis que vous admiriez la snrbce, j'ai vu les débris des
uauBrages , les ossements et les LéviaUians.

Ta tristesse me fend le cœur.

LOHENIO.

C'est parce que je vous vois tel que j'ai été , et sur le point de
faire ce que j'ai bit, que je vous parle ainsi. Je ne méprise point
les bomiaes ; le tort des livres et des fiisioriens est de nous les
montrer différents de ce qu'ils sont. La vie est comme une cité ;
on peut y rester cinquante ou soixante ans sans voir autre chose
que des promenades et des palais; mais il ne faut pas entrer dans
les tripots, ni s'arrêter , en rentrant ches soi , aux fenêtres des
mauvais quartiers. Voilà mon avis, Philippe ;

s'il e'agil de «auver Ut curants , je te dis de rester tranquille;
c'est le meilleur moyen pour qu'on te les renvoie après une petite
semouce. S'il s'agit de tenter quelque chose pour les hommes , je
te conseille de le couper les bras, car tu ne seras pas longtemps à
l'apercevoir qu'il n'y a que toi qui en aies.

PHILIPPE

Je concis que te rôle que tu joues t'ait donné de pareilles idées.
Si je te comprends bien , tu as pris , dans un but sublime, une
route hideuse, et tu crois que tout ressemble à ce que tu as vu.

LOHENZO.

Je me suis réveillé de mes rêves, rien de plus. Je te dis le danger d'en faire. Je connais la vie , et c'est une vilaine cuisine, sois-en persuadé. Ne mets pas la main LA dedans , si' tu respectes quelque chose.

Arrête ; ne brise pas comme un roseau mon bâton de vieillesse. Je crois à tout ce que tu appelles des rêves ; je crois à la vertu, à la pudeur et à la liberté.

El me voilà dans la rue, moi, Lorenzaccio? et les enfants ne me jettent pas de la boue? Les lits des filles sont encore chauds de ma sueur, et les pères ne prennent pas, quand je passe , leurs coutcaui et leurs balais pour m'assommer? Au fond de ces dix mille maisons que voilà, la septième génération parlera encore de la nuit où j'y suis entré, et pas une ne vomit à ma vue un valet de charrette qui me fende en deux comme une bûche pourrie? L'air que vous respirez, Philippe, je le respire ; mon manteau de soie baroque traîne paresseusement sur le sable fin des promenades ; pas une goutte de poison ne tombe dans mon chocolat ; que dis-je? ô Philippe ! les mères pauvres soulèvent honteusement le voile de leurs filles quand je m'arrête au seuil de leurs portes ; elles me laissent voir leur beauté avec un sourire plus vil que le baiser de Judas, tandis que moi , pinçant le menton de la petite , je serre les poings de rage en remuant dans ma poche quatre ou cinq méchantes pièces d'or.

PHILIPPE

Que le lentateur ne méprise pas le faible; pourquoi tenter lorsque l'on doute?

iz=rtNGoo<^lc

Sois-je dit Salan? Lumière du ciel ! je m'en souTieni encore ; j'aurais pleuré avec la première fille qae j'ai séduite , ri eUe ne s'était mise à rire. Quand j'ai commencé i jouer mon rôledeBnitus moderne, je marchais dans mes habits ne afs de la grande coorré-rie du vice comme un enfant de dix ans dans l'anoure d'un géant de la fable. Je croyais que la corruption élail un stigmaté, et que les monstres seuls le portaient an front. J'avais commencé k dire tout haut que mes vingt années de vertu étaient un masque étonnant; o Philippe! j'entrai alors dans la vie , et je vis qu'A mou approche tout le monde en faisait autant que moi ; tous les masques tombaient devant mon regard; l'humanitésbulcvasarobe, et me montra, comme à un adepte digne d'elle , sa monstrueuse nudité. J'ai vu les hommes tels qu'ils sont , et je me suis dit : Pour qui est-ce donc que je travaille ? Loraque je parcourais les rues de Flo< rente , avec mon Iant6me h mes cAlés , Je regardais aalonr de mot, je cherchais les visages qui me donnaient du cœur, et je me demandais : Quand j'aurai fait mon coup , celui-là en proltera-t-il? J'ai vu les républicains dans leurs cabinets; je suis entré dans les Imutiques, j'ai écouté et j'ai guetté. J'ai recueilli les discours des gens du peuple ; j'ai vu l' effet que produisait sur eus la tyrannie; j'ai bu dans les banquets patriotiques le vin qui engendre la métaphore et la prosopopée , j'ai avalé entre deux baisers les larmes les plus vertueuses; j'attendais toujours que l'humanité me laissât voir sur sa face quelque chose d'hoonèle. J'observais comme un amant observe sa fiancée en attendant le jour des noces.

Si tu n'as vu que le mal , je te plains , mais je ne puis le croire. Le mal existe, mais non pas sans le hien ; comme l'ombre existe,

mais non sans la lumière.

Tu ne veut voir en moi qu'un mépriseur d'hommes : c'est me faire injure. Jç sais parfailement qu'il y en a de bons. Hais à quoi gervent-ils^que font-ils? comment agissent-ils? Qu'importe que-la consciencesoil vivante, si le bras est mort? Il y a de certains cOtés par où tout devient bon : un chien est un ami Tidèle ; on peut trouver en lui le meilleur des serviteurs , comme on peut voir aussi qu'il se roule sur les cada-

tu LORENZACCIO.

vres, et que la laogue avec laquelle illèche son maib^Bcotla charogne d'uue lieu?. Tout coque j'ai â voir, moi, c'est que je iuis perdu , et que les hommes n'en profileront pas plus qu'ils ne me comprendront.

Pauvre enfant, tu me navres le cœur ! Hais û tu es honnête , quand tu auras délivré ta patrie , lu le redeviendras. Cela réjouit mon vieux osur , Lorenzo , de penser que tu es honséle ; alors tu jetteras ce déguisement hideux qui te défigure, et tu redeviendras d'un métal aussi pur que les statues de hronie d'HarmoniuB et d'Ariilogiton.

Philippe , Philippe , j'ai été honnête. La main qui a aoulévô une fois le voile de la vérité ne peut plus le laisser retomber; elle reste immobile jusqu'à la mort , teuant toujours ce voile terrible , et l'élevant de plus en plus au-dessus de la tête de l'homme , jusqu'à ce que l'ange du sommel éternel lui bouche les yeui.

PHILIPPE

Toutes les maladies se guérissent; et le vice est une maladie aussi.

LOBENKO.

il est trop tard. Je me suis fait à mon métier. Le fioe a élé pour moi un vêtement; maintenant il est collé à ma peau. Je suis vraiment un ruffian, et quand je plaisante sur mes pareils, je me sens sérieux comme la mort au milieu démaillé. Bru- Ins a fait le fou pour tuer Tarqutn , et ce qui m'étonne en lui , c'est qu'il n'y ait pas laissé sa raison. Profite de moi, Philippe, voiU ce que j'ai à te dire : ue travaille pas pour ta patrie.

PUIUPPE.

Si je te croyais, il me semble que le ciel s'obscurcirait pour toujoursTS , et que ma vieillesse serait condamnée à marcher à tâtons. Que lu aies pris une route dangereuse, cela peut être; pourquoi ne pourrai-je en prendre une autre qui me mènerait au même point? Uon intention est d'eu appeler au peuple, et d'agir ouvertement.

Prends garde i toi , Philippe , celui qui te le dit sait pourquoi il le dit. Prends le chemin que tu voudras , tu auras toujours affaire aux hommes.

D,niz=rtNGoO«^[c

ACTE m, SCÈNE IIL

le croU k rhonnéteU des républicaioï.

le te fais ane gageure. Je vais tuer Ateiadre; nne fon moD coup fait , «i [es républicsinB se comportent comme ils te doivent, il leur sera facile d'établir ane république, la pins belle

qui ait jsmair fleari sur la terre. Qu'ils aieDt ponr eux le peuple, et tout est dit Je le gage que ni eut ni le peuple De fcrout rien. Tout ce que Je te demande, c'est de De pas l^eu mêler; parle, si tu le veux, mais prends garde à les paroles, et encore plus à tes actions. Laisse- moi faire mon coup; tu as les mains pares , et moi , je n'ai rien A perdre.

PHIUPFE.

Fais-le, «t tu verras.

LonENzo.

Soit, — mais souviens-toi de ceci. Vois-tu dans celte petite maison cette famille assemblée autour d'une table? ne diraiton pas des hommes? Ils ont un corps, et une ime dans ce corps. Cependant, s'il me prenait envie d'entrer chez eux, tout seul , comme me voili , et de poignarder leur fils atné au milieu d'eux, il n'y aurait pas uu couteau de levé sur moi.

PHILIPPE

Ta me fais horreur. Comment le cœur peut-il rester grand avec des mains comme les tiennes?

LOBENZO.

Tiens, rentrons à ton palais, et ttchons de délivrer (eien-

PHILIPPE

Hais pourquoi tueras-tu le duc, si tu as des idées pareillei? Pourquoi? lu le demandes?

PHIUPPE.

Si tu crois que c'est un meurtre inutile à ta pa[^]ie , comment le commeta-l*i*i?

LOBEHZO.

Tu me demandes cela ea face? r[^]rde-moi un peu. J'ai été beau , tranquille et vertueux.

PHILIPPE

tjuelabimel quel abime lu m'ouvres!

la

D,niz=rtNGoogle

Tu me demandes pourquoi je tae Aleiandre? Veui-lu donc que je m'empoisonne , ou que je »aute dans l'Ârao? veux-tu donc quejeaois un spectre, et qu'en frappant Bur ce aquelelle,

Il frappe la poitrine, il n'en Borte aucun son? Si je suis l'ombre de moi-même, veux-tu donc que je m'arrache le seul fil qui rat-tache aujourd'hui mon cceur à quelques livres de mon cœur d'autr«foisl Souges-tu que ce meurtre, c'est tout ce qui me reste de ma verluî Saiig«s-tu que je glisse depuis deux ans sur un mur laillé à pic , et que ce meurtre est le seul brin d'herbe où j'aie pu cramponner mes ongles? Crois-(u donc que je n'aie pins d'orgueil , parce que je n'ai plus de honte? et veui-tu que je laisse mourir en silence l'énigme demavie?Oui, cela est certain , si je pouvais revenir à la vertu , si mon apprentissage de vice pouvait s'éva-nouir , j'épargneraia peul-être ce conducleur de bœufs. Mais j'aime le vin, le Jeu et les fîtl*e*s; comprends-la cela? Si tu honores en moi quelque chose, toi qui me parles, c'est mon meurtre que tu honores, peut-être juslement parce que tu ne le ferais pas. Voi-

là assez longtemps, Tois-lu, que les républicains me couvrent de boue et d'infamie; voilà assez longtemps que les oreilles me tintent , et que l'eïécration des hommes empoisonne le pain que je mâche; j'en ai assez de me voir conspué par 4^ lâches sans nom , qui m'accablent d'injures fuir se dispenser de m'assommer, comme ils le devraient. J'en ai assez d'entendre brailler en plein vent le bavardage humain ; il faut que le monde sache un peu qui je suis, et qui il est. Dieu merci , c'est peut-être demain que je tue Alexandre ; dans deux jours j'aurai Gni. Ceux qui tournent autour de moi avec des yeux louches, comme autour d'une curiosité mousirueuse apportée d'Amérique, pourront satisfaire leur gosier et vider leur sac à paroles. Que les hommes me comprennent ou non , qu'ils agissent ou n'agissent pas, j'aurai dit tout ce que j'ai à dire; je leur ferai lailler leur plume, si je ne leur fais pas nettoyer leurs piques, et l'humanité gagnera sur sa joue le soulèvement de mon épée marqué en traits de sang. Qu'ils m'appellent comme ils voudront, Brutus ou Érostrale, il ne me plaît pas qu'il m'oublie. La vie entière est au bout de ma dague, où que la Providence retourne on non la (c'est en m'enlendant frapper, je jette la

ACTE m, SCÈNE iv. tss

nature humaine. A pile on & cesurla tombe d'Aleioiodre; dans deux jours le« hommes comparaîtront devant le tribunal de ma volonté.

Tout c«la m'étooue, et il y a dans ce que lu m'as dit des choses qui me font peine, et d'autres qui me font plaisir. Uai* Pierre et

Tbomai soDt en prison , et je ne saurais là-dessui m'en fier k per-
sonne qu'A moi-même. C'est en vain que ma colère voudrait rcB-
ger son frein ; mes entrailles sont émues b«p vivement; tu peui
avoir raison, maisit faut que j'a^sae; je vais rassembler mes
parente.

Comme tu voudras; mais prends gtede k toi. Garde-oioi le se-
cret , même avec tes amis , c'est tout ce que je demande.

Ili torttnt,

SCÈNE IV

An'palaU Soderini.

Entra CATHEIRINE, lisant un billet.

a Loreuxo a dû vous parler de moi ; mais qui pourrait von» *
parlOT dignement d'un amour pareil au mien? Que ma » plume
vous apprenne ce que ma bouche ne peut vous dire H et ce que
mon cceur voudrait signer de son sang.

H Alexandre de Hêdicis. »

' bi mon nom n'était pas sur l'adresse, je croirais que le messa-
ger s'est trompé , et ce que je lis me Tait douter de mes

Entre Marie.

Oma mère chérie I voyez ce qu'on m'ëca-it; eipliquei-moi, si
vous pouvez, ce mystère.

Malheureuse! raaiheureusel il t'aime) OÙ ('a-t4l vne? oà lui as-tu parlèi

ClTSEBIIiE.

Nulle part; un messenger m'a apporté cela comme je sortais de l'é)liac.

LoreoM , dit-il , a dA l« parler de lui ? Ah 1 Catherine, avoir un flis pareil I Oui , faire de la sœur de sa mère la maltresae du duc, non pas même la maîtrisée, â ma fliie! Quels nom» pwlientcea-créalDres! jeaepuisledire; oui, il manquait cela à {jorenzo. Viens, je veux lui porter cette lettre ouverte, et savoir devant Dieu comment il répondra.

Je croyais que le duc aimait... pardon, ma m croyais que le duc aimait la cmnlesse de Cibo; o

Il ne l'aime plus? Ah ! comment peut-on offrir sans honte un cœur pareil! Venez, ma mère, venez chez Lorenzo.

Donne^noi ton bras.. Je ne aaia ce que j'éprouve depuis quelques jours; j'ai eu la fièvre toutes les nuits : il est vrai que depuis trois mois elle ne me quitte guère. J'ai trop souffert, ma pauvre Catherine; pourquoi ni'as-tu lu cette lettre? je ne pois {dus rien supporter. Je ne suis plus jeune , et cependant il me semble que je le redeviendrais à certaines conditions ; mais tout ce que je vois m'entraîne vers la tombe. Allons, soutiens-moi, pauvre enfant; je ne le donnerai pas longtemps cette peine.

EIU\$ lortenl.

SCÈNE V

Ofaex la marqniie.

LA MARQUISE , parét , devant un minrir.

Quand je pense que cela est , c«le me fait l'effet d'une nouvelle qu'on m'apprendrait tout à coup. Quel précipice que la vie ! Comment, il est déjà neuf heures, et c'est le due que j'attends dans cel4e toilette! Qu'il en soit ce qu'il pourra , je veui esaayer mon pouvoir.

Entrt le «ordinal.

iz=rtNGoo«^[c

ACTE 111, SCENE vr

Qudle parure, mirquisel voilà de» fleure qui enibsumeDU

U MARQOIBE.

Je ne pnis votu recevoir, cardinal; j'attends une amie:

LE ukDnc*L.

Jevoni laisse, je tous laisse. Ce boudoir dont j'aperçois la porte entr'eoverle U-bas, c'est nu petit paradis, Irai-je vous yaticadro?

u wtutnsE.

Je sois precaaâe, pardonnea-moi. Non, pas dans mon bou-

Itiorl.

u luUttiSE.

Pourquoi toujiJurs le visaRP de ce prêtre? Quels cercles décrit
«loM autour de moi ce vautour k tHe chauve, pour quejele trouve
sans cessederrière moi quand je me relourae? Est-ce quel'beure
de ma mort aéraît proche? Entra vn page fuf lui parle à l'oreiUê.
C'est bon , j'y vais. Ah 1 ce métier de servante , tu n' j es pas fait,
pauvre cœur orgueilleux.

BUa lort.

LA MARQUISE, \E DUC

C'est II

Des mois, dea mots, et rien de plus, u uaQuiaE.

Vous aMirea bammn, cela est « peu pour voua! Sacrifier lere-
pos de ses jours, la sainte chasteté de l'honneur] quelquefois BM
eafanb mtntc; — ne vivre que pour un seul âtre au inonde ; se
donner, enfla, se donner, puisque cela s'appelle

fM LOKENZACCIO.

■ inu! Maie cela D'en vaut pas la petoe : h quoi bou écouter
uno femme? uoe femme qai parle d'autre chose que de cbiffong el
de liberlinage , cela ne se voit pas.

LB DDC.

Vous rtveiUiutëiëillée.

Oui, par le clell oui, j'ai Tait nn rêve} hélas! Im roi«BenU n'en font jamais : toutes les chimères de leurs caprices h transforment en réalités, et leurs cauchemars eux-mêmes changent en marbre. Alexandre! Aloïandre! quel mot que celui-là ; Je peux si je veux ! Ah ! Dieu lui-même n'en sait pas plus : devant ce mol, les mains des peuples se joignent dans une prière craintive , et le petit troupeau des hommes relie son haleine pour écouter.

LE DOC

N'en parlons plus, ma chère , cela est bûgale.

LÀ HARQISE.

Être un roi ! , aais-tu ce que c'est? Avoir au bout de son bras cent mille mains! Être le rayon de soleil qui sèche les larmes des hommes I être le bonheur et le malheur 1 Ah! quel frisson mortel cela donne! Comme il tremblerait, ce vieux du Vali' ^n, si lu ouvrais tes ailes, loi, mon aiglon! César est loin! la garnison l'est si dévouée. Et d'ailleurs, on égorge une armée et l'on n'égorge pas un peuple. Le jour où tu auras pour loi la nation tout entière , où tu seras la tête d'un corps libre , où tu diras : Comme le doge de Venise épouse l'Adriatique, ainsi je mets mon anneau d'or au doigt de ma belle Florencia, et ses enfants sont mes enfants... Ah! sais-tu ce que c'est qu'un peuple qui prend son bienfaiteur dans ses bras? Sais-tu «e que c'est que d'être porté comme un nourrisson chéri par le vaste océan des hommes? Sais-tu ce que c'est que d'être montré par un père k son enfant?

LE DUC

Je me soucie de l'impôt; pourvu qu'on le paye, que m'importe?

U MtHQDISE.'

Hais enfin , on t'assassinera . — Les pavés sortiront de terre et t'écra-seront. Ah ! la postérité I N'a»4u Jamais vu oe-qiectre-]£ au chevet do Ion liiî Ne l'es-tu jamais demandé ce que penseront de loi cent qHîsontdans le venlrcdos livanl»? Et

ACTE Ut, S<:ÈNE VI

In *i« , toi, il est encore Iempsl Tu n'as qu'un mot h dire. Te sou-Tien»-tu du père de la patrie? Va , cela est facile d'être on graud roi quand ou est roi. Déclare Florence iodépeU' dant«; réclame l'eiécution du Iraité avec l'empire; tire ton épée et itMntre-la ; ils te diront de la remettre au fourreau, que ses éclairs leur font mal aux yeux. Songe donc comme tu es jeunel Rien n'est décidé sur ton compte. — Il f a dans le cœur dea peuples de larges indul-gence» pour les princes , et la reconnaissance publique est un |irofond fleuve d'onbli pour leurs fautes passées. On t'a mal conseillé , on t'a trompé. — Mais il est encore temps ; tu n'as qu'à dire ; tant que tu es Tivanl, la page n'est pas tournée dans le livre de Dieu.

Assex, madière, assez.

U milQDISB.

Ah ! quand elle le sera 1 quand un misérnble jardinier payé à la journée viendra arroser à contre'Cœur quelques .«bétivee mar-guerites anlonr du tombeau d'Alexandre; — quand le» pauvres respireront gatment l'air du ciel , et n'y verront pLua planer le soml>re métrioM de la puiasanoe; — 'quand ils.parlerontdetoien

MMuant la lête; — quand ils compteront autour de ta tombe les
tomlies de leurs parents^ — es-tu sOx de dormir tranquille dans
ton dernier sommeil? — Toi qui ne vas pas à la messe , et qui ne
liens qu'à l'impâl , es-tu sûr que l'éternité soit sourde, et qu'il n'y
ait paa un écho de la vie dans le ^jour hideux des trépassés? Sais-
tu où vont les larmes des peuples quand le vent les emporte?

LE DDC-

Tu as unejolie jambe.

LA NlBQtISE.

Écoute-moi; tu es^nrđi, je le sais; mais tu n'es pas méchant ;
non , sur Dieu, tu ne l'es pas , tu ne peux pas l'être. Voyons, fais-
toi violence; — réHétAis on instant, un seul instant i ce que je te
dis. N'y a-t-îl rien dans tout cela? Suisjc décidément une folleî

Tout cela me passe bien par la lête; mais qu'est-ce que je fais-
doncdesi mal? Je vaux bien mes voisins; je vaux, ma foi, mieux
que le pape. Tu me fais penser aux Stroui avec tous (es discours;
— cl tu sais que je les déleste. Tu veux que

je me rdTolle contre Céear; César e«t mon beau-père, ma
chère amie. Tu te figures que les Klorentius ne m'aiment pas; je
suis àùr qu'ils m'aiment, moi. Eb! parbleu, quand lu auraie rai-
son, de qui veui-tu que j'aie peur?

U IUR«U(SE.

Tu n'as pas peur de Ion peuple , — mais lu as peur de l'empe-
reur; (u as tué ou déshonoré des centaines de eiloyens, et tu crois
avoir tout fait quand lu mêla une cotte de mailles sous (un liabit.

Paix! point de ceci.

LI IURQGISE.

Ahl je m'emporte; jadis oe que je ne veux pas dire. Mon ami, qui ne sait pas que lues brave? Tu es brave comme tu es beau ; ce que tu as fait de mal , c'est ta jeunesse , c'est ta tête, — qïie sais-je, moi? c'est le sang qui coule violemment dans ces veines brûlantes , c'est ce aoileil étouffant qui noua pèse. — Je l'en supplie, que je ne sois pas perdue sans reaeource ; que mon nom , que mou pauvre amour pour toi ne soit pas inscrit sur une liafeinfime. le suis une femme, c'est vrai, et si la beaut£ est loul pour les femmes, bien d'autres Talent mieux que moi. Hais n'as-tu rien, dis-mai, — di»-inoi dodo , toi I vojoDS I n'as-tu donc nen , ri^ U ?

EUE lai frappe le eamr.

LE DUC

Quel démon ! Asset»a-toi donc là, ma petite. LA MARecisc.

Eh bieni oui, je veux bien l'avouer, oui, j'ai de l'ambition, non pas pour moi ; — mais toi ! toi , et ma ctière Florence ! o Dieu 1 tu m'es témoin de ce que je souffre.

Tu souffre*? qu'eatce que tu as?

LA MARQGISG.

Non, je ne souffre pas. Ëconlel éeontel Jevuisquelu t'ennuies auprfademoi. Tu comptes les moments, tu détournes la t£te; ne t'en vas pas encore : c'est peut-être la dernière fois que jeté vois. Ëcoutel je te disque Florence t'appelle sa peste nouvelle , et qu'il n'y a pas une chaumière où ton purtrait ne soit collé sur les murailles avec un coup de couteau

iz=rtNGoo«^[c

dans le cœur. Que je won folle, que tu me ha» ' que m'importe
f tu sauras cela.

HBlbeur t toi , si lu joues avec ma oolèr« I

U MIRQUISE.

Oui , ntsUieur à moi ! malheur à moi !

Une autre fois , — demain matin , si tu veux , rous nous revoir,
— et parler de cela. Ne le li&che > quille i préseot ; il faut que
j'aille h la chasse.

LA HABQUISE.

Oui , malbcur à moi ! malheur â moi !

Pourquoi? Tu as l'air sombre comme l'enfer diahic aussi te-
méles-tude polilique? Allons, allom rôle de (émme, et de traie
femme, le va si bien, dévole; cela se formera. Aide-moi donc ù re-
meltii lHt,~}e sois tout débraillé.

LA HIBQDISE.

Adieu , Alexandre.

Le due Pemàrauê. — -Entra le cardinal,

LE GABDIKAL.

Ab! — Pardon, allesse, je croyais ma sœur [ou, suis un mal-
adroit; c'est à moi d'eu porter la peii. supplie de m'eicuser.

LE DDC.

Comment l'entendez-Tous? Allons donc, Halasp qui sent le prêtre. Est-ce que vous devez voir ces Venez donc , venez donc ; que diable est-ce que fait?

/Il iorl«nl nuemAl ik HARQUisE , leuU. ttaatit te portrait de ion r

Où efl-tu maintenant , Laurent? Il est midi pa promènes sur la terrasse , devant les grands marron tour de loi paissent tes génisses grasses ; les gar^ni dinent à l'onibre; la pelouse soulève son manleau I aux rajoDi du soleil ; les arbres , entretenus par murmurent religieusement sur la tête blanche de matlre, taudis que l'écho de nos longues arcades r

respect le brnit ie Ion pas tranquille, o mon Laurent! j'ai perdu le trésor de ton honneurj j'ai voué an ridicule et au do)il« les dernières années de ta noble lie; tu ne presseras plus sur tu cuirawe un cceur digne du tien ; ce sera une main tremblante qui l'apportera ton repas du soir quand tu rentreras de la chasse.

SCÈNE VU

Chei les Stnuil. ^

LES QUARANTE STROZZI , à souper.

pBir.TPPE.

Mes enfants , mettons-nous ft table.

IES CoKVITE8.

Pourquoi res(e-t-il deoi sièges vides?

paiLippE.

Pierre et Thomas sont en prison.

LES CONVIVES

Pourquoi ?

paiLippE.

Parce que Salviati a insulté ma fille , que voilï , à la foire de Hontolivet, publiquement , et devant son frère Léon.

Pierre et Thomas ont tué Salviati , et Alexandre de UédJcia les a fait arrêter pour venger la mort de son rufflan.

Meurent les Hédicia !

J'ai rassemblé ma famille pour lui raconter mes chagrins , et la prier de me secourir. Soupçons , et sortons ensuite l'épée à la main , pour redemander mes deui fils, si vous avei du

LES CONVIVES

C'est dit; nous vontons bien.

PHIMPPE.

Il est' temps que cela finisse, voyez-vous; on nous tuerait nos enkiia et on d^honoreraïl nos filles. Il est lemps que Florence apprenne k ces bilards ce que c'est que le droit de vie et do mort. I.,esHuit n'ont pas |le droit de condamner mes enfants; e(moi, je n'y survivrais pas, vneyi-vous.

i,CÙHl«^[c

ACTE m, SCÈNE ViI

N'aie pas p«ur, Philippe, dous se

Je guis 1r chef do la famille : comment souffriraïi-je qu'on m'insutUt? Nous sommes tont autaul qua les Médicia, les Ruccellaî tout autaut , les Aldobraudinl elvingl autres. Pourquoi ceux-là pourraient-ils faire égorger nos enfans plutôt que nous les leurs? Qu'on allume un tonneau de poudre dans les cayes de la citadelle , et voilà la garnison allemande en déroule. Que resle-t-il A ces Hédicis? Là est leur force', hors do lï , ils ne sont rien. Sommes-nous des bonimes? Est-ce à dire qu'on abattra d'un coup de hache les familles de Florence, et qu'on arrachera de la (erre natale des racines aussi vieilles qu'elle? C'est par nous qu'où commence , c'est a nous de tenir ferme ; notre premier cri d'alarme , comme le coup de siRlel de l'oiseleur, va rabattre sur Florence une armée tout entière d'aigles chassés du nid; ils ne sont pas loin; ils tournoient autour de la ville, les yeui Tixéssurses clochera. Nous y planterons le drapeau noir de la peste ; ils accoureroot h ce signal de mort. Ce sont les couleurs de la colère céleste. Ce soir, allons d'abonl délivrer nos fils ; demain nous irons tous ensemble , l'épée nue, à la porte d^ toutes les grandes familles ; il jr a à Florence quatre-vingts palais , et de chacun d'eux sortira une troupe pareille à la nôtre quand la liberté y frappera.

LES CONVIVES

Vive la hherté !

PBILIWE.

Je prends Dieu ï témoin que c'est la violence qui me force à tirer l'épée; que je suis resté durant soixante ans bon et paisible citoyen ; qnc je u'at jamais fait de mal à qui que ce soit au monde , et que la moitié de ma fortune a été employée à secourir les malheureux.

LES CONVIVES

C'est vrai.

PHILIPPE

C'est une juste vengeance qui me pousse à la révolte , et je me fais rebelle parce que Dieu m'a fait père, Je ne suis poussé par aucun motif d'ambition, ni d'intérêt ni d'orgueil. Ma cause cal loyale , honorable et sacrée. Emplissez vos coupes et

iz=rtNGoo<^lc

144 LORËNZACCIU.

levez-vous. Notre vengeance est uDe hostie que nous pouvons briser sans craiule et nous partager devant Dieu. Je bois à la mort des Hédlcia I

LES CONVIVES le lëixnt «t doivent.

A la mort des Médicisl

LOUISE, posant ton verrt.

Abl je vais mourir.

PHILIPPE

Qu'as-tu, ma III le , mon enfant bien-aimée? qu'as-tu, mon Dieu ! que t'arrive-t-il! Mon Dieu , mon Dieu , comme tu pâlis I Parle , qu'as-tu? parle à Ion père. Au secours! au secours I uu médecin I Vite , vite , il n'est plus temps.

ON CONVIVE

Coupez son corset; faites-tui boire de l'eau tiède; si c'est du poison , il faut de l'eau tiède.

La dome*tiqutt accourent.

us iUTBE CONVIVE.

Frappez-lui dans tes maïos; outrez les fenêtres, et frappeilui dans les mains.

vu iUTBE.

Ce n'est peut-être qu'un étourdissement ; elle aura bu avec trop de précipitation.

Pauvre enfant I comme se* traite sont calmes ! Elle ne peut pas être morte ainsi tout d'un coup.

Mon enfant t cs-lu morte, es-tu morte, Louise, ma lllle bien - aimée?

LE PBEIIIEB CONVIVE.

Voilà le médecin qui accourt.

Un médteïn tnin.

LE SECOND CONVIVE

Dépêchez- VOUS, monsieur; dites-nous si c'est du poison.

iz=rtNGoo«^[c

. C*m1 un élargieMmeil , n'est-ce pw?

j£ HÉmciN.

Pauvre jeune fill*1 elle est morte.

Un pro^md Htenee règne dont la latU; Philippe e*t toujtm
ganoitx auprès de Loatu et lui tient Im maini.

UN DES CONVIVES

C'est du poison des Hédicis. Ne laissons pas Philippe (l'état
où il e«t. Cette immobilité est effrayante.

Je suis sûr de ne pas me tromper. H y avait autour di table un
domestique qui a appartenu à la femme de Salvi

tm jtDTBB.

C'est lui qui « fait le coup , sans aucun doute. Sortons arré-
toDS-le.

/It *orl«nt.

LE PBEMIEH CONVIVE.

Pbilippe ne veut pas répondre à ce qu'on lui dit; il frappé de la
foudre.

C'est horrible I C'est un meurtre inouï 1

DN AUTRE

Salviati n'en voulait pas à cette pauvre Louise pour s propre compte; c'est pour le duc qu'il travaillait. Allons, pt toBs, quand on devrait nous tuer jusqu'iu dernier.

pmuprE M Uvs.

, Mes amis, vous enterrerei ma pauvre fille, n'est-ce pa

n met ton manteau.

dansmon jardin, derrière le» figuiers. Adieu, mes bons ami
adieu, porlei-vous bien.

EN CONVIVE

OùvB»-tw,PtùJipper

146 LORB42ACCIO.

PHILIPPE

J'en ai assez, voyec-voiu; j'en ai nntaat que j'en pais porter. l'ai
me» deui GU en prisou, «t ToilA ma (ille morte. J'en ai asMi, je
m'es vai^ d'ici.

Tu t'en vas? lu t'en vas sans veogMDce?

Oui , oui, Easerelisaei seulement ma pauvre fille , mais ne l'en-
terrez pas; c'est à moi de l'eaterrieri je le ferai A ma façon, chei de
pauvres moines que je connais, et qui viendront la chercher de-
main. A quoi sort-il de la regarder? elle est morte; ainsi cela est
inutile. Adieu, mes amis, rentrez chei vousporlez-vous bien.

m CONVIVE.

Ne te laissez pas sortir, il a perdu la raison^.

Quelle horreur! je me sens prêt à m'évanouir dans cette
salle.

Ne niez pas violence ; ne cherchez pas le cadavre de
aller.

son verre.

tm iDTKE.

La nouvelle Lucrèce! Nous allons jurer sur son corps de mourir pour la liberté 1 Rentrez chez toi, Philippe, pensez à ton pays. Ne rétractez pas vos paroles.

PBILIFPE.

liberté, vengeance, voyez-vous, tout cela est beau; j'ai deux fils en prison, et voilà mon Qlle morte. Si je reste ici, tout va mourir autour de moi. L'important, c'est que je m'en aille, et que vous teniez tranquilles. Quand ma porte et mes fenêtres seront fermées, on ne pensera plus aux Stroiti, Si elles restent ouvertes, je m'en vais vous voir tomber tous les uns après les autres. Je suis vieux, voyez-vous, il est temps que je ferme ma boutique. Adieu, mes amis, restez tranquilles-

iz=rtNGoa<^[c

ACTE QUATRIÈME

Entrent LE DUC et LOHENZO.

J'aurais voulu être là; il devait f avoir plus d'une face en colère.
Hais je ne conⁱis pas qui a pu empoisonner cette

LOBEMO.

Ni moi non plus; à moine que ce ne soit vons.

LE DUC.

Phib][^] doit être furie us 1 On dit qu'il est parti pour Venise.
Dieu merci, me voilà délivré de ce vieillard ineupportable. Quant
à la chère famille, elle aura la bonté de se tenir tranquille. Sais-tu
qu'ils ont failli faire une petite révolution dans leur quartier? On
m'a tué deui Allemands.

LOBENKO.

Ce qui me Sche le ping , c'est que cet honnête Salviati a
une jambe coupée- Aves-vons retrouvé voire cotte de mailles?

LE DUC

Non , en vérité; j'en suis [^]ui mécontent que je ne puis

LOBEino.

MéBez-voue de Giorno; c'est lui qui vont l'a volée. Qna portes-
TOOS i la place?

i,CÙHl«[^][c

148 LOIlRtfACClO.

LE BBC.

Rien; je oe puis en supporter uoe autre-, il u'j en a pas d'atusi l^àre que celle-tà.

loisma.

Cela est fScheui pour vous.

LE DDC.

Tu ne me parles pas de ta taotc.

C'est par oubli, car elle tous adore ; ses yeui ont perdu le repos depuis que l'astre de votre .amour s'est levé dans son pauvr«cteur. De grim, sei^^eur, ayez quelque piUé pour elle; dites quand vous voulei la recevoir, et A quelle heure il lui sera loisible de vous sacriller le peu de vertu qu'elle a.

lE BBC,

Parle«-tu sérieusement?

LOBENZO.

Aussi sérieusementent que la Mort elle-même. Je voudrais voir qu'une tante à moi ne couchât pas avec vihib.

Oii pourrai -je la voir?

Dans ma chambre , seigneur; je ferai mettre des rideau blancs à mon lit et un pot de réséda sur ma table; après quoi je coucherai par écrit sur votre calepin que ma tante sera en chemise à minuit précis , aQn que vous ne l'oubliiez pas après souper.

Je n'en ai garde. Peslel Catherine est un morceau de roi. Eh I dis-moi , habile garçon , tu es vraiment eût qu'elle viendra? Comment t'y es-tu pris?

Je vous dirai cela.

Je m'en vais voir au cheval que je viens d'acheter; adieu et à ce soir. Viens me prendre après souper; nous irons ensemble à ta maison; quant à la Cibo, j'en ai par-dessus les oreilles : bits- encore, il y a (allu l'avoir sur le dos pendant toute la chasse. Bonsoir, mignon.

D, n'importe quel langage [c

SCÈNE II

Tu ne nie.

PIERRE *t THOMAS STROZZI, qui vient d'être fait.

PIERRE.

J'étais bien sûr que les Huit me raconteraient absous, et toi aussi. Viens, frappe à la porte, et allons embrasser notre père. Cela est singulier; les volets sont fermés. LE portier, ouvrant.

Hélas! si, tous savez les nouvelles.

PIERRE.

Quelles nouvelles? Tu as l'air d'un spectre qui sort d'un oratoire, à ta porte de ce palais désert. LE portier.

Est-il possible que vous ne sachiez rien?

Deux mois arrivent.

Et que pourrions-nous savoir? Nous sortons de prison. Parle;
qn'est-il arrivé?

LE FOHnen.

HélasI mes panvres seigneurs] cela est borribte b dire.

LES MOINES, «'approcAont.

Est-ce ici le palais des Stroni?

LE POfrriEB.

Oui; que demande>-T«us?

LES MOINES

Nous venons cberdier le oorpede Louise S4tozzt. Voili l'aulorisa-
lion de Philippe , afin que vous nous laissiez l'emporter.

* Comment dites-vous? Quel corps demandet-Vous î

Ëloignez-vous , mon enfaat , voua portez Bar votre visage la
ressemblance de Philippe; il n'y a rien de boo k apprendre id
pour voas.

THOMAS

Comment? elleesl morte? inort«? ADieu dn cicll

Il t'<ut>oit à Vieart.

FIEBIIE.

Je suis plus ferme que vous ne peusez. Qui a tué ma sœur? car on ne meurt pas à son âge dans l'espace d'une nuit, sans une cause surnaturelle. Qui l'a tuée, que je le sache! Réponds-moi, ou vous êtes mort vous-même.

Hélas! hélas! qui peut le dire? Personne n'en sait rien.

Où est mon père? Viens, Thomas, point de larmes. Par le ciel! mon cœur se serre comme s'il allait s'étrangler dans mes entrailles, et rester un rocher pour l'éternité. LES VOMES.

Si vous êtes le fils de Philippe Venei avec nous; nous vous conduirons à lui; il est depuis hier à notre couvent.

Et je ne saurai pas qui a tué ma sœur? Écoutez-moi, prêtres; si vous êtes l'image de Dieu, vous pouvez recevoir un serment. Par tout ce qu'il y a d'instruments de supplice sous le ciel, par les tortures de l'enfer..... Non; je ne veux pas dire un mot. Dépêchez-vous, que je voie mon père. O Dieu! à Dieu! Écoutez que ce que je soupçonne soit la vérité, afin que je le broie sous mes pieds comme des grains de sable. Venez, venez; avant que je perde la force, ne me dites pas un mot; il s'agit là d'une vengeance, voyez-vous, telle que la colère céleste n'en a pas rêvé.

Il* tortent.

SCÈNE m

LOBENZO, SCORONCONCOLO.

Rentre chez toi , et ne manque pas de veoir à miiauit; lu

■XCTE IV, SCÈNE Hİ.

Oui, monseigneur. Il tort.

LOBENZO , md.

De quel tigre a rfivé ma mère enceinte de moi?Ûiilandja

İ?nw que j'ai aimé les fleure, les prairies et les sniinettdde étrarque, le spectre de ma jeunesH se lève devant moi en frîwon-
nant, o Dieu I pourquoi ce seul mot : e A ce smr, • fait-il pénétrer
jusque dans mes os cette joie brûliDle comme tm fer rouge? De
quelles entailles fauves, de quels relus embrassements Ruis-je
donc sorti? Que m'avait fait «et homme? Quand je pose ma main
Ik , et que je réfléchis , — qui dond* m'entendra dire demain : Je
l'ai tué, sam me répondre : Pour' quoi l'as-tu tué? Cela est
étrange. Il à fait du niai aux autres, mais il m'a fait du bien , du
moins à sa manière. Si j'étais resté tranquille au fond de mes soli-
tudee de Cafagginolo , il ne serait pas venu m'-j cherchei*, et moi
je suis venu le chercher k Florence. Pourqooi cela ? Le speclre de.
mon père me conduisait-il , comme Oresle, vers un nouvel
Êgisle? M'avaitil offensé alors? Cela est étrange , et cependant
pour cette action j'ai tout quitté; la seule pensée de ce meurtre a
lait tomber en poussière les rêves de ma vie; je n'ai plus été
qu'une ruine , dés que ce meurtre , comme un corbeau sînisbe ,
s'est posé sur ma route et m'a appelé à lui. Que veut dire cela?
Tont è l'heure, en passant sur la place, j'ai entendu deux hommes
ptirler d'une comète. Sont-oe bien les bettemenis d'un cteur hu-
main que je sens U, sousiesosde ma poitrine? Ah ! pourquoi cette
idée me vient-elle si aouvent depuis «{uelque temps ? Suis-^ le
bras de Dieu ? Ya-t-il une nuée au-dessus de ma tiief Quand j'en-

trerais dans cette chambre , el que je voudrai tirer mon ^>ée du fourreau , j'ai peur de l'irer l'épée flamboyant de l'archange, et de tomber en cendres sur nia iwoê.

/(tort.

Ohei la aakrqaii da OSba.

Btamtt LE CARDINAL et LA MARQUISE.

LA HIBQUIBE.

Gnnine loiu voudrec, Halaspina.

LE CAKDinUi.

Oui, comme je Toadrai. Pepsez-y à deoi fois, marquise, avant de tous jouer à moi. Êtes-vous une femme comme le* autres , et faut-il qu'on ait oae chatue d'or au cou et un nuD' dat à la mais pour que voua rompreniei qui on est? Attendeïïou» qu'un valet crie à tue-tête en ouvrant uoe porte devant 'moi, pour savoir quelle est ma puissance? Apprenet-le :ce ne sont pas les titrée qui font l'homme; je ne suis ni envoyé du pape ni capitaine de Charles-Quint , je suis plus que cela.

LA HAIQtlISE.

Ont , je le sais : César a vendu son ombre an diable ; cette ombre impériale se promène, affublée d'une robe rouge, sous le nom de Cibo.

Vous êtes la maîtresse d" Alexandre , songez A cela ; el votre secret est entre mes mains.

LA harqAise.

Faites-en ce qu'il vous plaira ; nous verrons l'usage qu'un confesseur sait faire de sa a ~

Vous TOUS trompez; ce n'est pas par Totrv confession que je l'ai appris; je l'ai vu de mes propres jeuï : je vous ai vue embrasser le duc Vous me l'auriezavouéauconfeseiODDoIque je pourrais encore en parler sans péché , puisque je l'ai tu hors du'confbsÛMinal.

LA HARQÛISE.

Eb bien , après ?

LE CARUINAL.

Pourquoi le'duo vous quittait41 d'un pas si nonchalant, et en soupirant comme un écolier quand la cloctie sonne? Vous l'avez rassasié de voire patriotisme, qui, comme une fade boisson , se mêle A lous les mets de votre table ; quels livres avei-vous lus, et quelle sottise du^ne était donc votre gou-

ACTE IV, SCÈNE IV

Ternanle , pour que vous ue sachiez pas que la mailresse d'uD roi parle ordhialreraent d'autre r^ose que de patrioHsme?

LA MUIQDIW.

J'avoue que l'od ne m'a jaranis appris bien nettraoent de quoi devait parler la matireœe d'un roi ; j'ai Béc;Ugé de m'iu- Btruire-flur ce point, comme aussi, peut-être, de manger du riiponr in'engraisser, b la mode turque.

Il ne faut pas une grande science pour attendre un amant on pense
moins de trois jours.

> dit Mithras.

Qu'un prêtre ait appris cette science à une femme, cela est
fort simple; que de m'avez-vous conseillé?

Veulez-vous ODS que je vous conseille? Prenez votre manteau , et
allez tous glisser dans l'alcôve du duc. S'il s'attend à des phrases
en vous voyant, prouvez-lui que tous savez n'en pas faire à toutes
les heures ; soyez pareille à une somnambule , et faites en sorte
que s'il s'endort sur ce cœur républicain , ce ne soit pas d'ennui.
Êtes-vous vierge? n'y a-t-il plus de vin de Chypre? n'avez-vous
pas au fond de la mémoire quelque joyeuse chanson?. n'avez-vous
pas lu l'Arétin?

L' KABBALAH.

O ciel! j'ai entendu murmurer des mots comme ceux-là à de
hideuses vieilles qui greloient eue le Marché-Neuf. Si vous n'êtes
pas un prêtre , êtes-vous un homme? êtes-vous sûr que le ciel est
vide, pour faire ainsi rougir votre pourpre elle-même?

Il n'y a rien de si vertueux que l'oreille d'une femme dépravée.
Feignes ou non de me comprendre, mais souviens-toi que
mon frère est votre mari .

U Xthras.

Quel intérêt vous avez à me torturer ainsi, voilà ce que je ne
puis comprendre que vaguement. Vous me faites horreur ; que
voulez-vous de moi?

Il y a des secrets qu'une femme ne doit pas savoir, r qu'elle peut laire prospérer en en sai^nt les éiénaenis.

D,niz=rtNGoogle

u MutijciaE.

Quel fli myslérieui de vos Bombres peoséei voudriei-vous ■ne faire tenir? Si vos désirs sont aussi eïirayants que vos meaaoes, parles; inoDb«i-moi du moins le cbeveuqui su^iend l'épée sur ma léte.

Je ne puis parler qu'en lermes couverts , par la raison que je ne suis pas sûr de vous. Qu'il tous sutflse de savoir qite si vous eussiez été une autre femme, vous seriez une reines l'heure qu'il esl. Puisque vous m'appellez l'ombre de César, vous auriez vu qu'elle esl assez grande pour iateroepler le soleil de Florence. Savei-vous où peut conduire un sourire féminin? Savez-vous où vont les fortunes dont les racines poussent dans les alcôves? Alexandre est fils du pape, apprenei-Ie; et quand le pape était à Bologne... Hais Je me laisse enlralner trop loin.

LÀ MARQUISE

Prenez garde de vous confesser h voire tour. Si vous élc« frère de mon mari , je suis matresse d'Alexandre.

Vous l'avez élé , marquise, el bien d'autres aussi.

u HABQDISE.

Je l'ai été , oui , Dieu merci , je l'ai élé.

LE CABDINIL.

J'étais sûr que vous commenceriez par vos rêves; il faudra en-
tendant que vous en veniez quelque jour aux miens. Ecoutez-moi,
nous nous querellons assez mal à propos; mais, en vérité, vous
prenez tout ait sérieux. RécoDciliet-vous avec Aleiandre, et
puisque je vous ai blessée tout à l'heure en vous disant comment,
je n'ai que faire de le répéter. 'Laissez>Tous conduire; dans un an
, dans deux ans, vous me remercirez. J'ai travaillé longlempe
pour être ce que je suis, et je sais où l'on peut aller. Si j'étais sur
de tous, je vous dirais des ehoses que Dieu lui-même ne saura
jamais.

LA MABQDISE.

N'espérez rien, et «oyez assuré de mon mépris.

ElU twK sortir.

Un inslanl 1 pas si vitet N'entendez-vous pas le bruit d'un che-
val? mon frère ne doit-il pas venir aujourd'hui ou de-

D,niz=rtNGoO«j[c

ACTE IV, SCÈNE IV. ISS

main? me «oi)nai«6c»-TouB pour un homme qui a deui paroles î
Aile» an palais ce soir, ou vous éte« perdue.

U MUQDISE.

Hai» enfln , que tous soyez ambitieux , que toua let ntoyena
voua soient bous , je le conçois ; mais parlerez-vous plus claire-
ment? Vojodb, Halaspioa, je ne veux pas désespérer tout à fait de

ma perversion. Si vous pouvei me convaincre, faitesle, — parles-moi franchement. Quel est votre but?

LE CAKOrNIL.

Vous ne désespère* pas de v)ua laisser convaincre, n'eat-il pas vrai? He prenei-vous pour un enfant, et croyei-vous qu'il suffise de me frotter lea lèvres de miel pour me les desserrer? Agisaei d'abord , je parlerai après. Le jour où, comme femme, TOUS aurez pris l'empire nécessaire , non pas sur l'caprit d'Alexandre , duc de Klorcnce , mais sur le cœur d' Alexandre, Tolreamant, je vous apprendrai le reste, et venstaureiceque j'attends.

Ll HMtQDISE. '

Ainsi donc , quand j'aurai lu l'Arétin pour-me donner une première expérience , j'aurai à lire , pour en acquérir une seconde , le livre secret de vos pensées? Voulei-vous que je vons dise, moi , ce que vous n'osex pas me dire? Voua servez lepape, juaqu'k ce que l'empereur trouve que vous êtes meilleur valet que to pape lui-même. Voua espérex qu'un jour César vous derra bien réellement , bien complètement l'e»clavage de l'Italie, et ce jour-là, — obi ce jour-U, n'eet-il pas vrai, celui qui est le roi de la moitié du monde pourrait bien vous donner en récompense le chétif héritage des cieui. Pour gouverner Florence en goiivemant le duc , voua voua ferici femme tout i l'heure , si vous pouviez. Quand la pauvre Riccarda Cibo aura fait faire deux ou trois coupe d'État ii Alexandre, on aura bientAt ajouté que Ricciarda Cibo mène le duc , mais qu'elle est menée par son beau-frère ; et , comme TOUS dites , qui sait jusqu'où les larmes des peuples, devenues un océan , pourraient lancer votre barque? Est-ce k peu près cela? Mon ima-

gîaaUon ne peut aller aussi loin que la vôtre, saoB doute ; mais je crois que c'est à peu près cela.

LE ClRniNAL.

Alleice soir chei le doc, ou TOUS ties perdue.

IW LORENZâCCIO. '

Ll HAIQUIgE.

P»due? et cotnmeal?

LB CiBBIHiL.

Ton mari saura tout I

U MARQUISE

Faile84e, faitee-le! je me tuerai.

. LE CiBDINU..

Menace de feminel Écoutez, et ne voua jouai pas k moi. Que TOUS m'ayeE compris bien ou mal, silex ce soir chn

U MIRQDIBE.

Non.

LE CARDINAL

Voilà votre mari qui entre dan« la cour. Par tout ce qu'il y a de sacré au monde, je lui raconte tout, si vous dites non encore une fois.

LA MABQOISE.

M(in,Dol),iioul

Entre le tnarqui*.

LA HABQDIBE.

Laurent, pendant que tous étiez à Hassa j je me suis livrée à Alexandre, je me suis livrée, sachant qui it étail, et quel rôle misérablej'allaisjouer. Hais voilà un prêtre qui veut m'en faire jouer un plus vil encore; il me propose des horreon ponr m'assurer le titre de maltresse du duc, et le tourner à son profit.

Elle M jette à genotue.

LE MARsns.

Êtes-vous folle ? Que veut«lle dire , Halaspina? — Eh bien I TOUS voilà cornme une statue. Ceû est-il une comédie, cardinal? Eh bien donc I que faut-il que j'en pense?

LE UBDINAL.

Ahl corps do Christ! .

IliOTt.

LE MASQDIS.

{^cat évanouie. Holà! qu'on. apporte du vinaigre I

iz=rtNGoo<^[c

La obambre de E<>reiuo.

LOBENZO, DEUX DOMESTIQUES.

LOHENIO.

Quand TOUS aurei placé ces fleure Eur la table et cel au pied du lit, tous ferez un bon feu, mais de manier que cetle nuit la Qamnie ue flambe pas , et que le» cha écbauUeat eaiu éclairer. Vous me douneret la clef, |et irei TOUS concher.

Bntr» Cathtrine.

Notre mère est malade; ne vien»4u pas la «oir, Renio

Hélas ! je ne puis te cacher la vérité. J^ai reçu hier un . du duc, dans lequel il me disait que tu avais dà me p d'amour pour lui} cette leplure a fait bien du mal à Har

Cq»eBdaBl je ne t'avais pas parlé de cela. N'as-tu pas p dire que je n'étais pour rien là dedans?

CLIHERINE.

Je le lui ai dit. Pourquoi ta chambre est-elle aujourd'b belle e(en si bon étal ? je ne croyais pas que l'esprit d'ordr Ion majordome.

Le doè t'a donc écrit? Cela est singulier que je ne point au. Et , dia^noi , que penaes-tu de sa lettre ?

UTBEBinE. .

Ceqaej'en pense?

LOSENIO.

Oui , de la déclaration d'Ahiandre. Qu'en pense ce cceur innocent?

UTAERinB.

Que veux-tu que j'en pense 1

LDBENZO.

N'aa-tu pas été Dallée? un anieur qui fait Fenvie de

ISS LOHENZACCIO.

de femm«e! nn titre si beau à conquérir, la matlreg»e de. ..
Va-l'eD , Catherine, va dire k ma mère que je te aui». Sors d'ici.
Laiue-moi I

Catherine tort.

Par le ciel! quel hamnte de cire suis-je donc? Le vice, comme la robe de Déjanin*, s'est-il si profondément incorporé à mes fibres, que je ne puisse plus répondre de ma langue, et que l'air qui sort de mes lèrresse fasse rufflan malgré moi? J'allais corrompre Catherine ; je crois que je «orrompnis ma mère , si mon cerveau le prenait à tAche; car Dieu sait quelle corde et quel arc les dieux ont tendus dans ma l4le , et quelle force ont les Qèchcs qui en partent Si tous les hommes sont des parcelles d'un foyer immense, assurément l'être inconnu qui m'a pétri a laissé tomlier un tison au lieu d'une étincelle dans ce corps faible et chancelant. Je puis délibérer et choisir, mais non revenir sur mes pas quand j'ai choisi. o Dieu ! les jeunes gens à la mode ne se font-ils pas une gloire d'être vicieui , et les enfants qui sortent du collej ont-ils quelque chose de plus pressé que de se pervertir? Quel bourbier doit donc être l'espèce humaine qui se rue ainsi dans les tavernes avec des lèvres affamées de débauche, quand jnoi, qui n'ai voulu prendce qu'un masque pareil à leurs visages, et qui aiélé aux mauvais lieux avec une résoldtion inébranlable de rester pur. eous mes vêtements souillés , je ne puis ni me retrouver moi-même ni laver mes mains, même avec du sang 1 Pauvre Catherine I tu mourrais cependant , comme Louise Strozzî, ou tu le

laisserais tomber comme tant d'autres dans l'éternel abîme , si je n'étais pas là. o Alexandre I je ne suis pas dévot , mais je voudrais , en vérité , que tu Usées la prière avant de venir ce soir dans cette chambre. Catherine n'est-elle pas vertueuse, irréprochable? Combien faudrait-il pourtant de paroles pour faire de cette colombe ignorante la proie de. ce gladiateur aux poils roui? Quand je pense que j'ai failli parier! Que de iillee maudites par leurs pères rôdent au coin des bornes, ou regardent leur lêle rasée dans le miroir cassé d'une cellule, qui ont valu autant que Catherine, et qui ont écoulé ua ruffian moins babile qne moi I Eh bien I j'ai commis bien des crimes, et si ma vie est jamais dans la balance d'un juge quelconque , il ; aura d'un cdlé une montagne de sanglots; mais il y aura peut-être de l'autre une goutte de lait

i,CÜHl«^[c

pur tombée do sein de Catherine, et qui aura nourri d'honnêtes enfiaU.

/ { iort.

SCÈNE VI

Vau vallée ; nn aiHiv««t dam U fond.

Entrent PHILIPPE STROZZE «t dtiix moinu; de* noviet portent le cercueil de IiouUe; ilt le paient dam un tombeau.

Avant de la mettre dans son dernier lit, laisse-moi l'embrasser. Lorsqu'elle était couchée, c'est ainsi que Je me penchais sur elle pour lui donner le baiser du soir. Ses yeux mélancoliques

étaient ainsi fermés à demi; mais ils se rouvraient au premier rayon du soleil, comme dcui Qeurs d'azur; elle se levait doucement le sourire sur les lèvres , et elle venait rendre A son vieux père son baiser de la veille. Sa figure céleste rendait délicieui un moment bien triste, le réveil d'un homme fatigué de la vie. Un jour de plus, pensais-je en voyant l'aurore, un sillon de plus dans mon cbampl Hais alors j'apercevais ma fille, la vie m 'apparaissait sous la forme de sa beauté , et la clarté du jour était la bienvenue. On ferme le tombeau.

FIERBB FntOEZi , derrière la teine.

Par ici, v«iei par in.

FHILUFE.

Tu ne te lèveras plus de ta couche ; tu ne poseras pan tn pieds. DUS anr ce gaion pour revenir trouver ton père. O nu Louisel il n'y a que Dieu qui ait su qui tu étais, et moi, moi,

Ib sont cent à Sestino, qui arrivent du Piémont. Venei, Philippe, le temps des larmes est passé.

Enfant, sai»-tu ce que c'est que le temps des larmes?

Les bannis se taat rBsaemhlés à Sestino j il est temps do penser à la vengeance; mkrdions frandtemmat sut Florenoe

avec Dolre petite armée. Si nous pouTOOB arrêTer à propo» pendant la nuit et surprendre le» posles de la citadelle , tout est dit. Par le ciel ! j'élèverai à ma sœur un autre mausolée que celui-là.

Non pas moi; allez sans moi, mes amis.

PIERRE

Nous ne pouvons nous passer de vous; sachez-le , les coa- fédérés comptent sur votre nom; Francis 1^{er} lui-même attend de vous un mouvement en faveur de la liberté. 11 vous écrit comme au chef des républicains florentins; voilà aa

PH1UPPE ouvre la lettre.

Dis à celui qui t'a apporté cette lettre qu'il réponde ceci au roi de France : Le jour où Philippe portera les armes contre son pays, il sera devenu fou.

PIERRE

Quelle est celle nouvelle sentence?

Celle qui me convient.

Ainsi vous perdez la cause des bannis pour le plaisir de faire une phrase? Prenez garde , mon père , il ne s'agit ^ là d'un passage de Pline; réfléchissez avant de dire non.

PHILIPPE

Il y a soixante ans que Je sais ce que je devais répondre à la lettre du roi de France.

Cela passe toute idéal vous me forceriez A vou» dire de certaines choses. Venez avec nous , mon père , je veos en supplie. Lorsque j'allais chez les Pazzi , ne m'avez-vous pas dit : Emmène-moi? Cela élail-il différent alors?

Une oceaeioa, mon Dieu! ce\», une ousaàaii]

/(frappt_ U tombeau.

FIEERE.

Laissez-TouB fléchir.

PHiuprE.

Je n'ai pas une douleur ao)bilieus«; laiMe-moi «eut , j' awei dit.

Vieillard obslinël ÎDeiorabie faiseur de senlencesl serez cause de notre perte.

Tai»-loi, insolent! gorad'ieîl

PIEBIIS.

Je ne puis dire ce qui se passe en moi. AUeE où il plaira , nous agirons sans tous cette fois. Eh 1 mort de Ii il ne sera fOi dit que tout soit perdu faute d'un traducleii

UtOTt.

psiLtrpE.

Ton jour est venu, Philippel tout cela signifie que ton est venu.

/I MH-I.

SCÈNE VII

Ii« bcrd da l'Amo; un qaai. Os voit ose losgae fait

Mntrt LORENZO.

VnilA le soleil qui se couche; je n'ai pas de temps A pei et cependant toat ressemble ici k du temps perdu. Il frappi à una'fvete.

Holâl seijrneur Aiamanno! holài

ALAHANM , (ur ta terrant.

Qui est là? que me voulei-vou«?

LOREtlIO.

Je \ions vous avertir que le duc doit être tué celle i

Par qui doit être taé Alexandre?

Par Loremo de Hédicia.

C'est toi , Reniiiiaccio? Eh 1 entre donc souper a' vivants qal sont dans mon salpn.

Je n'ai pas le tempe; préparez'Toos k agir demain

Tu Teui tuer le duc, loi? Allons donc! tu as un coup de vin dans la tét«.

ttlOTt.

LOHEKZO, tetil.

Peut4tre que j'ai loH de leur dire que c'est moi qui tuerai Alexandre, car liiot le monde refuse de me croire.

Il frappt à une aatn porlt.

Holi I seigneur Pazzi ! bolà 1

PAZZi, juf ta (erroMi).

Qui m'appelle?

LOUEHEO.

Ja viens tous dire que le duc sera tué cette nuit; (âcbei d'agir demain pour la liberté de Florwce.

Qui doit tuer le duc?

Peu importe , agissez toujours , vous et vos amis. le ne puis TOUS dire le nom de l'homme.

Pizzi.

Tu «s fou, drdie, va-t'en au diable!

n tort.

LOBENZO , teul..

Il est clair que si je ne dis pas que c'est moi , ou me croira encore bien moins.

n frapp» à uns porlt.

Holà '. sçigneur Corsini !

SCÈNE VIil

Bntrmt PIERRE STROZZI st DEUX BANNIS.

Pourquoi? Montez à cbeval ce soir, et allei bride abattue à Sestioo ; j'j serai demaio matin. Diles que Philippe a rerusé, mais que Pierre De refuse pas.

Les confédérés veulent le nom de Philippe : nous ne ferons rien sans cela.

PIERRE

Le nom de famille de Philippe est le mime que te mien; dites que Strozzi viendra , cela suFQt.

PREHIER RINNI.

On me demandera lequel des Strozzi , et si je ne réponds pat Philippe, rien ne se fera.

Imbécile I fais ce qu'où te dit, et ue réponds que pour toimé-rae. Comment sais-tu d'avance que rien ne se fera?

PBEMIËB BIMHI.

Seigneur, il ne faut-pas maltraiter les geni.

i,CÜHl<^[c

164 liîRENZACCIO

F1ERRE

AtloDS , Dionle k cheval , et vs à SestiDo.

phemier BiMNR.

Ma foi, monsieur, mon cheval est fatigué; j'ai &U àwxie lienes dans ma nuil. Je n'ai pas envie Ae le seller à cette heure. PieniiB, Tu n'es qu'un sot.

A l'avtre banni.

Ailei-y, tous; vous tous y prendre* mieux.

Le camarade n'a pas tort pour ce qui regarde Philippe; il est certain que son nom ferait bien pour la cause.

PICBRE.

Lâche»] manants sans cœur! ce qui fait bien pour la cause, ce sont vos femmes et vos enfants qui meurent de faim, entendez-vous? Le nom de Philippe leur remplira la bouche, mais il ne leur remplira pas le ventre. Quels pourceaux êtes-

LE DEDXIÈME BANM.

Il est impossible de s'entendre avec un homme aussi grossier; allons-nous-en, camarade.

PIERRE

Va au diable, canaille! et dis à tes confédérés que s'ils ne veulent pas de moi, le roi de France en veut, lui; et qu'ils prennent garde qu'on ne me donne la main haute sur vous

Viens, camarade, allons souper; je suis, comme toi, épuisé de fatigue.

/Il l'oblige.

ACTE IV, SCÈNE IX

tueuse. — Pauvre fille! qui l'est mus le soleil, si elle ne l'est pas? Que ma mère mourût de tout cela , Toili ce qui pourrait arriver.

Ainti donc , voilà qui est fait. Patience t une heure est une heure, et l'horli^e vient de sonner. Si vous y tenet cependant! niais non, pourquoi? Emporte le flambeau ai tu veux; la première Tois qn'une Temme se donne , cela est tout simple. — Entrez donc , chau(Tez-vous donc un peu. — Oh ! mon Dieu, oui, pur caprice de jeune fille; et quel motif de croire à cemeurtre? Cela pourra les étonner, même Philippe.

Te voila,'toi, face livide?

La Itine parait.

Si les républicains étaient des hommes, quelle révolution demain dans la ville i Mais Pierre est un ambitieiii; les Ruceellai aeuls valent quelque chose. — Ah! les mots, les mata, les éternelles paroles ! S'il y a quelqu'un là-haut , il doit biim rire de nous Ions', cela est très-coniique , tré»«omique, vraiment. — o bavardage humain ! 6 grand tueur de corps morts! grand défoaceur de portes ouvertes! â hommes sans

Non! noni je n'emporterai pas la lumière. — firai droit au cœur; il se verra tuer.,. Sang du Christ! on se mellra demain aoi feDÔtrcs.

Pourvu qu'il n'ait pas imaginé quelque cuiraase nouvelle, quelque cotte de mailles. Maudite invention I Lutter avec Dieu et le diable, cela n'est rien; mais lutter avec des bouts de ferraille croisés les uns sur les autres par la main sale d'un armurier! Je

passerai le second pour entrer; il posera son épée là, — ou là , — oui, sur le caupé. — Quaiit à l'affaire du baudrier à rouler autour de la garde, cela est aisé. S'il pouvait lui prendre fantaisie de se coucher, voilà où serait le vrai moyen; couché, assis, ou debout? assis plutôt. Je commencerai par sortir ; Scoronconcolo est enfermé dans le cabinet. Alors nous venons, nous venons; je ne voudrais pourtant pas qu'il tournât le dos. J'irai à lui tout droit. Allons , la paii, la paii! l'heure va venir, — Il faut que j'aille dans quelque cabaret; je ne m'aperçois pas que je prends du froid , et je boirai une bouteille; — non, je ne veux pas boire. Où diable vais-je donc? les cabarets sont fermés.

Estdie bonne fille? — Oui, vraiment. — En cbemiie? —

Ohl non, non, je De le pense pas. — Pauvre Calheriuel que ma mère mourût de tout cela , ne serait triste. Et quand je lui aurais dit mou projet , qu'aurais-je pu y faire? au lieu de la couftoler, cela lui aurait fait dire : erime, crime, jusqu'à SOil dwnier soupier I Je De sais pourquoi je marche , je tombe de lawitnde.

fl l'iUltOit.

Pauvre Philippel uue liUe belle comme le jour; une seule fois je me suis assis près d'elle bous le marronnier ; ces petites mains blanches, comme cela travaillait! Que de journées j'ai passées, moi, assis sous les arbres! Ah! quelle tranquillité! quel horiion i Cafa^uolo I Jeannette était jolie , la petite fille du eoDcierge, en faisant sécher sa lessive. Comme elle chassait les chÉvres qui venaient marinier sur son linge étendu sur le gazoul la chèvre blanche rerenait toujonra , avec ae». grandes pat les menues.

Vnt horloge tonne.

Ah 1 ah! il faut que j'aille là-bas. — Bonsoir, mignon; eh! trinque donc avec Giomo, — Bon vin! Cela serait plaisant - qu'il lui vint à l'idée de me dire : Ta chambre es-elle retirée? entendra-t-on quelque chose du voisinage? Cela serait jJaisant; ah! on y a pourvu. Oui, cela serait drôle qu'il lui vînt cette idée !

Je me trompe d'heure; ce n'est que la demie. Quelle est donc cette lumière sous le portique dé l'église? on taille, on remue des pierres. Il paraît que ces hommes sont courageux avec tes pierres. Comme ils coupent I comme ils enfoncent! Ib font un cruciQi; avec quel courage ils le clouent! Je;voudrais voir que leur cadavre de marbre les prit tout d'un coup à la gorge.

Ëh bien? eh bien, quoi donc? j'ai des envies de danser qui sont incroyables. Je crois , si je m'y laissais aller , que je sauterais comme un moineau sur tous ces gros plâtras et snr toutes ces poulces. Eh , mignon , eh , mignon I mettez vw gants neu&, un plus bel habit que cela; tra la lai faites-TOUB beau , la mariée est belle. Hais, je vous le dis à l'uville,)Vfr nei garde à son petit couteau.

/ { tort m «ownmt.

SCÈNE X

I£ DUC. à«oup«r; GIOUO. — Enire le confinaï CI6o.

VoiiB toilà , cardinal 1 awayet-vouB donc , et prenex donc u

Preaei gordc ^ Loreoio , duc. [I a été demander ce soir h l'éreque de Hani la permission d'avoir des efaevaux de poste cette

nuît.

Cela ne se peut pas.

Je le liens de l'êiSque lui-même.

A11<HW donc! je tous dis que j'ai de bonnes raisons pour
«avoir que cela ne te peut pas.

He faire croire est peut-être impossible ; je remplis mon devoir en vous avertissant.

Quand cela sertit vrai , que voyez-vous d'effrayant A cela ? 11
va pent-être è Calagpuolo.

Ceqn'il y a d'effrayant, monseigneur, c'est qu'en passant sur la pince pour venir ici , je l'ai vu de mes yeui sauter sur des poutres et des pierres comme un fou. Je l'ai appelé, et, je suis forcé d'en convenir, son regard m'a fait peur. Soyec certain qu'il mûrit dans sa lête quelque projet pour cette nuit.

Et poorqucH ces projets me s«aient-ils dangereux ?

LE CiBDDUL.

Faut-il tout dire, même quand on parie d'un favori? Apprend qu'il a dit ce soir A deui personnes de ma connaissance , publiquement sur leur terrasse , qu'il vous tuerait celte nuit.

D,niz=rtNGoogle

Buvec donc un yeere de vId , cardinal. Eel-ce que vous ae UTei pas que Kenzo e<l ordinal remenl grk au coucher du Mieil?

EntTt lira Maurice.

BIHE HÂDBICE.

Altesse, déliez-vous do Lorenño. It a dit à trois de mes amis, ce
aoir, qu'il voulait vous tuer celle DUit.

LE DEC

El vous aussi, brave Haorice, vous croyei aux. faUes? je vous
croyais plus bomme que cela.

SIHE HADRICE.

Votre allesse sait si je m'effraye sans raisou. Ce que je dis , je
puis le prouver.

LE DUC

Asseyez-vous donc, et trînquei avec le cardinal; tons ne trou-
verez pas mauvais que j'aille à mes alTairPS. Eh bien I mignon ,
est-il déjà temps ?

Enlnt Lortiiio.

Il est minuit tout à l'heure.

LoBEN2O

Dépêchoss-noDs; votre belle est peutélre déji au rendei- Quels
gants faul-il 'prendre? ceux de guerre , ou ceux d'a-

Soil , je veux être un vert galant.

Ili Mirisnt.

Que dites-vous decela, cardinal?

LE CUDRJtL.

Que la volaille de Dieu se fait malgré les hommes.

SCÈME XI.

' Entrmi LE DUC cl LORENZO.

LE DUC

Je suis transi , — il fait vraiment^roid.

Il Ole ion épi«.

Eh bien 1 mignon , qu'est-ce que lu fais donc?

Je roule votre baudrier autour de votre épée , et je la mets sous votre chevet, 11 est bon d'avoir toujours une arme sous la main.

71 entortille U baudrier d» ttumière à empêcher l'épi» •de iOTtïT du /V>uiT«au.

Tu sais que je n'aime pas les bavardes , et il m'est revenu quela Catherine était une belle parleuse. Pour éviter les cod< versatioDS, j'aurais mis au lit. A propos, pourquoi donc as-tu lait dcmaniler de»«lievaux de poste à l'évêque de Harai ?

LOBENIO,

Pour aller voir mon frère , qui est très-malade , ï ce qu'il m'écrit.

Va donc chercher ta lante.

LOHENZO.

IHins UD iitstant-

nwrt.

Faire la cour 6 une femme qui vous répond oui lorsqu'on lui demande oui ou non , cela m'a toujours paru très-^ot , et tout k fait digne d'un Français. Aujourd'hui surtout que j'at M.upé comme trois moines, je serais incapables de dire seulement : a Mon cœur, ou mes chères entrailles , » à l'infaule d'Espagne. Je veux faire semblant de dormir; ce sera peutêtre cavalier, mais ce sera commode.

71 tt eouehe.

Lortnso rentre l'épie à la main.

17o LORENZACaO.

LORBilO.

Domm-Tous, seigneur t

nitfrappt.

LE DDC.

C'est tw , ReiiHi?

LOBEtOO.

Seigneur , n'en doutez paa.

Il \t frappt de noutwM.

Xntra Scvroiwmnlo.

SCOBONCOIfCOLO.

EaUe laitî

Regarde, ii m'a mordu au doigt. Je garderai jusqu'i la mort
oetle bague sauglante , inestimable diamant

aCOSONCONCOLO.

Ah I mon Dieu I c'est le duc de Florence I

LOREIfzO , l'amyant sur la fgnétn.

Que la nuit est belle que l'air du del est pur ! Respire, respire ,
cœur navré de joie 1

SCOHONCONCOLO.

Viens, maître, nous en avons trop fait; sauvon»-non8.

LO KENZO.

Que le vent du soir e«t doux est embaumé I comme les fleuni
des prairies s'eulr'ouventl o nature magnifique, A éterael reposl

SCOBOnCONCOLO.

Le voit Ta glacer sur Toire visage la sueur qui en découle. Ve-
nei, seigneur.

I.oBENIO

Ah ! Dieu de boulé 1 quel moment I

sconoNcONGOLO , à part.

Son âme se dilate sit^ulièrement. Quant à moi , je prendrai les devants.

n veut tortir.

LOBEHZO.

Allends, lire ces rideau. Maintenant, donne-moi la clef de cette chambre.

GCORONCOMCOLO.

Pourvu que les voisins n'aient rien entendu 1

LOBENZO.

Ne te souviens-tu pas qu'ils sont habitués A notre tapage?
Viens, partons. lUtortent.

D,niz=rtNGoOgle

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE I.

Ad palat* du dae.

EntTM VALORI, SIRE MAURICE «(GUICCIARDINI. DM
fouie dt eùurtiuMê circulml datu la loll* tt dam Ut mot-

SIBE MADHICE.

Giomo a'est pas revenu encore de Bon inewage; cela devient de plut en plus inquiétant.

Le \oiiib qui entre dans la salle.

Enin Giorno.

SUE HAimiCE.

Eh bieni qu'as-tu appris?

Rl«n4a~tout.

ntort.

eCICCIABDtICI.

Il De veut pas répondre; le cardinal Cibo est enfermé dans le cabinet du dae; c'est k lui seul que tes nouvelles arrivent.

B»tTt tin outrs ntettager.

Eh bien I le duc est-il retrouvé? sait-on ce qu'il est devenu?

LE MESSAOER.

Je ne sais pas.

Il entrt dam le coMnal.

Quel événeiwnt épouvantable , messieurs, que cette disparition I point de nonvelles du due] Ne disiei-vous pas, sire Hanrice, que vous Cavex vu hier soir? Il ne paraissait pas malade?

KeittTt Giorno,

GiOMO , à ii'rs Mavriat.

Je puis vous le dire b l'oreille, le duc est asBâBsinë.

SIBB IUUBICE.

ÂSMwiaél pa^quif où l'ivei-vous trouvé?

Où vous Qous aviez dit : — dans la chambre de Lorenro.

Aht sang dn diable! Le cardinal le sait-il?

Giono.

Oui,Eic«Ileii<!e.

Que décide-t-il? qu'y a-t-il A faire? Déjà le peuple se porte en foule vers le palais; toute celte hideuse affaire a transpiré; nous sommes morts si elle se confirmej on nous mas' sacrera.

Dei ValeU poWatif da lonruaux ptetni de vin et d» eomaiiblti pattent dan) le fond.

Que Higniflecela?Ta-t-ou faire des distributions au peuple? JTnfré un «ijfieur de la cour.

LE EErcNEUB.

Le duc est-il lisible , messieurs? Voili un cousin b moi , nouvellement arrivé d'Allemagne, que je désire présenter A son altesse; sojez assez bous pour le voir d'un œil làvorable.

GUICCIARDtNI.

Bépondez-luI, seigneur Valori ; je ne sais que lui 4in.

La salle se remplit A tout instant de ces complimenteurs du matin. Ils attendent tranquillement qu'en les admette.

On l'a enterré là?

Ha foi, oui, daus la sacristie. Que vonlei-iours ; si le peuple aprenait cette mort-IA, elle pourrait en causer bien d'autres. Lors-

qu'il en sera temps, on lui fera des obsèques publiques. En attendant, nous l'avons emporté dans un tapis.

Qu'allons-nous devenir ?

Coogic

ACTE V, SCENE I

FLUSiEuu gnsNEDiiB t'approchinl.

Noua Kra-t-il bieolAt permis de préwateruoa devoirs kton altesse? qu'en peDBei-vous , tuMsieurs?

Etttn là cardinal Cibo, Oui, meMienrs , toub pourrez entrer dans uoe heure OQ deux; le duc a passé la nuit à une mascarade, et il rqHMe dads «e moment.

Da vaUlt ivêpendmt det domino* aux croitiet.

Retirons- DO us ; le duc est encore couché. Il a passé la nuit au bal.

Lei eourtitam le rtlirent. Entrant les Huit.

ondeuLt ilrgi mciallo.

Voilà qui est admirable; mais qu'y a-t-il de fait? Le duc est mort; il tant en élire un autre, et cela le plus vite possible. Si nous n'avons pas un duc ce soir ou demain, c'eu est fait de nous. Le peuple est en ce moBient comme l'eau qui va bouillir.

Pourquoi? il n'est pas le premier par les droite du sang.

icciiraou.

Si nous prenions le cardinal?

SIRE HIVRICE.

Plaisantec-vouB ?

mCCBLUl.

Pourquoi, en effet, ne prendriez-vous pas le cardinal, vous qui le laissez, au mépris de toutes les lois, se déclarer seul juge «n cette affaire ?

VKTTOBI.

C'est un homme capable de la bien diriger.

174 LORENZACCfO.

BBCCELUl.

Qti'il «e tmàe donner l'ordre à pape.

TMTObI.

C'est ce qu'il a dit ; le pape a employé l'ambassadeur par un courrier que le cardinal a fait partir dans la nuit.

HCCCEtLli.

Vous voulez dire par un oiseau, sans doute; car un courrier commence par prendre le temps d'aller, avant d'avoir celui de revenir. Nous traite-t-on comme des enfants? çaMguni , l'approchant.

Messieurs, si vous m'en croyez", voilà ce que nous ferons : nous
élirons duc de Florence mon fils naturel Julien. bdccllaI.

Bravo ! un enfant de cinq ans! N'a-t-il pas cinq ans ,
Canigiani?

GDICCIWDINI , bat.

Ne voyez-vous pas le personnage? c'est le cardinal qui lui met
dans la tête cette sottise proposition ; Cibosera le régent, et l'enfant
mangerait des gâteaux.

BVCCELUÎ.

Cela est honteux ; je sors de cette salle , si on ; tient de pareils
discours.

Messieurs, le cardinal vient d'écrire à Côme de Médicis.

Les nuit.

Sans nous consulter?

CORSI

Le cardinal a écrit pareillement à Pise , à Arezzo , et à Pistoie, aux
commandants militaires. Jacques de Médicis sera demain ici avec
le plus de monde possible; Alexandre Vitelli est déjà dans la for-
teresse avec la garnison entière. Quant à Lorenzino , il est parti
trois courriers pour le joindre.

Qu'il se fasse duc tout de suite , votre cardinal ; cela sera plus
bientôt fait.

Il m'est ordonné de vous prier de mettre au «mi l'élection de
Côme de Médicis , sous le titre provisoire de gouverneur de la ré-
publique florentine.

ACTE V, SCÈNE I. 1T

ciOHO , à du volsti qui finuemnt la talU. Répandez du sable au-
tour de la porte , et D'épai^Dei pas le vin plus que le reste.

RUCGELUJ.

Pauvre peuptel quel badaud on Tait de loil

Allons , messieurs , aux voix. Voici vos billets.

CAME est en effet le premier en droit après Alexandre; c'est
son ptim proche parent.

icaAitJOLi.

Quel homme est-ce? je le connais fort peu.

C'est le mdlleur prince du monde.

oDicaiHDiNi.

Hé, hé, pas tout à fait cela. Si tous disiez le plus diffus et le
plus poli des priuces , ce serait plus vrai.

SIRE VIDRIGE.

Voa voix , seigneurs.

HncCELLAi.

Je m'oppose à ce vote formdlement, et au nom de tons les citoyens.

vFrroHi.

Pourquoi f

KCtXELLld.

Il ne faut plus à la république ni princes, ni ducs, ni aeigoeuTs; TMcî inon vote.

H montré ion biStt blanc.

Votre voit n'est qu'une voii. Nous nous passeroDS de tous.

BOCELLAĬ.

Adieu donc; jem'en lave les mains.

GDicaiRDini , courant aprit lui.

Eh t mon Dieu , Palla , vous êtes trop violent.

RtICCELLAĬ.

Laiesei-moi', j'ai soixante-deux ans passés; ai nù vous ne pouvez pas me faire grand mal désormais.

n diplit les bilMa jetés dan* vn bonnet. Il ; a unammité. Le courrier est-il parti pour Trebbio ?

Oui, Excellence. CAME sera ici dans la inatiDéede demaia, ■ moias qu'il ne refuse.

VETTomì.

Pourquoi refuserait-il î

Ah I mon Dieu ! s'il allait refuser, que dev iendrions-BOUSÎ
quinie lieues A faire d'ici à Trebbio pour tronver Cdme, et autaot
pour revenir, ce serait une journée de perdue. Nous aurioDBdd
choisir quelqu'un qui fût plus près de nous.

Que voulei- vous? notre vote est fait, et il est probable qu'il ac-
ceptera. Toul cela est étourdiwBnt.

Ibamlml.

SCËNE 11.

A VoiM».

t-HILlf PE STaOZZI dans ton eMntt.

J*en étais sûr. — Pierre est eu correspondance avec le roi , de
France; le voilà à la lête d'une espèce d'armée, et prêt k mettrele-
bouï^B feu et A sang. C'est donc U ce qu'aura lait ce pauvre nom
deStrom, qu'on a respecté si longtempsi il aura produit un rebelle
et deux ou trois massacres. o ma Louisel tu dors en paiisous le-
gaion; l'oubli du monde entier est autour de toi , cooime ^ toi , au
fond de la trisle vallée où je l'ai laissée.

On frappe à la porta.

Enlrei.

Entre Lorenta.

LOBENZO.

Phili]^] je t'apporte le plus beau joyau de ta couraoae.

Qu'esl-oea,,o lu jettes là? une el^?

LOBBIUO.

Celle clef ouvre ma diambre, et dans nu chtmiMV est
Alexandre de Médicn, morldeJa main que voilà.

Vraiment 1 Trainrent I cela est incroyable.

Crois-le u lu veux. Tu le saura» par d'autres que par moi.

PHiuPFE , prenani la eltf.

Aleiandre est mort I cela etUil posaiMef

LOKENIO.

Que dirais-tu , si les républicains t'afTraient d'être doc h si •
place?

tHIUFFE.

Jeid'usef«is,nionanii.

Vraiment I vraiment I cela e»t incniyable.

Pourquoi? cela est loui simple pour moi.

LOKEMO.

Comme pour moi de tuer Alexandre. Pourquoi ne v«ui-la pas
me croira?

PHILIPPE

o notre nouveau Bruluil je te crois et je t'embrane. La liberté
est donc sauvée 1 Oui, je le crois, tu es tel que tu me l'as dit. Do-
noe-moi ta main. Le duc est mort I ah I il n'y a pas debainedans
ma joie; il n'ya que l'amour le pins pur, le plus sacré pour la pai-
rie ; j'en prenije Dieu à témoin.

LOHENZO.

Allons, calme-toi; il n'y a rien de »auvé que moi , qui ai les reins brisés par les chevaux de l'évêque de Marzi.

PHILIPPE.

N'as-tu pas averti nos amis? n'ont-iU pas l'épée à la main à l'heure qu'il est?

Je les ai averlis ; j'ai frappé k toutes les portes républicaines avec la conslance d'un frère quêteur ; je leur ai dit de frotter leurs épées; qu'Alexandre serait mort quand iU s'éveilleraient. Je pense qu'à l'heure qu'il est ils se sont éveillés plus d'une fois,et rendormis à l'avenant. Hais, eavérilé,jo ne pense pas autre cliose.

A tout le moade; Je l'aurai» dit, je crois, à la lune, tant j'étais sûr de n'être pas écouté.

FHIUPPE.

Comment l'entends-tu?

LaREnzo.

J'enlends i]u'ila ont haussé les épaules , et qu'ils sont retournés à leurs dinera , A leurs cornets et à leurs femmes.

PBILIPPE.

Tu ne leur as donc pa» expliqué l'affaire ?

LOBEIfXO.

Que diantre voulei-vous que j'eipliqae? cro;«i-Tous que j'eusse une heure A perdre avec diacun d'eux? Je leur ai dit ; Préparez-Toas ; et j'ai lait mon coup.

PBiLipre.

Et tu crois que les Pazd ne font rien? qu'an sais-tu? Tu n'as pas de nouvelles depuis ton départ, et il ; a plusieurs jours que tu es en route.

IGdi de temps A autre , quand ils ont le gosier sec.

Tu soutiens la gageure ; ne m'as-tu pas voulu parier ce que tu me dis là? sois tranquille ; j'ai meilleure espérance.

Je suis tranquille , frins que je ne puis dire.

PHILIPPE

Pourquoi n'es-tu pas sorti , la tête du -duc à la main? le peuple t'aurait suivi comme son sauveur et son dieu.

LORGKZO.

Tai laissé le cerf aux chiens; qu'ils basent eux-mêmes la ' curée.

PHILIPPE

Tu aurais déifié tes hommes, si tu ne les m[^]aisais.

LOVEHZO.

Je ne les méprise point ; je les connais. Je suis très-persuadé qu'il y en a l^règ-pci> ^^ très.méchants , beaucoup de Uehes,

et un grand nombre d'indifférents. Il y en a au«si de féroce comme les habitants de Pislöie , qui ont trouvé dans cette affaire une petite occasion d'égorger tous leurs chanceliers plein midi, au milieu des rues. J'ai appris cela il n'y a pas une heure.

PBIUPPE.

Je anis plein de joie et d'espoir; le cœur me bat mal

Puisque tu n'en sais rien , pourquoi en paHes-tu ainsi ? Bnré-
menl tous les hommes ne sont pas capables de grau choses , mais
tous sont sensibles aux grandes dioees : niet l'histoire dn monde
entier? Il faut sans doute une étinc pour allomer une forêt ; mais
l'étincelle peut sortir d'un c iou, et la forêt prend feu. C'est aiusi
que l'éclair d'une » épée peut illuminer tout un siècle.

Je ne nie pas l'histoire; mais je n'y étais pas.

Laisse-moi t'appeler Brutus ; si je suis un rérer , laissece rére-
là. O mes amis , mes compalriotes! voua pouvex 1 un beau lit de
mort au vieux Strozzi , si voua voulez I

Pourquoi ouvrez-vous la fenêtre?

Ne vois-tu pas sur cette roule u étrier! Mon Brutus! mon
grand Lorenzol la liberté est < le ciel ; je la sens , je la respire,

Philippe I Philippe 1 point de cela; fermez votre (éoi toutes ces
paroles me font mal.

PHIUPPE.

Il me semble qu'il y a un attroupement dans la rue crieur lit
une proclamation. Holà , Jeani allez acheter U pierdeoecrieur.

LOBENZO.

a Dieu! ADieul

IgO IX>HENZACC1o.

FHII.UPE.

Tu dcieie pile comme un mort Qu'as-tu donc?

ffai-iu rieu entendu?

Vn domeiliqu tntre, apportant la prottamation.

PHILIPPE

Non; lis donc un peu ce papier, qu'on criait dsn» la rue.

LOBENIO, lifonf.

1 A louthonioie , noble ou roturier , <]ui tuera Lorenzo de

a Hédicis, battre à la patrie et assoBsin de «on maître , en

■ quelque lieu et de quelque manière que ee soit , sur toute la

• Burface de l'Italie , il est promis par le conaeil des Huit à

■ Florence: l'quatremille florinsd'orBausaucunerelenue; 1)•

une rente décent florins d'orpar an , pour lui durant m k vie, et
ses héritiers en ligne directe après sa mort; 3° la

> permission d'exercer toutes les magistraturM , de posséder

> tous les bénéOees et privilèges de l'État, malgré sa naissance

• s^ti est rolurier; A" grlces perpétuelles pour toutes
sesifanies,

• passées et futures, ordinaires et extraordinaires. •

Signé de la main des Huit.

Eh bien , Philippe I vous ne vonlif.paa croire lout à l'heure
que j'avais tué Alexandre? Vous voyes bien que je l'ai tué.

PHIUPPE.

Silence! quelqu'un monte l'escalier. Cache-toi dans cette diambre.

Ht torteM.

ACTE V, SCÈNE IV

Ih para is8enl bien raccommodés. J'ai tru letvt

La perle dn marU, en vérité 1 Avaler ainsi une couleuvre aussi longue que l'Arno , cela s'appelle avoir l'eslomac bnii.

PBEHIEn GENTILHOMMi:.

le sais que cela fait parler , — cependant je ne te conseillerais pas d'aller lui en parler à lui-même ; il est de la pi'cniière forc k toutes les armes, et les faiseurs de calembours craignent l'odeur de son jardin.

DEOXIËIIE CENTILHOVHE. Si c'est un original , il n'y s rien h dire.

Ih tarUnl.

Une aDb«rg«.

Elurent PIERRE STROZZI tt UI4 UESSAOlott. , PIERHE.

Ce sont SCS propres paroles?

LE HESSICER.

Oui , Excellence; les paroles du roi lui-même.

PIERRE

C'est bon.

Lt mtsiagtr tort.

Le roi de France protégeant la liberté de l'Italie, c'est justement comme un voleur protégeant contre un autre voleur une jolie femme en voyage. 11 la d^end jusqu'à ce qu'il la viole. Quoiqu'il en soit, une roule s'ouvre devant moi, sur laquelle il y a plus de bons grains que de poussière. Maudit Eoit ce Loreuzaccio, qui s'avise de devenir quelque chose! M,1 vengeance m'a glissé entre les doigts comme un oiseau effarouché; je ne puis plus rien imaginer ici qui soit digne de moi. Allons làire une attaque tignureuse au bourg , cl puis laissons LA CCS femmelles qui ne pensent qu'au nom de mon père, et

1B7 I,0RENZACC10.

qui me toisent toute la journée pour cberchei' par où je lui ressemble. Je suis né pour autre chose que pour faire ua chef de bandito.

SCÈNE V

Vos place. — Tlorciiee.

L'ORFÈVRE •< i.£ UAKCIAND DE SOIE , auii.

LE MABCHiND.

Observei lûea ce quejedisî faites a tleuUon à mes paroles. Le feu duc Alexandre a été tué l'aa 1536, qui est bien l'anu^ où nous sommes. Suivei-moi toujours. Il a doue été lue l'ao 1236} voilà qui est fait. Il avait viagt-sii aus; remarquezvous cela? Hais ce n'est encore rien; il avait donc viugt-sii ans , bon. Il est mort le 6 du mois ; ab ! ah ! sevicz-vous ceci ? n'est-ce pas justement le 6 qu'il est mort? Ecoutez maintenant. Il est mort à six beures de le nuit. Qu'en peu»ez-vous, père Hondclla? voilà de l'extraordinaire, ou je ne m'f connais pas. H est donc mort à six heures de la nuit. Paii! ne dites rien encore. Il avait sii blessures. Eh bien I cela vous frappel-ilà présent? Il avait six blessures, à six heures de la nuit, le 6 du mois , è l'âge de vingt-six aua , l'an 1S36. Haînlenant, un seul auÀ. Il avait régné six ans.

l'obfbvhe.

Quel galimatias me faites-vous là, voisin?

Comment I comment I vous êtes doue absolument incapable de calculer? vous ne voyez pas ce qui résulte de ces combinaisons Bumaturelle)! que j'ai l'honnenr de vous expliquer?

L'OBFÉVHI!.

Non , en vérité, je ne vois pas ce qui en résulte.

LE NÂBCBIND.

Vous ne le voyez pas? est-ce possible, voisin, que vous ne levofieipas?

Je ne vois pas qu'il en résulte la moindre des choses. — A quoi cela peut^l nous être utile?

LE LUBCHÂNI».

lien résulte que six Six <»it concouru fl la mort d'Aleuodre.

Dinlz-MNGoOgle

ACTE V, SCÈNE V

Chut! ue répétez pas ceci comme venant de moi. Vous savex tfae je passe pour un homme sage et circonspect ; ne me failfs point de tort, au nom de lous les saints! La chose est plus grave qu'on ne pense; je vous la dis comme i un ami.

Allez vous proraeoer; je suis un homme vieux, mais pas encore une vieille femme. Le CAMc arrive aujourd'hui , voilà ce qui résulte le plus clairement àe notre affaire ; il nous est poussé un beau dévideur de paroles dans votre nuit de sii Six. Ah ! mort de ma vie ! cela ne fait-il pas honte ! Mes ouvriers, Toisin, lea derniers de mes ouvriers, frappaient avec leur» instruments sur leurs tables, en voyant passer Hes Huit, et ils leur criaient : u Si vous ne savez ni ne pouvez agir, appolei- Dous , qui agirons. ■

I) n'y a pas que leâ vôtres qui aient crié; c'est un vaearme de paroles daus la ville comme je n'en ai jamais enlendti , même par oui-dire.

l'orfèvre.

On demande les boules; les uus courent après les soldais, les autres après le vin qu'on distribue , et ils s'en remplissent la bouche et la cervelle , afin de perdre le peu de sens commun et de bonnes paroles qui pourraient leur rester.

H y en a qui voulaient rétablir le conseil , et élire librement UD gonfalonier, comme jadis.

l'OBFBVBE.

Il y en a qui voulaient , comme vous dites ; mais il n'y en a pas qui aient agi. Tout vieux que je suis, j'ai été au Harché- Neuf, moi , et j'ai reçu dans la jambe un bon coup de hallebarde , parce que je demandais les boules. Pas une âme n'est veiiunb mon secours. Les étudiants seuls se sont montrés.

Je le crois bien. Sbvgez-vous ce qu'on dit, voisin? On dit que le provédileur , Roberlo Corsini , est allé hier soir à l'assemblée des républicains, au palais Salviati. l'oiifévhe.

Itien n'est plus vrai ; il a offert de livrer la forteresse aux amis de là liberté, avec les provisions, les clefe, et tout le

D,niz=rtNGoogle

EliU'a fait, voit de haule juslice.

Ah bien oui! on a bi-aillé, bu du vin sucré , et cane des caiT-caui; mais la propositiou de ce brave homme n'a seule' meut pas été éi-outéo. Comme on D'oaait pas laire ce qu'il voulait, on a dit qu'on doutait de lui, et qu'on le soupçonnai! de raussrté dans ses onres. Mille millions de diables! que j'enrajpp ! Tonei , voilà !es courriers de Trebbio qui arrivent; Came n'est pas loin d'ici. Bon-soir, voisin, le sang mo démange I il Tau Lque j'aille au palais.

Il tort.

Il sort. Entre un précepteur avte l» pHU S<UviMi, el un aulre acee le pllil Slrosxi.

IB PnEMIEH PRÉCEPTEUR.

Sapientiaime doctoT , comment se porle votre seigneurie î Le trésor de votre précieuse sanlé est-il dans une assiette régiitire , et voire équilibre se maintient-il convenable par ce» lempi^trs où nous voilà ?

LE DEUKIÈNE PnÊCEFTEUR.

C'est chose grave, seigneur docteur , qu'une rencontre aussi érudite et aussi fleurie que la vôtre, sur cette terre soucieuse et léiardéc. Souïrei que je presse cette main gigantesque , d'où sont sortis les chefs-d'œuvre de notre langue. Avouei-le, vous avez fait depuis peu un sonnet.

Canaille deStrom que tu esl

LE PETIT STROZZI

Ton père a été rossé , Salviati.

LE PREMIEn PRÉCEPTEDn.

Ce pauvre ébat de notre muse serait-il allé jusqu'à vous , qui êtes homme d'art si consciencieux , si large et si austère? Des yeux comme les >dtres, qui remuent des horizons si dentelés, si phoxphorecents , auraient-ils consenti ii s'occuper des fumées peut-être bizarres et osOes d'une imagination chatoyante?

OUI Bî vous ainiez l'art, e.l si tous noua aimez, de grâce , \otrc «onnet. La tille ne s'occupe iji sonuet.

LE PHUIER PRÉCEPTEUR.

Vous serez peut-être étonné que moi , qui ai cot cbaDier la monarchie en quelque sorte, je seml chanter la république.

Ne me donne pas ile coups de pied , Strozzi.

LE PETIT STROZZr.

Tiens , chien de Salviali , en voilà encore deux .

Chaulani la liberté, qui rtBFUrrll ptai Ipi^... LE PETIT SALVUTI.

Faites donc finir ce pmin-1à, monsieur; c'eel jairel. Tous les Str«zzi sont des cuupe-jairets.

LE DEUXIÈME PRÉCEPTEUR

Allons, petit, tiens-toi tranquille.

LE^ETIT STBOIZt.

Tu ; reviens en sournois 1 tiens, canaille, par père, et dis-lui qu'il le mette avec l'estafilade qn i Pierre Strozzi, empoisonneur que tu esl Vous empoisonneurs.

U: PREmER PRÉCEPTEUR.

Veui-tnle taire, polisson)

llUfn

LE PETIT İTROZZI.

Aye! aye! il m'a frappé.

LE FREMIEH PRÉCEPTEUR,
ChaniDriKli llbrrit, qui retlevli plu) Iprc,
Ayel aye! il mia écnrché l'oreille.

LE DEDXiÈaiE PBÉCEPTEDR.
Vous aveï frappé trop fort, mon ami.
La petit Stnan roue te petit Salviati.

LE PREMIER PBÉCRPTEDH.
Kli liifn! qii'est-re » dire?

LOIIENZACCH).

Continu Atec pi

Lu

je* 'tnfc
en supplie.

PREHIEB PHÉrfFTEDR
ces enfsDU np cesseot »»or(ertlw»ie6<<tont
pas de se battre il) IM tuivtnt.

L'ÉTUDIANT

Venge-moi , Kubcrlo, et console ma mère!

tft étudianii attaquent U* ioldal* ; iU sortent en i« Èallanl.

SCKNE VII.

Tcniie. — Im cabinet de Strotxi.

£nlr«nf PHILIPPE «(LOHENZO, t«nan(une feltrv.

VoiU une lettre qui m'apprend que ma mère est morte. Ir'eoel donc faire un tour de priMnenade , Philippe.

iz^mnCqU'^Ic

ACTE V, SCENE Vil

PRILUPE.

Je TOUS en BiippUe , moD ami , ue leolez pas ta destinée. Vous allei et venei conlinuellement, comme si cette proclamalion de mort n'eielaîl pas contre vous.

Au moment où j'allais tuer Clément Vil , ma tcle a été mise A.-prii à Rome; il est naturel qu'elle le soit dans toute l'Italie, aujourd'hui que j'ai tué Alexandre- si je sortais de l'Italie, je serais bientôt sonné à son de trompe dans toute l'Europe , et à ma mort, le bon Dieu ne manquera pas de Taire placarder ma condamnation étemelle dans tons les carrefours de l'immensité.

uil ; vous n'êtes pas changé,

Non , en férlé ; je porte les mêmes habits , je marche toujours sur mes jambes , et je bâille avec ma bouche ; il n'y a de changé

en moi qu'une misère : c'est que je suis plus creui et plus vide qu'une statue de fer-blanc.

Parlons ensemble; redevenez un homme; vous avez benucoup fait, mais vous êtes jeune.

Je suis plus vieui que le bisaieul de Saturne ; je vous en prie , venez faire un tour de promenade.

' J'en conviens; que les républicains n'aient rien fait A Florence , c'est là un grand travers de ma part. Qu'une centaine déjeunes étudiants, braves et déterminés, se soient fait masaacrer en vain; que CAME , un planteur de chou:(, ait été élu à l'unanimité; oh ! je l'avoue , je l'avoue, ce sont là des travers impardonnables , et qui me font le plus grand tort.

Ne raisonnons point sur un événeienien qui n'est pas achevé. L'important est de sortir d'Italie; vous n'avci point encore fini sur la terre. ,-- i

I l,.;l,J^ntH>«^IC

JolaJs une

N'avez-vous|HBétéheari.'ui autrement que par ce meuriref Quand vnus ne devriei faire désormais qu'un honnête hoiuine, qu'un artiste, pourquoi Toudriez-vous inourif?

Je ne puis que vous répéter mes propres paroles : Philippe, j'ai été honnête. Pent-êti'e le rdeviendrais-je sans l'ennui qui me prend. J'aime encore le vin et tes femmes ; c'est assez , il ost vrai , pour faire de moi un débauché , mais ce n'est pas ussoz pour me donner envie de l'être. Sortons, je vous en prie.

Tu le feras tuer dans toutes ces promenades.

Cela m'amuse de les voir. La récompense est si grosse , qu'elle
irs rend presque couraieui. Hier, un grand gaillard 4 jambfs
nues m'a suivi un gros quari d'heure an bord de l'can, sans pou-
voir se déterminer b m' assommer. }je pauvre homme portail
Une espèce de coûleau Jon|; cnmine une broche; il le l'egardait
d'un air si penaud qu'il me faisait pitié; c'était peutêtre un père
de famille qui mourait de faim.

o Lorenzol Lorenzol ton cœur est tr^-malade; c'était sans
doute un honnête homme : pourquoi attribuer à la lâcheté du
peuple le respect pour les malheureux?

Il faut que je le fasse suivre par quelqu'un de mes gens. Holà !
Jean ! Pippol holà!

Entn un domatiquet.

Prenez une épée, vous et un autre de vos camarades, et tenef-
vous à une distance convenable ilu seigneur Ijorenio , de manière
à pouvoir le secnurer si on l'attaque.

..Cookie

ACTE V, SCÈNE Vm. fSO

Oui , monseigneur.

Bntrt Pippo.

Monseigneur, i^orenzo est mort. Ua homme était caché der-
rière la porte, qui l'a frappé par derrière comme il sortait.

FHILIPPE.

Courons vite ; il n'est peut-être que blessé.

Wppo.

Ne volez-vous pas tout ce monde? Le peuple s'est jeté sur lui.
Dieu de miséricorde ! on le pousse dans la lagune.

Quelle horreur ! quelle horreur ! Eh quoi ! pas même un tombeau ?

Ftitenoe. — La grande place) dca tribus) publiée* aont
TSimpliai da monde.

Du g«ni du peuple courent de tout côté».

Les boules ! les boules ! Il est duc, duc ; les boules ! il est

LES SOLDATS

Gare,, canaille !

LE unniMil ciBO , lui une entrée, à Corne de Médici.

Seigneur, vous êtes duc de Florence. Avant de recevoir de mes
mains la couronne que le pape et César m'ont confiée de vous
confier, il m'est ordonné de vous faire jurer quatre choses.

Lesquelles, cardinal ?

Faire la justice sans restriction ; ne jamais rien lâcher contre
l'autorité de Charles-Quint ; venger la mort d'Alenandre-, et bien
traiter le seigneur Jules et la signora Julia , ses enfants naturels.

Comme faut-il que je prononce ce serment ?

■...■i,CÙHl«^[c

f»o LOKENZACCIO, ACTE V, SCÈNE VHI.

LE CARDINAL

Sur l'Étangite.

Il lui préitntê l'Évangile.

Je le jure à Dieu et à vous, cardinal. Hainlçoanldonnez-

Ilt t'avacent vert U ptupU. On ttill»nd C6m» parler dam
l'éloignamtnt.

cAme.

H Trèeuoblescllrès-puissaals eeigneurs, ■ Le remerciement que
j« ïeui faire A ïos lr£s-illuslr» el tré»^acieuses seigneuries ,
pour le bieufait si haut que je leur doia , n'est pas autre que l'en-
gagement qui m'est bien doni , à moi si jeune c«mme je suis,
d'avoir toujours devant les yeui , en même temps que la crainte
de Dieu , l'honaéteté et la justice , et le dessein de u'ofTeuser per-
sone , ni dans les biens ni dan» rbonueur, et, quant au gouver-
nement des alTaires, de De jamais m'écarter du conseil et du ju-
gement des Irès-prudentés et Irès-judicieuses seigneuries aoi-
quelies je m'offre en l«ut, et recommande bien dévotemenl. «

B LOR^ZACcO.

iz=rtNGoo«^lc

PERSONNAGES

SCÈNE I

Une r<>« devant 1« nuiiiOD de Claudia.

Ha belle dame, puis-je tous dire un mot? Que me voulet-Tou»?

Un jeune homme de cette ville est éperdument amoureux de vous; depuis ud mois entier, il cherche va ioemeni l'occasion de TOUS l'apprendre ; sou nom est Cœlio ; il est d'une noble famille et d'une (igure distinguée. MiRiAinie.

En voilà awesE. Dites b celui qui vous envoie qu'il perd son temps et sa peiue, et que s'il a l'audace de me faire entendre une seconde fois mi pareil laoeage, j'en instruirai

Ella sort.

coEUO , snfrant.

Eh bien , CiuU , qu'a4-eUe dit?

i.CÛHl'^lc

Plus dévole el plus orgueilleuse que jamais. Elle initiraira son mari, dit-die, si on la poui-suit plus longtemps.

Ah ! malheureux que je suis, je n'ai plus qu'A mourir. Ah! la plus cruelle de toutes les femmes 1 Et que me conseil 1rs -lu , Ciu-ta, quelle ressource puis-je encore trouver?

Je vous conseille d'abord de sorUr d'ici , car void son mari qui la suit,

III lOTitnt.

Entrent Claudio et Tibia,

r.LADDIO.

Es-tu mon Adèle serviteur, mon valet de chambre dévoué? Apprends que j'ai à me venger d'un outrage.

Moi-même , puisque ces impudentes guitares n<' cessent de ^murmurer sous les fenêtres de ma femme. Mai» , patience ! tout n'est pas fini. — Écoute un peu de ce côté-ci : voilà du monde qui pourrait nous entendre. Tu m'iras chei-chér ce soir le spadassin que je l'ai dit.

Pourquoi faire î

CLAUDIO

Je crois que Marianne a des amants.

Voua croyez , monsieur ?

CLADDIO.

Oui ; il y a autour de ma maison une odeur d'amants ; personne ne passe naturellement devant ma porte; ii y pleut des guitares et des entremetteuses.

CLADDIO.

an ; mais je puis poster un homme derru're la poter ,e débar-rasser du premier qui entrera.

ACTE I, SCÈNE I

TIBIA

Fi! votre femme n'a pas d'amants. — C'est comme si vous disiez que j'ai des maîtresses.

Pourquoi n'en aurais-tu pas, Tibia? Tu es fort laide, mais tu as beaucoup d'esprit.

Regarde, Tibia, tu en conviens toi-même il n'en faut plus douter, et mon déshonneur est public.

TIBIA

Pourquoi public?

CLAUDIO.

Je le dis qu'il est public.

Mais, monsieur, votre femme passe pour un dragon de vertu dans toute la ville; elle ne voit personne, elle ne sort de chez elle que pour aller à la messe.

Laisse-moi dire. — Je ne me sens pas déshonoré, après tous les cadeaux qu'elle a reçus de moi. — Oui, Tibia, je machinais en ce moment une épouvantable trame, et me sens prêt à mourir de douleur.

Oh! que non.'

Quand je te dis quelque chose, tu me ferais plaisir de le lui confier.

coELio, rtiUrant.

Malheur è celui qui, au milieu de la jeunesse , s'abandonne à un amour sans espoir I Malheur à celui qui se livre <i une douce rêverie, avant de savoir où sa chimère le mène , et s'il peut être payé de retour! Mollement couché dans une barque, il s'éloigne peu à peu de la rive; il aperçoit au loin des plaines enchantées , de vertes prairies et le mirage léger de «on Eldorado. Les vents l'entraînent en silence, et quand la réalité le i-éveille , il est aussi loin du but où il Mspire que di-

,aV);(lc

iS4 LES CAPRICES DE MAHIANNE.

rivage qu'il a quille; il ne peulplug ni poursuivre m route m
revenir aur ses pas.

On entend un bruit-d'itulrumtntt.

Quelle esl celte mascarade? N'est-ce pas Octave que j'aperçois
?

Entre Octave.

OITAVE.

Commealseporle, mon bon monsieur , cette gracieuse
mélancolie?

Octave ! 6 fou que tu es ! tu as un pied de rouge sur les joucs
D'où le vient cet accoutrement? N'as-lu pas de houle en plein jour
?

o Coeliol Tuu que tu es! tu as un pied de blanc sur les joues! —
D'où te vient ce large babil noir? N'as-tu pas de honte en plein
caï'naval?

cmtio.

Quelle vie que la tienne! Ou tu es gris, ou je le suis moi-même.

Ou tu es amoureux, ou je le suis moi-même.

Plus que jamais de la belle Marianne.

Plus que jamais du vin de Chypre.

J'allais chez toi quand je t'ai rencontré.

Et moi aussi j'allais chez moi. Comment se porte ma maison?
il y a huit jours que je ne l'ai vue.

J'ai un service à te demander.

Parle, Coelio, mon cher enfant. Veux-tu de Targent? je n'en ai
plus. Veux-tu des conseils? je suis ivre. Veux-tu mon épée, voilà
une bague d'arlequin. Parle, parle, dispose de moi.

Combien de temps cela durera-t-il? Huit jours hors de chez
toi! Tu le tueras, Octave.

iz=rtNGoo«^[c

ACTE I, SCÈNE I

Jamais de ma propre main, mon ami, jamais; j'aime mieux
mourir que d'attenter à mes jours.

Et n'est-ce pas un suicide comme un autre, que La vie que tu mènes?

OCTAVE

Figure-toi un danseur de corde, en brodequins d'argent, le balancier au poing, suspendu entre le ciel et la terre; & droite «t à gauche, de vieilles petites figures racornies, de maigres et pâles TantAmes, des créanciers agiles, des parents et des courtisanes; toute une légion de monstres se suspendent à son manteau et le tiraillent de tous côtés pour lui faire perdre l'équilibre; des phrases redondantes, de grands mots enchevêtrés cavalcadent autour de lui; une nuée de prédictions sinistres l'aveugle de ses ailes noires. Il continue sa course légère de l'orient à l'occident. S'il regarde en bas, la terre lui tourne; s'il regarde en haut, le pied lui manque. Il va plus vite que le vent et toutes les mains tendues autour de lui ne lui feront pas renverser une goutte de la coupe joyeuse qu'il porte à la santé. Voilà ma vie, mon cher ami) c'est ma fidèle image que tu vois.

Que tu es heureux d'être fou !

OCTAVE

Que tu es fou de ne pas être heureux ! Dis-moi un peu, toi, qu'est-ce qui te manque?

Il me manque le repos, la douce insouciance qui fait de la vie un miroir où tous les objets se peignent un instant et sur lequel tout glisse. Une dette pour moi est un remords. L'amour, dont vous autres vous faites un passe-temps, trouble ma vie entière. O mon ami, tu ignoreras toujours ce que c'est qu'aimer comme moi. Mon cabinet d'étude est désert; depuis un mois j'erre autour de

cette maison la nuit et le jour. Quel charme j'éprouve , au lever de la lune, à conduire sous ces petits arbres, au fond de cette place, mon clitpur modeste de musiciens, à marquer moi-inème la mesure, à les entendre chanter la beauté de Harianue! Jamais elle u'a paru A sa

ISG LES CAPIttCKS DE MARIANNE.

frnètrc; jamais elle c'est venue appuyer son front charniaQt sur M jalousie.

OCTAVi;.

Qui est celte Marianne? csl-cc que c'est ina cousine? C'est elle-même, la femme ilu vieui Claudio.

OCTA\E.

Je ne l'ai jamais vue. Mais à coup sûr elle est ma cousine. CliiuJio est fait exprès. Confie-moi tes intérêts, Cœlio.

Tous les moyens que j'ai lentes pour lui faire connaître mon amour ont été inutiles. Elle sort du couvent; elle aime son mari , et respecte ses devoirs. Sa porte est fermée à tous les Jeunes gens de la ville , et personne ne peut l'approcher.

OCTIVE.

Ousis! est-elle jolie? — Sot que je suis! tu l'aimes, cela n'importe guère. Que pourrions- nous imaginer?

COEUO.

Faut-il te parler franchement? ne le riras-tu pas de moi?

Laisse-moi rire de toi , et parle franchement.

En ta qualité de parent, tu dois être rptju dans la maison?

Suis-je l'egu? je n'en sais rien. Admettons que je suis reçu. A le dire vrai, il y a une grande différence eutre mon auguste famille et une liotle d'asperges. Nous ne formons pas un fais- <'eau bien serré, et nous ne tenons guère les uns aux sutret que par écrit. Cependant Marianne connaît mon nom. Faut-il lui parler en ta faveur?

cocLio.

Vingt fois j'ai teuté de l'aborder; vingt fois j'ai senti mes genoui fléchir en approchant d'elle. J'ai été forcé de lui envoyer)a vieille Ciuta. Quand je la vois, ma gorge se serre et i'étouïie, comme si mon cœurse soulevait jusqu'à mes lèvres.

J'ai éprouvé cela. C'est ainsi qu'au fond des forSls, lorsqu'une biche avances petita pas sur les feuilles sèches, et que le chasseur entend Ira bruyèrra glisser sur ses flânes inquiets, ■ nmmr It-frAlcmnt d'une robe légère, les battements do

ACTH 1 , SCENE I. 19T

cœur le preaneiiit malgré lui ; il soulève son annc en silence , saDS faire uo |Me et «ans respirer.

Pourquoi donc suis-je aiDai ? nVst-ce pa» une lieille maiime parmi les libertins, que toulei les rcmmes se re-saembleDI? Pourquoi donc y ■ l-il û peu d'amours qui se rrssembtenl? En vérité, je ne sauraia aimer cette femme comme toi, Octave, (u l'aimerais, ou comme j'en aimerais une autre. Qu'est-ce donc purlant que lout c^la? deui yeux bleus, dcui lèvres Termeilles , une mbe blanche et deux blanches mains. Pourquoi ce qui te rendrait joyeuï et empressé , ce qui t'attirerait, toi, comme l'aiguille ai-

mantée attire le fer , me rend-il triste et immobile? Qui pourrait dire ; ceci est ^i ou triste? La réalité n'est qu'une ombre. Appelle imagination ou folie ce qui la divinise. — Alors la folie est la beauté elle-même. Chaque homme marche enveloppé d'un réseau transparent qui le couvre de la tête aux pieds; il croit voir des bois et des neiges, des visages divins , et l'universelle nature se teint sous ses regards des nuances infinies du tissu magique. Octave I Octave 1 viens à mon secours.

OCTAVE

J'aime ton amour, C^élio I il divague dans ta cervelle comme un flacon syracusain. Donne-moi la main; je viens à ton secours, attends un peu. L'air ne frappe au visage, les idées me reviennent. Je connais cette Marianne; elle me déteste fort , sans m'avoir jamais vu. C'est une mince poupée qui marmotte des sans flu-

C^élio.

Fais ce que tu voudras , mais ne me trompe pas , je l'en conjure; il est aisé de me tromper; je ne sais pas me débiter d'une action que je ne voudrais pas faire moi-même.

Si tu escaladais les murs?

Entre elle et moi est une muraille imaginaire que je n'ai pu escalader.

Si tu lui écrivais?

Elle déchirerait mes lettres ou mêles

Q.ogic

Si lu en aimais une aulrc? Viens avec moi cbei RoMlinde.

Le souille de ma vie es là Hli'ianue; elle peut d'un mot de «es lèfres i'anésDtir ou l'embrasrr. Vivre pour une autre ma serait plus difficile que de mourir pour elle; ou je réussirai, ou je me tuerai. Silence! la voici qui rentre; elle détourne la rue.

Retire-loi, je vais l'aborder.

Y peDsés4u ? dans l'équipage où te voilà 1 Essuie-loi le visage; tu as l'air d'uu fou.

Voilà qui est fait, L'ivreasa et moi, moD cher Cœlio, nous nous sommes trop chers l'un à l'autre pour nous jamais disputer; elle fait mes volontés comme je fais les siennes. N'aie aucune crainte ta-dessus; c'est le fait d'un étudiaut en vacanc« qui se grise un jour de grand dîner, de perdre U tête et de luller aiec le vin; moi, mon caractère est d'être ivre; ma façon de penser est de me laisser faire, et je parlerais au roi en ce moment, comme je vais parler à ta belle.

Je ne sais c« que j'éprouve. — Non, ne lui pad«pas.

OCTAVE

Pourquoi?

Je ne puis dire pourquoi; il me semble que tn vas me tromper.

Touche là. Je te jure sur mon honneur que Marianne sera àUiî, ou il personne au monde, tant que j'y pourrai quelque

Calio tort.

EMrt Marianne. Octavt l'abord*.

Ne vous détournez pas, princesse de beau lé 1 laissez tomber vos regards sur le plus indigne de vos serviteurs.

i,CÜHl«^[c

ACTE 1, SCENE I. iflg

OCTAVE

Mon nom est Octave-, je suie cousin de votre mari.

MillAN^E.

Vpuei-vous pour le voir? eutrei au logis, il va revenir.

le ne viens pas pour le voir , el n'entrera point au logis , de peur que vous ne m'en chassira tout à l'beure, quand ja vous aurai dit ce qui m'amène.

Dispensez- vous donc de le dire et de m'arrêter plus longtemps.

le ne saurais m'en dispenser, et vous supplie de vous arrêter pour l'eateodore. Cruelle Uarienne! vos yeux ont causé bien du mal , et vos paroles ne sont pas faites pour le guérir.

Que vous avait Tait Cœlio?

MARIUIME.

De qui parlei-voug, el quel mal ai-je causé?

Un mal le plus cruel de tous, car c'est un mal «ans espérance; le plus terrible, car c'est un mal qui se chérit luimême , ei re-

pousse la coupe salulaire jusque dans ta main do l'amitié; un mal qui Tait pAlir les lèvres sous des poisons plus doui que l'ambroisie, et qui fond en une pluie de larmes le cœur le plus dur, comme la perle de Cléopâtre; un mal que tous les aromates, toute la science humaine ne sauraient soulager, et qui se nourrit du vent qui passe, du parfum d'une rose fanée, du refrain d'une chanson, et qui suce l'élémelel aliment de ses souffrances dans tout ce qui l'entoure, comme UDC abeille soD miel dans tous les buissons d'un jardin.

He direi-vous le nom de ce mal?

OCTAVE

Que celui qui est digne de le prononcer vous le dise; que les rêves de vos nuils, que ces orangers verts, cette fraîche cascade vous l'apprennent; que vous puissie* le chercher un beau soir, vous le Irouverei aur vos lèvres; son nom n'existe pas sans lui. . , -
- ■

aoO LES CAPKlClils DE UARUNNË.

■UBIINHE.

Esl^il si dangereux à dire, eî terrible dsDS sa conlngion , qu'il elTrnye une langue qui plaide en sa faveur?

Est-il «i doux à entendre , cousiae , que tous le demandiez? Vous l'avex appris à Coelio.

C'est donc sans le vouloir; je ne conoalK ni l'un

Que vous les connaissiez ensemble, et que v sépariez jamais, voilà le souhail de mon cœur.

En vérilé?

OCTAVE

Cielio est le meilleur de mes amis; si je voulais vous faire envie, je vous dirais qu'il est beau comme le jour, jeune, noble', et je ne mentirais pas; mais je ne veux que vot» faire pîli^, et je vous dirai qu'il est triste comme la mort, depuis le jour où il vous a vue.

Est-ce ma faute s'il est triste?

Est-co sa faute si vous êtes belle? Il ne pense qu'i vous; â toute heure, il rAde autour de cette maison. N'avei-vnus jarnab entendu cbanler sous vos fenêtres? N'aven-vous januis soulevé, à minuit, cette jalousie cl ce rideau?

Tout le monde peut chanter le soir, et cette plaoe appartient à tout le nnonde.

OCTIVE.

Tout le monde auasi peut vous aimer; msû personne ne peut vous le dire. Quel âge avcz-vous, Marianne?

Voilà une jolie question t et «i je n'avais que dii-neuf ans, que voudriei-vous que j'en pense?

Vous Bvra doitc encore cinq ou six ans pour être aimée, huit ou dix pour aimer vous-ntéine, et le reste pour prier Dieu. ,

Vraiment? Èh bien , pour melle lo tempi k profil , J't Claudio, votre cousin et mon mari.

Mon cousin et votre mari ne feront jamais A eux deux qu'un pé-
dant de village; vous n'aimez point Claudio.

Ni Coelio; vous pouvez le lui dire.

Pourqu'?

Pourquoi n'aimerais-je pas Claudio? C'est mon mari.'

OCTAVE.

Pourquoi n'aimeriez-vous pas Coelio? C'est voire «n'importe

quelqu'un.

Me diriez-vous aussi pourquoi je vous écoute? Adieu, monsieur
Octave; voilà une plaisanterie qui a duré assez longtemps.

Eh bien tort.

Fort fort.

SCÈNE II

Un valet d'Octave.

HERMIA; plusieurs domestiques; HALVOLIUS.

Disposez ces fleurs comme je vous l'ai ordonné ; allez-y avec
vous-même de venir?

Le domestique.

Oui, madame; ils seront ici à l'heure du souper.

Ces jalousies fermées sont trop sombres ; qu'on entrer le jour MO» laisser entrer le soleil I — Plus de I autour de ce lit! Le souper cat-it bon? Aurons-nous belle toisine, la comlesse Pergdi? A quelle heure est mon fils?

Pour être sorti, il faudrait d'abord qu'il fût reotré. Il a passé la Duit dehors.

heuhi*.

Vous ne savez ce que vous dites. — Il a sou^ hier avec moi, et m'a ramenée ici. A-ton fait porbr dans te cabinet d'étude le tableau que j'ai acheté ce matin ?

Du Tirant de son père, il n'en aurait pas été ainsi. Ne dirait' m pas que notre mallresee a dñi-huit ans, et qu'elle attend

Mais , du vivant de »a mère , il en est ainsi , Halvolio. Qui voua a châtié de veiller sur sa conduite? SoDges-y : que C«lio ne rencontre pas sur son passage un visage de mauvais augure ; qu'il ne vous entende pas grommeler entre vos dents , comme un chien de basse-cour à qui l'on dispute l'os qu'il veut ronger , ou , par le ciel ! pas un de vous ne passera la nuit sous ce toit.

MALVOUO.

Je ne grommelle rien ; ma figure n'est pas un mauvais présage : vous me demandez à quelle heure est sorti mon maitre , et je vous réponds qu'il n'est pas rentré. Depuis qu'il a l'amour eu tête, on ne le voit pas quatre fois la semaine.

BEBMIA.

Pourquoi ces livres sont-ils couverts de poussière? Pourquoi ces meubles sont-ils en désordre? Pourquoi làut-il que je mette

ici la main a tout, si je veui obtenir quelque chose? Il vous appartient bien de lever les jeux sur ce qui ne vous regarde pas , lorsque votre ouvrage est k moitié (ait , et que les soins dont on vous charge retombent sur les autres. Allei , e(retenez votre langue.

Entr» Cttlio.

Eh bieni mon cher enfant, quels seront vos plaisirs aujourd'hui?

Let dofflsstJfiM M retirent.

ueuo.

Les vAtres, ma mère.

ACTE I, SCÈNE 11. sos

HEBHIA.

Eh quoil tes plaisirs commui», et dod les peines comrnanest C'est un partage injuste , Cœlio. Ayei des secrets pour moi, mon enfaat, mais non pas de ceui qui tous rongent le cœur, et tous rendent insensible à tout ce qui vous en*

si j'en avais, qu'ils

Quaad TOUS aviez dii ou doumans, toutes vos peines, tous vos pelils chagrins se rattachaient à moi; d'un regard kt^ ou indulgent de ces jeux que voilà, dépendait la tristesse ou la joie de« vAtres , et voire petite Ute blonde tenait par un fli biefl délié au cœur de votre mère. Uaintenant, mon enfant, je ne suis plus que

vosre vieille sœur, incapable peut-être d'«< - soulager vos ennuis, mais non pas de les partager.

Et TOUS aussi , vous bvpi été belle! Sous ces cheveux argentés qui ombragent votre noble fronl, sous ce long manteau qui vous couvre, l'œil reconnaît encore le port majestueux d'une reine, et les formes gracieuses d'une Diane chasseresse. o ma mère! vous avei inspiré l'amour! Sous vos fenêtres entr'ouvertea a murmuré le son de la guitare; surefit places bnuyantes, dans le tourbillon de ces fêtes , voua avez promené une insoucianceet superbe jeunesse; vous n'avez point aimé; un parent de mon père est mort d'amour pour vous.

Quel souvenir me rappelles-tu ?

Ah ! si voire cœur peut en supporter la tristesse , si ce n'est pas vous demander des larmes, racontez-moi cette aventure, ma mère, faites-m'en connaître les détails.

H EH MU

Votre père ne m'avait jamais vue alors. IL se chargea, comme allié de ma famille, de faire agréer la demande du jeune Orsini, qui voulait m'épouser. Il fut reçu comme le méritait son rang par votre grand-père, et admis dans notre intimité. Orsini était un excellent parti, et cependant je le refusai. Votre père, en plaidant pour lui, avait tué dans n

«>;lc

cœur le feu d'amour qu'il n'avait inspiré pendant deux mois d'assiduité» coosUnlfs. le n'avais pas «oup^nné la force de sa psssiD pour moi. i^raqu'oD lui apporta ma réponse, il tombe, privé de conuassanee , dans les bras de votre père. Cependant une longue absence , un voyage qu'il entreprit alors , et dans lequel il augmenta sa fortune, devaient avoir dissipé ses chagrins. Votre père cliangea de r61e , et demanda pour lui c« qu'il n'avait pu obtenir pour Orsini. Je l'aimais d'un amour sincère, et l'eslime qu'il avait inspiré de mes parents ne me permit pas d'hésiter. Le mariage fut décidé le jour même, et l'église s'ouvrit pour nous quelques semaines après. Orsini revint A cette époque. Il vint trouver votre père , t'accabla de reproches , l'accusa d'avoir trahi sa conHance et d'avoir causé le refus qu'il avait essuyé. Du reste, ajouta-t-il. si vous avez désiré ma perle , vous serez satisfait. Épouvanté de ces paroles , votre père vint trouver le mien , et lui demander sbn témoignage pour désabuser Orsini. — Hélijs! il n'était plus temps; on trouva dans sa chambre le pauvre jeune homme traversé de part en part de plusieui-s coups d'épée.

SCÈNE MI

Le jardin de Claudio.

Entrent CLAUDIO et TIBIA.

Tu as raison , et ma femme est un trésor de^purelé. Que te dirai-je de plus? C'est une vertu solide.

Vous croyez, monsieur?

CUDD10.

Peut-elle empêcher qu'on ne chante sous ses croisées? Les .
signes d'impatience qu'elle peut donner dans son intérieur sont
Ira suites de son caractère. As-tu remarqué que sa mèi-e , lorsque
j'ai touché cette corde , a été tout d'un coup du mfine avis que
moi?

Relativement ^ quoi?

Helaliip^j (h ce qu'on chante sous ses croisées.

ACTE 1, SCENE m

Chanter n'«l pas ua mal; je fredonne moi-même ft lout momeDt.

Mais bien chanler est dimdle.

DiDicile pour tous et pour moi , qui , n'ayant pas reçu de Toïï
(le la nature, ne l'avons jamais culliïée. Uais voyei comme ces ac-
teur^ de théâtre s'en tirent habilement.

Ces geos-li passent leur vie sur les planches.

Combien croycz-voug qu'on puisse donner par an?

A qui? A un juge de paix?

Tinu, Non, A un chanteur.

Je n"eD sais rien. — On donne a un juge de paix le tiers de ce
que vaut ma charge. Les conseillers de justice ont moitié.

Si j'étais juge en cour royale, et que ma femme eût des amants,
je les condamnerais mol-même.

cnunio.

A combien d'années de galère?

■t est une chose supeibe

Ce n'est pas le juge qui le Ut, c'est le grctflcr.

TIBIA

Le grctfclcr de \olre trïbnnal a une jolie femme.

le jolie femme; j'ai muftc

Le groRler aussi! le spadassin qui va venir ce soir est t t nant de la femme du greffier.

CUIJDIO.

Quel spadassin?

Celui qae vous avez demandé. *

Il est toUtile qu'il vienoe après ce que je l'ai dit tout A l'heure.

A quel sujet?

Au sujet de ma femme.

La imô qui vient elle-même.

£>ttra Mariamu.

SaveE-Tous ee qai m'arrive pendant que tous courei Im champs? }'ai re^u la visite de votre cousin.

CUDDIO.

Qui cela peut-il être? Nommez-le par son nom.

Octave , qui m'a fait une déclaration d'amour de la part de son ami Cœlio. Qui est-ce Cœlio? Connaissez- vous cet homme? Trouvez bon que ni lui ni Octave ne mettent les pieds dans cette maison.

Je le connais; c'est le fils d'Hermia, notre voisine. Qu'avez-vous répondu à cela?

Non.

Il ne s'agit pas de ce que j'ai répondu. Comprenez- vous ce que je dis? Donnez ordre à vos gens qu'ils n'en laissent entrer ni cet homme ni son ami. Je m'attends à quelque importun! [Écarter de leur part, et je suis bien aise de l'éviter.

Acte I^{er} «art.

CLAUDIO

Que penses-tu de cette aventure, Tibia? Il y a quelque ruse là-dessous.

TIBIA

Vous croyez, monsieur?

CLAUDIO

Pourquoi n'a-t-elle pas voulu dire ce qu'elle a répondu? La déclaration est impertinente, il est vrai) mais la réponse mérite d'être connue. J'ai le soupçon que ce Cœlio est l'ordonnateur de toutes ces guirlandes.

ACTE n, SCÈNE [. ï

Défendre votre porte à ces deux hommes est un moyen excellent de les éloigner.

CLIVOIO.

Rapportez-le-moi. — Il faut que je fasse part de cette découverte à ma mère. J'imagine qu'elle ne me trompe, et que toute cette fable est une pure invention pour me faire prendre change, et troubler entièrement mes idées.

ACTE SECOND

Entre OCTAVE et CLIVOIO.

OCTAVE

11 f. renonce, dites-vous?

CLIVOIO.

Hélas! pauvre jeune homme! il aime plus que jamais, et sa mélancolie se trompe elle-même sur les désirs qui la nourrissent. Je croirais presque qu'il se défie de vous, de moi, de tout ce qui l'entoure.

Non, par le ciel! je n'y renoncerai pas; je me sens moi-même une étreinte de Marianne, et il y a du plaisir à être aimé. Ou Célio réussira, ou j'y perdrai ma langue.

Agissez-vous contre sa volonté?

Oui , poar agir d'après la mienne , qui est sa sœur aînée, et pour envoyer aux enfers messer Claudio le juge, que jo déteste , méprise et abhorre depuis les pieds jusqu'à la tête.

CLOT*.

Je lui porterai donc votre réponse , et , quant à moi , je cesse de m'en mêler.

208 LES CAPIUCII: ^ DE MATTIANNE.

Je egis comme uu faoïnme qui tient la banque d'uo pharaon pour le compte d'un autre, et qui a la veine contre lui; il noierait plutôt son meilleur ami que de céder , et la colère de perdre B«ec l'argent d'autrui l'eaflammeoent fois plus que ne le ferait sa propre ruine.

£fUrt Calio,

Comment, Ccelio, tu attandonoes la]wrtiel

Que TCui-tu que je fasse?

Te défles-lu de moi? Qu'as-tu? Te voilà pâle comme la neige.
— Que se pasM-t-it en toif

Pardonne-moi , pardonne-moi ! Fais ce que lu voudras; va trouver Marianne. — Dis-lui que me tromper, c'est me donner la mort, et que ma vie est dans ses yeui.

71 lort.

Par le ciel , voilà qui est étrange!

CIDTA.

Silence I vêpres sonnent; la grille du jardin vient de s'ouvrir ;
Marianne sort. — Elle approche lentement.

Ciula it retire.

Entre Xarianne.

Belle Marianne, vous dormirez tranquillement. — Le cœur de-
Coëlioestà une autre, et ce n'est plus sous vos fenêtres qu'il don-
nera ses sérénades.

Quel dommage! et quel grand malheur de n'avoir pu partager
un amour comme celui-là l Voyez I comme le hasard me CDnlra-
riel Moi qui allais l'aimer.

En vérité?

MAHIiNNE.

Oui , sur mon âme, ce soir ou demain matin, dimanche su plus
lard, je lui appartenais. Qui pourrai! ne pas réussir avec uu am-
bassadeur lel que vous? Il faut croire que sa passion

i,CÜHl<^[c

ACTE il , SCÈNE

pour moi était quelque chose comme du chinoU on de l'arabe,
puisqu'il lui falUll un ioterprÈte , et qu'elle ne pouvait s'eipliquer
toute seule.

RaitleE , railles ! doub ae vous craignous plus.

NitHIANNE.

Ou peol-être que cet amour n'était encore qu'un pauvre
enfanta la mamelle, et voue, comme une «a ge nourrice, en
le menant à la lisière, vous l'aurez laissé tomber la tête la
première en le promenant par la ville.

Le sage nourrice s'est contentée Ae lui faii'e boire d'un certain
lait que la vdtre vous a versé sans doute , et généreusement ; vous
en avez encore sur les lèvres «ne goutte qui se mêle à lonles vos
paroles.

Comment s'appelle ce lait merveilleux?

L'indirTérenre. Vous ne pouvez ni aimer ni haïr, et vous ïlee
comme les roses du Bengale, Marianne, sans épine et

Bien dit. Aviez-vous préparé d'avance celle comparaison ? Si
vous ne brillez pas le brouillon de vos harangues, donnezle-moi ,
de grâce , que je le» apprenne à ma perruclic.

OCTiïE.

Qu'y trouvez-vous qui puisse vous blesser ? Une flear sans
parfum ii'en est pas moins belle ; bien au contraire , ce sont les
plus belles que Dieu a faites ainsi ; et le jour où, comme une Gsla-
lée d'une nouvelle espèce , vous deviendrez de marbre au fond de
quelque église , ce sera une charmante sbtue que vous ferei , et
qui ne laissera pas que de trouver quelque niche respectable dans
un confessionnal.

Hon cher cousin , est-w que voue ne plaignez pas le sort des
femmes? Voyez un peu ce qui m'arnve. Il est décrété par le sort

que Cœlio m'aime, ou qu'il croit m'aimer, lequel Cœlio le dit à ses amis, lesquels nmis décrètent k leur tour que, gous peine de mort , je serai «a maîtresse. 1^ jeunesse napolitaine daigne m'envoyer en voire personne un digne représentant,

chai^ de me Aïire savoir que j'aie à aimer ledit seigneur Cœtio d'iû 6 une huitaine de jours. Pesez cela , je vous en prie. Si je me rends , que dira-t-on de moi? N'esl-ce pas une femme bien abjecte que celle qui obéit k point nommé , à l'heure convenue, â une pareille propi>sitiou ? Ne va-t-on pas la déchirer à belles dents, la montrer au doigt, et faire de son nom le refrain d'une chanson à boire? Si elle refuse, au contraire, est-il un monstre qui lui soit comparable? Est-il une statue plus froide qu'elle ? et l'homme qui loi parie , qui ose l'arrêter en place publique son livre de messe fa la main, n'at-il pas le droit de lui dire : Vous êtes une rose dti Bengale , sans épine et sans parfum?

Cousine, Cousine , ue >dus fâchez pas.

HtUIINNE.

N'est-ce pas une chose bien ridicule que l'honnêteté et la foi jurée? que (éducation d'une lllle, la fierté d'un cœur qai s'est Hguré qu'il vaut quelque chose , et qu'avant de jeter au vent la poussière de sa fleur chérie , il faut que le calice en soit baigné de larmes , épanoui par.quelques rayons de soleil, entr'ouvert par une main délicate? Tout cela n'est-il pas un rêve, une bulle de savon que le premier soupir d'un cavalier à la mode doit évaporer dans les airs?

OCTiVE.

Vous VOUS méprenne! sur mon compte et sur celui de Cœlio.

HARUHONE.

Qu'est-ce après tout qu'une femme? L'occupation d'un moment, une coupe fragile qui renferme une goutte de rosée, qu'on porte à ses lèvres et qu'on jette par-dessus son épaule. Une femme 1 c'est une partie de plaisir I Ne pourrait-on pas dire , quand on en rencontre une : Voili une belle nuit qu' passe? Et ne serait-ce pas un grand écolier en de telles matières , que celui qui baisserait les yeux devant elle , qni se dirait tout bas : il Voilà peut-être le bonheur d'une vie entière, ■ et qui la laisserait passer?

Eile mrt.

ïra, Ira , poum , poum I tra deri la ta ! Quelle drôle de petite femme ! Hai I holi ! Il frappé à unt aubtrgt.

ACTE 11, sc£»E]. an

Apporfei-moi ici, sous cctle toDnelle, UDe boulAlle de quelque chose.

LE oauçon.

Ce qui tous plaira , Êicelleoce. Voulra-voua du lacrymaebrisli?

Soit, soiL. Allet-TOus-en un peu chercher dans les rues d'alentour le seigneur Cœilo, qpi porte un manteau noir et des culottes plus noires encore. Vous lui direz qu'un de ses ami» est Ik qui boit tout seul du Jacrjma'Christi. Après quoi-, vous irez à la grande place , et tous m'apporlerei une certaine Rosalinde qui est rousse et qui est toujours à sa fcnSbv. Lt garçon tort.

Je ne sais ce que j'ai dans la gorge ; je suis trisie comme une procession.

Buvant.

Je ferai aussi bien de diner ici; voilli le jour qui baisse. Drigi-drigl quel ennui que ces tēpresl Est-ce que j'ai envie de dormir? je me sens tout pétriilé.

Entrent Claudio tt Tibia.

Cousin Claudio, tous 6les un beau juge; où allez-vous si couramment?

CUIDtO.

Qu'enteodet-TOUB par là , seigneur Octave?

OCTAVE

J'entends que vous êtes un magistrat qui ■ de belles Tormes. De langage, ou de compleùtn ?

OCTAVE

De langage , de langage. Voire perruque est pleine d'éloquence, et vos jambes sont deui charmantes parenthèses.

Soit dit en passant, seigneur Oclave, le marleau de ma porte m'a tout l'air de vous avoir brûlé les doigts.

En <]uelle Ta^ti, juge plein de science?

En y voulant frapper, cousin plein de finesse.

kCùhi'^Ic

Ajoute hardiment plein de respect, juge, pour le marteau ta porte; mais tu peux le faire peindre à neuf, «ans que je craigne de m'y salir les doigts.

En quelle façon, cousin plein de facéties?

OCTAVE.

En n'y frappant jamais, juge plein de caualité.

Cela vous est pourtant arrivé, puisque ma femme a enjoint à ses gens de vous fermer la porte au nez à la première occasion-

Tes lunettes sont myopes, juge plein de grâce : tu te trompes d'adresse dans ton compliment.

Mes lunettes sont excellentes , cousin plein de riposte : n'as-tu pas fait à ma femme une déclaration d'amour?

A-quel occasion , subtil magistral?

CLAUDIO

À l'occasion de ton ami Lelio , cousin ; malheureusement j'ai tout entendu.

OCTAVE.

Par quelle oreille, sénateur incorruptible?

Parcelle de ma femme, qui m'a tout raconté, godelureau

Tout absolument, juge idolâtré ? Rien n'est resté dans cette charmante oreille?

CLAUDIO.

Il y est resté sa réponse, charmant pilier de cabaret, que je suis chargé de te faire.

Je ne suis pas chargé de l'entendre, cher procès-verbal.

Ce sera donc ma porte en pei-soiinc qui te la fera , aimable croiniier de iimtette , si tu t'avises de la consulter.

«i^-mnGoO'^Ic

ACTE H, SCÈNE I

OCTIVE,

C'est ce dont je ne m< mort; je vivrai heureux »

Puieseg-tu le faire eu repoa, cber corael de pawe-dii! je le souhaite mille prospérités.

Rsssure-U>i sar ce sujet , cher verrea de prisoul je dors tranquille comme uue audieuce.

Sortent Claudio et Tibia.

OCTAVE, imil.

Il me semble que voilA Co^io qui s'avance de ce côté. Oslio! Coelio! A qui diable en a-t-il?

Entre Cetlio.

Sais-lu , mon cher ami , le beau lour que nous joue ta princesse? elle a loul dit à son mari?

COELIO

Comment le sais-tu?

Par la meilleure de toutes les voies possibles. Je quitte à l'instant Claudio. UariaoBe nous fera Esmer la porte au nez, si nous nous avisons de l'importuner davantage.

Tu l'as vue tout à l'heure; que t'a-t-elle dit?

Rien qui m'eût fait pressentir cette douce nouvelle ; rien d'agréable cependant. Tiens, Coelio , renonce à cette femme Holà un second verre!

CIEUO.

Pour qui?

OCTAVE

Pour toi. Uarianne est une bégueule; je ne sais trop ce qu'elle m'a dit ce matin, je suis resté comme une brute sans pouvoir lui répondre. Allons! n'y pense plus, voilà qui est convenu ; et que le diable n'écrase si je lui adresse jamais la parole! Du courage, Coelio I n'y pense plus.

Adieu , mon cher ami.

SI-LES CAPHICES DE HAKUNNE.

coeuo.

J'ai appris en ville ce soir.

Tu as l'air d'aller le noyer. Voyons , Coelio , à quoi penses-tu? Il y a d'autres Mariannes sous le ciel. Soupeons ensemble , et mo-

quons-nous de celle Marianne-IA.

Ailiea, adieu, je ne puis m'arrSler plus lon^rtemps. Je le Terni demain , mon ami.

It\$ort.

Cœliol ÊcouLedouc! nous le trouieroas une Marianne bien geatille, douce comme un agneau, et n'stlant poini ii vêpres sur-tout ! Ah ! tes maudites cloches ! quand auront-elles Uni de me mener en terre 1

LE GiHÇON , rentrant.

Monsieur, la demoiselle rousse n'est point ĩ sa fenêtre; elle ne peut se rendre à votre invilation.

OCTAVE

La peste soit de tout l'univera I Est-il donc décidé que je souperai seul aujourd'hui? La nuit arrive en posle; que diable vais-je devenir? Bon ! bon 1 ceci me convieuL

nboit.

Je suis capable d'ensevelir ma irislesse dans ce vin , ou du moins ce vin dans ma tristesse. Ah ! ahl les vêpres sonl finies; voici Marianne qui revient.

Entra Marianna.

, seigneur Octave? et déjà à lable? C'est un peu

1^ monde entier m'a abandonné ; je tâche d'y voir double , afin de me servir à moi-inême de compagnie.

Cotninentl pas un de vos amis, pas une de vos maîtresses qui vous soulage de ce fardeau terrible , la solitude?

Kaul-îl \ous dire ma pensée? J'avais envoyé chercher une certaine Rosalinde , qui me sert de maitrase ; elle soupe en ville comme une personne de qualité.

D,niz=rtj-.GoOglc

ACTE II, SCÈNE I. 2r

KIHIAHHE.

C'est nnc (Scheuse affaire sans doule , et voire creur en doit ressentir un vide effrojable.

OCTATÇ.

TJd »iâe que je ne Kaarais eiprimer, et que je communique en vain à «elle large coupe. Le carillon des vêpres ma fendu le crâne pour toute l'après-dinée.

■IBIINKE.

Dite^-moi , cousin , eaUe du vin à quinze sous la bouteille que v«ns buvet?

N'en riez pas; ce sont les larmes de Christ en personne.

HàRMNNB.

Cela m'étonne que vous ne buviei pas du vin A quinze sous; buvei-en, je vous en supplie.

■OCTAVE

Pourquoi en boirai»-j^ i ^'i' ^'^^^ plait?

■uni AN NE.

Gouîtei-en; je suis sûre qu'il n'y a aucune différence' avec
Il y en a une aussi grande qu'entre le soleil et une lanterne.
KÂMAAnKE.

Non , vousdig-je, c'est la même rose.

Dieu m'en préserve ! Vous moquez-vous de moi ?

HAHUMME.

Vous trouvez qu'il y a une grande différence? Assurément.

HARUNNE.

Je croyais qu'il en était du vin comme des femmes. Une femme n'est-elle pas aussi un vase précieux», scellé comme ce flacon de cristal? Ne renferme-t-elle pas une ivresse grossière ou divine , selon sa force et sa valeur? Et n'y a-t-il pas parmi elles le vin du peuple et les larmes du Christ? Quel misérable cœur est-ce donc que le vôtre , pour que vos lèvres lui fassent la leçon? Vous ne boiriez pas le vin que boit le peuple; vous aimez les femmes qu'il aime; l'esprit généreux et poétique de

D,niz=rtNGoogle

3(6 LES CAPITLES DE MARIANNE. -

ce Flacon doré , ces sucres merveilleux que la lave du V^uve a
coulés sous son ardent soleil, tous conduiront chancelant et sans

force dans les bras d'une lille de joie ; vous rougiriez de boire un vin grossier ; votre gorge se saalèverojt. Âh ! vos lèvres sont délicates , mais votre cœur s'enivre â bon marché. Bonsoir, cousin ; puisse Rosalinde rentrer ce soir chez elle !

Deux mots, de grâce, belle Marianne, et ma réponse sera courte. Combien de temps prnsex-vous qu'il faille faire la cour à la bouteille que vousvoyei pour obtenir sos faveurs? Elle rst, comme vous dites, toute pleine d'un esprit céleste, et le vin du peuple lui resaecnblo aussi peu qu'un paysan A pou seigneur. Cependant, regardez comme elle se laisse faire ! — Elle n'a reçu , j' imagine , aucune éducation , elle n'a aucun principe ; voyez comme elle est bonne fille I Un mot a sufB pour la faïie sortir du couvent; toute poudreuse encore , elle s'en est échappée pour me donner un quart d'heure d'oubli , et mourir. Sa ronronne virginnale, empourprée de cire odorante , est aussitôt tombée en poussière , et , je ne puis vous le eadier, elle a failli passer tout entière sur mes lèvres dans la cbileur de son pre-

Èles-vous sur qu'elle en vaut davantage? Et si voua èles un de ses vrais amanis , n'iriez-vous pss , si la recelte en était perdue, en chercher la dernière goutte jusque dans la bouche du

volcan?

Elle n'en vaut ni plus ni moins. Elle sait qu'elle est bonne à boire et qu'elle est faite pour être bue. Dieu n'en a pas carhé la source au sommet d'un pic inabordable, au fond d'une caverne profonde : il l'a suspendue en grappes dorées au bord de nos chemins; elle y fait le métier des courtisanes; elle y efllcuro la main du passant ; elle y élale aux rayons du soleil sa gorge rebondie, et toute une cour d'abeilles et de frelons murmure autour d'elle ma-

tin et soir. Le voyageur dévoré de soif peut se coucher sous ses
rameaux verts ; jamais elle ne l'a laissé languir, jamais elle ne lui
a refusé les douces larmes dont son cœur est plein. Ah! Ma-
rienne, c'est un donfalaque la Iwautél — Lasagessedont elle se
vante est sœur de l'ut ariee, "va p4uB de miséricorde dans le ciel
pour ses faiblesses

que pour ma cruauté. Bonsoir, cousine; puisse Coelio te oublier
!

Il r«nlre dans l'anàerge, et Uariantta data maison.

SCÈNE 11.

CCELIO , CIUTA.

Seigneur Coelio, déliei-vois d'Oclave. Ne vous a-t-il pas quel-
que belle Marianne lui avait fermé «a poiii??

Assurément — Pourquoi m'en déflerais-je?

Tout à l'heure, en passant dans ma rue, je l'ai vu en compagnie
avec elle sous une tonnelle couverte.

Qu'a-t-il d'étonnant à cela ? Il aura épié ses démarches saisi un
moment favorable pour lui parler de moi.

' J'entends qu'ils se parlaient amicalement et comme j; qui
sont de bon accord ensemble.

En es-tu sûre, Ciuta? Alors je suis le plus heureux des hommes) il
aara plaidé ma cause avec chaleur.

Puisse le ciel vous bvrir I

Elle sort.

CWLIO.

Ahl que je fusse né dans te temps des tournois et des tailles!
QuHl m'eût été permis de porter les couleurs de I rianne et de les
teindre de mon sang! Qii'on m'eût donné rival à combattre , une
armée entière ii déflerl Que le sa flce de ma vie eût pu lui être
utile 1 Je sais agir , mais je puis parler. Ha langue ne sert point
mon cœur, ctjemoui sans m'êtrefait comprendre, comme un
muet dans une pris n*oH.

itê LES CAPRICES DE HARIANNC.

SCËKEIIL.

<»»i OUodio.

CLAUDIO, MARIANNE

Penset-Tous que je sois uD maaaequin, et que je me pr»mène sur
la lerre pour servir d'épouvaoUil aux oiseauï?

Ti'ott vous vient eelte gracieuse idée ?

CLIUDIO.

Pensei-TOUB qu'uD juge criminel ignore la valeurdes mola, '
et qu'on puisM se jouer de aa crédulité comme de celle d'un dan-
seur ambulant?

A qui en BTex-Touace aoïr?

CUIDIO.

PeMez-Tous que je n'ai pas entendu vos propres parole* : Si cet homme ou »on ami se présente à ma i»orte, qu'on la lui base fermer? et crojei-vous que je trouve convenable de tous voir converser librement avec lui sous une tonnelle, lorsque le soleil est couché i

Vous m'avei vue sooa une tonnelle ?

Oui , oui , de ces jeuï que voilà , sous la toDDelle d'un cabaret I La tonnelle d'un cabaret n'est point un lieu deoonver- «ation pour la femme d'un magistrat, et il est inutile défaire fermer sa porte, quand on se renvoie le dé en plein air avec n peu de retenue.

HikBIANNE.

Depuis quand m'est-il défendu de causer avec nn de vos parents?

m amants, il est fort

Octave! uu de mes amanis? Perdez-vous la lété? Il n la vie fait la cour â personne.

ACTE 11 , SCÈNE

Raison de plus pour iju'il ne soit pas, comme vous dites fort agréablement , un de met amatti. — Il me plaît de paiW à Octave sous la toDocle d'un cabaret.

Ne me poussez pas à quelque Ocheuse eitrémité par TOe eilravagances , et réfléchissez ï ce que vous Taites-

Je vous (iéféndrais de le voir, et d'échanger avec lui aucune parole, soit dans ma maison, soit dans une maison tierce, soit en plein air.

Ah > ah! vraimeot, TOÎli qui est nouveau ! Octave est mon parent tout autant que le vMre; je prétends lui parler quand bon me semblera, en plein air ou ailleurs, et dans cette maison, s'il lui plaît d'j venir.

SoiTenei-vous de eette dernière phrase que vous venez de prononcer. Je vous ménage un châlimeat eiemplaire , si vous allez contre ma volonté.

Trouve! bon que j'aïlle d'après la mienne, et ménagez-moi ce qui TOUS plaît. Je m'eo soucie comme de cela.

Marianne, brisons «et entretien. Ou vous sentirez l'inconvenance de s'arrêter sous une tonnelle , ou vous me réduirez à une violeoce qui répagne à mon habit.

H lort:

HABUNHE, Itule.

Holà I quelqu'un !

Un domvttiqwe entre.

Voyez-vous là-bas, dans cette rue, ce jeune homme assis dotant une table, sous cette toDDelle?. Allez lui dire que j'ai à lui parler, et qu'il prenne la peine d'entrer dans ce jardin.

Le domeiliqwt *ortf. [.

Voilà qui est nouveau 1 Pour qui me prend-on? Quel mai y a-t-il donc ? Commeat Gui»-jc donc faite aujourd'hui ? Voilà une

robe affreuse. Qu'est-ce que cela sigoiile? — Vous me réduirez à la violence! Quelle violence? Je voudrais que ma inère fût là. Ah bah I elle est de son avis dès qu'il dit un mot. J'ai une envie de battre quelqu'un I

EUn renvene Ua ctiaitet.

Je suis bien sotté en vérité! Voilà Oelavequi vient. — le voudrais qu'il le rencontrât. — Ab ! c'est donc là le commencement? Ou me l'avait prédit. — Je le savais. — Je m'y attendais! Patience, patience. Il me ménage un châtiment! Et lequel , par hasard ? Je voudrais bien savoir ce qu'il veut

Entre Octave.

Assejez-Tous, Octave, j'ai à vous parler.

OCT»VE

Où voulez-vous que je m'asseoie? Toutes leschaisessoutles quatre fers en l'air. — Que vient-il donc de se passer ici?

MIBIINNE.

Rien du tout.

OCTive.

En vérité, cousine, vos yeux disent le contraire.

J'ai réfléchi à ce que vous m'avez dit sur le compte de votre ami Ccelio. Dites-moi, pourquoi ne s'eiplique-t-il pas lui-même?

OCTJVE.

Par une raison assez simple, — Il vous a écrit, et vous avez déchiré ses lettres. Il vous a envoyé quelqu'un , et vous lui avez fermé la bouche. Il vous a donné des concerts, vous l'avez laissé dans la rue. Ha foi, il s'est donné au diable, et on B^y donnerait à moins.

IUBUNNK.

Eh bien 1 parlez-moi de lui.

OCTAVE

'•usemenl? ,-, .

D,niz=rtNtjOO«^IC

ACTE II, SCENE m

Oui , oni , sérienseinent. Ue voilii. J'écoute.

OCTAVE

Vous voalei rire?

MARUMnE.

Que) pitoyable avocalËtes-voosdoDC? [^rtez , que je ti

Que regardez-vous à droite et à gaudie? En vérité, tous êtes eu colère.

NAKUNME.

Je veux prendre uD amant, Octave..., sinon un amant, du moins un cavalier. Que me conseillez- vous? Je m'en rapporte à votre choix, : — Ccelij ou (oui autre , peu Tn'importe; — dès demain, — dès ce soir, celui <|ui aura la rantaUie de chanter sons mes fenêtres trouvera ma porte eDlr'ouverte. Eh bien! vous ne parlez pas? Je vous dis que je prends un amant Tenez, voilà mon écharpeen gage ; — qui.vons vondrei, la rapportera.

OCTAVE

Marianne ! quelle que soit la raison qui a pn vous inspirer une minute de complaisance, puisque vous m'avez appelé, puisque voue consentez à m'entendre, au nom du ciel , restez la même une miaule encore, permette»-moi de vous parler!

/] ttjttl* à genoux.

IUBIANNE.

Que voolei-vous me dffe?

Si jamais bomme au monde a été digne de tous comprendre , digne de vivre et de mourir pour vous , cet homme est Cœlio. Je n'ai jamais valu grand'chose, et je me rends cette justice, que la passion dont je fais l'éloge trouve un misérable interprète. Âhl si vous saviez sur quel autel sacré vous êtes adorée comme .un dieu! Vous, si belle, si jeune, si pure encore , livrée à un vieillard qui n'a plus de sens , et qui n'a jamais eu de cœur [Si vous saviez quel trésor de bonheur , quel mine Téconde repose en vous I en lui! dans cette fraîche aurore de jeunesse, dans cette rosée céleste de la vie, dans ce premier accord de deux âmes jumelles ! Je ne vous parle. fM

de sa souffrance, de cette douce et triste mélancolie qui ne s'est jamais lassée de vos rigueurs, et qui eût mourrait sans se plaindre. Oui, Marianne, il en mourra. Que puis-je vous dire? qu'ils aient-ils rais-je pour donner à mes paroles la force qui leur manque? Je ne sais pas le langage de l'amour. Regardez dans votre âme; c'est elle qui peut vous parler de la sienne. Y a-t-il un pouvoir capable de vous loucher? Vous qui savez supplier Dieu, existe-t-il une prière qui puisse rendre ce dont mon cœur est plein?

Attendez-vous, Octave. En vérité, si quelqu'un entrait ici, ne croirait-on pas, à vous entendre, que c'est pour vous que vous plaidez?

OCTAVE.

Marianne au nom du ciel, ne souriez pas! ne fardiez pas votre cœur au premier éclair qui l'ait peut-être traversé. Ce caprice de bonté, ce moment précieux va s'évanouir.— Vous avez prononcé le nom de Coelio; vous avez pensé à lui, dites-vous. Ah! si c'est une fantaisie, ne me la gênez pas. — Le bonheur d'un homme en dépend.

Elle-Tout sdr qu'il ne me soit pas permis de sourire?

Oui, vous avez raison; je sais tout le tort que mon amitié peut faire. Je sais qui je suis, je le sens; un pareil langage dans ma bouche a l'air d'une raillerie. Vous doutez de la sincérité de mes paroles; jamais peut-être je n'ai senti avec plus d'amertume qu'en ce moment le peu de confiance que je puis inspirer.

Pourquoi cela? vous voyez que j'écoute. Coelio me déplaît; je ne veux pas de lui. Parlez-moi de quelque autre, de qui vous vou-

dreZ. Choisissez-moi dans vos amis un cavalier digne de moi; en-
voyez-le-moi, Octave. Vous voyez que je m'en rap-

o femme trois fois femme! Cœlio vous déplaît, — mais le pre-
mier venu vous plaira. L'homme qui vous aime depuis un mois ,
qui s'attache à vos pas , qui mourrait de bon cœur sur un mot de
votre bouche, celui-là vous déplaît! Il est jeune,

beau, riche et digne en tout point de vous; mais plait ! et le pre-
mier venu vous plaira I

HAIRANKE.

Faites ce que je vous dis, on ne me renvoie pas

Ton échange est bien jolie, Maria, et ton de colère est un
charmant traité de paix. — Il n'y a pas beaucoup d'orgueil pour le
comprendre : oui, Cœlio souffrait, Ce sera pourtant Cœlio qui en pro-

C(«UO

Au nom du ciel , ne te ris pas de moi.

La nuit est belle; — la lune va paraître à l'horizon, et la
porte est entr'ouverte. Tu y es, Cœlio.

Est-ce vrai? — est-ce vrai? Ou tu es ma vie. es sans pitié.

Tu n'es pas encore parti? Je te dis que toi I Une chanson sous
ta fenêtre; cache-toi un peu sous ton manteau , afin que les espions du
mari ne te re-
Sois sans crainte, afin qu'on te rraigne; et prouve-
lui qu'il est un peu (ard.

Ab ! mon Dieu , le cœur me manque.

OCTAVE

El 6 moi aussi , car je n'ai diné qu'à moitié. — Pour récompense de mes peiueB, dis en sortant qu'on me monte â souper.

Il t'oMtoit.

As-tu du tabac turc? Tu me retrouv»«s probablement ici demain maUn. Allons , mon ami , en route ! tu m'embrasseras eu revenant. En roule! en route! la nuit s'avance.

CaUo lort.

Écris sur tes tablettes , Dieu juste , que cette nuit doit m'èlre comptée dans ton paradis. Est-ce bien vrai que tu as un paradis? En vérité cette femme éUit belle, et sa petite colère lui allait bien. D'où venait-elle? c'est ce que j'iguore. Qu'importe comment la bille d'ivoire tombe sur le numéro que nous avons appelé? Souiller une mailresse à son ami, c'est une rouerie trop commune pour moi. Uariaune ou toute antre, qu'est-ce que cela me (ait? La véritable affaire est de souper j il est clair queCcclioest à jeun. Comme tu m'aurais détesté, Marianne, si je t'avais aimée! comme tu m'aurais fermé ta porte 1 comme ton bélitrede mari t'aurait paru un Adonis, un Sylvain, en comparaison de moi! Où est donc la raison de tout cela? pourquoi la fumée de cette pipe va-t-elle à droite plutôt qu'a gauche? Voilà la raison de tout. — Fou I trois fois fou à lier , celui qui calcule ses chances, qui met la raison de son cdtél La justice céleste tient une balance dans ses mains. La balance est parfaitement juste, mais tous les poids sont creux. Dans l'un il y a une pistole, dans l'autre un soupir amoureux , dans celui-là une migraine, dans celui-ci il y a le temps qu'il lait,

el toutes les actions humaines s'en vont de haut en bas , selon ces poids capricieui.

CH DOHESTIQDE, entTont.

Monsieur, voilà une lettre à votre adresse; elle est si pressée que vos gens l'ont apportée ici ; on a recommandé de vous la remettre , en quelque lieu que vous fussiez ce soir.

Voyons un peu cela.

D,niz=rtNGoO«^[c

ACTE II , SCÈNE V

nui.

H Ne venez pas ce soir. Mon mari a entouré la maison d'as- »
sassÎDS , el vous êtes perdu s'ils vous Ironvent.

■ MAniANNE. •

Halhenreui que je suis I qu'ai-je bit? Mon manteau 1 mon chapeau ! Dieu veuille qu'il soit encore tempsl Suivei-moi , vous et tous les domestiques qui sont debout à cette heure. 11 s'agit de la vie de votre maître.

Il tort en courant.

SCÈNE V

Xm J>Tdîn de OI«B(llo. — Il ett nail.

CLAUDIO, DEUX sptuAssiNB, TIBIA.

CtAODIO.

Laissei-le entrer, et jeles-vous sur lui désqu'il sera parvenu k
ce hosquet.

TIBIA

Et s'il entre par l'autre e6lé1

Alors , atlendez-le au coin du mur.

Oni

Le Toilï qui arrive. Tenei, monsieur, voyez comme son oaihre
est grandel c'est un homme d'une belle stature.

CLAUDIO.

Retirons-nous à l'écart , et frappons quand il eo sera temps.
£n(ra Ct^io.

à tajalouHt.

Marianne, Marianne t éles-vous là?

MUtlNNE , porotMonl à la fmitre.

Fuyez , Oetave; tous n'avez doue pas refu ma lettre?

SeieuenrmoD Di«ul quel nom ai-je entendu?

La maison est entourée d'assassins ; mon mari vous a i

Esl-ce va rêve ? si

Octave, Odave! au DDm.du ciel, ne vous arréLez pas] Piiis»et-il'élre encore temps <le tous échapper! Deinaia, Irouvezvous , à midi , dans un conressionoal de réglis« , j'y Beraï.

Lajatouiie le ttfoTne.

«ELIO.

o mort ! puisque tu es là , vieus donc à mon secours. Octave, Irailre OcUve ! puisse mon sang retomber sur toi I Puis* que tu savais quel sort m'attendait ici , et que tu m'y as envoyé à ta place , tu seras satisfait dans ton désir. o mort ! je t'ouvre les bras; voici le terme de mes mauï.

Il lort. On entmd dei crier itouffét «1 un bruit Uoigni dam le jardin.

OCTAVE, en delu>rt.

Ouvrez, ou j'enfonce les portes 1

CLiDio, ouvrant, ion ipétieu* Itbrat.

Que voulez- VOUS?

OùestCœlio?

Je ne pense pas que s(

drai le cou de ces d Êtes-vous fou ou somnambule?

Ne l'es-lu pas toi-même , pour te promener A cette heure i ton épée sous le bras?

CLiDnio.

Cherchez dans ce jardin , si bon vous semble ; je n'y ai vu entrer personne ; et si quelqu'un l'a voulu faire , il me semble que j'avais le droit de ne pas lui ouvrir.

SCÈNE VI

OCTAVE et MARIANNE, avprét d'un tombeau.

OCTAVE

Moi seul au monde je l'ai connu. Celle urne d'albâtre , convertie de ce long voile de deuil , est sa parfaite image. C'est ainsi qu'une douce mélancolie voilait les perfections de cette âme tendre et délicate.. Pour moi seul, cette vie silencieuse n'a point été un mystère. Les longues soirées que nous avons passées ensemble sont comme de fraîches oasis dans un désert aride ' , elles ont versé sur mon cœur les seules gouttes de rosée qui ; soient jamais tombées. Cœlio était la bonne partie de moi-même; elle est remontée au ciel avec lui. C'était un homme d'un autre temps ; il connaissait les plaisirs , et leur préférait la solitude ; il savait combien les illusions sont trompeuses, et il préférait ses illusions à la réalité. Elle eût été heureuse la femme qui l'eût aimé.

, Octave, la femme qui t'ai-

OCTAVE,

Je ne sais point aimer ; Cœlio seul le savait. La cendre que renferme cette tombe est tout ce que j'ai aimé sur la terre, tout ce que j'aimerai. Lui seul savait verser dans une autre âme toutes les sources de bonheur qui reposaient dans la sienne. Lui seul

était capable d'un dévotement sans bornes ; lui seul eût consacré sa vie en l'Uère à la femme qu'il aimait, aussi facilement qu'il aurait bravé la mort pour elle. Je ne suis qu'un débauché sans peur ; je n'estime point les femmes ;

388 LES CAPRICES DE HIRIQUANNE. ACT. II, SC. VI. l'amour que j'inspire est comme celui que je ressens , l'ivresse passagère d'un songe. Je ne sais pas les secrets qu'il savait. Ma gâté est comme le masque d'un histrion ; mon cœur est plus vieux qu'elle, mes sens blasés n'en veulent plus. Je ne suis qu'un lâche ; sa mort n'est point vengée.

Comment aurait-elle pu l'être, à moins de risquer votre vie ? Claudio est trop vieux pour accepter un duel , et trop puissant dans cette ville pour rien craindre de vous

Cœlio m'aurait vengé si j'étais mort pour lui comme il est mort pour moi. Ce tombeau m'appartient : c'est moi qu'ils ont étendu sous cette froide pierre ; c'est pour moi qu'ils avaient aiguisé leurs épées ; c'est moi qu'ils ont tué. Adieu la gaieté de ma jeunesse, l'insouciance folle, la vie libre et joyeuse au pied du Vésuve ! Adieu les bruyants repas, les causeries du soir , les sérénades sous les balcons dorés ! Adieu Naples et ses femmes, les mascarades à la lueur des torches, les longs soupers à l'ombre des forêts ! Adieu l'amour et l'amitié ! ma place est vide sur la terre.

SURIKENNE.

Hais-tu pas dans mon cœur ? Octave. Pourquoi dis-tu ; Adieu l'amour ?

Je ne vous aime pas, Marianne ; c'était Cœlio qui vous

ACTE PREMIER

LE ROI , tntmri de m

Hes amis, je vous ai aanoDcé, il y a déjà longtemps, les ' fiançailles de ma cbère Elsbelh avec le prince de HaolÂue. Je TOUS annonce aujourd'hui l'arrivée de ce prince; ce soir peulêtre , demain au plus tard , il sera dans ce palais. Que ce soit nn jour de fête pour lout le monde; quele« prisons s'ouvrent, et que le peuple psee la nuit dans les divertissements. Rutlan, où est ma fille t

Ltt eouTtitam m refir«ni.

RCTTEN.

Sire , elle est dans le parc avec sa gouvernante.

LE HOI

Pourquoi ne l'ai-je pas encore vue aujourd'hui? Est-elle triste ou gaie de ce mariage qui s'appréle?

RDTTEN.

Il m'a paru que le visage de la princesse élaît voile de queh

que mélancolie. Qaelle est la jeune (111e qui ne rêve pas la veille de ses nocess La mort de Sainl-Jean l'a contrariée.

Y fteDses-tuî la mort de mon bouRbnl d'un plaisant de cour bosaa et presque aveugle I

KOTTsn.

La princesse l'aimait.

Dis-mbi , Rutlen , lu as tu le princej quel homme est-ce? Hélas
I je lui donne ce que j'ai de plus précieux an monde , et je ne le
connais point.

HITTEH.

Je suis demeuré fort peu de temps A Hantoue.

Parie franch^ent. Par quels yens puis-je voir la vérité, si ce
D'est par les tiens 7

RCTTEH.

En vérité , sire , je ne saurais rien dire sur le caractère et l'es-
prit du noble prince.

LE SOI

En est-il ainsi? Tu bésîles, toi, courtisan I De combien d'éloges
l'air de celle chambre serait déjà rempli , de combien d'bjpcrboles
et de métaphores flatleuses , si le prince qui sera demain mon
gendre t'avait paru digne de ce titre I He seraïi-je trompé, mou
ami? aurais-je fait eu lui i

BITTEN.

Sire , le prince passe pour le meilleur des rois.

La politique est une One toile d'araienée , dans laquelle se débattent bien des pauvres mouches mutilées ; je ue sacrifierai te bonheur de ma fille ft aucun intérêt.

iz=rtNGoogle

SCENE

Vdv ne.

SPABK, HARTHÂN «t FACIO, buvant OMour d'utulabU.

HIHTHAH.

Poigque c'est anjourd'hui le mariaGU de la princesse, buvoDB , fumoDS , et tâchoos de faire du tapage.

Il serait boD de nou» mêler à tout ce peuple qui court l«s rues, et d'éléludre quelques lampious sur de bonoes têtes de boui^eois.

BPARK.

Allons dond! fumons traAquillement,

H*IITH*N.

Je ne ferai rien tranquillement; dussé-je me faire battant de cloche , et me pendre dans le bourdon de l'église , il faut que je carillonne un jour de lële. Où diable est donc Fan-

Bah I il nous retrouver» toujours. 11 est b se griser dans quelque trou de la rue Basse. Holà , obé ! un deraier coupl Il Uve ton Mrrs.

ri(OFFICIER , entrant.

Messieurs, je viens vous prier de vouloir bien aller plus loin ,
si TOUS ne voulei point être dérangés dans voire galté.

BARIMjUI.

Pourquoi, mon capitaine?

l'officiek.

La princesse est dans ce moment sur la terrasse que tous vojei
, et vous comprenez aisément qu'il n'est pas convenable que tôt
rais arrivent jusqu'à elle.

Voilà qui est intolérable !

Qu'cit-ce que cela nous faitderireiciouailleursl

■...■i.CÙHl'^lc

RitnTHAN.

Qui est-ce qui nous dit qu'ailleurs il nous sera permis de
rire? Vous verrez qu'il sortira va drôle eu habil vert de tous
les pavés delà ville, [kiiir nous prier d'aller rire dans la lune.

Entn Marinoni, couvert d'un manteau.

SPABE.

La princesse n'a jamais fait un acte de despotisme de sa vie.
Que Dieu la conserve ! Si elle ne veut pas qu'on rie, c'est qu'elle
est triste , ou qu'elle chante ; laissons-la en repos.

Hurapbl voilà un manteau rabattu qui llaire quelque nouvelle, lie gob&mouche a envie de nous aborder. KAmi'Oi'I , approchait, ie suis étranger, messieurs; â quelle occanon cette fêle?

La princesse EIsbetb se marie.

HABIMONI.

Ah! ah! c'est une belle femme, à ce que je présume?

n bel homme ,

Aimée de son peuple, si j'ose le dire, car il me paratl que tout est illuminé.

HARTHAN.

Tu ne te trompes pas, brave étranger, tous ces lampions allumés que tu vois > comme tu l'as remarqué sagement , ne sont pas autre chose qu'une illumination.

Je voulais demander par là si la princesse est la cause de ces signes de joie.

L'unique cause, puissant rhéteur. Nous aurions beau nous marier tous , il n'y aurait aucune espèce de joie daus cette ville ingrate.

HAHINONI.

Heureuse la princesse qui sait se faire aimer de sou peuple 1

HABTMAN.

Des lampions allumés ne font pas le bonheur d'un peuple , cher homme primitif. Cela n'empcchcpas la susdite priucesso d'être fantasque comme une bergeronnette.

ACTE I.SCLNE

En vérité, tous ave

Je l'ai dit, cher inconnu , je me su» servi t Marinoni talue it m

A qui diantre en veut ce baragouineur d'il qui nous quitte pour
aborder un autre groupe, d'une lieue.

uuthan.

Il ne Bent rien du lo'utj il est bite A faire pli

Voilà Fantaaio qui arrive.

Qu'a-l-il donc? il se dandine comme un co lice. Ou je me
trompe fort, ou quelque lubie i cervelle.

Eh bien, ami, que ferous-nous de cett« beU :

FARTASIO , entrant.

Tout absolument, hors un roman nouveau.

Je disais qu'il faudrait se lancer dans cette cai . divertir un
peu.

FANTASIO

L'important serait d'avoir des nez de carton i:

Prendre la taille au» filles , tirer les bourgeois ■ !t casser les
lanternes. Allons, parlons, voilà qi

Il était une fois un roi de Perse...

HABTHÀN.

Viens donc, Fantasio.

F«NIASIO.

Je n'en suis pas, je n'en sois pas!

BARTMAN.

Pourquoi?

Donnez- moi un ver

MATHAN

Tu as le m<^ de mai sur les joncs.

FANTiaiO.

C'est vrai; et le moi» de janvier dans te cœur. Ha lâte est comme une vieille cheiiUDée sans fen : il n'y a que dn vent et de» ceadres. Ouf!

Que cela m'ennuie que tout le monde s'amuse ! Je voudrais que ce graud del »! lourd fût un immense bonuet de coton , pour envelopper jusqu'aux oreille» cette sotte ville et ses sots habitants. Allons, voyons! dites-moi, de grâce, un calembour usé, quelque chose de bien rebattu.

BAKTMAH.

Pourquoi?

FàMTlSIO.

Pourqu'erie. Jenerisplusde ce qu'on invente ; peut-être que je
rirai de ce que je connais.

aAHTHlN.

Tu me parais iin tant soit peu m mélancolie.

Du tout; c'est que je

13 de chez i

inthrope et eoclia à la

la maîtresse.

, es-lu dee nôtres?

Je suis des vAlres , si ji

i; restons a

A parler de choses et d'autres , en regardant nos habits ueub.

Non , ma foi. Si tu es las d'être debout , je suis las d'être assis;
il faut que je m'évertue en plein air.

e saurais m'évertuer. Je vais fumer sous ces mar- K ce brave
Spark, qni va me tenir compagnie. N'est-ce pas, Spark?

Comme tu voudras.

En ce «as , adieu. Nous allons vi

FatUatfo t'astitd avec Spark.

Cwnme ce soleil couchant est tnanqué! La nature eat pitoyable
ce soir. Regarde-moi nn peu cette vallée là-bas, ces quatre ou dnq
méchants nuages qui grimpent sur cette montagne. Je faiMis des

pas;sa([es comme celui-là , quand j'avais dooEe ans , sur la couverture de mes livres de classe.

Je dois bien t'ennuyer , Sparkf

Non ; pourquoi cela?

FUITASIO.

Toi , tu m'ennuies horriblement. Cela ne le fait rien de voir tons les jours In même figure? Que diable Hartman et Facio s'en vontils (aire dans cette fête?

Ce sont deux gaillards actifs , et qui ne sauraient rester en

Quelle admirable chose que les Uille et une Nuits! OSpark! mon cher Spark, si tu pouvais me transporter eu Chinel Si je pouvais seulement sortir de ma peau pendant une heure ou deux I Si je pouvais être ce monûeur qui passe !

SPABI.

Cela me paraît assez difficile.

FIMTÏSIO.

Ce monsieur qui passe est charmant; regarde : quelle belle culotte de soiel quelles belles fleurs rouges sur son gilet! Ses breloques de monb% battent sur sa panse, en opposilioa avec les basques de sou habit, qui voltigent sur ses mollets. Je suis sur que cet homme-là a dans la télé un milher d'idées qui me sont absolument étrangères; son essence lui est particulière. Hélas ! tout ce que les hommes se disent entre eux se ressem- . ble ; les idées qu'ils échangent sont presque toujours les mêmes dans toutes leurs conversations; mab, dans l'intéiieur de toutes oes machines

isolées, quels replie, quels compartiments secrets! C'est tout un monde que chacun porte en lui 1 un monde ignoré qui natt et qui meurt en silence I Quelles solitud» que tous ces corps humains !

FANTASIO

Boi» donc, désœuvré, au lieu de te creuser ta tête.

11 u'; a qu'une chose qui m'ait amné depuis trois jours : c'est que mes créanciers ont obtenu un arrêt contre moi , et que si je mets les pieds dans ma maison, il ya arriver quatre l'sUfiers qui me prendront au collet.

Voilà qui est fort gai , en effet. Où coucheras-tu ce soir?

FANTiSIO.

Chez la première venue. Te flgures-lu que mes meubles se vendent demain matin? Nous en achèterons quelques-uns, n'est-ce pas?

Manques-tu d'argent, Henri? Veux-tu ma bourse?

Imbécile! si je n'avaispasd'argent, je n'aurais pas de dettes. J'ai envie de prendre pour maitresse une flite d'opéra.

SFARK.

Cela t'ennuiera A périr.

Pas du loutj mon imagination se remplira de pirouettes et de souliers de satin blanc; il y aura un gant à moi sur la banquette du balcon depuis le premier janvier jusqu'à la Sainl- Silvestre, et je fredonnerai des solu de clarmette dans mes rêves, en attendant que je meure d'une indigestion de fraises dans les bras de ma

bien-aimée. Remarques-tu une chose, Spark? c'est que nous n'avons point d'état; nous n'exerçons aucune profession.

C'est là où qui l'aUriste?

FlNTiSIO.

Il d'j a point de maître d'armes mélancolique. Tu me fais l'effet d'être revenu de tout.

li , il faut être allé

iz=rtNGoo«^[c

Eh bien donc I où veui-tu que j'aïlle ? Regarde cette vieille ville enruméey il n'y a pas de places , de rues, de ruelles où je n'aie ré-délrenie fois; il a'j a pas de pavée où je n'aie traîné ces talons usés , pas de maisons où je ne sache quelle est la (ille ou la vieille femme dont la lèle stupide se des^ne éternellement à la fenêtre j je ne saurais faire un pas sans marcher sur mes pas d'hier ; eh bien , mon cher ami , cette ville n'est rien auprès de ma cervelle. Tous les recoins m'en sont cent fois plus connus; toutes les rues, tous les trous de mon imagination sont cent fois plus fatigués; je m'y suis promené en cent fois plus de sens , dans cette cervelle délabrée , moi son seul bahiUnt I je m'y suis grisé dans tous les cabarets; je m'y suis roulé comme un roi absolu dans un carrosse doré ; j'y ai troUé en bon bourgeois sur une mule pacifique, et je n'ose seulement pas maintenant y entrer comme un voleur, une lanterne sourde à la main.

SPjtBK.

Je ne comprends rien à ce travail perpétuel sur toi-même ; moi , quand je fume, par exemple, ma pensée se fait fumée de . tabac;

quand je bois, elle se fait vin d'Espagne ou bière de Flandre ;
quand je baise la main de ma maîtresse , die entre par le bout de
ses doigts cflilés pour se répandre dans lont son être sur des cou-
rauls électriques; il me faut le parfum d'une Qeur pour me dis-
traire, el de tout ce que renferme l'universelle nature , le plus ché-
lif objet suffit pour me changer en abeille et me fiiire volliger ^ el
là avec un plaisir toujours

Tranchons le mot , tu es capable de pêcher k la ligne.

SPIBE.

Si cela m'amuse, je suis capable de tout.

FANTiSIO.

Même de prendre la lune avec les dents? Cola ne m'amuserait
pas.

Ah ! ah ! qu'en sBifr4u ? Preudre la lune avec les dents n'est
pas à dédaigner. Allons jouer au trente et quarante.

Pourquoi ?

Parce que nous perdrions noire argent.

Àh ! mon Dieu I qu'est-ce qae tu vas imaginer le 1 Tu ne sais
quoi invenler pour te torturer l'esprit. Tu vois donc tout en noir,
mieéniMe? Perdre notre aident! lu n'as donc dan« le cœur ni foi
en Dieu ni espérance ? tu es donc un athée épouvantable , ca-
pable de me dessécher le cisUr et de me désabuBer de tout , moi
qui suis plein de aéve et de jeunesse? il te met à dantr.

En vérité , il y a de certains moments où je ne jureraï pas que
tu n'es pas fou.

FiNTlsio , damant toujoart.

Qu'on me donne une cloche ! une cloche de verre I

A propos de quoi une cloche?

lean-Paul n'a-t-il pas âil qu'un homme absorbé par une grande pensée est comme un plongeur sous sa cloche , an milieu du vaste Océan ? Je n'ai point de cloche, Spark , point de cloche , et je danse comme Jésus-Christ sur le vaste Océan.

Fais- toi journal isie ou hommede lettres, Henri, c'est encore le plus efficace mofen qui nous reste de déeopiler la misanthropie et d'amortir l'imagineliion.

Oh I je Toudrab me passionner pour un homard i la moutarde, pour unegrisette, pour une dasse de minéraux. Sparfc! essayons de bâtir nue maison à nous deux.

ACTE 1, SCÈNE II. ai

SFAHK.

Pouiquoï ne TOfagn-tu pas? va en Italie.

PANTAnO.

J'y ai élé.

SPAU.

Eh bien I esl-ce que lu ne trouves pas ce pay»-là beau?

Il y a une quantité de mouches grogées comme des hannelons
qui vous piquent toute la nuit.

Il n'y a pas de bon vin du Rhin à Paria.

Va en Angleterre.

Finristu.

J'y suis. Est-ce que les Anglais ont une patrie? J'aime autant
les voir ici que chez eux.

Ta donc au diable, alors!

FINTASLO.

Oh ! s'il y avait un diable dans le ciel ! S'il y avait un enfer,
comme je me brûlerais la cervelle pour aller voir tout ça ! Quelle
misérable chose que l'homme ! ne pas pouvoir seulement sauter
par sa fenêtre sans se casser les jambes ! être obligé de jouer du
violon dix ans pour devenir un musicien passable ! Apprendre
pour être peintre, pour être palefrenier ! Apprendre pour faire
une omelette ! Tiens, Spark, il me prend des envies de m'asseoir
sur un parapet , de regarder couler la rivière, et de me mettre à
compter un , deux , trois, quatre, cinq, six, sept, et ainsi de suite jus-
qu'au jour de ma

Ce que tu dis là ferait rire bien des gens; moi, cela me fait D'é-
mir ; c'est l'histoire du siècle entier. L'éternité est une grande aire
, d'où tous les siècles , comme de jeunes aiglons , se sont envolés
tour à tour pour traverser le ciel et disparaître; le udtre est arrivé
à son tour au bord du nid; mais on lui a coupé les ailes, et il at-
tend la mort en regardant l'espace dans lequel il ne peut
s'élancer.

kCùhi«^[c

FANTASIO

FiNTisio, ehunfani.

su jlt, tppel1«-Biol ton âme

CoDnais-lu une plus divine ramaace que celle-là , Spark? C'eet une romaunce portugaise. Elle ne m'est jamais Tenue è l'esprit sans me donner envie d'aimer quelqu'un.

Qui, par exemple?

FANTASIO

Qui? je n'en sais rien; quelque belle fille toute ronde comme les femmea.de Hiéris; quelque chose de doux comme le vent d'ouest, de ptle comme les rayons de la lune; quelque chose de pensif comme ces petites serrantes d'auberge des tableui flamands qui donnent le coup d'étrier à un voyageur à larges bottes, droit comme un piquet sur un grand cheval Manc. Quelle belle chose que le coup de l'étrierl une jeune femme sur le pas de sa porte, lo feu allumé qu'on aperçoit au fond de la chambre , le souper préparé , les enfants endor' mis; toute la tranquillité de la vie paisible et contemplative dans un coin dn tableau! et là l'homme encore haletant, mais ferme sur la selle, ayant fait vingt lieues, en ayant fa^nte à faire; une goi^ée d'eau-de-vie , et adieu. La nuit est profonde là-bas, le temps meoa^nt, la forêt dangereuse; la bonne femme le suit des yeux une minute , puis elle laisse tomber, en retournant à son feu, cette ^blime aumône du pauvre : Que Dieu le protège!

SFAUC.

Si lu étais amoureux , Henri , tu serais le plus heureux des hommes.

L'amour n'existe plus, mon cher ami. La re%ion , sa nourrice , a les mamelles pendantes comme une vieille bourse au fond do laquelle il y a un gros sou. L'amour est une Eostie qu'il faut briser en deux au pied d'un autd et avaler ensemble dans un baber; il n'y a plus d'autel , il n'y a plus d'amour. Vive la nature! il y a encore du via.

Rboit.

Tu vas te^hier.

D,niz=rtNGoO«.^[c

H peu lard pour cela.

Qu'appelles-tu tard? midi, «st«e lard? mil bonne heure? Où prends-tu la journée? Reeti je t'en prie. Buvons, causons, analysons, déra sons de la politique; imaginons des comblnaiso ne meat; attrapons tous les hanoelons qui pasi c«lte chandelle, et mettons-les dans nos poclie les canons à vapeur sont une belle chose en mi anlhropie ?

SPIKK.

Comment l'enlends-tu î

FANTUIO.

Il y avait une fois un roi qui était très-aage , li faeureui , très-heureux

FiHTikSIO.

La seule chose qui manquait à son bonheur, < des eafauts. Il fit faire des prières publiques di

A quoi en veui-tuTeuir?

FU†TASIO.

Je pense à mes chères Mille et une Nuits. C'esl qu'elles commencent toutes. Tiens, Spark, je suis que je lasse quelque chose. Tra la , Ira la I Ail nous!

Ifn tnterrttatnt p

Ohé ! braves gens, qui enterrez-vous là? Ce n'est tenant l'heure d'enterrer proprement.

LES PORTEURS

Nous enterrons Saint-Jean.

Saint-fean est mort? le baufbndn sa plac« 1 le ministre de la justice ?

FANTASIO

I poiivei la prendre si voug

/b Mitent.

s^UK.

Voilà une insolence que tu t'es bien attirée. A quoi pense*lu , d'arrêter ces gens ?

FAMTÀSIO.

Il n'y a rien là d'insolent. C'est un conseil d'ami que m'a donné cet homme, et que je vais suivre à l'instant.

BPjtRK.

Tu Tas le foire bouflbn de la cour?

FiNTASIO.

Cette nuit même, si l'un veut de moi. Puisque je ne puis cou-
cher chez moi, je v«ui me donner la reprèseutation de cette
royale comédie qui se jouera demain , et de la l«^ du roi lui-
même.

Comme tu es Qnl On te reconnaîtra , et les laquais le mettront
à la porte; n'es-lu pas filleul de la feue reine?

Comme tu es bête! je me mettrai nue bo8s« et une perruque
rouBse comme la portail Saint-Jean , et personne ne me recon-
naîtra, quand j'aurais trois douiaïues de parrains A mt» trouses.

H frappé à una boutique.

Hél hrave homme, ouvrex-moi, si vous n'êtes pas sorti, vous ,
votre femme et vos petits cbieus 1

UN TArr.LEOH , ouvrant la boutique.

Que demande votre seigneurie ?

N'êtes-vous pas tailleur de la

Pour TOUS servir.

FANTASIO

Ësl-oe vous qui habilliei Saint-Jean?

lies? Vous savei de quel c61é élail sa bo«e,

D,niz=rtNGoogle

«imment il fHsait samonslache, «t quelle pei Hé, hé! mon-sieir veut rire.

FIKTASIO.

Homme^je ne teui point rire; eotre da boutique; et si tu ne veui être empoisonné c café au lait , louge à être muet comme la lomb : va se passer ici.

H tort ovw le tailleur; Spa

SCÈNE III

Vue «nbei^ im Ik roat« d« Kiu :

Entnt LE PRINCE de MiNToCE et UA I

Eh bien , colonel?

MABINONI.

Altesee?

Eh bien , Harisoni?

. HABINOM.

Mélancolique, fantasque, d'une joie folle, i père , aimant beaucoup les pow verts.

LE FBIMCE.

Écris cela; je ne comprends clairement qu Qioulées en
bfltarde.

HARIKOin, icrivant.

Hélaoco...

LE riuncE.

ËcrJs à voii basse-, je rêve A un projet d'imp

IURINONI.

Toilt , altesse , ee que vous demandez.

LE FRINCE.

C'est bien; je te nomme mon ami intime; je : dans tout mon
royaume de plus belle écriture i| Assieds-loi à quelque distance.
Vous penseï doi que le caractère de la princesse , ma future épci
secrètement connu?

544 FANTASIO

MARmom.

Oui, atlesse; j'ai parcouru lea alentoure du palais, et ces
(ablettes renferment les priDdpai traits des conversations
diiiérenles dans lesquelles je me suis immiscé.

LE PRINCE , M mirant.

suis poudré comme un homme de la

KARIKOKI.

L'habit est magnifique.

LE FHINCE.

Que dirais-tu , Harinoni , si tu voyais ton maître revêtir un simple teae olive 1

IURIHONI.

Sonallessese rit de ma crédulité.

LE r RINCE.

Non , colonel. Apprends que ton maître est le plus romanesque des hommes.

HARINONI.

Romanesque, altesse?

Oni, mon ami (je t'ai accordé ce titre); l'important i»wjet que je médite estinoui dans ma famille', je prétends arriver à la cour du roi mon beau-père dans l'habillement d'un simple aide de camp j ce n'est pas assez d'avoir envoyé ua homme de ma maison recueillir les bruits publics sur la future princesse de Hanloue (et cet homme, Uarinoui, c'est toi-même), je veux encore observer par mes yeux.

Est-il vrai, altesse?

Ne reste pas pétriOé. Un homme tel que mol ne doit avoir pour ami intime' qu'un esprit vaste et entreprenant.

Une seule chose me paraît s'opposer au dessein de votre

altesse.

Laquelle?

L'idée d'un tel travestissement ne pouvait appartenir qu'au prince glorieux qui nous gouverne. Hais si mon gracieux souverain est coufondii panni l'état-major, à qui le roi de Ba-

_ avoir lieu dans la galerie?

LE PKINCE.

Tu as raison; « je me déguise, il faut prenne ma place. Cela est impossible, HarinoD pensé il cela.

Pourquoi imposnMe, alleise?

Je puis bien abaisser la dignité prindire juf colonel; maie comment peui-iu croire que je élever jusqu'à mon rang un homme quelcon d'ailteura qoe mon futur beau-père me le pard

■ÀRINOM.

Le roi passe pour un bomme de beaucoup i prit, avec une bum«nr agréable.

LE PRINCE

Ab I ce n'est pas sans peine que je renonce Pénétrer dans cette cour nouvelle sana foste observer tout, approcher de la princesse sous et peot-âtre m'eo faire aimer 1 — Oh! je m', impossible. Harinoni, mon ami, essaye mon raonie; je ne saurais y résister.

MABiNOHi, l'inelinant,

Alleasel

LE PRINCE

Penses-tu que les siècles futurs oublieron âreoslance?

■tRINOKI.

Jamais, gradeui prince.

LE PBINCE.

Viens essayer mon habit.

SCÈNE I

I« Jardin du roi de BaTiére.

Entrtta EXSBETH et ta gouvernantt.

It OOBVBBNiHTE.

Mes pauvres jeux en ont pleuré, pleura uu torrent do ciel.

ELSBETH.

Tu e» si bonne I Mai ausû j'ainiau Saint-Jean; il avait tant d'esprit! Ce n'était point un bougon ordinaire.

Dire que le pauvre homme est allé li-haut la veille de vm fiançailles! lui qui ne parlai! que de vous à dîner et à souper, tant que le jour durait. Un garçon sï gai , si amusant , qu'il bisail aimer la laideur , et que les yeux le cherchaient toujours en dépit d'eui-mêmes!

ELSBETB.

Ne me parle pas de mon mariage ; c'est encore 1A un plus grand malheur.

hk GOVTEBtUNTE.

Ne savex-vODS pas que (e prince de Hantoue arrive anjourd'-hui¥ On dit quec'est un Amadis.

Que disqu là , ma chère I 11 est horrible et idiot , tout te monde le sait déjà ici.

En vérilé on m'avait dit quec'était un Amadig.

ELSBETH

Je ne demandais pas un Amadis , ma chère; mais cela est cruel , quelquefois, de n'être qu'une flUe de roi. Mon père est le meilleur des hommes; le mariage qu'il prépare assure la paix de son royaume; il recevra en récompense la bénédiction d'un peuple; mais axâ , hélas! j'aurai la sienne, et rien de plus.

Si je refusais le priaoe ,)a guerre serait bi cée; quel malheur que ces trailés de paï se i avec des larmes I Je voudrais être une forte i gner à épouser le premier veuu , quand cela ' politique. Être la mère d'un peuple, cela <x i cœurs , mais non les lélea faibles. Je ne suis rêveuse; peut^tre la faute en est«lle à les i tousjours dans les poches.

L« «OEVERKtKTE.

Seigoeurl n'en dites rien.

EUBETH.

J'ai peu connu la vie, et j'ai beaucoup rêté

Si le prince de Hantoue est tel que voua 1 laissera pas cette
afliijre-là s'arranger , j'en sti :

Tucroisl Dieu laisse faireleshommes, ma i il ne fait guère plus
de cas de nos plaintes q . d'un mouton.

Je suis sûre que w vous refusiez le prince fous forcerait pas.

ELSBETH

Non certainement il ne me forcerait pas; e que je me sacriQe.
Veui-lu que j'aille dire à i blier sa parole, et de rayer d'un Irait de
plum pectable sur un contrat qui fait des milliers d'h porte qu'il
lasse une malheureuse? Je laisse mi

HiThi!

EUt plturt.

ELSBEra.

Ne pleure pas sur moi , ma bonne; tu me I

pleurer moi-même , et il ne faut pas qu'une ro

les yeux rouges. Ne t'aRlige pas de tout cela. .

serai une reine , c'est peut-être amusant ; je prt'

248 FANTASIO

gofll à mes parures, que «ais-Je? k im

velle coiu*; tieureuseinsnt qu'il j a pour une princesse autre

chose dans un mariage qu'an mari. Je trouTCrai peut-être le

bonheur au fond de ma corbeille de noces.

Vous êtes un vrai agneau pascal.

ELSBETH

Tiens , nu chère , oommençoDs toujours par en rire , qnitte à en pleurer quand il en sera temps. On dit que le prince de Hantoue est U plus ridicule chose du monde.

Li GODVERMHTE.

Si Saint-Jean était là!

Ah ! Saint-Jean , Saint-Jean 1

Vous l'aimies beaucoup , mon en&nt.

ELSBETB.

Cela est singulierj son esprit m'sUachaità lui avec des fils imperceptibles qui semblaient venir de mon cœur ; sa perpë~ tnelle moquerie de mes idées romanesques me plaisait à l'eicès, tandis que je ne puis supporter qu'avec peine bien des gêna qui abondent dans mon sens ; je ue sais ce qu'il j avait entourde lui , dans ses yeui , dans ses gestes , dans la manière dont il prenait son tabac C'était un homme bizarre ; tandis qu'il me parlait , il me passait devant les yeux des tableaux délicieux ; sa parole donnait la vie , comme par enchantement, aui choses les plus étranges.

C'était un vrai Triboulet.

Je n'en sab rien ; mais c'était uu diamant d'esprit.

u COCTEEDANTE.

Voilft des pages qui vont et vieunent; je crois que le prince ne va pas tarder à se montrer ; il faudrait retourner au palais pour vous habiller.

ELSBETB.

Je t'en supplie , laisse-moi un quart d'heure encore ; va préparer ce qu'il me faut : hélas! ma chère, je n'ai plus long-

iz=rtNGoo«^[c

U COBTERNAMTE.

Seigneur, est-il passible que ce mariage an fasse , s'il vous déplait Un père sacrifier sa fille! le roi serait uii véritable Jephté , s'il le bisait.

ELSBETH

Ne dit pas de soElisee k mon père ; va , ma cbère , prépare ce qu'il me faut.

La gouvertiante tort.

ELSGKTB , Muta.

Il me semble qu'il y a quelqu'un derrière ces bosquets. Est ce le fantôme de mon pauvre boufibn que j'aperçois dans ces bJueEs , assis sur la prairie? Bépoodez-moi; qui êtes-vous? que faites-vous là, à cueillir ces fleurs?

EU» t'avanc» vtn un i«rtr».

PâiTisio, anit, «Au en bouffàn, avec ont botte et un«
perruque.

Je suis un brave cueilleur de Deurs, qui soubaite le bonjour à vos beauri yeui.

ELSBETB.

Que signifie cet accoutrement? qui êtes-voifs pour venir parodier sous cette large perruque nu homme que j'ai aimé? Êtes-vous écolier en bouftonaerie?

FtNTASIO.

Plaise ï votre altesse sérénissimc, jesuisle a ou^eau bouffon du r(M; le majordome m'a reçu favorablement ; je suis présenlé au valet de chambre; les marmitons me protégeili depuis hier au soir, et je cueille modestament des fleurs en at> tendant qu'il me vienne de l'esprit.

ELSBRTn.

Cela me parait douteux , que vous cueilliez jamais cette OeurJè.

Pourquoi? l'esprit peut venir k un homme vieux, tout comme è une jeune fille. Cela est si difficile quelquefois de distinguer un irait sjùriluel d'une grosse sottise I Beaucoup parler, ToilA l'impartant; le plus mauvais tireur de pistolet peut attraper la mouche, s'il tire sept cent quatre-vingts coups à la minute, tAut aussi bien que le plus habile homme qui n'en tire qu'un ou deux bien ajustés. Je ue demande qu'A

être aourri couvenableinenl pour la grosseur de moa «entre , et je regarderai mon ombre au soleil pour toÏt si ma p«Tuqne pousse.

En «orle que vous voilà revêtu des dépouilles de Saiul- Jean?
Vous avez raison de parler de voire ombre; tant que vous aurez ce
costume, elle lui ressemblera toujours, je crois,

Je fais en ee moment une él^ie qui déddera de mon sort.

ËLSBCTV.

En quelle fe^n?

Elle prouvera dairement que je suis le premier homme du
monde, ou bieu elle ne vaudra rien du tout. Je suis en train de
bouleverser l'uuivers pour le mettre en acrostiche ; la lune, le so-
leil et les étoiles se battent pour entrer dans mes rimes , comme
des écoliers à la porte d'un théâtre de mélodrames,

ELSBETH

Pauvre homme ! quel métier lu enk^prendsl faire de l'esprit à
tant par heure! N'as-tu ni bras ni jambes, et uc feraistu pas mieux
de labourer la terre que ta propre cervelle?

FÂNTASIO.

Pauvre petite! quel métier vous entreprenez! épouser un sol
que voua n'avez jamais vu ! — N'avez-vous ni cœur ni tête, et ne
feriec-vous pas mieni de vendre vos robes que votre corps?

ELSBETH

Voilà qui esl hardi -, monsieur le nouveau-venu? Comment
appelez-vous cette fleurlà, s'il vous plattf

EbSBETB.

Une tulipe. Que veui-tu prouver?

FIMTUIO.

Une tulipe rou^e , ou une tulipe bleue^T

Bleue , k ce qu'il me semble.

Point du tout, c'est une tulipe reuge.

■...■i,C(Hl«^elc

ACTE il, SCÈNE I

ELSBETH

Veui-lu mettre un Libit neuf b une vieille sentence? tu n'en M pas besoin pour dire que des goAts et des couleurs il l'en faut pas disputer.

te ne dispute pas; je vous die que cette tulipe esta ronge, et cependant je conviens qu'elle est bleue.

ELSBETH

Comment arranges-tu celaî

Comme votre contrat de mariage. Qui peut savoir sous te soleil s'il est né bleu ou rouge? les tulipes elleE-inèmea n'en savent rien. Les jardiniers et les notaires Tout des grelles si extraordinaires , que les pommes deviennent des citrouilles , et que les chardons sortent delà mâchoire de l'âne pour s'inonder de sauce dans le plat d'argent d'un évêqne. Celte tulipe que voilà g'alLen-dait bien k être rouge; mais on l'a mariée; elle est tout étonnée d'être bleue : c'est ainsi que Iç monde entier se métamorphose

sous les mains de l'homme; et la pauvre dame nature doit se rire parfois au nez de bon cœur , quand elle mire dans ses lacs et dans ses mers son éternelle mascarade. Croyez-vous que ^ sentit la rose dans le paradis de Hoïse? ça ne sentait que le foin vert. La rose est fille de la civilisation; c'est une marquise comme vousel moi.

La pâle fleur de l'aubépine peut devenir une rose, et un chardon peut devenir un artichaut; mais une fleur ne peut devenir une autre : ainsi qu'importe à la nature? on ne la change pas, on l'embellit ou on la tue. La plus chétive violette mourrait plutôt que de céder, si l'on voulait, par des moyens artificiels , altérer sa forme d'une étamine.

Ily a de certaines choses que les bouffons eux-mêmes n'ont pas le droit de railler; fais-y attention. Si tu as écouté ma conversation avec ma gouvernante, prends garde à tes oreilles.

D,niz=rtNGoogle

FANTUIO.

Non pas j'ai mis des oreilles, mais A ma loDgue. Vous tous tiompeidez-vous;!! y a une erreur de gens dans vos paroles.

ELSBETB.

Ne nie fais pas de calembour , si tu veux gagner Ion argent , et ne me compare pas à des tulipes , si tu ne veux gagner autre chose.

PAHTASIO.

Qui sait? Un calembour console de bien des chagrins', et jouer avec les mots est un moyen comme un autre de jouer avec les

pensées , les actions et les êtres. Tout est calembour ici-bas , et il est aussi difficile de comprendre le regard d'un enfant de quatre ans, que le galimatias de trois drames modernes.

GLSBETH.

Tu me fais l'effet de regarder le monde A travers un prisme tant soit peu changeant.

PANTISIO.

Chacun a ses lunettes ; mais personne ne sait au juste de quelle couleur en sont les Terre». Qui est-ce qui pourra me dire au juste où je suis heureux ou malheureux , bon «u mauvais , triste ou gai , bête on spirituel ?

Tu es laid , du moins ; cela est certain.

• Pas plus certain que votre beauté. Voilà votre père qui vient avec votre futur mari. Qui est-ce qui peut savoir si vous l'épouserai ?

Biort.

Puisque je ne puis éviter la rencontre d'un prince de Hantouo, je ferai aussi bien d'aller au-devant de lui.

Entrent U roi. ATaHnoni tout It coïlume dit pritWB , M it prit-tet vÂCu au aidé dit camp.

Prinoe , voici ma fille. Pardonnez-lui cette toilette de jardinière; vous êtes là chez un bourgeois qui en gouverne d'autres , et notre étiquette est aussi indulgente pour nous-mêmes que pour eux.

D,niz=rtNGoO«^[c

ACTE K, SCENE II

Permettez- moi de baiser celte main charmante, madame , li ce n'est pas une trop grasde faveur pour mes lèvres.

Votre altesse m'eicusera si Je reatro au palais. Je la verrai, je pense , d'une manière plus convenable à la présentation de

Elle lort.

LE PRINCE

La princesse a raison ; voilà une divine pudeur.

Quel est donc cet aide de camp qui vous suit comme votre ombre? li'm'est insupportable de l'entendre ajouter une remarque inepte A tout ce que nous disons. Kenvoyez-ic, je vous

Marinoni parle bas ou prince, LE PRINCE , de mime.

C'est fort adroit de ta part de lui avoir persuadé de m'éloigner ; je vais tâcher de joindre la princesse et de lui toucher quelques mots délicats sans faire semblant de rien.

IltorU

Hum I hum ! Poussons quelques pas plus avant, si Votre Majesté le permet; je crois apercevoir un luosque tout à fait charmant dans ce bocage.

SCÈNE II.- Qna aatra parlia da jardin

Entre LE PRINCE.

Mon déguisement me réussit à merveille ; j'observe, et je me fais aimer. Jusqu'ici tout va au gré de mes souhaits', le père me paraît un grand roi , quoique trop sans façon , et je m'étonnerais si je ne lui avais plu tout d'abord. J'aperçois

la princesse qui rentre au gûlièrement.

Bûbth «ntf»; la prini Altesse, permeLlez ï iir.

époui de vous offrir les ft humble et dévoué ne peut les grauds de la terrel ils puis pas; cela m'est tout sancc obscure; je n'ai pc l'ennemi; un cœur pur fonne;jeauïB un pauT lête ; je n'ai pas un iv natale comme de ma mes rêies; je n'ai pi coeur; je suis maud

Que me voulez ou demandez-vous

Qu'il serait d que j'éprouve allée; j'ai cru et de vous of

ACTE li,.SCÈNË III

Vpe ■nticianibrs.

FANTASIO , couekè *ur un tapU.

Quel méUer déiicknit que celui de bouflbiil J'éUis gris, je crois , hier «oir , lorsque j'ai pris ce coslume et que je me suis présentlé au palais; mais, en vérilé, jamais la sainte raisoQ ne m'a rien inspire qui valilt cet acte de folie. J'arrive, et me voilà re^ u , choyé , enregistré , et , ce qu'il y a de mieux encore, oublié. Je vais et viens dans ce palais comme si je l'avais habité toute ma vie. Tout à l'Lcure j'ai rencontré le roi; il n'a pas même eu la curiosité de me regarder; son bouffon étant mort, on lui a dit - « Sire, en voilà

un autre.! C'est admirable! Dieu merci, voilà ma cervelle à l'aise, je puis faire toutes les balivernes possibles sans qu'on me dise rien pour m'en empêcher; je suis un des animaux domestiques du roi de Bavière, et si j'y veux, tant que je garderai ma bosse et ma perruque, on me laissera vivre jusqu'à ma mort entre un épagneul et une pintade. En attendant, mes créanciers peuvent se casser le iici contre ma porte tout à leur aise. Je suis aussi bieu en sûreté ici, sons cette perruque, que dans les Indes occidentales.

N'est<e pas la princesse que j'aperçois dans la chambre voisine, à travers cette glace? Elle rajuste son voile de noces; deux longues larmes coulent sur ses joues; en voilà une qui se détache comme une perle et qui tombe sur sa poitrine. Pauvre petite! j'ai entendu ce matin sa conversation avec sa ^uvemante; en vérité, c'était par hasard; j'étais assis sur le gamit, sans autre dessein que celui de dormir. Maintenant la voilà qui pleure et qui ne se doute guère que je la vois encore. Ah I si j'étais un écolier de rhétorique, comme je réfléchirais profondément sur cette misère couronnée, sur cette pauvre brebis à qui on met un ruban rose au cou pour la mener à la boucherie! Cette petite fille est sans doute romanesque; il lui est cruel d'épouser un homme qu'elle ne connaît pas. Cependant elle se sacrifie en silence. Que le hasard est capricieux! il faut que je me grise, que je rencontre l'enterrement de Saint-Jean, que je prenne son costume et sa place, que je

«»(lc

356 FANTASIO

fesse enflD la plus grande folie de la terre, pour Tenir voir lomber, è travers cette glace, les deux seules larmes que cette

enfant veraera peut-être sur son triste voile de fiancée ! ntort.

LE PRINCE, MARINONI

Tu n'es qu'un sot , colonel.

HARIMONI.

Votre altesse se trompe sur mon compte de la manière la plus pénible.

LE PRINCE

Tu es un mailre butor. Ne pouvais-tu pas empêcher celaf Je te confie le plus grand projet qui sesoit enfanté depuis une suite d'années incalculable , et toi , i»on meilleur ami , mon plus ildéle serviteur , tu eutaeses bêtises sur bêtises. Non , non , tu as beau dire, cela n'est point pardonnable.

Comment pouvais-je empêcher votre altesse de s'attirer les désagréments qui sont la suite nécessaire du r61e supposé qu'elle joue? Vous m'ordonnez de prendre votre nom et de ■ne comporter en véritable prinee de Mantoue. Puis-je emp^ cber le roi do Bavière de faire un alTront à mon aide de camp? Vous aviez tort de vous mêler de nos affaires.

LE FHIMCE.

Je voudrais bien qu'un maraud comme toi se mélfitt de me donner des ordres.

HABINOM.

Considère!, altesse, qu'il faut cependant que je soie le {H-ince ou que je sois l'aide de camp. C'est par Yoti« ordre que j'agis, .

LE PHINCE.

Ue dii-e que je suis un impertinent eu présenec de toute la cour, parce que j'ai voulu baiser la main de la princesse! Je suis prêt a lui déclarer U gueire, et à retourner dans mes États pour me mettre ï la tête de oms années.

iz=rtNGoog[c

SoDgeidonc, allease, que ce mauvais coin' i tait à l'aide de camp et non au prince. Prèle voua respecle sous ce déguis<>n)ent?

11 suffit. Rends-moi mon habtl.

MtoiNONl , ôtant l'habit.

Si mon souverain l'exige , je suis prêt à mo'

En vérité, je ne sais que résoudre. D'à i furieux de ce qui m'nr-rive , et d'un autre , j renoncer h mon projet. La princesse ne pari indirféremment aui mots à double entente c de la poursuivre. Déjà je guis parvenu deux o' dire à l'oreille des choses incroyables. Viens, i tout cela.

HIBINOM, tenant l'habit.

Que rerai-je, altesse?

LE PBtNCE.

Remets-le , remels-le, et rentrons au palais.

LE ROI

Le prince m'a paru Sire un homme ordina i difficile de rien dire. La sottise de son aide d'i seule tort dans mon esprit; quant à lui, c'etl bon prince, mais ce n'est pas un homme élev^ en lui qui me repousse ou qui m'attire. Que pi dessus? Le cœur des femmes a des secrets que j. nailre ; elles se font des héros parfois si élrang(' sent si singulièrement un ou deui c4(és d'un I

leur présente, qu^Il est impossible de juger pour elles, Unt qu'oD n'rat pas guidé par quelque point tout à ftit wnuble. Dis-inoi donc clairement ce que tu penses de ton ftanéé.

ELSBETB.

Je pCDse qu'il est prince de Uanloue, et que la guerre recommencera demain entre luiet voue, si je ne l'épouse pas.

Que les bénédictions de mos peuple te rendent grAces pour ton pèi«l Oma fille chériel je serai heureux de cette alliance; oiob je ne vaudrais pas voir dans ces beaux yeui bleus cette tristesse qui dément leur résignation. RéOéchls encore quelques jours.

n tort. Entre Fantatio.

Te voilA , pauvre gar^n 1 comment te plais-tu ici?

Comme un oiseau en liberté.

ELSBETB.

Tu aurais mieux répondu , si tu avais dit comme un oiseau en cage. Ce palais en est une assez belle; cependant c'en est une.

FANT4SIO

La dimension d'un palais ou d'une chambre no fait pas l'homme plus ou moins libre. Ix cnrpa se remue où il peut ; l'imagination ouvre quelquefois des ailes grandes comme le ciel dans ud cachot grand comme la main.

ELSBETB.

Aimi donc, tu es un heureux fou?

Trée-heureux. Je fais la conversation avec les petila chiens et les marmitons. Il y a un roquet pas plus haut que cela dans la cuisine , qui m'a dit des choses charmantes.

iz^mnCqU'^Ic

ACTE II , SCENE V. 56B

FANTISIO.

DsiH le Btflle le plus pur. II ne ferait pas une seule faute de grammaire dans l'espaie d'uoaeDée.

Pourrai-je entendre quelques mots de ce style?

En vérité , je ne le voudrais pag; c'c«t une langue qui est particulière. Il u'y a pas que tes roquele qui'Ie parlent; les arbres et les grains de blé eui-méoies la savent aussi ; malt les flUes de roi ne la savent pas. A quand voire noce ?

ELSBETR.

Dans quelques jours tout sera fini.

C'est-è'dire , tciut sera conimencé. Je compte vous offrir un présent de ma main.

EtSBETH.

Quel présent? Je suie curieuse de cela.

FANTkSIO.

Je compte vous offrir un joli petit serin empaillé, qui chante comme un rossignol.

ELSBKTH.

Comment peut^l chanter, s'il est «mpiillé?

Il cbanle parfaitement.

GLSRETH.

En vérité , tu te moques de moi avec un rare acbament.

FAtlTiSIO.

Point du tout. Mon serin a une petite serinette dans le ventre. Or pousse tout doucement un petit ressort sous la patte gauche , et il chante tous les opéras nouveaux , eiacteitient comme made-moiselle Grisi.

C'est une invention de ton esprit, sans doute?

En aucune façon. C'est un serin de cour; il y a beaucoup de petites lMcs très-bien élevées qui n'ont pas d'autres procédés que celui-là. Elles ont un petit ressort sous le bras gauehe, un joli petit ressort eti diamant fin, comme la montre d'un petit-maître. Le gouverneur ou la gouvernaule

v.;l,CtH>«^[c

360 t'ANTASK).

fait jouer le reworl, et vouï voyec auaaUt les lèvm s'ouvrir avec le Bonrire le plus gracieui ; une charmante cascatalle de paroles mielleuses sort avec le plus doux mifrmnre, et toute* les convenances sociales, pareilles à des nymphes léj;èreB, se . mettent aiissitdl à dansoter sur la pointe du pied autour de là fontaine merveilleuse. Le prétendu nuvre des yeui ébahis : l'assistance chuchote avec iodulgeuce , et le père , rempli d'un secret conlentenient , regarde avec oi^ueil les boudes d'or de ses souliers.

ELSBETB.

Tu parais revenir volontiers sur de certains sujets. Dis-moi, tK>utTaQ,que t'ont doue fait ces pauvres jeuues filles , pour que tu en fasses si gatmeat ta satire? I^ respect d'aucun devoir ne peut-il trouver grâce devant toi?

le respecte fort la laideur ; c'est pourquoi je me respecte moi-même si profondément.

Tu parais quelquefois en savoir plus que tu n'en dis. D'où viens-tu donc, et qui es-tu , pour que, depuis un jour que tu es ici, Lu 'Saches déjà pénétrer des mystères que les princes eui-mêmes ne soupçonneront jamais? Estce à moi que s'adressent tes folies , ou est-ce au hasard que tu parles?

FitATtSIO.

C'est su hasard; je parle beaucoup au hasard : c'est mon plus cher (Onfldent.

ELSBETB.

11 semble en effet t'avoir appris ce que lu ne devrais pas connaître. Je croirais volontiers que tu épies mes actipns et mes paroles.

FAKTHSIO.

Dieu le sait. Que vous importe?

Plus que tu ne pcui penser. TantAt dans cette chambre , pendant que je mettais mon voile, j'ai entendu marcher tout à coup dertiére la tapisserie. Je me trompe fort si ce n'était toi qui marchais.

FAHTASIO.

Soyez sâre que cela reste entre votre ntonchoir et moi. Je ne suis pas plus indiscret que je ne snis curieux. Quel i^aiiir

i,CÜHl<^[c

ACTE 11, SCÈNE V. 2Gt

pourraieDi me faire v«8 chagrins? quel chasrin pourraient me foire vos plaisirs? Vous êtes ceci, et moi cela. Vous êtes jeune, et moi je suis vieuT; belle, et je sais laid; riche, et je suis pauvre. Vous voyez bien qu'il u'y s aucun rapport entre nous. Que vous importe que le hasard ait croisé sur sa grande roule deux roues qui ne suivent pas la même ornière , et qui ne peuvent marquer sur la même poussière? Est-ce ma faute s'il m'est tombé, tandis que je dormais, une de vos larmes sur la joue? ,

ELSBETH

Tu me parles sous la forme d'un homme que j'ai aimé, voilà pourquoi je t'ccoule malgré moi. Mes yeux croient voir Saint-Jean ; mais peut-être n'es-tu qu'un espion?

PAKTiSIO.

A quoi cela me servirit-il? Quand il serait vrai que votre mariage vous collerait quelques larmes, et quand je l'aurais appris par hasard, qu'est-ce que je gagnerais à l'aller raconter? On ne me donnerait pas une pistole pour cela, et on ne vous mettrait pas au cabinet noir. Je comprends très-bien qu'il doit être assez ennuyeux d'épouser le prince de Mantoue; mais, après tout, ce n'est pas moi qui en suis chargé. Demain ou après-demain vous serez partie pour Mantoue avec votre robe de chambre, et moi je serai encore sur ce tabouret avec mes vieilles chausses. Pourquoi voulez-vous que je vous en veuille? je n'ai pas de raison pour désirer votre mort ; vous ne m'avez jamais prêté d'argent.

ELSBETH.

Hais si le hasard t'a fait voir ce que je veux qu'on ignore, ne dois-je pas te mettre à la porte, de peur de nouvel accident?

Avez-vous le dessein de me comparer à un confident de tragédie, et craignez-vous que je ne suive votre ombre en déclamant? Ne me chassez pas, je vous en prie. Je m'amuse beaucoup ici. Tenez, voilà voire gouvernante qui arrive avec des mystères pleins ses poches. La preuve que je ne l'écouterai pas, c'est que je m'en vais à l'office manger une aile de pluvier que le majordome a mise de côté pour sa femme.

Que veux-tu dire? Tu es tout tremblant. LA
GOUVERNANTE.

Le prince n'est pas le prince, dit l'aide de camp dont plus rest un
vrai coiffeur de fées.

ELSBETH.

Quel imbroglio me fais-tu là?

Chut! chut! C'est un des officiers du prince lui-même qui vient
de me le dire. Le prince de Mantoue est un véritable Almaviva ; il
est déguisé et caché parmi les aides de camp; il a voulu sans
doute chercher à vous voir et à vous enlever d'une manière
féerique. Il est déguisé, le digne seigneur, il est déguisé comme
Lindor ; celui qu'on vous a présenté comme votre futur époux
n'est qu'un aide de camp nommé Harinoni.

ELSBETH.

Cela n'est pas possible !

Cela est certain, certain mille fois, ce digne homme est déguisé;
il est impossible de le reconnaître; c'est une chose
extraordinaire.

Tu tiens cela, dis-tu, d'un officier?

du gouvernant.

D'un officier du prince. Vous pouvez le lui demander à
lui-même.

- ELSDEN,

Et il ne t'a pas montré parmi les aides de camp le véritable prince de Mantoue?

LA COTIVEIWANTE.

Figurez-vous qu'il en tremblait lui-même , le pauvre homme , de ce qu'il me disait. Il ne m'a confié son secret que parce qu'il désire vous être agréable, et qu'il savait que je vous préviendrais. Quant à Harinoni, cela est positif; mais, pour ce qui est du prince véritable , il ne me l'a pas montré.

ACTE II , SCÈNE V

Cela me donnerait quelque chose à penser , si c'était vi Viens, amène-moi cet officier.

Ah ! madame , c'est une clxwe k < parler devant voire altesse.

ELSCBTH.

Parle ; qu'y a-WI eucon

Au moment où le prince de Hantoue entraît b cheval dans la cour , à la tête de son état-major, sa perruque s'est enlevée dans les airs, et a disparu tout à coup.

ELSBF.TH.

Pourquoi cela? Quelle niaiserie!

Madame, je veui mourir si ce n'est pas la vérité. La perruque s'est enlevée en l'air au bout d'un hame^n. Nous l'avons retrouvée dans l'office, fi cAté d'une bouteille cassée; on igDore qui a

fait cette plaisanterie. Hais le duc n'en est pas moins furieux, et il a juré que si l'auteur n'en est pas puni de mort, il déclarera la guerre au roi votre père , et mettra lout à feu et A sang.

ELSBETH

a chère. Uoa sérieux

Entr« un autre page.

ELSBETH

Eli bien 1 quelle nouvelle?

LE nor..

Madame, le boufTon du roi est en prison : c'est lui enlevé la perruque du prince.

Le boufTon est en prison? et sur l'ordre du prince?

Oui, altesse.

VieufI , dière mère , il faut que je te parle.

Elle \$OTt avec ta gouvtrnahte.

SCÈNE VI

LE PRINCE, HÂRINONI.

NoD , non , laisK-raoi me démasquer, il est temps que j'écUle. Cela ue se passera pas ainsi , Fen et sang ! une perruque royale au bout d'un hameçon 1 Somines-nons chez les harbares, dans

les déserts de la ïïbérie? ¥ a4-il encore sous le soleil quelque chose de civilisé et de convenable? J'écume de colère , et les yeui me sortent de la 1^.

Vous perdez tout par celte violence.

Et ce père , ce roi de Bavière , ce monarque vanté dans tous les almanachs de l'année passée! cet homme qui a un eilérieur si décent , qui s'exprime en termes si mesurés , et qui se met à rire en voyant la perruque de son gendre voler dans les airs I car enfin , Marinnui , je conviens que c'est ta perruque qui a été enlevée. Mais n'est-ce pas toujours celle du prince de Mantouc, puisque c'est lui que l'on croit toir en toi? Quand je pense que si c'eût été moi, en chair et en os , ma perruque aurait peuUêlrc.., Ah ! il y a une providence; lorsque Dieu m'a envoyé tout d'un coup l'idée de me travestir; lorsque cet éclair a traversé ma pensée : « Il faut que ja it me travestisse, " ce fatal événement était prévu parle destin. C'est lui qui a sauvé de l'affront le plus intolérable la télé qui gouverne mes peuples. Hais, par le ciel! tout sera connu. C'est trop longtemps trahir ma dignité. Puisque les majestés divines et humaines sont impitoyablement violées et lacérées, puisqu'il n'y a plus chez les hommes de notions du bien et du mal , puisque le roi de plusieurs millierB d'hommes éclate de rire comme un pale-frenier h la vue d'une perruque, Harinoni, rends-moi mon habit.

HittiNOM , Ôlant Vlu^it.

Si mon souverain le commande , je suis prêt à soulTrir pour lui'mille tortures.

ACTE II, SCENE VH. !6S

LB PBIHCE.

Je coDDais ton déTodnteat. Viens, je nh dire au roi son fait ea propree termes.

MABInONI.

Vous refuseï la main de la princesse? elle tous ■ capeadant lorgné d'une maaière éiidenU peadaot tout le dtner.

Tu crois? Je me perds daus uu abîme de perpleilés. Vient tous-jours, alloua chez le roi.

HAHi>OM, tenant l'halrit.

Que faut-il faire , altesse?

LE PBINCE.

-Hemels-lepouruniDstaul. Tumelereodras tout A l'heure; ils seront bieu plus pétriCés, ea m'enlendaut prendre le ton qui me convient , sous ce frac de couleur foncée.

Il* torUnt.

SCÈNE VII

FANTASIO, t«ul.

le ne sais s'il y a une providence, mais c'est amusant d'y croire. Voilà pourtant une pauvre petite princesse <jui allait épouser k

son corps défendant uu animal immonde , un cuistre de proviuce, â qui le hasard a laissé tomber une couronne sur la tête , comme l'aigle d'ElSchjle sa tortue. Tout était préparé; les chandelles allumées, le préleudu poudré, la pauvre petite confessée. Elle avait essuyé les deux charmantes larmes que j'ai 'vu couler ce matin. Rien ne manquait que deui ou trois capucinades pour que le malheur de sa vie fût en règle. Il y avait dans tout cela la forlnoe de deux royaumes , la tranquillité de deui peuples ; et il faut que j'imagine de me déguiser en bossu , pour venir me griser de rechef dans l'ofSec de notre bon roi, et pour pêcher au bout d'une ficelle ta perruque de sou cher alliél En vérité, lorsque je suis gris, je crois que j'ai quelque chose de surhumain. Voilà le mariage manqué et tout remis en question. Le prince de Mantoue a demandé ma télé en échange de sa perruque. I* roi de Bavière a trouvé la peine un peu forte, et n'

.o;lc

366 FANTASIO

senti qu'à la prison. Le priaee de Uantoue , grâce â Diou , est si bête, ([ii'il se ferait plulât couper en moroeiii que d'en démordre; ninsi la pnnc(»sc resle fille, du moios pour cette fois. S'il n'y a pas là le sujtit d'un pocmo épique en douie ' chants, je ne m'j' connais pas. Pope et Boileau ont fait des vers admirables sur dc9 sujets bien moins imporlanls. Ah I si j'étais poëlc, comme jp peindrais la scène de celte. perruque voltigeant dans les airs! Hais celui qui est capable de faire de pareilles choses dédaigne de les écrire. Ainsi la postérité s'en passera.

Il i'endort.

EntreM Ettbtth «I ni gouvernante , uns lamja à la main .
ELserr».

Il dort ; ferme la porte doucement.

Voyez; cela n'est pas douteux, lia âté sa perruque postiche, sa difformité a disparu en même temps; le voilfi tel qu'^il est, tel que ses peuples le voient sur son char de triomphe; c'est le . noble prince de Hanloue.

ELSBETR.

Uui, c'est lui; voilà ma curiosité satisfaite; je voulais voir son visage, e4 rien de plus; laisse-moi me pencher sur lui. Elle prend la lampe.

Psyché, prends garde k (a goutte d'huile.

Il est beau comme un vrai Jésus.

Pourquoi m'as- tu donné k lire tant de romans et de contes de fées? Pourquoi as-tu semé dans ma pauvre pensée tant de lleurs étranges et mystérieuses?

Comme vous voilà émue, sur la pointe de vos petits pied*! Il s'éveille; allons-nous-en.

kCùhi'^Ic

FAKTASTo.

C'est vokK , princesse I Si c'est la grâce du bouffon du roi que vous m'apportez si divinement, laissez-rnoi remettre ma bosse et ma perruque ; ce sera fait dans un instant.

Lt GODVERMNTe.

Ah! prince , qu'il vous sied mal de nous tromper ainsi! Ne reprenez pas ce costume ; nous savons tout.

Prince I où en vof ez-vous Â quoi sert-il de dissimuler?

Je ne dissimule pas' le moins du monde; par quel hasard [n'appellez- vous priuce ?

LA OUDVEBNANTE.

Je conuaÎB mes devoirs envers «otra altesse.

Madame , je vous supplie do m'expliquer les paroles de cette bounéte dame. Y a-t-il réellemcDl quelque méprise eilrava- ^Qle, ou suis-je l'objet d'une raillerie?

Pourquoi le demander, lorsque c'est vous-même qui raillez?

Suis-je donc un prince, par hasard? Concevrait-on quelque soupçon sur l'honneur de ma mère?

Qui éles-voiH , si vous n'êtes pas le prince de Mnntoue?

Un bourgeois de Municbl Ei pourquoi êtes-vous déguis(>? Que faites-vous ici?

FiNTuro.

Madame , je vous supplie de me pardonner.

Il te jette à genoux.

Que veut dire cela? Relevez-vous, homme, et sortez d'ici! Je vous fais grâce d'une punition que vous mériterioi peutêtre. Qui vous a poussé i cette ac lion?

FINTIBIO.

e puis dire 4e motif qui m'a eooduil ic

Vous ne pouvez le dire? et cependant je v<

Sortons, Elsbeih ; ne tous cipoaei pas k entendre de» discours indignes de vous. Cet homme est un voleur , ou an ingoleut qui va vous parler d'amouri

Je veux savoir la raison qui vous a fait prendre ce costume.

FAKTABIO.

Je vous supplie, épargnei-moi.

ELSBETH

Non, non! parlez, ou je terme cette porte sur vous pour

Madame, je suis criblé de dettes ', mes créanciers ont «ditenu on arrêt contre moi; à l'heure où je vous parle, iqcsmeab[es sont venduH, et si je n'étais dans cette prison , je serais dans une autre. Oo a dû venir m'arrêter hier au soir; ne sadiant où passer la nuit, ni comment me soustraire aux poursuites des huissiers , j'ai Imaginé de prendre ce coslume et de venir me réfugier aux pieds du roi : si vous me rendez la liberté , ou va me prendre au coElet; mon oncle est un avare qui vit de pommes de terre et de radis , et qui me laisse mourir de b'im dans tous les cabarets du royaume. Puisque vous voules le savoir, je dois vingt mille écus.

Tout cela est-il vrai?

FlNTlStO.

Si je mens , je consens â les payer.

On tntend un bruit 4e chevaux.

Voili des chevaux qui passent ; c'est le roi en personn je pou-
vais faire ^gae A un page I

EUE appelle par la fenêtre.

Holà ! Flamel , oii allez-vous donc?

i,CÙHl«^[c

ACTE U, SCENE VU

LE PISE, «n dehon.

Le prioee ie Hantons va partir.

l^e prince de Manloue l

Oui , la gnerra est déclarée. Il ; a en entre lui et le roi une
Mène épooTsatable devant toute la cour , et le marisBe de la pria-
ceaae est rompu.

ELSBETH.

Entendez-Tous cela, moneieur Fantasio? vous avei fait man-
quer mon mariage.

LA OOOVE nNINTE.

Seigneur mon Dieu I le prince de Hantoue s'en va , et je

ELSBETH.

Si la guerre est déclarée, quel malbeurl

Vous appelez cela ud malheur , altesse? AlmeriM-vous mieui un mari qui prend fait et cause pour sa perruque? Eh] madame , si la guerre est déclarée , nous saurons quoi faire de nos bras; les oisifs de nos promenades mettront leurs uniformes; moi-m^me je prendrai mon fusil de chasse , s'il n'est pas encore vendu. Nous irons faire un tour d'Italie, et si TOUS entrez jamais à Hauloue, ce sera comme une véritable reiue, sans qu'il j ait lieaoin pour cela d'autres cierges que

ELSBETH

Fanlasio, veui-tu rester le houRon de mon père? Je te paye tes vingt mille écus.

PAHTISIO.

Je le voudrais de grand cœur; mais en vérité, si j'étais forcé , je sauterais par la fenêtre pour me sauver nu de ces

EUBETH.

Pourquoi? Tu vois que Saint-Jean est mort; il nous faut absolument un tMuffon.

FIMIASIO.

J'aime ce métier plu» que tout autre; mais je ne puis fiiire aucun métier. Si vous trouvet que cela vaille vingt mille écus de vous avoir débarrassée du prince de Mantoue , donnei-les-

S70 FANTASIO, ACTE U, SCÈME VIE

moi , et ne payez pas mes dettes. Un gentilhomme satis dettes ae saurait où ae présenter. Il ne m'est jamais venu à l'esprit de me trouver sans delct.

Eli bien I je le les donne ; ma» prends la clef de mon jardin : le jour où tu l'ennuieras d'être poursuivi par les créanciers, liens le cacher dans ira btuets où je l'ai Irouf é ce matin ; aie soin de reprendre la perruque et ton habit bariolé ;. ne parais pas devant mot sans cette laille contrefaite et ces grelots d'ar- {^n[; car c'est ainsi que tu m'as plu : tu redeviendras mon bounbn pour le temps qu'il te plaira de l'être , et puis In iras à les afTaires. Maintenant tu peui t'en aller , la porte est ouverte.

u GODVERT<«NtE.

Est-il possible que le prince de Mautouc soil parti sans que jel'afevu!

SCÈNE I

Vae plaaa devant !■ ohfttean.

LB cBoeoH.

Doucement bercé sur sa mule fringante, messer Blazius ■'avance daus les bluets fleuris, vêtu de neuf, l'écriloire an cAlé. Comme un poupon sur l'oreiller, il se ballIoUe sur son vfnlre rebondi, et, les yeui à demi fermés, il marmotte un Pater noiUT

dans son triple menton. Salut , maître Blaiius; TOUS arrivez au temps de la vendange , pareil k une amphore

Que eeui qui veulenl apprendre u:

m'apporte id premièrement un verr

LE CHiœilR.

Voilà notre plus grande écuelle ; buvez, maître Blazius ; le vin est bon ; vous parlerez après.

MIITHE BLAZItlS.

Vous saurez , mes enfants , que le jetine Perditan , Sis de 'notre seigneur, vient d'atteindre à sa majorité , et qu'il est reçu dftcleur à Paris. Il revieni aujourd'hui même au ctiâteau.

la bouche toute pleine de fa^anB do parler si belles et ei fleu' ries, qu'on ne sait que lui répondre les trois quarts du temps. Toute «a gracieuse personne est un livre d'or-, il ne voit pas ' un brin d'herbe à terre, qu'il ne vous dise comment cela s'appelle en latin; et quand il faîl du vent ou qu'il pleut, il vous dit tout clairement pourquoi. Vous ouvririez des yeux grands comme la porte que voilà , de le voir dérouler un. des parchemins qu'il a coloriés d'encre de toutes couleurs , de ses propres mains et sans rien en dire à personne. Enfln c'est un diamant Bn des pieds à la lête, et voilà ce que je viens annoncer â H. le baron. Vous sentez que cela me fait quelque honneur, à moi, qui suis son {^uverneur depuis l'Ag^ de quatre ans; ainsi donc , mes bous amis, apportez une chaise que je descende un peu de cette mul&i;! sans me casser le cou; labéteesl.tanlsoit peu rétive, et je ne serais pas fâché déboire encore une gorgée avant d'entrer.

LE CHOeCH.

Buvez, maître Blaiius, et reprenez vos esprits. Nous avaus vu naitre le petit Perdtcan , et il n'était pas besoin , du moment qu'il arrive , de nous en dire si long. Puiissions-nous retrouver l'eafant dans le cœur de l'homme I

Ha foi, l'écuelle est vide; je nécrosais pas avoir tout bu. Adieu; j'ai préparé, en trottant sur la route, deux ou trois phrases sans prétention qui plairont à monseigneur; je vais tirer la cloche. Il sort.

Lf CHOEUR.

Durement cahotée sur son âne essoufflé, dame Piudie gravit ta colline ; son écuyer transi gourdine k tour de bras le pauvre animal, qui hoche la tête, un charbon entre les dents. Ses longues jambes maigres trépignent de colère, tandis que, de ses mains osseuses, elle égratigne son chapelet. Bonjour donc, dame Pluche; vous arrivez comme la fièvre, avec le vent qui fait jaunir les bois.

Un verre d'eau , canaille que vous êtes! un verre d'ean et un peu de vinaigre! '

D'où venez vous, Pluche, ma mie? vos faux rheveiii sont

ACTE 1, SCÈNE II. a7S

couverts de poussière ; voilà ua toupet de ^té , et votre chaste robe est retrawsée jiuqu't vos vénérables jarretières.

Sachei , manants , que la belle Camille , la nièce de votre nia-tire, arrive aujourd'hui au ohiteau. Elle a quitté le oou' vent sur l'ordre eiprès de monseigneur, pour venir en son temps et lieu recueillir, comme Taire se doit, le bon bien qu'elle a de sa mère. Son éducation , Dieu merci , est terminée ; et ceos qui la verront auront la joie de respirer une glorieuse Oeur de sagesse et de dévotion, iamais il n'y a rien eu de si pur, de si ange, de si agneau et de si colombe que cette chère nonnain ; que le Seigneur Dieu dn ciel la conduise ! Ainsi soil-il. Rangez-vous, canaille; il me semble que j'ai les jambes enflées.

LE CBOEtia.

DéTripec-vous , bonnête Pluche , et qUand vous prières Dieu , demande! de la pluie; nos blés sotjtse<9 comme vos Ubias.

Vous m'avez apporté de l'eau dans une écuelle qui sent la cuisine; donnei-moi ta main pour descendre; vous êtes des butors et des malappris.

£U« tort.

Mettons nos habits du diman<^, et aUendons que le baron nous fasse appeler. Ou je me trompe fort, ou quelque jojeuse bombance est dans l'air aujourd'hui.

lU torttnt.

SCENE II

Jat ikIod du baroo.

HattreBridaine, vous êtes mon ami; je vous présente mat- Ire Blazius, gouverneur de mon fils. Mon fiU a eu hier matin, à midi huit minutes, vingt et un ans comptés; Il est docteur - A quatre boules blanches. Hsitre Blazius, je vous présenle mattreibidaine , curé de la paroisse-, c'est mon ami.

HilTRE BLÀllKS , taluant .

A qualre boules blanches, seigneur '. littéralure, botanH|ue,

Allez A voire cfaambre, cber Blsrius, mon fls ne ta pas larder à paraître; faites un peu de toilette, etreT«neiaaonp de la cloche.

Maitre Bloiiut sort.

Vous dirai-je ma pensée, monseigneur? le ^uvemcur de votre file scnl le «iu a pleine bunche.

Cela est impossible.

J'en Buis sûr comme de ma lio; il m'a parlé do fort près tout à l'heure; il sentait le \in è faire peur.

Brisons là ; je vous répète que c«1a est impossible.

Entre dame Pluche.

Vous voilé, bonne dame Pliichc! Ma nièce est sans doute

DAME Pl.cr.HE.

Elle me suit, monseigneur; je l'ai devancée de quelques pas.

Maître Bridaine, vous Êtes mon ami. le vous présente la dame Pluche , gonvéruanlp de ma nièce. Ha oièce est depuis hier, à sept beures de nuit, parvenue à l'âge de dii-builans; elle sort du

meilleur couvent de France. Dame Pluche, je t'US présente
maître Bridaine , curé de la paroisse; c'est mon

Dame PLUCHE , talaant.

Du meilleur couvent de France , seigneur, et je pub ajouter : la
meilleure cbrélicenne du couvent.

Aller, dame Pluche, réparer le désordre OÙ vous voilh; ma
nièce va bientôt venir, j'espère; soyez prête à l'heure du

Dame» Piueht tort.

Cette vieille diHioisi'Mi:' paraît tout fait pleine d'og^on.

■...■i,CÙHl«^[c

ACTE 1 , SCÈNE II

LE BARON.

Pleine d'onction et de componction , maître Bridaine; sa vertu
est inattaquable.

maître BM DAINE.

Haie)e gonvheieur sent te vin ; j'en ai la. certitude.

LE BARON

Hatire Rridsine , il y a des moments où je doute de votre ami-
tié. Prenez-vous A tâche de me contredire? Pas un mot de plus
)&-dessus. J'ai formé le dessein de marier mon Qle avec ma
nièce; c'est un couple assorti ; leur édiicnion me <>dle

Il sera nécessaire d'obtenir des dispenses.

Je les ai , Bridaine ; elles sont sur ma table , dans mon cabinet. O mon ami! apprenez maintenant que je suis plein de joie. Vous savez que j'ai eu de tout temps la plus profonde horreur pour la solitude. Cependant la place que j'occupe et la gratitude de mon habit me forcent à rester dans ce château pendant trois mois d'hiver et trois mois d'été. Il est impossible de faire le bonheur des hommes en général , et de ses vassaux en particulier, sans donner parfois à son valet de chambre l'ordre rigoureux de ne laisser entrer personne. Qu'il est austère et difficile le recueillement de l'homme d'État! et quel plaisir ne trouverai-je pas à tempérer, par la présence de mes deux enfants réunis, la sombre tristesse à laquelle je dois nécessairement être en proie depuis que le roi m'a nommé

Cemariage se fera-t-il ici, ou à Paris?

LE BARON

Voilà où je t'attendais, Bridaine; j'étais sûr de cette question. Eh bien mon ami, que diriez-vous si ces mains que Toiia, oui , Bridaine, vos propres mains, ne les regardez pas d'une manière aussi piteuse, étaient destinées à bénir solennellement l'heureuse confirmation de mes rêves les plus chers? Hé?

HILTB BRIDAINÉ.

Je me tais; la reconnaissance me ferme la bouche.

iz=rtNGoiw[c

LE BtBON.

Kegardei par celte feuêtre ; De voyei-vouB pas que tara gCD» se portent en foule à la grille? Mes deui eofaula arrivent en même temps ; voilà la combinaiMn la plus heureme. J'ai disposé les choses de manière'à tout prévenir. Ua nièce sera inlroduitepar cette porte â gauche, et mon fils par celte porte à droile. Qu'en di-lee-vous? Je me fais nne fête de voir comment ils s'aborderont , ce qu'ils se diront ; an mille écus ne sont pas une bagatelle, il no faut pas s'y tromper. Ces enfants s'aimaient d'ailleurs fort tendrement dès le berceau. — Bridaine, il me vient une idée.

liBquelle?

Pendant le diner, sans avoir l'air d'y loucher, — vous comprenez, mon ami, — teul en vidant quelques coupes joyeuses; — voua savei le latin , Biidaine.

lia adepol , pardieu , si je le gais I

Je serais bien aise de vous voir entreprendre ce garçon , — discrètement, s'entend, — devant sa cousine; cela ne peut produire qu'un bon effet; — faites-lui parler un peu latin, — non pas précisément pendant le dîner , cela deviendrait fastidieux, et quant à moi, je n'y comprends rien; — mais au dessert, — entendez-vous?

HUTBE BMDIIKE.

Si vous n'y comprenez rien , monseigneur, il est probable que votre nièce est dans le même cas.

Raison de plus ; ne voulez-vous pas qu'une femme admire ce qu'elle comprend? D'où sortez-vous, Bridaine? Voilà un raisonnement qui fait pitié.

Je connais peu les femmes; mabil me semble qu'il est dif- (icile qu'ou admire ce qu'on ne comprends pas.

Je les connais, Bridaine; je connais ces êtres charmants et indéfinissables. Soyei persuadé qu'elles aiment à avoir de la

D,niz=rtNGoO«^[c

ACTE 1, SCÈNE

poudre dans le« yeux , el que pins on leur en jette , plus elles les écarquilleat , a&n d'en gober davantage.

Perdiean entra d'un càlè, CamiUa de t'autrt. Bonjour, mes enlanla; bonjour, ma cbère Camille , mOD cher Perdiean I embras- Met-moi , el embrasaei-Tous.

Bonjour, mon père, ma scear bien-aiméc! Quel bonheur) que je sais heureui I

UMILLE.

Mon père et mon ouuèn , je tousalue.

PERDICiH.

Comme te voilà grande , Camille ! et belle comme le jonr 1 Quand as-tu quitté Paris, Perdiean?

Mercredi, je crois, ou mardi. Comme te voilii métamorphosée en femme I Je suis donc un homme , moi ! 11 me semble que c'est hier que je t'ai vue pas plus haute que cela.

Vousdevei être fa ligués; la route est longue, etil fait chaud.

Oh 1 mon Dieu , non . Regardez donc , mon père , comme Camille est jolie I

LE BAROR.

Allons , Camille, embrasse ton cousin.

CAMILLE

Eicusex-moi.

LE BARON

Un compliment vaut un baiser; embrasse-la, Perdian.

Si ma cousine recble quand je lui tends la main , je vous dirai à mon tonr > Excusez-moi ; l'amour peut voler un bais^, mais non pas l'amitié.

CAHILLE.

L'amitié ni l'amour ne doivent recevoir que ce qu'ils peuvent rendre.

LE BARON , à maître Bridaine.

Voilà tin commencement de mauvais augure,. hé?

MAITRE BU1DAINE , OU borott.

Trop de pudeur est Eans doute un déraut; mais le mariage lève bien des scrupules.

LE BMtON , à flullrt Bridatna, }e suis choqué, — Uessé. — Cetle réponse m'a déplu. — Exeiati-moi I Avei-voue vu qu'elle a

fait miue de M signer ? — Venez ici , que je vous parle.— r Cela m'es! pénible au dernier point. Ce moment , qui devait m'êlre si doni , est eomplét<?inent gâté. — Je suis veié, piqué. — Diable t voili qui est fort mauvais.

Dites-leur quelque! mob; les voilà qui se tounient le dos.

LE BABOM.

Eh bien I mes enfants , à quoi pensei-vous donc? Que faislu là , Camille, devant cetle tapisserie?

CAViLLE, regardant un roileau.

Voilà un beau portrait, mon onclèl N'est-ce pas une grand' tante à noua?

LE BAHON.

Oui, mou enfant, c'est ta bisaïeule, — ou du moins — la sœur de ton bisaïeul , — car la chère dame n'a jamais concouru , — pour sa pari , je crois , autrement qu'en prières, — à l'accroissement de la famille. — C'élail, ma foi , une sainl« femme.

CAHILLE.

Obi oui, une sainte! c'est ma grand'lanle Isabelle. Comme ce costume religieux lui va bien!

LE BABON.

Et loi , Perdican , que fois4u là devant ce pot de Oeurs ?

Voilà une Oour diannante , mon père. C'est un béliotn^.

Te moqaes4u? elle est grosse comme une mouebe.

Cette petite fleur grosse comme une mouche a bien son piri.

MirTBE BMDtIJE.

Sans doute ! le docteur a raison. Demandez-lui à quel sexe, à quelle classe elle appartient , de quels éléments elle se forme, d'où lui viennent sa sève et sa couleur; il vous ravira en extase «1 vous détaillant les phénomènes de ce brin d'herbe, depuis la racine jusqu'à la fleur.

ACTE) , SCÈNE III

PERD] UN

) gais pas si loog , mon révérend. Je trouve qu'elle , voilà tout.

IlsvBDt le OhAtean.

Entre LE CHtEUR.

Plusieurs choses me divertissent et excitent ma curiosité. Venez, mes amis , et asseyons- nous sous ce noyer. Deux formidables dîneurs sont en ce moment en présence au château, maître Bridaine et maître Blazius. N'avez-vous pas fait une remarque? c'est que lorsque deux hommes si peu près pareils, également gros, également sots, ayant les mêmes vices et les mêmes passions, viennent par hasard à se rencontrer, il faut nécessairement qu'ils s'adorent ou qu'ils s'exècrent. Par la raison que les contraires s'attirent, qu'un homme grand et desséché aimera un homme petit et rond , que les blonds recherchent les bruns, et réciproquement, je prévois une lutte secrète entre le gouverneur et le curé. Tous deux sont armés d'une égale impudence; tous deux

ont pour ventre un tonneau ; uon-seulement ils sont gloutons ,
mais ils sont gourmets; tous dcui se disputeront, à dîner, non-
seulement la quantité , mais la qualité. Si le poisson est petit,
comment faire? et dans tuus les cas une langue de carpe ne peut
se parler, et une carpe ne peut avoir deux langues. Item , tous
deui sont bavards; mais k la rigueur ils peuvent parler ensemble
sans s'écouler ni l'un ni l'autre. Déjà maître Bridaine a Youlu
adresser au jeune Perdîc«n plusieurs questions pédantes, et le
gouverneur a froncé le sourcil. Il lui est désagréable qu'un autre
que lui semble mettre son élève à l'épreuve, /(«m, ils sont aussi
ignorants l'un que l'autre. Jttm, ils sont prêtres tous deux; l'un se
targuera de sa euro, l'autre se rengorgera dans sa charge de gou-
verneur. Maître Blazius confesse le fils , el maître Bridaine le
père. Déjà je les vois accoudés sur la table , les joues enflammées
, les yeux k fleur de tête, secouer pleins de haine leurs triples
mentons. Ils se regardent de la tête aux pieds , ils préludent par
de légères escarmouches; bienlAt la guerre se déclare; les cuistre-
ries de

toute espèce se croient et s'échaageot, et, pour comble de
malheur, entre le« deux ivrognes s'agile dam? Pluche , qui les re-
pousse l'ud et l'autre de ses coudes affilés.

Hainlenant que voila le dîner fini, on ouvre la grille du cbéi-
teau. C'est la compagnie qui sort; relirons-nous à l'écart. n»
lortênt.

Entrant U baron et dame Pltiche.

Vénérable Pluche , je suis peiné.

DAME FLCHE.

Est-il possible, monseigneur?

LE MB OH.

Oui , Plucbe , g«Ir est possible. J'avais compté depuis longtemps , — j'avais même écrit , noté , — sur mes tablettes de poche, — que ce jour devait être le plus agréable de mes jours, — oui, bonne dame , le plus agréable. — Vous n'ignorez pas que mon dessein était de marier mon Qla avec ma nièce; — cela était résolu, — convenu , — j'en avais parlé à Brîdaine, — et je vols, je crois voir, que ces enfants se parlent froidement; ils ne se sont pas dit un mot.

DAME PLUCBE.

Les voilb qui viennent, monseigneur. Sont-ils prévenus de vos projets?

LE B4BoN

Je leur en ai louché quelques mots en particulier. Je crois qu'il serait bon , puisque les voilà ^unis, de nous asseoir sous cet ombrage propice, et de les laisser ensemble un insUnl.

Il M retire avec dame Pluehe.

Entrent Camille et Perdican.

PEBDICIH.

Sais-tu que cela n'a rien de beau , Camille , de m'avoir re>

Je suis comme cela ; c'est ma manière.

V«ux4u mon bras pour faire un tour d'uis le village?

ctaitLC.

Non, je suis lasse.

ACTE 1 , SCÈNE III. 9S

PERDKAN.

Cela ne te Terait pas plaisir d« revoir la prairie? Te sonviens-tu de nos parties sur le bateau? Viens, nous descendroDs jusqu'aux moulins; je tiendrai les rames , et bn le gou*

CANTLLE.

Je n'en ai nulle envie.

PBMtIClN.

Tu me fends l'Ame. Quoi I pas un souvenir , Camille? pas un battement de cœur pour notre enrance, pour tout ce pauvre temps passé, M bon, si doux, si plein de niaiseries délicieuses? Tu ne veux pas venir voir le sentier par où nous allions à la ferme?

Non , pas ce soir.

Pas cesoir1 et quand donc? Toute Doire vie est ik.

Je ne suis pas asseï jeune poor m'amuser de mes poupées , u asseï vieille pour aimer le passé.

FEBDlCiJI.

Comment dis-tu cela ?

CAMILLE

Je dis que les souvenirs d'enfance ne sont pas de mon goût.

PEBDICIN.

Cela t'en déplaît ?

UHILLE.

Oui, cela m'ennuie.

Pauvre enfant ! je te plains sincèrement.

Ils ont chacun de leur côté.

LE BAHOU, rentrant avec dame Pluche.

Vous le voyez, et vous l'entendez, excellente Pluche ; je m'attendais à la plus suave harmonie , et il me semble assister à un concert où le violon joue Mon cœur loupire , pendant que ta flûte joue Vive Henri IV. Songez A la discordance affreuse qu'une pareille combinaison produirait. Voilà pourtant ce qui se passe dans mon cœur.

Je l'avoue ; il m'est impossible de berner Camille , et rien

383 ON NE BADLINE PAS AVEC L'AMOUR,

n'est de plus mauvais goût, à en dire sens, que les parties de bateau.

LE BITHON.

Parliez-vous sérieusement ?

DAME PLUCBE.

Seigneur, une jeune Glle qui se respecte ne se hasarde pas sur l«« {Héces d'eau.

LE BUUW.

Hais observei doue, dame Pioche, que son cousin doit l'épouser, et que de» lors...

DiHE FLDICHE.

Des convenances défendant de tenir un geuemail , et il est malséant de quitter la terre ferme seule avec uu jeune tiomiiM.

Hais je répèle... je vous dis...

DAMB PUCBE.

C'est là mon opinion.

LE BIBOR.

Stes-Tous folle? En vérité, vous me feriez dire... Il y a certaines eipressions que je ne veui pas... qai me r^u- {jnent... Vans me donnez envie... En vérité, si je ne me retenais... Vous êtes une pécore , Pluche! je pe sais que penser

LE CHCEUR, PERDICAN.

FESDICIK.

Bonjour, amis. He reconnaissez-vous?

LE cBoeuB.

Seigneur, vous reseedinblez à un enfant que nous avons beaucoup aimé.

N'est-ce pas vous qui m'avez porté sur votre dos pour paner les ruisseaux de vos prairies, vous qui m'avez fait danser sur

ACTE I, SCÈNE IV

busles, qui vous éle» Mirés quelquefois autour de vos Ubt«s pour me faire une place au Mupér de la fenoe

LE CROEDR.

Houa nous en soute«dods , seigneur. Voua étiez bien le plus mauvais garnement et le meilleur garçon de la terre.

Et pourquoi donc alors ne m'embrassez-vous pas, au lieu de me saluer «omme un étranger?

LE CHOEDB.

Que Dieu vous bénisse, enfant de nos entrailles! chacun de nous voudrait te prendre dans ses bras; mais nous sommes vieux, monseigneur, et tous êtes un homme.

FEBMCin.

Oui, il y a dix ans que j'en ai tous, et en un jour tout change sous le soleil. Je me suis élevé de quelques pieds vers le ciel, et vous vous êtes courbés de quelques pouces vers le tombeau. Vos têtes ont blanchi, vos pas sont devenus plus lents; vous ne pouvez plus soulever de terre voire un enfant d'autrefois. C'est donc à moi d'être votre père, à tous qui avez été les miens.

LE CHOEUR

Votre retour est un jour plus heureux que votre naissance. Il est plus doux de retrouver ce qu'on aime , que d'embrasser

PEKDICTn.

Voilà donc ma chère vallée mes noyers, messenliers verts, ma petite fontaine t voilà mes jours passés encore tout pleins de vie, voilà le monde mystérieux des rêves de mon enfance! o patrie I patrie ! moi incompréhensible 1 l'homme n'est-il donc né que pour un coin de terre , pour y bâtir son nid et pour y vivre un jour?

On nous a dit que vous êtes si savant, monsieur.

PEHDICàM.

Oui, on me l'a dit aussi. Les sciences sont une belle chose, mes enfants; ces arbres et ces prairies enseignent à haute voix la plus belle de toutes, l'oubli de ce qu'on sait.

LE CHOEUR

Il s'est fait plus d'un changement pendant votre absence. Il y a des filles mariées et des garçons partis pour l'ai

t_aH)<j[c

rEBDtCAIf.

VouB me coDlerei tout cela. Je m'attends bien k àa nouveau^ mais en vérité je a'ea veui pas encore. Comme ce lavoir eat petit I autrefois il me paraÎMaitimmeme; j'avais emporté dans ma tête un océan et des forêts , et je retrouve une goalte d'eau et des brios d'herbe. Quelle est donc cette jeune fille qui chante à sa «misee derrière ces arbres? LE cBoeuB.

C'est Rosetie, la sœur de lait de votre ouwoe Camille.

PEBViCitn, t'avanfarU.

Descends vite, Rosette, et viens ici.

HOSCTTE, «ntratit.

Oui , monseigneur.

Tu me voyais de ta fenêtre, et tu ne venab pas , méctkanta fille? Donne-moi vite cette main-là , et ces joues-là , que je t'embrasse.

DosraTE.

Oui, monseigneur.

PERD [UN

Ë»-ta mariée, petite? on m'a dit que tu l'étais.

ROSETTE

Ohl non.

Le ooetn.

HonseiBueur, elle veut mourir Qlle.

FERDICAN.

Ëstn» vrai. Rosette?

ROSETTE

Oh 1 non.

PEUIIUN.

Ta s<Bur Camille est arrivée. L'ss-tu vue?

ROSETTE

Elle n'est pas encore venue par ici.

is souper au chà-

l,r;iz=rtNGoo«^[c

LE B4BoN

Cela est exorbitant.

NAITRE BLUIDS.

Et ea aorlaot de table , il a marché sur les plates-bandes.

Sur les plates-bandes? — Je suis coarondû. — Voilà qui est étrange! — Boire trois bouteilles de vin i dtnerl marcher sur les plates-bandes? c'est incompréhensible. Etpoun[a«i ne marchait-il pas dans l'allée?

Parce qu'il allait de travers.

LE BiBON, à paTÎ.

Je commence à croire que Bridaine avait raison ce matin. Ce Blauusseutle tin d'un manière horrible.

Vraiment, je l'ai remarqué aussi.

Maître bliziqs.

Il a lâché quelques mots latins; c'étaient autant de solécismes. Seigneur , c'est un homme dépravé.

' Pouah ! ce Blaiius a une odeur qui est intolérable. — Appre-
nea , gouverneur, que j'ai bien autre chose eu tËle , et que je ne
me mélo jamais de ce qu'on boit ni de ce qu'on mange. Je no suis
point un majordome.

MIITHE BLtZitrS.

A Dieu oe plaise que je v«iis déplaise , monsieur le baron.
Voire vin esl bon.

Il y a de bon vin dans mes cave».

HttTBE BRIDaine, CRlninl.

Seigneur, voire fila Psl sur la place, suivi de tous les polissons
du village.

LE BARON

Cela est impossible.

NAITRE BRIDAINÉ

. Il ramassait des cailloux

Des ri'cobets? ma télé sVgarc; voilà mes idées qui se bouleversent. Vous me faites on rapport insensé Bridaine. Il e«l inoui qu'un docteur fasse des ricochets.

HAITHE BRinAlHĚ.

Uettei-vousà la fenêtre, monseigneur, vous le verrei de vos prt^res yeui.

LE BARON , à part.

o delt Blaiiusa raison; Bridaine va de travers.

ReganleE, monseigneur, le voilà au bord du lavoir. Il lient •ous le bras une jeune paysanne.

Une jeune pajsanne? Mon (ils vieiiL-il ici pour débaucher mes vassales? Une paysaune sous sou bras I et tous le gamins du village autour de lui ! Je me sens bors de moi.

MAITRE BRIOAIHE.

Cela erie vengeance.

LB BARON

Tout eal perdu ! — perdu sans rewonrce 1 — Je suis perdu : Bridaine va de travers, Blaiiussent le vin à faire borrenr , et nion Ris séduit toutes'tes filles du village en faisant de« rico>

#t>ort.

D,niz=rtNGoO«^[c

ACTE SECOND

SCÈNE 1.

Vd Jardin.

Entrent MAITRE BLAZITIS et PERDICAN.

HATTRE BLIZIDS.

Sdgneur, voire père est au désespoir.

FEBDIUN.

Pourquoi cela?

Vous n'ignorera pas qu'il avait formé le projet de vous unir à votre cousine Camille?

fERDIUN.

Eb bien? — Je ne demande pas mieux.

Cependant le baron croit remarquer que vos caractères ne s'accordent pas.

PERNICAH.

Cela «est malheureux»; je ne puis refaire le mien,

MitrentB HLUius.

Kendrea-vous par là ce mariage impossible?

rERDICIN.

Je vousTépèteque je ne demande pas mieux que d'épouser Camille. Allez trouver le baron et dites-lui cela.

HAITBE BLATIUS.

Seigneur , je me retire : voilà votre cousine qui vient de ce côté.

rien.

Entre Camille.

Déjà levée, cousine? J'en suis toujours pour ce que je l'ai dit hier; elle est jolie comme un cœur.

Parlons sérieusement , Percican ; votre père veut nous marier. Je ne sais ce que vous en pensez; mais j'ai bien fait en tout prévenant que mon parti est pris U-deiguis.

■...■i,CÙHl«^[c

PEHKICIN.

Tout pis pour moi si je vous déplaît.

Pas plus qu'un autre ; je ne veux pas me marier ; il n'y a rien là dont votre orgueil puisse souffrir,

PEBDICAN.

L'orgueil n'est pas mon fait ; je n'en estime ni les joies ni les peines.

CAMILLE

Je suis venue ici pour recueillir le bien de ma mère; je retourne demain au couvent.

Il y a de la franchise soyons bons amis.

Je n'aime pas les attouchements.

PERniun , lui prenant la main.

Donne-moi ta main, Camille, je t'en prie. Que a«ins-tu de moi ? Tu ne veui pas qu'on nous marie ? eh bien ! ne nons marions pas ; est-ce une raison pour nous hairf ne sommesnous pas le frère et la sœur? Lorsque ta mère a ordonné ce mariage dans son testament, elle a voulu que notre amitié fût étemelle, voilà tout-ceqn'ellean voulu. Pourquoi nous marierf voilà ta main et voilà la mienne; et pour qu'elles restent unies ainsi jusqu'au dernier soupir, crois-tu qu'il nous taille un prêtre? Mous n'avons besoin que de Dieu.

Je suis bien aise que mon refus vous.soit indiflérent.

Il ne m'est point indifférent, Camille. Ton amour m'eût donné la vie, mais ton amitié m'en consolera. Ne quitte pas le chateau demain ; hier , tu as refusé de faire nn tour de jardin, parce que tu toyais en moi un mari dont tu ne voulais pas. heste id quelques jours, laisse-moi esp^vr que notre vie passée n'est pas morte â jamais dans ton cteur.

Je suis obligée do partir.

Pourquoi?

cuinLE,

C'est mon secret.

Diniz-rt^GoOglc

ACTK 11 , SCÈNE i.

Ed airaes-lu un autre que moi?

CAMILLE

Non; mais j« veux partir.

IrrérocH blemeat?

Oui, irrévocablement.

Eb bien! adieu. J'aurais voulu m'asseoir

marronniers du petit bois,

r de bonne amitié une

heure ou deui. Hais si cela le déplaît, n'en parions plus; adieu,
mon enfant.

n tort.

UHiLLE, à dame Ptuch« qui entre.

Dame Pluche, tout est-il prêt? Partirons-nous demain? Mon
tuteur a-t-il fini ses comptes?

DAME PLDCHE.

Oui, chère colombe sans tache. Le baron m'a traitée de péeoire
hier soir, et je suia enchantée de partir.

CAMILLE

Teneï , voilà un mol d'écrit que vous porterei avant dfner, de ma part, à mon couùn Perdican.

DAME PLUCBB.

Seigneur mon Dieu! est-ce posùbic? Veusécrivex un billet à un homme?

UMILI^.

Ne doî9-je pas êtro sa femme? Je puis bien écrire i mon

DAME FLDCRE.

Le seigneur Perdican sort d'ici. Que pouvei-vous lui écrire? Votre fiancé, miséricorde! Serait-il vrai que vous oublica Jésus?

CAMILLE

Faites ce que je vous dis, et dispose! tout pour notre départ.

ElUetotUht.

...GcBgIc

Entre MAITRE BRIDAENE.

Cela est cerlain , on lui donnera encore anjourd'hui la ptacc d'honneur. Celte chaise que j'ai occupée ei longtemps à la droite du baron sera la proie du gouverneui', o niBlheui<eui que jesuial Uiiâne bâtié, un ivrogne sans pudeur, me relègue au bas bout de la table ! Le majordome lui versera le premier verre de Malaga , et lorsque les plnls arrîveronl à moi , ils seront à moitié froids , et les meilleurs morceauï déjà avalé» i il ne restera plus autour des perdreaux ni chouï ni carottes. o sainte Ëglise catholique! Qu'on lui ail donné celle place hier, cela se concevail; il venait d'arriver;

c'était la première fois, depuis nombre d'années, qu'il s'asseyait à cette table. Dieu! comme il dévorait! Non, rien ne me restera que des os et des pattes de poulet. Je ne souffrirai pas cet affront. Adieu, vénérable fauteuil où je me suis renversé tant de fois gorgé de mets succulents! Adieu, bouteilles cachetées, fumet sans pareil de venaisons cuites à point! Adieu, table splendide, noble salle à manger, je ne dirai plus le benédicité! Je retourne là ma cure; on ne me verra pas confondu parmi la foule des convives, et j'aime mieux, comme César, être le premier au village que le second dans Rome.

Il tort.

Vd ohanip d«vant une petite laaiwMi.

Entrml ROSETTE M PEBDICAN.

ACTE II, SCÈNE II

N'es-tu pas la sœur de Camille? n'es-tu pas Iod Trite <omme je suis le sien?

Des mois, tant des mots et des baisers sont des baisers. Je n'ai guère d'esprit, et je m'en aperçois bien si on me dit que je veux dire quelque chose. Les belles dames savent leur affaire, et on leur baise la main droite ou la main gauche; leurs pères les embrassent sur le front, leurs frères sur la joue, leurs amoureux sur les lèvres; moi, tout le monde m'embrasse sur les deux joues, et cela me chagrine.

Que tu es jolie, mon enfant!

Il ne faut pas non pins vous fâcher pour cela. Comme vous paraissez Irisle ce matin ! Voirc mariage est donc manqué?

l,ei paysans de Ion village se souviennent de m'avoir aimé; les chiens de la basse-cour et les arbres du bois s'en sou- \icnncln aussi; mais Camille ne s'en souvient pas! Et toi, Kosetie, à quand le mariage?

Ne parlons pas de cela, voulez-vous? Parlons du Icmp* qu'il fait , de ces Qeurs que voilà , de vos chevaui el de mes bonnets.

De tout ce qui le plaira , de tout ce qui peut passer sur Ira lèvres sans leur 6ter ce sourire céleste que je respecte plus quo

fl Vembratu.

Vous i-especLez mon sourire, mais vous ne respectez gucre mes lèvres, â ce qu'il me semble. Hegardn donc; «oilA une goutte de pluie qui rae tombe sur la main , el cependant le ciel est pur.

FEBDICTM.

Pardonne-moi.

Que vonsai-je fait, pour que vous pleuriez?

m iortmt.

r,M,.i,C(Hlnlc

SCÈNE IV

EntrtM HAITRE BLAZIUS tt LE BAIION.

MAITRE BLUIVS.

Seigneur, j'aj une chose'siagultère à vous dire. Toul 6 l'heure , j'étais par hasard dans l'ofltcc , je veui dire dans la galerie : qu'aurais-je été faire dans l'oflce? J'étais donc dans la galerie. J'avais trouvé par accident une bouteille , Je veux dire une carafe d'eau : comment aurais-je trouvé une bouteille dans la galerie? J'élsie donc en train de boire an coup de vin , je veux dire un verre d'eau , pour passer le temps, et je regardais par la fenêtre, entre deui vases de fleurs qui me paraissaient d'un goût moderne , bien qu'ils soient imités de l'étrusque.

Quelle insupportable manière de parler vous avez adoptée, Blazius! vos discours son! inexplicables.

Écoutez-moi, seigneur, prêtez-moi un niomeul d'attention .- Je regardais donc par la fenêtre. Ne vous impatientes pas, aa nom du ciel ! il y ta de l'honneur de la famille.

De la famille I voilà qui est incompréheisihle. De l'honneur de la famille, Blazius! Savez-vous que nous sommes trente- ■ept mâles, el presque autant de femmes, iant à Paris qu'eu province?

Permettez-moi de continuer. Tandis que je butais un coup de vin , je vens dire un verre d'eau , pour chasser la digestion tardive, imaginez que j'ai vu passer sous la fenilre dama Pluche hors d'haleine,

IB BABON.

Pourquoi hors d'haleine, Blazius? ceci est insolite.

HAITBE BUZIVS.

£1 è côté d'elle , rouge de colère , votre nièce Camille. Qui était rouge de colère , ma nièce, ou dame Pluche?

ACTE 11 , SCÈNE IV. Sfts

HAITBE BLU11I8.

Votre DJéce , «eigoeur.

Bla nièce rouge de colère] Cela est iuouI ! Et commenl Mvei-vousque e'était décolère? Elle pouTail être rouge pour mille raisons; elle avait aans doute poursoivi quelques papil' Ions dans mon parleri«.

MinrnE Bunns.

Je ne puig rien affirmer lA-dessOi; cela se peu(; mais die s'écriait avec force : Altei-yt tronvei-lel faites ce qu'ou vaa« dit] vous êtes une sottte r je le leui! Et elle frtpait avec son éventail sur le coude de dame Pluche, qui biaait un soubre' Mut dans la lucerne à chaque esclamalioD.

Dbdb la luieme?... Et que répondait la gouvernante aui eitra-vagances de ma nièce? car cette conduite mérite d'être qualifiée ainai.

HAITHE BLIZJDg.

La gouvernante répondait : Je ne veui paa y aller I Je ne l'ai pas trouvél 11 (ait la cour aux Biles du village, k Aei gardeuses de dindoDs! Je suis trop vieille pour commencer ■ porter des messages d'amour; grice à Dieu, j'ai vécu les mains pures jusqu'ici; —

et tout en .parlant elle froissait dans sea mains un petit papier plié en quatre-

Je n'y comprends rien ; mes idées s'embrouillent tout à fuit. Quelle raison pouvait avoir dame Pluche pour froisser un papier plié en quatre en faisant des soubresauts dans une luzerne? Je ne puis ajouter foi à de pareilles monstruoëités.

MAITRE BLAZIDR.

e que cela

i , je n'y comprends absolu-

KAITRE BLUIIIS.

Cela veut dire que totre nièce a une m

Oiie dites-vous? Songez-vous de qui vous parlez? Peseï vos paroles , monsieur l'abbé.

Je les pèserais dans la balance céleste q\i\ doit peser mon âme au jugement dernier, que je n'y trouverais pas nu mol

qui sente le fausse monnaie. Votre nièce a une correspond aoe secrète.

LE BtRUN.

Hais songez donc, mon ami , que cela est impossible.

Pourquoi aurait-elle cbargé sa gouvernante d'une lellre? Pourquoi aurait-clle crié : Trouva-te ! landis que l'aqtre boudait M rechignait?

Et à qui éteit adressée cette lettre?

HJtltRE ItUIIL'S.

Voilli précisément le Aie, mouseigneur. hie jacel tepus. A qui' était adressée cette lettre? ï un homme qui lait ta cour' k une ganlense de dindons. Or, un homme qui recheicheeu public une gardeuse do dindons peut être sobp^nné violemment d'être né pour les garder lui-même. Cependant il est impossible que votre nièce, avec l'éducation qn'elle a reçue, soit éprise d'un pareil hunme; voilà ce que je dis, et ce qui fait que je n'y comprends rien non plus que vous , révérence

o del I ma nièce m'a déclaré ce matin même qu'elle refusait son cousin Perdican, Aimeraït-elle un gardeur de dindons? Passons dans mon cabinet; j'ai éprouvé depuis hier des secousses si violentes, que je no pais rassembler mes idées. lU lOTtent.

ACTE II, SrKNE V. S9i

c'<^pour mepai'lerd'afTairQa, pourquoi choisir un pareil endroit? Est-ce une Mquelterie" Ce matin , en me pronMnaiil avec Rosette , j'ai entendu remuer dans)et brouHaillet , et H m'a semblé que c'était un paa de biche. Y a-t-il ici quelque

Entre Camille.

CAMILLE

Bonjour , cousin ; j'ai cru m'apercevoir , ï tort ou a raison, que voua me quittiez trislemcnl ce matin. Vous m'avei pris la main malgré moi , je viens vous demander de me donner la vAtre. Je vous ai refusé un baiser, le voilà,

Elle Vembraate.

MnintvnanI , vous m'avez dit que vous seriez bien aise do causer de bonne amitié. Assejei-vous Ik , et causons. £11* ('otMoil.

PEndtCAN.

Avaie-je fait un rêve , ou en fai»je un autre en ce moment?

CAMILLF..

Vous ave» trouvé singulier de recevoir un billet de moi , n'est-ce pas? le suis d'bumeur changeante ; mais vous m'avez dit ce malin uu mot Irès-jusle : « Puisque nous nous quittons, quitton»-nous bons amis. >> Vous ne sivei paa la raison pour laquelle je pars , et je viens vous la dire : je vais prendre

Est-ce possible? Est-ce toi, Camille, que je vois dans celte fontaine , assise sur les marguerites , comme aux jours d'au- Irefois.

Oui , Perdican , c'est moi. Je viens revivre un qaaat d'heure de la vie passée. Je vous ai paru brusque ethaulaine; cela est tout simple, j'ai renoncé au monde. Cependant, avant de le quitter, j'eraisbien aise d'avoir votre avb. Trouvw-voDS que j'ai raison de me faire religieuse?

FEUDICIN.

1 pas là-dessus, car je ne nie ferai jamais

Depuis préa de dix ans que nous avons vécu éloignés Ti de l'autre , vous avez commencé l'cipérieence de la vie. Je ii

quel homme vous Me» , et vous deva avoir beaucoup appris en peu de temps avec an eceur et on esprit comme les vAtm. Diles-inai , qvei-Tous eudcsmaflreasee?

PEnDieAN, Pourquoi cela?

CAMILLE

Itépondex'moi, je vous en prie, MUS modestie et «ans iatuitë.

Lesavei-vous aimées?

De toul mon cceur.

GUHLLE.

Où sont-elles maintenant? Le savei-vouB 7

PERDIUN.

Voilé , en vérité, des questions singulières. Que Tontez-Tous que je tous dise? Je ne suis ni leur mari ni leur trére; elles sont al-lées où bon leur a semblé.

CAMILLE

Il doit nécessairement y en avoir une que vous ajei préférée aui autres. Combien de temps avet-rous aimé eellc que vous avez aimée le mieui ?

Tu es une drôle de file! Veui-tn te faire mon confesseur?

CAMILLE

C'est une grée que je vous demande , de me répondre sincèrement. Vous n'êtes point un libertin , et je crois que votre cœur a de la probité. Vous avez dû inspirer l'amour, car vous le méritez, et vous ne vous serieE pas livrt A on capfice. Répundei-moi , je vous en prie.

PEROIUN.

Ha foi , je ne m'en souviess pas.

CAMILLE

Cou naisses- vous un homme qui n'ait aimé qu'une femmeT

Il y bn a certainement.

CAMILLE

Ëst-üi un de vos aiiis'/ Dites-oioi sou u

i,C(Hl«^lc

ACTE II, SCÈ^E V

Je n'ai pas de nom à vous dire; mais je croii hommes capables de n'aimer qu'une fois.

Combien de fnia un bonnéttt horame peut-il ai

Veux-tu me faire réciter une litanie, ou rériles-ta loî-même un catéchisme f

CAMILLE

Je voudra» ntHnstruire , et savoir si j'ai tort ou raison de me faire religieuse. Si je tous épousai», ne devriei-voos pas répondre avec fraocbîse à toutes mes questions , et me montrer votre cœur i nuT Je vous estime beaucoup, et je vous crois, par votre éducation et par votre nature, supérieur k beaucoup d'autres hommes. Je suis fâchée que vous ne vous «ouveniec plus de ce que je vous demande; peut-^tre en vous connaissant mie ni je m'enhardirais.

Où veux-tu en venir? parle; je répondrai.

UNILLE.

Réponde! donc à ma première question. Ai-je raison de rester au couvent?

PEHBICAN.

Non.

CMILLE.

le ferai donc mieui de vous épouser?

Si le curé de votre paroisse soufflait sur un verre d'eau, si vous disait que c'est un verre de vin, le boiriez-vous

PERDICÏN.

CAMILLE

Si le cuisinier de votre paroisse soufflait sur vous, et me disait que vous m'aimerez toute votre vie, aurai-je raison de le

CUIILLR.

Que me conseillez-vous de faire le jour où je verrais que vous ne m'aimez plus?

De prendre un amant

CAUIME.

Qu'en ferez-vous? Mon amant ne m'aimera plus? Tu en prendras un autre.

Combien de temps cela durera-t-il?

Jusqu'A ee qae le» cheveux soient gi'is, et alors les miens seront blancs.

Savez-vous ce que c'est que les doilres, Perdican? Vous êtes-vous jamais assis un jour entier sur le banc d'un monastère de femmes?

Oui, je m'y suis assis.

J'ai pour amie une sœur qui n'a que trente ans, et qui a eu cinq cent mille livres de revenu h l'âge de quinze ans. C'est la plus belle et la plus noble créature qui ait marché sur terre. Elle était pairesse du parlement, et avait pour mari un des hommes les plus distingués de France. Aucune des nobles facultés humaines n'était restée sans culture en elle, et, comme un abrisseau d'une sève choisie, tous ses bouillons avaient donné des ramures. Jamais l'amour et le bonheur ne poseront leur couronne fleurie sur un front plus beau ; son mari l'a trompée; elle a aimé un autre homme, et die se meurt de désespoir.

Cela est possible.

Nous habitons la même cellule , et j'ai passé des nuits entières à parler de ses malheurs; ils sont presque d'événus les nôtres; cela est singulier , n'est-ce pas? Je ne sais trop comment cela se fait. Quand elle me parlait de son mariage, quand elle me peignait d'abord l'ivresse des premiers jours , puis la tranquillité des autres , rien comme en elle tout s'était en-

ACTE 11, SCÈNK V. M

Tolé ; comme elle était assise le Mir au coin du feu , el lui auprès de la fenêtre , sans se dire un seul mot; comme leur amour avait languï , et comme tous les efforts pour se rapprocher n'aboutissaient qu'à dee querelles; comme une figure étrangère est venue peu k peu se placer entre eux et se glisser dam leurs souffrances , c'était moi que je Toyaia 8f;ir tandis qu'elle parlait. Quand elle disait: Iji, j'ai été heureuse, mon cœur bondissait; et quand elle ajoulsil ; li, j'ai pleure, mes larmes coulaient. Mais figurez-vous quelque chose dé plus gingulierencore; j'avais fini par me créer une vie imaginaire; cela a duré quatre ans ; il est inutile de tous dire par combien de réfieiinns, de retour sur moi-même, tout cela est venu. Ce que je voulais tous raeouter , comme une curiosité , c'est que Unis les récils de Louise , toutes les fictions de mes rêies portaient votre ressemblance.

Ua ressemblance, à moi ?

Oni, et œla est naturel :

j'eusse connu. En vérité, je v

Quel «geas-lu, Camille?

Dix-huit ans.

FERFIICAN.

Conliaue, continue; j'écoule.

CAMILLE

Il y a deui cenis femmes dans notre couvent; un petit nombre de ces femmes ne coDuaitra jamais la vie, et tout le reste attend la mort. Plus d'une parmi elles sont sorties du monastère comme j'en sors aujourd'hui , vierges et pleines d'espérances. Elles sont revenues peu de lemps après , vieilles et désolées. Tous les jours il en meurt dans nos dortoirs , et tous les jours il ea vient de nouvelles prendre la place des mortes sur les matelas de crin. Les étrangers qui nous visitent admirent le calme el l'ordre de la maison ; ils regardent attentivement la blancheur de nos voiles; mais ils se demandent pourquoi nous les rabaissons sur nos yeux. Que pensei- TOUB de ces femmes, Perdicau? Ont-elles tort, ou ont-elles -

Sm OH NE BADINE PAS AVEC L'AMOUB.

h n'ra Mb rien.

11 l'en est trouva qiwlqucs^De* qui me comeill^it de rester vierge. Je «uis bien aiae de vous coosnlter. Croya-Toiu que CCS femniM-l& auraient raieui lail de pr«idre ud amant et de me conseiller d'en faire autant?

Je n'en aai» rien.

CUItLLE.

Voua aviei promis de me répondre.

J'en sdI» dispensé tout aataretlemeut; je ne crois pasqne ce soit toi qui parle*.

CtHILLE.

Cela M peut , il doit y avoir dans toutes mes idées des choses très- ridicules. Il se peut bien qu'on m'ait fait la lefon , et que je

ne sois qu'un perroquet mal apprîs. Il y a dans la galerie un petit tableau qui représente un moine courtié sur un missel; à travers les barreaux obscurcissant la cellule glisse un faible rayon de soleil, et on aperçoit une locanda italienne, devant laquelle danse un chevrier. Lequel de ces deux hommes éstimez-vous davantage?

Ni l'un ni l'autre et tous les deux. Ce sont deux hommes de chair et d'os; il y en a un qui lit et un autre qui danse; je n'y vois pas autre chose. Tu as raison de te faire religieuse.

Vous me ditiez non tout à l'heure.

PERDIUK.

AUje dit non? Cela est possible.

Ainsi vous me le conseillez?

PERMCAH.

Alors tu ne crains à rien?

UMILLB.

L'Éve la lève, Perdican! quel est l'homme qui ne croit & rien?

PEBnruN , *# lerani.

-En voilà un; je ne «roi» pas la vie immortelle. — Ma

D,niz=rtNGoOgle

ACTE II , SCÈNÈ V

ir dwric , le» régleuses t'ont donné leur etpéi Is-moi, ce n'est pas la tienne; tu ne

Jo veux aimer, mais je ne veux pas aouffrir ; je veux aimer d'un amour éternel , et faire des serments qui ne se violent pas. Voiti mon amant.

EUE montre «on erueiftx.

Cet amant-U u'eiclut paa les autres.

Pour moi, du moins, il leseiclura. Ne souriei pas , Perdianl It ;a dis ans que je ne tous ai tu, et je pan demain. Dans dix autres années, si nous nous revoyons, nous en reparlerons. J'ai voulu ne pas rester dans votre souvenir comme une froide statue ; car î' insensibilité mène au point où j'en suis. Écoulei-moi ; retournez à la vie , et tant que vous seres heureux , tant que vous aimerei comme on peut aimer sur la terre, oublies volresœur Camille; msia s'il voua arrive jamais d'Sire oublié ou d'oublier vous-même , si l'ange de l'espérance vous abandonne, lorsque vous serei seul avec le vide dans le cnur, penses è ntoi qui prierai pour vous.

rERDIUN.

Tu es une orgueilleuse; prends garde à loi.

PEBDICiN.

Tn as dis-huit ans, el tn ne crois pas k l'amour?

CAMILLE

T croiei-vous, vous qui parlez? Vous voilà courbé près de moi avec des genouï qui se sont nues sur les tapis de \m maîtresses, et vot» n'en savez plus le nom. Tous avei pleuré des larmes de joie et des larmes de désespoir; mais vous saviei que l'eau des sources est plus conalante que vos larmes, et qu'elle aërait toujours là pour laver vos paupières gonflées. Vous faites votre métier de jeune homme, et vous souriez quand on vous parle de femmes désolées; vous ne croyei pas qu'on puisse mourir d'amour, vous qui vives et qui avez aimé. Qu'est-ce donc que le monde? Il me semble que tous devei cordialement mépriser les femmes qui vous prennent tel que

vous êtes, et qni chassent leur deriner amsDt pour vous attirer daa» leurs bras bvpc len baisers d'une autre aar les lèvres. Je \ous deiDiinJais tuut à l'heiiie si \ous aviez aimé; vous m'avez l'époiidu comme un voyageur à qui l'on demanderait s'il a été en Italie ou en Allemagne, et qui dirait : Oui, j'y ai éi«; puis qui penserait k aller en Sniasc , ou dans le premier pays venu. Kst-ce donc une monnaie que votre amour, pour qu'il puisse passer ainsi de mains en mains jusqu'à la mort?Non, ce n'est pas même une mounaie; car la plus mince pièce d'or vaut mieux que vous, et, dans quelques mains qu'elle passe, elle garde son eUgie.

Que tu es belle , Camille , lorsque tes yeui s'animent !

Oui , je suis belle, je lésais. Les campliineiteurs De m'apprendront rien; ta froide nonne qui coupera mes cheveui pSlira peut-être de sa mutilation ; mais ils ne se chaDgeroiit pas en bagues et en chaînes pour courir les boudoirs; il n'en manquera pas uo seul sur ma tête lorsque le fer y passera ; je ne venu qu'un coup de ciseau , et quand le prêtre qui me bénira me mettra au doigt l'an-

neau d'or de mon époui céleste , la mèche de cheveux que je lui
donnerai pourra lui servir de manteau.

Tuei

J'ai eu tort de parler; j'ai ma vie entière sur les lèvres, o Perdi-
can I ne raillez pas; tout cela est triste à monrir.

FEHDICtN.

Pauvre enfant , je le laisse dire , et j'ai bien envie de le répon-
di-c un mot. Tu me parles d'une religieuse qui ine parait avoir eu
sur loi une iulllucuce funeste; tu dis qu'elle a clé trompée, qu'elle a
Irottépé elle-mcMie, et qu'elle e«t désespérée. Es-tu sûre que si
son mari ou son amant revenait lui tendi'C la main A travers la
grille dit parloir, elle ne lui tendrait pas la sienne?

Qu'est-ce que voue dites? J'ai mal entendu.

ACTE U, SCENE V. 3Ô

, PEHDictr'.

Es-tu sûre que si ma mari ou son amaul revcuail lui dire de
BoulTrir encore , elle répoodrait dod?

CAMILLE

Je le crois.

FEHDICAM.

u y a deui cents femmes dans ton inonastèro , et la plupart ont au fond du cœur des blessures profondes; elles le les ont fait toucher, et elles ont coloj'é ta peusée virginale des gouttes de leur sang. Elles oui vécu, n'est-ce pas? et elles t'ont montré avec horreur la roule de leur vie: lu l'es signée devant leurs cicatrices, comme devant les plaies de Jésus; elles t'ont fait une place dans leurs processions lugubres, et tu te serres contre ces corps décharnés avec une crainte religieuse, lorsque tu vois passer un homme. E^s-tu sûre que si l'homme qui passe était celui qui les a trompé<'S , celui pour qui elles pleurent et elles soulfreul, celui, qu'elles maudissent en priant Dieu , es-tu sûre qu'en le voyant elles ne briseraient pas leurs chaînes pour courir à leurs malheurs passés , et pour presser leurs poitrines sanglantes sur le poignard qui les a menrti'ies ? O mon enfant ! sais-tu les rêves de ces femmes qui te disent de ne pas rêver ? Sais-tu quel nom elles murmurent quand les sanglots qui sortent de leurs lèvres font trembler l'hostie qu'on leur présente? Elles qui s'asseoient près de toi avec leurs têtes branlantes pour verser dans lou oreille leur vieillesse Uétrie , elles qui sonneut dans les ruines de ta jeunesse le tocsin de leur désespoir, et qui font sentir a ton sang vermeil la fraîcheur de leurs tombes, sais-tu qui elles sont? CAMILLE.

Vous me faites peur; la colère vous prend aussi.

B||RI>ICA«.

Sais-tu ce que c'est que des uonues, malheureuse fille? Elles qui te représentent l'amour des hommes comme un mensonge, savent-elles qu'il y a pis encore, le mensonge de l'amour divin ? Savent-elles que c'est un crime qu'elles font , de venir chuchoter à une vierge des paroles de femme? Ah! comme elles t'ont fait la leçon 1 Comme j'avais prévu tout cela quand tu t'es arrêtée de-

vant le portrait de notre vieille tante I Tu voulais partir sans me
serrer la main; lu ne voulais revoir ni ce bois, ni cette pauvre pe-
tite fontaine qui nous regarde

«04 ON NE BAOINË PAS AVEC L'AHOGH.

toute en lannea-, tu reniais 1m jours de Iod enbaoe, et le
masque de pUIre que les nonupa t'ont plaqué snr tes joues me re-
fusait un baiser de frère; mais ton c<pnra bsttu; il a oublié sa le-
çon, lui qui ne sait pas lire, et tu es revenue t'^isseoirsur l'herbe
oii nous voilà. Eh bien ! Camille , ces femmes ont bien parlé; elles
t'ont mise dans le vrai chemin; il pourra m'en coûter le bonheur
de ma vie; mais dis-leur eela de ma part : . le ciel n'est pas pour
elles.

Ni pour moi, n'est-ce pas?

Adieu , Camille , retourne k ton couvent , et lorsqu'on fera de
ces récits hideui qui t'ont empoisonnée , réponds que je vais te
dire : Tous les hommes sont menteurs , incoi stants , faut ^ ba-
vards , hypocrites , oi^eilleui et lAches , méprisables et sensuels;
toutes les femmes sont perfides, arliBcienses, vaniteuses, cu-
rieuses et dépravées; le monde n'est qu'un é^ut sans fond où les
phoques les plus informes i pent et se tordent sur des montagnes
de fange; mais il y a au monde une chose sainte el sublime , c'est
l'union de deux de ces êtres si imparfaits et si affreux. On est
souvent trompé en amour, souvent blessé et souvent malheu-
reux; mais on aime, et quand on est sur le bord de sa tombe , on
se retourne pour regarder en arrière, et on se dit : J'ai souffert
souvent, je me suis bvmpé quelquefois, maisj'ai aimé. C'cstmo)
qui ai vécu, et non pas un être factice créé par mon orguàl et mon
ennui. HêotI.

ACTE m, SCENE IL

dins rofflce, et quand vous êtes coavaiDcu d'a«oir volé mes tMHilleillet de la manière la plus pitoyable , vous croyei tous jusUfler en accusant ma nièce d'une correspondance secrète.

MIITBE BLUIDB.

Mais, monseifpeiir , veuillez voua rappeler...

Sortei, monsieur t'abbé, et ne reparaisseï jamtis devant moi; il est déraisonnable d'agir «imme vous faites, et ma ([ravitè m'oblige à ne vous pardonner de ma ïie.

It tort ; mtAtre Biaiiia It fuit.

Entr» Ptrditan.

Je voudrais bien savoir ai je suis amoureuxi. D'un cAlé, celte manière d'interroger tant soit peu cavalière , pour une fllle de dix-huit ans; d'un autre, les idées que ces nonnes tui ont fourrées dans la tête, auront de la peine Ase corriger. Déplus, elle doit partir aujourd'hui. Diahlel je l'aime, cela e«t sûr. Après tout, qui sait? peul4tre elle répétait une le^n, et d'ailleurs il est clair qu'elle ne se eoucie pas de mai. D'une autre part, elle a bean être jolie, cela n'empêche pas qu'elle n'ait des manières beaucoup trop décidées, et un ton trop brusque. Je n'ai qu'à n'y plus penser ; il est clair que je ne l'sinie pas. Cela est certain qu'elle est jolie ; mais pourquoi cette conversation d'hier ne veut-elle pas me sortir de la tête? Ku vérité, . j'ai passé la nuit à radoter. Où vais-je donc ? — Ah I je vais au village.

Il tort.

Eturt MAITRE BRIDAiNE.

Que font-ils maintenant? Hélas I voilà midi. — Ile sont à table. Que mangent-ils? que ne mangent-ils pas? J'ai vu la cuisinière traverser le village avec un énorme dindon. L'aide portait les truffes , avec un panier de raisins. Entn moKre BUaiui.

ON NE BÂDINT: PAS AVEC L'AMOUR.

Je ne verrai plus fumer les plaU ; je ne chaufferai plus au feu de la noble cheminée mon veulre copieui.

Pourquoi une fatale curioailé in'a-|.«lle poussé à écouUr le dinlogue de dame Pluche et de «a nièce? Pourquoi ai-je rapporté au baron ce que j'ai vu î

Pourquoi un vain orgueil m'a-l-il éloigné de ce diaer honorable, où j'étais si bien accueilli? Que m'importait d'être à droite ou è (janclic?

MAITRE BLjUrtS.

Hélas! j'étais gris, il faut en convenir, lorsque j'ai fait celle folie.

Maître bhiiiiaihe.

Hélas I le vin m'avait monté à la tête quaud j'ai commis celle imprudence.

Il me semble que voilà le curé.

MIITHS BRI DAINE.

C'esl le gouverneuren personne.

M*rrHE DLAÏTUS.

OM oh! monsieur le curé, que fatlcs-vous là?

Mui ! je vais diner. N'y venez-vous pas?

Pas aujourd'hui. Hélas I maître Bridaioe , intercédez pour moi; le baron m'a chassé. J'ai accusé faussement mademoiselle Camille d'avoir une correspondance secrète, et cependant Dieu m'est (émoiu que j'ai vu ou que j'ai cru voir darae- Pluche dans la luzerne. Je suis perdu , monsieur le curé.

HAITRE BBl DAINE.

Que m'apprenez-vouslà?

ACTE III, SCENE II

KMTKTi BBIDArNE.

Que pa riez- vous , measlre, de bout<!illea volées à propos d'une luzerne et d'une correspondance?

MitlTRE BLIZitlS.

Je vous supplie de plaider ma cause. Je suis lionnéle , seigneur Bridainc. o digue geigaeu»Bridaine, je suis voLre serviteur I

NAITRE BRIUtINE , à pari.

o fortune 1 est-ce un rêve? Je serai donc assis sur toi , à chaiee bieubeureuse !

Je ¥Ous serai rciuin naissant d écouter mon histoire , et de vouloir bien m'excuser, brave seigneur, cher curé.

Cela m'esl impossible, monsieur; il est midi sonné, et je m'en vais diner. Si le barou se plaint de vous, c'est votre affaire. Je n'intercède point pour un ivrogne.

Vite, volons à la gi-ille; et toi, mon ventre, arrondis-loi. Il tort an eouranl.

Misérable Pluche! c'est loi qui paieras pour tous; oui, c'est toi qui es la cause de ma ruine, femme déliontée, vile entremetteuse, c'est à loi que je dois cette disgrâce. O sainte université de Paris I on me traite d'ivrogne ! Je suis perdu si je ne saisis une lettre, el si je ne prouve au baron que sa nièce a. une correspondance. Je l'ai vue ce malin écrire a son bureau. Patiencl voici du nouveau.

Passé dame Pluche portant un« htre.

Pluche, donnez-moi celle lettre.

Que signifie cela? C'est une lettre de ma maîtresse que je vais mettre à la poste au village. ! ■

HIITRE BLAZIDS.' ' ,'

Donnez-ta-moi , ou VOUS êtes morte.'

Moi, mortel morte, Marie, Jésus, vierge et martyr!

MAITRE BUZIUS. ' '

Oui, morte Pluche; donnez-moi ce papier, >!

lit sê battent. Entre Pentican. "M

rEBDiCiUl.

Qu'y a-t-il? Qne hile«-von«, Blatius? Pourquoi tiolrater celle femme?

DAHE FLtrCHE.

Rendez-moi la lettre. Il me l'a prise, »ei(^eur; justice!

MIITBE BUIIDB.

C'est une enlremetteuse, «eigneur. Cette letb^ «st un billet

C'est une lettre de Camille, edgDenr,de votre tiancée. C'est un billet doui h un gardear de dindons. Ta en as meuti, abbé. Apprends cela de moi.

FERDICIN.

Donnez-moi cette lettre ; je ne comprends rieu à \olre dispute ; mais, en qualité de llancé de Camille, je m'arroe lo droit de la lire.

nitt.

• A la sœur Louise , au couvent de*", u

Â part.

Quelle maudite euriosîlé me saisit malgré moi! Mon cœur bat avec force, et je ne sais ce que j'éprouve. — Retirez-vous, dame Pluche; voua êtes une digne femme, et maître Blazîus est un sot. Allez dîner; je me charge de remctre celte lellreà la poste.

Sortent maitre Blaniui et dame Pluche.

PERDICAN , ioll.

Que ce soit un crime d'ouvrir une lettre, je le sais trop bien pour le faire. Que peut dire Camille a cette sceur? Suis-je donc amoureux? Quel empire a donc pris sur moi celte singulière tille, pour que les trois mots écrits sur celte adresse me fassent trem-

bler la main? Cela esl singulier; Blazius, en se débattant avec la dame Pluche , a fait sauter le cachet. Est-ce un crime de rompre le pli ? Bon , je n'y changerai rien.

/l ouvra la Ultre M lit.

<i Je pars aujourd'hui, ma ehère, et tout est arrivé comme » je l'avais prévu. Cest uiie terrible chose; mais oe pauvre » jeune homme a le poignaM dans le cœur ; il ne se consolera

ACTE m , 8CÈNE II. SO

a pM do m'avoir perdue. Cepeadaat j'ai fait lout au inonde > pour le dégoAter de moi. Dieu me pardounera de l'avoir

- réduit au désespoir par mon rerii». Hélas ! m* ehère, que
 - pourais-je y faire? Priez pour moi- noua noua rererroni
 - deraain,et pour toujours. Toute A vous du meilleur de mon
- B CiHILUI. »

Eat-il possible? Camille écrit cela '. C'est de moi qu'elle parle ainsi 1 Jfoi an désespoir de son refus I Eh ! bon Dieu I si cela était vrai, on le verrait bien ; quelle bonté peut-il y avoir à aimer? Elle a fait tout au monde pour me dégoûter, dit-elle, et j'ai le poignard dans le ueur? Quel intérêt peul-elle avoir i inventer uq roman pareil? Cette pensée que j'avais celte' nuit est-elle donc vraie? o femmes I cette pauvre Camille a pent-éire une grande piété 1 c'est de bon cœur qu'elle se donne i Dieu , mais elle a résolu et décrété qu'elle me laisserait au désespoir. Cela était convenu entre les

bonnes amtes avant de partir du couvent. On a décidé que Camille allait revoir son cousin , qu'on le lui voudrait faire épouser, qu'elle refuserait , et que le cousin serait déaolé. Cela est si intéressant , une jeune fille qui fait à Dieu le sacrifice du bonhenr d'un cousin I Non , non , Camille , je ne t'aime pas, je ne suis pas au désespoir, je n'ai pas le poignard dans le cœur, et je te le prouverai. Oui, tu sauras que j'en aime une autre avant de partir d'ici.
Holt 1 brave homme 1

£ntr« un payian.

Alleï au château, dites i la cuisine qu'on envoie un valet porter i mademoiselle Camille le billet que voici.

n ierit.

LE PATSrtl.

Oui , monseigneur.

niort.

FEBD1UH.

Hainlenaar à l'aulie. Ah! je suis au désespoirl Holàl BowUe, Rosette!

/ (frappe à un» port».

■ OSETTE, ouvrant.

C'est vous, monseigneur! Eutrei, ma mère ; est.

H^ ton plus beau bonnet , Rosette , et viens avec moi.

i,CÙHl«^[c

Où lloDC?

Je le le dirai j demaDdc la perinbaion à ta n jKche-loi.

aOSETTE.

Oui, moDBdgoeur.

Elle entre dam i

J'sî âemaiidé un Douvcau rendez-vous à Camille, et je suis silr qu'elle y viendra-, mais, par le ciel, elle n'y trouvera pas ce qu'elle compte y trouver. Je veux faire la cour à Rosette devant Camille elle-même.

SCENE m

X>e petit boii.

Entrent CAMILLE et LE PAYSAN.

LE P^tTSAN.

Hadeffl'oisellc, je Tais au château porter une lettre pour vous; faut-il que je vous la donne, ou que je la remette à la cuisine, commentera dit le seigneur Perdican?

CAMILLE

Don ne- la-moi.

Si vous aimez mieux que je la porte au cbiteau, ce n'est paa la peine de m'attarder.

Je te dis de me la donner.

Ce qui vous plaira.

/ (donna la main.

Tiens , Voilà pour ça peine.

Là PAYSAN.

Grand merci ; je m'en vais , n'est-ce pas ? Si tu veux.

il m'en coûte

ACTE III . SCÈNE III

Camille, liant.

Perdican me demande de lui dire adieu , avant de partir, près de la petite fontaine où je l'ai fait venir hier. Que peut-il avoir à me dire ? Voilà justement la fontaine , et je suis toute portée. Ikit»-je accorder ce second rendez-vous ? Ah ! Elle m'a échappé drrriert un ar5re.

Voilà Perdican qui approche avec Boitette, ma sœur de lait. Je suppose qu'il va la quitter; je suis bien aise de ne pas avoir l'air d'arriver la première.

Entrent Perdican et Bossett . qui s'autoient.

CAMILLE, cachée, à part.

Que veut dire cela ? Il la fait asseoir près de lui ? Me de-

mande-t-il un rendez-vous pour y venir causer avec une autre?

Je suis curieuse de savoir ce qu'il lui dit.

PERDICAN, à haute voix y de manière que Camille l'entende.

Je l'aime, Rosette! toi seule au monde tu n'as rien oublié de nos beaux jours passés; toi seule tu te souviens de la vie qui n'est plus ; prends ta part de ma vie nouvelle ; donne-moi ton cœur , chère enfant ; voilà le gai de notre amour.

Il lui pote en la clignant l'oeil.

Vous me donnez votre chaîne d'or?

PERDICAN.

Regarde à présent cette bague. Lève-toi et approchons-nous de cette fontaine. Nous vois-tu tous les deux , dans la source, appuyés l'un sur l'autre? Vois-tu tes beaux yeux près de mes miens, la main dans la mienne? Regarde tout cela s'effacer.

Elle jette sa bague dans l'eau.

Regarde comme notre image a disparu ; la voilà qui revient peu à peu; l'eau qui s'était troublée reprend son équilibre; elle tremble encore; de grands cercles noirs courent à sa surface; patience, nous reparaissons; déjà je distingue de nouveau tes bras enlacés dans les miens; encore une minute, et il n'y aura plus une ride sur ton joli visage ; ^regardes ! c'était une bague que m'avait donnée Camille, CAMILLE , à part.

Il a jeté ma bague dans l'eau.

Sa»-la ce que c'est que l'amour, Itowlte? Écoule 1 le tent H^tsit; lu pluie du matin mule en perles sur lei feuilles séchées que le soleil ranime. Par la lumière du ciel, par le soleil que voilà, je t'aime] Tu veut bien de moi, n'est-repss? On n'a p^s flélri ta jeunesse 7 on n'a pas infiltré dans (on sang Terme)! Ie« restes d'un sang afladiP Tu ne veux pas le lain religieuse ; te voilà jeune et belle dans les bras d'un jeune homme. o Rosette, Rosette! Mis-lu ce que c'est que l'amour?

ROSETTE

Hélas ! monteur le doeteur , je vous aimerai comme je pourrai.

PEHDICXH.

Oui, comme tu pourras ; et tu m'aimeras mieui , tout docteur que jc'suis et toute paysanne que tu es, que ces pâtes statues fabriquées par les uones, qui ont la télé A la place du cœur, et qui sortent des cloîtres pour venir répandre dans la vie l'atmosphère humide de leurs cellules; tu ne sais rien; lu ne lirais pas dans un livre la prièrequ ta mère t'apprend , comme elle l'a apprise de sa mère; tu ne comprends même pas le sens des paroles que tu répètes, quaud tu t'agenouille* au pied de ton lit; mais tu comprends bien que tu pries, el c'est tout ce qu'il faut à Dieu.

HOSETTE.

Comme VOUS me parlez, monseigneur I

Tu ne sais pas lire; mais tu sais ce que disent ces bois et ces prairies , ces Uèdes rivières , ces beaux champs couvèrti de moissons, toute celtè nature splendide de jeunesse. Tu reconnais tous

ee* milliers de frères, et moi pour l'un d'entre «ui; lève-toi , tu seras ma femme , et nous prendrons racine ensemble dans la sève du moiKte tout-puissant.

/I tort av«e Jlo mn*.

ACTE ni , SCÈNE V

jfturd'hui au couvent dont elle est venue. Hais je crois que le teigneur son cousin s'est consolé avec Hoe^te. Kélas I la pauvre fille ne sait pas quel danger eUe court en écoutant les discours d'un jeune et galant seigneur.

niHE fLucHE, entrant.

Vite, Tête, qu'on selle mon énel

Passerez-vous comme un songe léger , fl vénérable dame? AllcZ'Vons si promptement enfourcher derecher cette pauvre bête qui est si triste de vous porter?

o*HE PUfCBE.

Dieu merci , chère canaille , je ne mourrai pas ici.

LB CBOeiB.

Hourei au loin, Ptuche, ma mie; mourei inconnue dans un caveau malsain. Nous ferons des vœui pour votre respectable résurrection.

DAME FLVCBE.

Voici ma matti'ese qui s'avance.

A Camillt fui tnire.

Chère Camille, tout est prêt pour notre départ; le baron a rendu ses comptes, et mon âne est bâti.

CàMILLE.

Allei au diable , vous et voire âne , je ne partirai pas aujourdhui.

El«iort.

LE CHCCDB.

Que veut dire ceci? Dame Pluche est pile de terreur; ses Ibui cheveux tentent de se hérissier, sa poitrine siffle avec force et ses doigts s'altongeot en se crispant.

DAKE PLDCBE.

Seigneur Jésus I Camille a juré!

ElUwtrt.

SCENE V

EtOrtnt LE BARON at MAITRE BRIDAINE.

Seigneur, il fait que je vous parle en particulier fait la cour à une nile du village.

C'est absurde, mon ami.

.,,,,&\^Oglc

Il*miG BBifakINE.

Je l'ai TU diilinctement passer dans la bruyère ea lui doanaot le bras ; il se penehail à son oreille et lui promeltait de l'épouser.

Cela est monstrueux.

HAITBE BHIDUNE.

Soyez^n convaincu; il lui a fait un présent conddérable, que la petite a montré à sa mère.

LE BjtBON.

Odell considérable, Bridaine? En quoi considérable?

Pour le poids et pour la conséquence. C'est la chaîne d'or qu'il portait à son bonnet.

Passons dans mon cabinet; je ne sais b quoi m'en tenir. lUioT(«nl.

SCÈNE VI

Ii« ohambre d* Ounille.

EntTMI CAMILLE st DAME PLUCHE.

Il a pris ma lettre , dites-vous?

DAME rLtCBE.

Oui , mon enfant ; il s'est chargé de la mettre à la poste.

AUei au salon, dame Pluche, et faites-moi le plaisir de dire à Perdicaa que je l'attends ici.

Dame Plueh» sort.

Il a lu ma lettre, cela est certain; sa scène du bois est une

■ vengeance, comme son amour pour Rosette. Il a voulu me prouver qu'il en aimait une autre que moi , et jouer rindifférent malgré son dcpit. Est-ce qu'il m'aimerait, par hasard?

EU» tèvt la tapUierie.

Es-tu IA,Rosetle?

ROSETTE, «nirant. Oui; pais-je entrer?

iz=rtNGoo«^[c

ACTE IIJ, SCÈNE VI

Ëcoule-moi,jnaieiir9nt; leseigaeur Perdican ne l« Tait-il pas la cour?

BOSETTE.

Hâatloui.-

CAMILLE

Que penses-tu de ce qu'il t'a dit ce matin?

HOSETTE.

CemalipfOùdonc?

CAMILLE

Ne fais pas l'hypocrite. — Ce matin à la fontaine, dans le petit bois.

BOSETTE.

Vous m'avez donc vu et

CAMILLE

Pauvre innocente ! Non , je ne t'ai pas vue. Il t'a fait de beaux discours, n'est-ce pas? Gageons qu'il t'a promis de t'épouser.

ROSETTE

Comment le savez-vous?

Comment n'y croirais-je pas? il me tromperait donc? Pourquoi faire?

Perdican ne l'épousera pas, mon enfant.

ROSETTE

Hélas] je n'en sais rien.

Tu l'aimes, pauvre fille! il ne t'épousera pas, et la preuve, je vais te la donner ; retire derrière ce rideau, tu n'auras qu'à prêter l'oreille et à venir quand je l'appellerai,

Elle sort.

CAMILLE , seule.

Moi qui crofais faire un acte de vengeance , ferais-je un acte d'humanité? La pauvre lille a le cœur pris. Entre Perdican.

Bonjour, cousin, asseyez-vous.

I i,."i,CÙHl«^ [c

Quelle toilette,' Camille! A qui en voulei-vous?»?

A vous, peul-être;'jesuig f^hée de n'avoir pu me rendre su rendez-vous que vous m'avez demandé; vous aviez quelquechosefi médire?

Voilà , sur ma vie, un petit menson;^ assez gros , pour un agneau sans lâche; je l'ai vue derrière un arlH% écouter la conversation.

Haut.

Je- n'ai rien à vous dire , qu'un adieu , Camille ; je croyais que voua parliez; cependant votre cheval esta l'écurie, et voua n'avez pas l'air d'être en robe de voyage.

J'aime la discussion ; je ne suis pas biensAredenepasavoir ea envie do me quereller encore avec vous.

A quoi sert deso quereller, quand te raccommodement est impossible? Le plaisir des disputes, c'est de faire lapait.

Ëles-vous convaincu que je ne veuille pas la faire?

FEBDICAM.

Ne raillez pas; je ne suis pas de force S vous répondre.

Je voudrais qu'on me fit la cour; je ne sais si c'est que j'ai une robe neuve, mais j'ai cnvio de m'amuser. Vous m'avez proposé

d'aller au village, allons-y, je veux bien; mettons-nous en bateau ; j'ai envie d'aller dîner sur l'heime, ou de faire une promenade dans la forêt. Fera-t-il clair de lune , ce soir? Cela est singulier , vous n'avez plus au doigt la bague que je vous ai donnée.

Est-ce possible? Où l'avez-vous trouvée?

D, n'importe où

ACTE m, SCÈNE VI

CITILLE.

Vous regardez si mes mains sont mouillées, n'est-ce pas? En vérité, j'ai gâché ma robe de couvent pour retirer ce petit hochet d'enfant de la fontaine. Voilà pourquoi j'en ai mis une autre, et, je vous dis, cela m'a changée; mais cela à votre avantage.

FÉLICIAN.

Tu as retiré cette bague de l'eau , Camille , au risque de le précipiter? Est-ce un songe? La voilà; c'est toi qui me la mets au doigt! Ah! Camille, pourquoi me le rends-tu, ce triste gage d'un bonheur qui n'est plus? Parle, coquette et imprudente n'importe, pourquoi pars-tu. pourquoi restes-tu? Pourquoi, d'une heure à l'autre, changes-tu d'apparence et de couleur , comme la pierre de cette bague à chaque rayon du soleil?

Connaissez-vous le cœur des femmes, Perdican?-Êtes-vous sûr de leur inconstance, et savez-vous si elles changent réellement de pensée en changeant quelquefois de langage? Il y en a qui disent que non. Sans doute , il nous faut souvent jouer un rôle, souvent

mentir; vous voyez que je suis franche; mais êtes-vous sûr que tout mente dans une femme , lorsque sa langue ment? Avez -vous bien réfléchi à la nature de cet être faible et violent, à la rigueur avec laquelle on le juge, aux principes qu'on lui impose? Et qui sait si , forcée h tromper par le monde , la (ête de ce petit être sans cervelle ne peut pas y prendre plaisir, et mentir quelquefois pas passe-temps, par folie, comme elle ment par nécessité?

Je n'entends rien» il tout cela, et je ne mens jamais. Je L'aime, Camille, voilà tout ce que je sais.

Vous ditesque vous m'aimez, et vous ne mentez jamais?

Jamais.

, L'^ogk-

Que répondrez-vous à cette enfant, Perdican , lorsqu'une vous demaDdero compte de vos paroles? Si tous ne montez jamais , d'où vient donc qu'elle «cal évanouie en vous entendant me dire que vous m'aimez? Je vous laisse avec elle; U' chei de I* faire revenir.

Eltt ixtit tortir.

peudican.

Un instant, Camille , écoutez-moi.

Que vonlei-vois me dire? c'est à Rosette qu'il faut parler. Je ne vous aime pas , moi ; je n'ai pas été chercher par dépit cette malheureuse enfant au fond de sa chaumière, pour en faire aa appât, un jouet; je n'ai pas répété imprudemment devant elle des paroles brûlantes adressées à uneaule; jen'ai pas feint de jeter

au vent pour elle le souvenir d'une amitié chérie; je ne lui ai pas mis ma chaîne au cou; je ne lui ai pas dit que je l'épouserai.

Écoutei-raoi, écoutez-moi!

CAMILL.

N'as-tu pas souri tout à l'heure quand je t'ai dit que je n'avais pu aller à la fontaine? Eh bien! oui, j'y étais, et j'ai tout entendu; mais. Dieu m'en est témoin, je ne vaudrais pas y avoir parlé comme toi. Que feras-tu de cette fille-là, maintenant, quand elle viendra, avec les baisers ardents sur les lèvres, le montrer en pleurant la blessure que tu lui as faite? Tu as voulu te venger de moi, n'est-ce pas, et me p^{er}dre d'une lettre écrite à mon couvent? Tu as voulu me lancer à tout prix quelque trait qui pût m'atteindre, et tu comptais pour rien que ta flèche empoisonnée traversât cette enfant, pourvu qu'elle me frappât derrière elle. Je m'étais vantée de t'avoir inspiré quelque amour, de te laisser quelque regret. Cela t'a blessé dans ton noble orgueil? Eh bien! apprends-le de moi, tu m'aimes, entends-tu; mais tu épouseras cette fille, on tu n'es qu'un lâche!

PE^{re}nicu.

Oui, je l'épouserai.

CAH1U.E,

El lu feras bien.

i,G(Hl«^lc

ACTE III, SCÈNE VII

Trta-bien, el beaucoup mieui qu'en t'épousant toi-même. Qu'y a-t-il, Camille, qui l'échaulTe si fort? Cette enraal s'eat éraDOuie; nous la ferons bien revenir, il ne faul pour cela qu'un tiacon de vinaigre; tu as voulu me prouver que j'avais menli une Ibis dauB mn vie; cela est possible, mais je le trouve hardie de décider à quel iustanl. Viens, aide-moi à secourir Bosette.

■ lU lorttnt.

SCÈNE VII

Entrent LE BARON et CAHIL-LE.

Employei toire autorité.

Je deviendrai fou, et je refuserai mon consentement, voili qui est certain.

CAMILLE

Vous devriez lui parler et lui faire entendre raison.

Cela me jettera dans le désespoir pour tout le carnaval , et je ne paraîtraï pas une fois à la cour. C'est un mariage disproportionné. Jamais on n'a entendu parler d'épouser la sœur de lait de sa cousine ; cela passe toute espèce de bornes.

Faitos-le appeler, et dites-lui nettement que ce mariage vous déplaît. Croyez-moi, c'est une folie, et il ne résistera

i vêtu de noir cet hiver, tenez-le pour i

Mais parleï-lui , au nom du ciel ! C'est un coup do t^le qu'il a fait; peut-être n'est-il déjà plus temps; s'il eu a parlé', il le

Je vais m'enfermer pour m'abandonner à ma douleur. Diles-lui, s'il me demande, que je suis eufermé , cl que je

ni'abaDdonne à ma douleur de le voir épouser une fille mdh

Il lort.

CUIILLE.

Ne trouverai-je pas ici uu homme de cœur? En vérité , quand on en cherche, ou est elTrayé de sa solitude.

Enlre Perdican.

Eh bien , cousin , à quand le niariage f

FEBDICilt.

LeptustAt possible ;J'ai déjà parlé au notaire, au <»ir«, et à tous les paysans.

Vous comptez donc réellement que vous époucerai Kosetle?

Anurémeut.

Qu'en dira votre père?

Tout ce qu'il voudra ; il me plaît d'épouser cetie Qlle ; c'est uue idée que je vous dois., et je m'y tiens. Faut-il vous répéter les lient communs les plue rebattus sur sa naissance et sur la inieDDe? Elle est jeune et jolie, et elle m'aime; c'est plus qu'il n'en faut pour être trois fois heureux. Qu'elle ait de l'esprit ou qu'elle n'en

ail pas , j'aurais pu trouver pire. On crierà et on raillera ; je m'en lave les mains.

Il n'y a rien là de risible; vous faites trM-bicn de l'épouser. Hais je suis lâchée pour vous d'une chose : c'est qu'nn dira que vous l'avet fait par dépit-

Vous éles (ichée de cela ? Oh ! que non.

CiMILLE.

Si , j'en suis vraiment fSchée pour vous. Cela fait du Utrt b un jeune homme , de ne pouvoir résister à un moment de

Soyei-en doncfSdiée; quanta moi , ceb m'est bien égal.

C4KILLG.

Mais vous n'y penseï put, c'est une lUte de rien.

ACTE 111, SCÈNE VII

a femme.

EIIp vous ennuièra avanl que 1c noiaire.ait mis son habit neu-felseaeouUcrspour venir ici; lecteur vous lèvera au repas de nocès , et le soir de la Tête vous lui ferez couper les mains et lea pieds , comme dans tous les contes arabes , parce qu'elle sentira le rsgoilt.

Vous verrei que non. Vous no me connaissex pas ; quand une femme est douce et sensible, franche, bonne et belle, je sub ca-

pable de me conlenler de cela , oui , en vérité , juaqu't ne pas me soucier de savoir si elle parle latin.

Il est à regretter qu'on ait dépensé tant d'argent pour vous l'apprendre; c'est trois mille éeus de perdus.

PESniCAN.

Oui; on aurait mieux fait de les donner aux pauvres.

CAHILI.E.

Ce sera tous qui vous en chargerez, du moins pour les pauvres d'esprit.

El ils me donneront en échange le i-ofaumc des cieu il est à eux.

Combien de lemps durera cette plaisanterie?

Quelle plaisanterie?

Votre mariage avec Rosette.

Bien peu de lemps; Dieu n'a pas fait de l'homme une œuvre de durée ; trente ou quarante bus , tout au plus.

Jesniseuriensede dansera vos noces t

PERD! UN

Écoutez-moi, Camille, voilli un ton de persitinge qui est hoi's de pi'Opos.

CAMILLE

Il me plait trop pour que je le quitte.

■...■i.CÙHl'^lc

Je voue quitte donc vouB-méme; car j'en ai toal i l'heure

Allei-voas chez votre épousée?

PERDICikX.

Oui , j'y vais de re pas.

Te voilA, mon enfant! Viens, je veux te présenter k mon

nosETTC, \$e mettant à gtnoux. '

Monseigneur, je viens vntig demander une grice. Tons les gêna du village à qui j'ai parlé ce matin m'ont dit que vous aimiez votre cousine , et que vous ne m'avez fait la cour que pour TOUS divertir tous deux; on se moque de moi quand je passe, et je ne pourrai plus trouver de mari daus le pays, après avoir servi de risée à tout le monde. Permettez-moi de vous rendre te collier que vous m'avez donné , et de vivre en paix chez ma mère.

CAMILLE

Tu es une tionne Bile, Itosellej garde ce collier, c'est moi qui le le donne, et mon cousin prendra le mien k la place. Quanta un mari, n'en sois pas embarrassée, je mechai^ de l'en trouver uu.

Cela n'estpasdifcicile, en effet. Allons, Rosette, viens, que je te mène 6 mon père.

Pourquoi ?i^el a est inutile.

Oui, vous avez raison, mon père nous recevrait mal; il faut laisser passer le premier moment de surprise qu'il a éprouvée. Viens avec moi , nous retournerons sur la place. Je trouve plai-

sant qu'on dise que Je ne t'aime pas quand je t'épouse. Pardieu !
nous les ferons bien taire.

/Ç sort avec Rottlte.

D,niz=rtNGoO«^[c

ACTE m, SCÈNE VIII

CAMILLB.

Que M paMe-t-il donc «n moi? Il l'etninéne d'un air bien Iran-
quille. Cela est singulier ; il me semble que la léte me tourae. Est-
ce qu'il l'épouserait tout de bon? Holà ! dame Pluche, dame Pluc-
bel N'y a-t-il donc personne ici? Entre un valet.

Courez après le seigneur Perdicanj dites-lui vile qu'il remonte
ici , j'ai à loi parler.

L« valêl lort.

Hais qu'eal-ce donc que tout cela? Je n'eu puid plus , mes
pieds refusent de me soutenii .

Rentre PerdieuM.

Vous m'av.

Non, — m

PEBD.CAK.

EnvériU,

vous voilà père; qn'avei-vous k

me dire?

Vans

m'avei Tait rappeler pour me parler?

Non, non.

— o Seigneur Dieu!

£(te \$orl.

Enln CAMILLE ; «tl« « jetit au pitd de Vaattl.

M'avei-Tous abandonnée, 6 mon Dieu? Vous le saTei, lorsque je suis venue , j'avais juré de vous être fldéle ; quand j'ai refusé de devenir l'épouse d'un autre que vous, j'ai cru parler sincèrement devant vous et ma conscience; vous le savei, mon père, ne voulez-vous donc plus de moi? Ofil pourquoi faites-vous menlir la vérité elle-même? Pourquoi suis-je ai faible? AhT malheureuse, je ne puis plus priori Enln Perditan,

PEBDKJN.

Orgueil, le plus fatal des conseillers humains, qu'es-lu venu faire entre cette Aile et moi? La voilà pAle et effrayée, qui presse sur les dalles insensibles son cœur et son visage. Elle

aurait pu in'aimer, et nous étions nés l'uu pour l'autre; qu'«s-tu venu faire sur nos lèvres , argudl , lorsque nos mains allaient se joindre?

CAMILLE

Qui m'a suivie? Qui parle sous cette voûte? Est-ce toi, Perdicaud?

Iusensés que dous sommes! nous nous aimons. Quel songe avons-nous lail, Camille? Quelles vaines paroi», quelles misérables folies ont passé comme un vent funeste entre nous deui? Lequel de nous a voulu Inmiper l'autre? Hélas 1 cette vie est elle-même uu si pénible rêve : pourquoi encore y mêler les nâbvs? o mon Dieul le bonheur est une perle si rare dans cet océan d'ici-bas t Tu nous l'avais <lonné, pfebcur céleste, tu l'avais lirépour nous des profondeurs de l'abîme, cet inestimable joyau ; et nous, comme des enlants gâtée que nous sommes, nous en avons fait un jouet. Le vert sentier qui nous amenait l'un vers l'autre avait une pente si douce, il était entouré de buissons si fleuris , il se perdait dans un si tranquille horizon! Il a bien fallu quels vanité, le bavarda B[e et la colère vinssent jeter leurs rochers informes sur cette rouie céleste, qui nous aurait conduite à toi dans un baiser! II a bien fallu que nous nous fissions du mal , car nous sommes des hommea. o insensés ! nous noua aimons.

Il ta prend dant ut brat.

CAMILLE

Oui, nous nous aimons, Perdican; laisse-moi le sentir sur Iftn cœur. Ce Dieu quinous regarde ne s'en offensera pas; il veut bien que je t'aime; il y a quinze ans qu'il lésait.

FERDICAUD.

Cbère créature, tu es à moi!

/I l'imbratte; on cnfend un grand eri derrUre l'autel.

USILLE-

C'est la voit de ma sœur de lait.

PEitnicin.

Ggijjinent est-elle ici? le l'avaia bissée dans l'escalier, lorsfue tg. m'as fait rappeler. H faut donc qu'elle m'ait suivi sans ftie ; in 'en wi^ aperçu.

CAHILLE.

Eotrons AtDS cette galerie ; c'eat là qu'on i

Je De sais ce que j'éprouve; il me semble [sont coiiTertes de sang.

La pauire enfant nous a sana doute épiés ; i Évanouie; viens, portons-lui secours; hélas

Non, en véeUé, je u'eutrerai pag; je sens i qui me paral^. Vss-y , CamiUe, et Uche de I Camil I Je vous en supplie, mou Dieul ne faites : meurtrier! Voua voyez ce qui se paaae; noui enfants insensés, et nous avons joué avec la i mais notre cœur est pur; ne tuei pas RoselU lui trouverai un mari , je réparerai ma faute ; elle sera riche, elle sera heureuse; ne foilesp: vous pouvei bénir encore quatre de vos en '. Camille, qu'y a-t-il?

Camille r«ntr«.

aMILLE.

Elle est morte. Adieu , Perdican I

LA NUIT VENITI

SCÈNE I

Dna roe I il iB*t niût.

RAZETTA dmmd d'une gondole. LACREI

BUCTTA.

Parl«£-Toue , Lauretle? E^t-il vrai que Tou : Je o'at pu faire aulremeot.

Vous quittra Venise!

LIUBETTE.

Demaia matin.

BAZB1T1.

Ainsi cette funeste nouvelle qui courait la t:i n'est que trop vraie : on vous vend au pria Quelle fête ! votre oreueilleux tuteur n'en moi joie 1 Lâche et vil courtisan I

Je vous en supplie , Rasetta , n'éleveï pal la vemante est dans ia salle voisine; on nti'att que vous dire adieu.

Pour loujourol

RAZETT*.

Je suis awet ricbe pour tous suivre en Allemagae.

UDRETTE.

Voua ae devez pas le faire. Ne nous opposons pas , mon ami , ï la volonté da ciel .

BILEITI.

La volonlé du ciel écoulera celle de l'homme. Bien que j'aie perdu au jeu Is moitié de mon bien , je voua répète que j'en ai assez pour vous suivre , et que j'y suis déterminé.

LICRETTE.

Vous nous perdrez tous deux par cette action. La générosité n'est pins de mode sur cette terre.

Je le vois; vous êtes au désespoir.

RIZERTA.

Oui; et l'on a agi prudemment en ne m'invilant pas à votre noce.

UURETTE.

Ëcoulei, Raietta; vous eavez que je vous ai beauoonp aimé. Si mon tuteur y avait consenti, je serais à vous depuis longtemps. Une fille ne dépend pas d'elle ici-bas. Voyez dans quelles mains est ma destinée; vous-même ne pouvez-vous pas me perdre par le moindre éclat? le me suis soumise A mon sort. lésais qu'ilpeut-vouapai'aitre brillant, heureux... Adieu 1 adieu I je ne puis en dire davantage... Tencil voici ma croix d'or que je vous prie de garder.

BAZETTA.

fetle-la dans la mer; j'irai la rejoindre.

Mon Dieu I rovenei à vous.

RIZETfA.

Pour qui, depuis tant de jours et tant de nuits, ai-je rôdé comme un assassin autour de ces muraille»? Pour qui ai-je tout quitté? Je ne parle pas de mes devoirs, je les méprise; je ne parle pas de mon pait, de ma famille, de mes amis;

avec de l'or, on en trouve partout. Mais l'ami père, où est-il? Tai-je pu le retrouver? Mi vous au monde où je tiens. Non, non, c'est la vie entière sur un coup de dé ne doit pas si la chance.

Mais que voulez-vous

de moi?

BIZET».

Je veux que vous

veniez avec moi à Gineva.

LAUBEITE.

Comment le pourrais-je?

Ignorez-vous qui

parlez-vous qui n'appartient plus? Hélas! Razetta. < d'Eysenach.

RAZETT.

Ah! la rasée Vénitienne, ce mot n'a pu passer sans leur arracher un sourire.

Il faut que je me retire.., Adieu, adieu, à bientôt!

RIZETT.

'Tu me quittes? — Prends-y garde; je n'ai présent de ceui que la colère rend faibles, n . A. ton second père l'épée h la main.

Je l'avais prévu que celte nuit nous sei i pourquoi ai-je consen-
ti à vous voir euore uni

, Es-tu donc une Francise? Le soleil du ji sance était^l donc si
pâle que le saïig soit veines?... ou ne m'aimes-tu pas? Quelques
b<i prêtre, quelques paroles d'un roi ont-elles instant ce que ^ux
mois de supplice... ou i] être...

LADIHETTE.

Je ne l'ai pas vu.

HUCTTA.

Comment? tu es cependant princesse d'Ey»

UtlHETTE. .

Vous ne connaissez pas l'usage de ces cours prince, le baron
Ciimm, son secrétaire intim inatin.

Je comprends. On ■ placé ta froide main dans la main du vas-
sal inaolent, décoré des pouvoirs du maître; la royale procura-
tion, sanctionnée par l'officieux cJiapelain de Son Ëïcel-' Icace, a
réuni aux yeux du monde deux êtres incennusl'un à l'autre. Je
suis au fait de ces ccrëmonies. Et toi , ton cœur, la lête , ta vie ,
marchaudés par entremetteurs , tout a été vendu au plus
otTrant', une couronne de reine t'a faite esclave pour jamais; et
cepeudant ton flancé, enseveli dans les délices d'une cour, attend
nonchalamment que sa nouvdie éponse...

LMKETte.

11 arrive ce soir à Venise,

RMETA.

Ce soir? Ah vraiment! voilà encore une imprudence de m'en avertir.

LIDRETTE.

Non, RazeLta, je ne puis croire que (u veuilles ma perle; je sais qui tu es et quelle réputation tu i'es bite par des ac- . lions qui auraient dû m'éloigner de toi. Comment j'en suis venue à l'aimer, à le permettre de m'aimer moi-même , c'est ce dont je ne suis pas capable de rendre compte. Que de (bis j'ai redouté ton caractère violent , excité par une vie de désordres qui seule aurait dû m'avertir de mou danger 1 — Hais Ion «sur est bon.

BAZETTL.

Tti le trompes ; je ne suis pas un lâche , et voilï tout. Je ne fais pas te mal pour le bien ; mais , par le ciel ! je sais rendre le mal pour le mal. Quoique bien jeune, Laurette, j'ai trop conau ce qu'on est convenu d'appeler la vie , pour n'avoir pas trouvé au fond de cette mer le mépris de ce qu'on aperi^it A sa aur&ce. Sois bien convaincue que rien ne peut m'ar-

Que Ieras-tu?

RUEm.

Ce n'est pas du moins mon talent de spadassin qui doit i'eU-nyer ici. J'ai affaire è un ennemi dont le soug n'esl pas fait pour mon ép^.

LtUBETTE.

^b bien donc?...

Une t'importe? c'est à moi de m'occuper de loi. Je vois dea flambeau traverser la plerie; ou t'attend,

Je ne quitterai pu ca balcon que lu ne m'aies promis de ne rien tenter contre loi, ni contre...

Ni contre lui?

UDRETTE.

Contre cette Laurette que tu Ait avoir aimée , et dont tu veux la perte. Ahl Raielta, ne m'aceablei pas; votre colère me bit frémir. Je vous supplie de me donner votre parole de ne rien tenter.

KÀZETti.

Je vous promets qu'il n'y aura pas de sang.

UDRETTE.

Que TOUS ne ferci rien; que vous attendre!... que vous lâchez de m'oublier, de...

RAEETTL.

Je fais un éohangei permettez-moi de vous suivre.

De me suivre , i mon Dieu 1

■AZETTA.

Â ce prii , je consens è tout.

LIUBETTE.

On vient... Il faut que je me reUre .. An n jurex-vous?

BlZEITl.

Ai-je aussi votre parole? alors vous avez h

Bazetta , je m'en fie à votre cœur ; l'amour d'une femme a pu y trouver place, le respect de cette femme l'y trouvera. Adieu ! adieu! Ne voulez-vous donc pas de cette croix?

Oh! ma vie! ^"tervK.

n r«FO<l la croix; ttle m relire.

IUZETT\, WUl.

Ainsi je l'ai perdue. — Raietta, il fut nn temps où cette gondole , éclairée d'un falot de mille couleurs, ne portait snr celte roér indolente que le plus insouciant de ses llls. ha

832 LA NUD VÉNITIENNE,

plaisirs des jeunes ^ds, la passion furieuse il u jeu l'absor' baieat; tu étais gai, libre, heureux ; on le disait, du nioÎDS ; l'iDconstance , celle sœur de la folie , était mallresse de tes actions ; qnitler une femme le coAtait quelques larmes ; en être quitté te coAtait un sourire. Où en es-tu arrivé?

Mer profonde, heureusement il t'est facile d'éteindre un« étincelle. Pauvre petite croix , qui avais sans doute élé placée dans une fSte , nu pour un jour de uaissance, sur le sein tranquille d'uu enfant ; qu'un vieux père avait accompagnée de sa bénédiction ; qui , au chevet d'un lit, avait veillé dans le silence des nuits sur l'innocence; sur qui, peut-être, une bouche adorée se posa plus d'une fois pendant la prière du soir; tu ne resteras pas longtemps entre mes mains.

La belle part de ta destinée est accomplie; je t'emporte, et les pêcheurs de cette rive te trouveront rouillée sur mon

Laurettel Laurettel Ab ! je me sens plus .lâche qu'une femme. Mon désespoir me tue; il faut que je pleure.

Or entend le «en d'une ij/mphonte «ur l'eau, tint gondole chargée de femmet et de muHiAen* poète.

CNE von OB PEHME.

Gageons que c'est Razetta.

C'est lui , sous les (énétres de ta belle Lauretle.

C» JEUNE BOHME

Toujours A la même place! Ehl holà, Raietlal le premier mauvais sujet de la ville refusera-t-il une partie de fous? Je te somme de prendre un rôle dans notre mascarade, et de venir nous égayer.

Laissez-moi seul ; je ne puis aller ce soir avec vous; je vous prie de m'eicuser.

UNE nés F^MES.

Kaietta, vous viendrez; nous serons de retour' dans une heure. Qu'on ne dise pas que nous ne pouvons rien sur vons, et que Laurette vous fait oublier vos amis.

niZFTTL.

C'est aujourd'hui la noce; ne le savez-vous pas? J'y suis prié, et ne puis manquer de m'y rendre. Adieu , je vous souhaite beaucoup de plaisir; prêtez-moi seulement un masque.

D,niz=rtNGoO«^[c

Adieu , converti.

Adieu, loup dev«Du berger. Si tu es encore là, nous prendrons en revenant.

Mutiquet. La gondole M'iltrigne.

J'ai changé subitement de pensée. Ce masque va m'être utile. Comment l'homme est-il assez Insensé pour quitter cette vie tant qu'il n'a pas épuisé toutes ses chances de bonheur? Celui qui perd sa fortune au jeu quitte-t-il le tapis tant qu'il lui reste une pièce d'or? Une seule pièce peut lui rendre tout. Comme un minéral fertile , elle peut ouvrir une large veine, rien est de même des espérances. Oui , je suis résolu d'aller jusqu'au bout.

D'ailleurs ta mort est toujours là; n'est-elle pas partout sous les pieds de l'homme qui la rencontre à chaque pas dans cette vie? L'eau, le feu, la terre , tout la lui offre sans cesse; il la voit partout dès qu'il la cherche; il la porte à son côté.

Essayons donc. Qu'ai-je dans le cœur?

Une haine et un amour. — Une baine , c'est un meurtre. — Un amour, c'est un rapt. Voici ce que le commun des hommes doit voir dans ma position.

Hais il me faut trouver quelque chose de nouveau ici, car d'abord j'ai affaire à une couronne. Oui , tout moyen osé d'ailleurs me répugne. Voyons , puisque je suis déterminé à ris-

quer ma tête, je veux la mettre au plus haut prix possible. Queferai-je dire demain A Venise? Dira-t-on : « Rasetta s'est noyé de désespoir pour Laurette, qui l'a quitté? ou : k Rasetta a tué le prince d'Eysenach, et enlevé sa maîtresse? o Tout ^la est commun ; « Il a été quitté par Laurette , et il l'a oubliée uu quart d'heure après > Ceci vaudrait mieux; mais comment? En aurai-je le courage?

. Si l'on disait ; « Rasetta, au moyen d'un déguisement, s'est d'abord introduit chei son infidèle ; o ensuite ' : » Au moyen d'un billet qu'il lui a fait remettre , et par lequel il l'avertissait qu'A telle heure... h II me faudrait ici... de l'opium...

Non I point de ces poisons douteux ou timides , qui donnent ■u hasard le sommeil ou la mort. Le fer est plus sûr. Hais une main si faible?... (Ja'importe? Le courage est tout. La fable qui courra la ville demain matin sera étrange et nouvelle. Da lumM-Tu traveneni une teondt fait la maîtresse. Réjouis-toi , famille déleatée , j'arrive ; et celui qui ne craint rien peut être à craindre.

Il (ne finit pu et entre.

Il ne votait dans la soirée.

Où allez-vous?

BAZETTA , dit même.

Je suis engagé à souper chez le marquis.

SCÈNE II

Cm lalla danaant inr db Jardin.

LE HABUDIS.

Combien je me trouve honoré, monsieur le secrétaire intime , en TOUS voyant prendre quelque plaisir â celle fête qui est la plus médiocre du monde !

Tout est pour le mieux , et votre jardin est charmant. Il n'y a qu'en Italie qu'on en trouve d'aussi délideni.

LE MARIIDIS.

Oui , c'est un jardin anglais. Vous ne désireriez pas de vous reposer ou de prendre quelques rafraldiisemenls ?

LE SÉCRÉTA] HE.

Nnllemeul.

LE MARQUIS

Que dites-vous de mes musiciens?

LE SECRÉTIIBB.

Ha sont parfaits; il faut^vouer que iè-dessus, monsieur le marquis, votre pays mérite bien sa réputation.

LE HABQUIS.

Oui , oui , ce sont des Allemands. Ils arrivéreul hier de Leip-sick , et personne ne les a encore possédés dans celte ville.

i,CÜHl«^[c

Combien je serais ravi si -vous aviei Irou \ dam le diTertisse-
menl du ballet I

LE becrétaihe.

A merveille , et t'OQ danse très-bieD à Vi i

LE muQDis.

Ce «ont des Fraoçais. Chai|ue bayadèK m florins.
Poofseriei^Tous jusqu'à cette ierrast '

LE SECRÉTAIRE

Je gérai enchaDté de la Toîr.

LE MUQniS.

Je ne puis vous eiprimer ma reconnai i heure pensei-Toiis
qu'arrive le prince noti i nouvelle digui lé qu'il m'a,,.

Vert dîi ou onze heures.

IU l'iloigtnt f. >

Laurette tntre; madame Batbi le U i contre, litutet dtitx deme-
tirtnl appuj/ '■ trade , dam le fond de la icène, el j , tenir. En et
moment , Raxelta , mati • Vavant-teéne.

KJHETTjI.

Il me semble que J'aper^is Lauretle. o , vient d'entrer. Hais
comment parviendrai-j« être remarqué? — Depuis que j'ai mis le

pi(dins, tous mes projets se sont évanouis pour colàre. Un seul dessein m'est reslé ; mais il fau ou que je meure.

Il l'approche d'une tate. ei écrit ■; crayon.

LE SBCRÉTAIRE, rentrant, aumar Âh ! voilà UD des galants de voire bal qui doui t Est-ce l'usage à Venise?

LE HAHecis.

C'est un usage 'auquel vous devei compren que les jeunes filles restant étrangères. Voi une pnriic de carfps?

LE SECnÉTAIBE.

Voloatien ; c'est un moyen de passer le temps fort agréablement.

LE niRQDIS.

Asseyons-nous doac, s'il tous plait. Uonsienr le secrétaire intime, j'ai l'hoDoeur de vous saluer. Le prince, m'avez-vous dit, doit arriver à dii ou onie heures. Ce sera donc dans un quart d'heure ou dans une heure uu quart, car il est pr^sément neuf heures trois quarts. C'est à vous de jouer.

LE SECBiTAIBE.

Jouons-nous cinquante florios 7

LE KIBQDIS.

Avec plaisir. C'est un récit bien intéressant pour non» , monsieur, que celui que vous avei Inen voulu déjà me laisser deviner et entrevoir, de la manière dont. Son Excellence était devenue

éprise de la chère princesse ma nièce. J'ai l'honneur de vous demander du pique.

C'est, comme je vous disais , en voyant son portrait j cela ressemble un peu i un conte de fée.

LE MARQUIS

Sans doute I ahl ah! délicieux 1 sur un portrait! Je

n'en ai plus, j'ai perdu,.. Vous disiei donc.?

LE SEcNÉTAILLE.

Ce portrait, qui était, il est vrai , d'une ressemblance frappante , et par conséquent d'une beauté parfaite

LE mqQtis.

Vous êtes mille fois trop bon.

LE SEcnéTllfle.

Voulez-vous votre revanche ?

LE MARQUIS

Avec plaisir, n D'une beauté parfaite... >

LE SECBÉTÂIBE.

Resta longtemps sur la table où il a l'habitude d'écrire. Le prince, A vous dire le vrai... (j'ai dn rouge) est un vériiable original.

LE MiBOEIS.

Réellement?... C'est unique! je ne me sens pas de joie en _ ^
pensant que d'id A une hcnre... Voici encore du rouge.

iz^rt^GoogU:-

LE SECBETAISE.

Il labborrait lM femmes, du moins il lodi tère le plus fantasque!
Il u'aimeni le jeu, t arts. Voua avez encore perdu.

LE lUItQDIS.

Ahl ah I c'est du dernier plabant!-.. Coi rien de toulcela?... Ahl
ah! Vous avci par j'ai perdu. C'est délicieui !

LE SECBÉTillIE.

Il a beaucoup vofagé , eo Europe surtout. TOUS été instruits
de ses inleutions que le jour où il partait pour une de ces eicurs
loDgues : ■ Qu'oD mette les chevauï , disa nous irons à Paris. «

LE MARQUIS

J'ai entendu dire la même chose de l'einpi Singulier rappro-
diement !

Son mariage fut aussi extraordinaire que m'en donna l'ordre
comme s'il s'agissait di indiOërenle de sa vie; car c'est la paresse
pen prince : « Quoi , monseigneur , lui dis-je , san Raison de plus
, > me dit-il ; ce fut toute sa n en parlant toute la cour boulever-
sée et dans m vantage.

LE MinQDIS.

Cela se confit... Ehl eh! — Du reste, mo rait pu se fournir d'un-
procureur plus parfaite que vous-même , monsieur le secrétaire

intin vous voudrez bien m'en croire persuadé. J'ai t

Vous joueid'un singulier malheur.

LE H à B Q D I S.

Oui, n'est-il pas vrai? Cela est fort rema mes amis, homme d'un eqirit enjoué, me dist avanl4uer , i la table de jeu d'un des principa cette ville , que je n'aurais qu'un moyeu de gs de parier contre moi.

LE SE d U É T U R E.

' Abl ahl c'est juste I

LE U R Q I I I S.

Ce serait , lui répoudig je, ce qu'on pourrait appeler un bonheur malheureui. Ehl ehl

llrit.

LE SE C a Ê T A I R E.

Alwolninent.

LE M U I Q U I B.

Ce sont deux mots qui , je crois, ne *e trontent pai wnveut rapprochés... Èbt ebl — Hais permettes-moi, de grâce, une ' seule quesUon : Son Eic^leoce aime-t-elle la musique?

LE SE C a é T A I B E.

Beaucoup. C'est son seul d^astemest.

LE M A B Q I I I S.

Cwnbien je me trouve heureux d'avoir , depuis l'â^ de onte
ans, fait apprendre à ma nièce la harpo-lyre elle forte-pianol Se-
riM-vons , par hasard , bien aise de l'entendre chanter 7

Certainement.

LE NABQTIIB , À Un VtUel.

Veuilles avertir la princesse que je désire lui parler. A Lm-
trttte, ^uf entre.

Laure, je vous priedenous faire entendre votre voii.Honlieur le
secrétaire intime veut bien von» engager à nous donner ce
plaisir.

Volontiers, mon cher oncle; quel airprérerci-Tous?

LE HtRQUIS.

Di placer, di placer, di piacer. Ma nicce ne s'est jamais Fait

L4URETTE.

Aidei-moi A ouvrir le piauo.

HAZETTi , toi^ouri tntuqui , i avance «t ouvre U piano. À vois

Lises ceci quand vous serca seule.

EtU Ttfoit son biUtt.

LE SECHÉTàlRS.

La princesse ^lit.

LE HillQDIS.

Ma chère fillc , qu'aves-vous donc?

Rien , rien , je Buis r«îlige.

LE HiBQDis , bar au iterkav Vous concevez qu'une jeune fille...

£aur«(t« frappe la prtmtéri accordi.

on VALET , entrant , ba\$ au mat Son Eicellence vient d'entrer dans lejard

LE HiHQDtS.

Son Eicelt...! Allons à sa renconlre.

LE SECBÉTIlBE.

Au contraire. — Permettez-moi de vousd; Pendant ce tempe, LauTttti pianiuimo.

Vous voyez que le prince ne fait avertir son arrivée. Que le reste de vos conviés s'él les usages, et je sais que dans toute» les coui eenlation; nuis rien de ce qui est fait pour saurait plaire à noire jeune souverain. Veu ^ner seul auprès du prince. La jeune mariée platl.

LE MlRQtLS.

Eh quoi ! senle ici i

LE SECRÉTÂIBE.

J'agis d'après les ordres du prince.

LE DABQDIS.

Uonsieur , je vais donner les miens en * conformer en tout aux moindres volontés d(est pour moi le premier, le plus sacré des d

pas pourtant avertir ma nièce?

LB SECRÊTUtlE.

Certainement.

Il lut paris à l'oreiIle. Dn mo matquet te ditpertent dam le lent
ie titidtre til>Te. Le marquï lOTient BRIemble.

UDBBITB, fMtM j«ul«, tirt U billet de Ratetla de ion \$efn tt
lit.

• Les Benneals que j'ai pu te faire ne peuvent me retenir loin
de toi. Hou stylet est caché mus le pied de ton clavecin. PrendB-
le, et frappe mon rival, si tu ne peux réunir avant ooie heures Bo-
nuantra à t'échapper et h veuir me relrouverau pied de Ion bal-
con , où je t'attenda. Crois que ei tu me refuses, j'eulendrai
mnuer l'heure , et que ma mort est certaine.

* Razetti. ■ ES» ngarde autour d'elle.

Seule ici !...

Elle va prtndTe It itylet.

Tout est perdu : car je le connais, il est capable de tout o Dieu
! il me semble que j'entends monter à la terrasse. E]st-ce déjk le
prince t — Noa , tout est tranquille.

» A onie heures ; si tu ne peux réussir à t'échapper. Croig que
si tu me refuses , ma mort est certaine 11... >

o Raietia, Razetta! insensé, il m'en coOte cher de l'avoir aimé!

Fuirai-je7... La princesse d'Eysenach fuira't.elle7... Avec qui?...
Avec un joueur déjà presque ruiné? Avec un homme

plus redoutable seul que tous les malheurs Si j'avertissais

le princ«? — o ciel ! on vient.

Hais Raietlal il se tuera sans doute sous mes fenêtres

Le prince ne peut tarder; je vois des pages avec des flambeaux traverser l'orangerie. La nuit est obscure ; le vent agite ces lumières; écoutons... Quelle singulière frayeur me saisit!... Quel est l'homme qui va se présenter A moi?... Inconnus l'un à l'autre... que va-t-il me dire?... Osérai-je lever les yeux sur lui?... Oh! je sens battre mon cœur... L'heure va si vite! onze heures seront bien! At arrivées!...

Son Excellence veut-elle monter cet escalier?

UDBETTE.

C'est lui ! il vient.

Elle vient.

Je ne me sens pas la force de me lever; actions ce stylet. Elle le met dans ton sein.

' SCÈNE II. . 341

KyMDSch, c'est donc la mort que tu mardies?... Ah! la misère! aumant c'est la mort...

Elle va à la fenêtre.

Razetta se promène lentement sur le rivage !... Il ne peut me manquer... Allons!... Prenons cependant assez de force pour cacher ce que j'éprouve... Il le faut... Voici l'instant. Se regardant.

Dieu ! que je suis pâle ! Elle a les cheveux en désordre...

Le prince entre pat le fond; il a à la main un portrait: il «'avan-
ça lanttment, «n oontidérant tantôt toriginal, lantât la eopit.

Par&it.

- Laùrttta m rtloame <t iJemBura interdite. Et cependant
comme en Inul l'art est constamment au-dessous de la nature,
surtout lorsqu'il cherche à l'embellir! La blancheur de cette peau
pourrait s'appeler de ta pâleur ; ici je trouve que les roses
élouïicnt les lis. — Ces yeut sont plus Tife, — ces cheveux plut
noirs. — I*plu8 parfait des tableaux n'est qu'une ombre : tout y
est à la surEsce ; l'immobilité glace; l'âme y manque totaleroenti
c'est une beauté qui ne passe pas l'épiderme. D'ailleurs ce trait
même à gauche...

Lajtrette fait qvelqvei pat. Le prince ne atit pat de la ngardir.

Il n'importe : je suis content de Grimm', je vois qu'il ne m'a
pas trompé..

Il t'aueoil.

Ce petit palais est très-gentil : on m'avait dit que cette pauvre
fille n'avait rien. Comjnenldonc ! mais c'est un ^égant que mon
oncle, monsieur îe... le...

A Laurette.

Voire oncle est marquis, je crois?

LAiniETTE.

Oui... monseigneur...

Je me sens la tentation de quitter cette vieille prude d'Alle-
magne, et de venir m'établir ici. Abl diable, je bis une

réelleion ; on e«l obligé d'aller i pied. — E«t«e qu« loukt les

Temmes sont humi jolies que vous dans celte villef

UDHETTE.

Monseigneur...

LE PfiINCE.

Vousraugisaef... De qui donc aiei-vous peur? noua sommes

UtHETTE,

Oui... mais...

L£ PRINCE, it Itvanl.

Est-ce que par hasard mon eracd guindé de secrétaire se serait mal acquitté de sa représentation? I^es compUments d'usage onlrils été faits? Aurait-il négligé quelque chose? En ce cas eicu»ei-moi : je pensais que les quatre premiers actes de la comédie étaient joués, et que j'arrivais seulement pour le cinquième.

LiD BETTE.

Mon tutenr...

LE PRINCE

Vous tremblez?

n lui pnnd la main.

Reposez-Tous sur ce sofa. Je vous supplie de répondre à ma question.

HVBEnE.

Voire Excellence me pardonnera : je ne chercherai pas k lui cacher que je souffre... un peu...; elle voudra bien ne pas a'étonner...

Voici du vinaigre excellent.

Il lui donne «a eattoUttt.

Vous êtes bien jeune, madame; et mai aussi. Cependant, comme les romans ne me sont pas défeudua, non plus que les comédies, les tragédies, les nouvelles, les histoires et les mémoires, je puis vous apprendre ce qu'ils m'ont appris. Dans tout morceau d'ensemble , il y a une introduction, un thème, deux ou trois variations, un andante et un presto. A l'introduction vous voyei les musiciens encore mal se répondre, chercher k s'unir, se consulter, s'essayer, se mesurer; le thème les met d'accord; tous se taisent ou murmurent faiblement, tandis qu'une vtùx harmonieuse les domine; je ne crois pas néerssaire de faire l'application de cette parabole. , Les varia-

i,CÜHl<^[c

tioQg sont plus on moins longues, selon éproute : ' mollrase ou fatigue. Ici , sans co: lo chef-d'ffiuvre ; l'andanlc , les yeux bumi vaacc lenl«nient, les mains s'unissent; c'(les grands serments, lea petites promesst ments, la mélancolie. — Peu k peu tous'ai doute plus du cœur de sa maîtresse; la joie par conséquent ; la bénédiftion apostoliqu trouver ici sa place; car, sans cela, le pr Vous souriez?

Je souins d'une penBée...

Je la devine. Hon procureur a sauté l'adi

Faussé , je crois.

LE PRINCE

Ce sera à moi de réparer ses maladres) n'était pas mon plaa.
Ce que vous me dite

LAORETTE.

Sur quoi ?

E PBincE

Sur une théorie du professeur Hayer.

l'Oder.

LÀURETTE.

Ah!

LE PRINCE

Oui, il s'est trompé, si vous éles née à \ Dans celle maison
même.

LE PRINCE

Diable 1 purlant il prélevait que ce qui estimaient le
moins... était précisément ce <

Au secrétaire intime?...

LE PBIKCE.

Et de plus, qu'on juge d'un caractère sur pourriez, je le vois, soutenir la controverse il lui balte ta main.

Vous Ireniblez encore.

Heureoaeinent que je suia entre la fenêtre et la pendule.

LADHITTE, effrayée.

Que dit Votre EicelleDceî

Que oet deui poiills partagent singulièremeat votre allention.
je crois que tous avez peur de moi.

Voici uue maÎD qui dit le contraire. Aimei-vouB les bijoui? Il lui met un braeeUt.

Quels magnifique» diamanis!

LE PRINCE

Ce n'est plu» la mode. Haie que voia^? L'aniieau a été

LAD BETTE

Le aecrélaire...

En voici un : j'ai toujours des joujoux de pot)pée dans mea poches. Décidéniennl vous voulei savoir l'heorc.

Non... je cherche...

LE PRINCE

J'avais entendu dire qu'un Français était quelquefois embarrassé devant une Italienne. Vous vous levez?

LADRETTB.

Je suis souffrante.

LE PRINCE

Vous pouvez tous mettre à la fenêtre?

LADBPpre, à la fenêtre.

Ab!

LE PRINCE.

De grille, qu'avez-vous? Serais-je réellement assez malade pour vous inspirer de regret?

Il la ramena ou la fit.

SCÈNE II

!d ce cas je serais le plus malheureux des hommes, car j'aime, et je ne pourrai vivre sans vous.

Encore une raillerie? Prince, celle-ci n'est pas charitable.

Le Prince.

De l'orgueil? — Veuillez m'écouter.

Je me suis imaginé qu'une femme devait faire plus cas de son âme que de son corps, contre l'usage général qui veut qu'elle per-

mette qu'on l'aime avant d'avouer qu'elle aime , et qu'elle abandonne ainsi le trésor de son cœur avant de consentir à la plus légère prise sur celui de sa beauté. J'ai voulu, oui, voulu absolument tenter de renverser cette marche uniforme ; la nouveauté est ma rage. Ha fantaisie et ma paresse, les seuls dieux dont j'aie jamais encensé les autels , m'ont vainement Uissé parcourir le monde, poursuivi par ce bizarre dessein; rien ne s'olTrait k moi. Peut-être je m'explique mal. J'ai eu ta nngulière idée d'être l'époui d'une femme svaut d'être son amant. J'ai voulu' voir si réellement il existait une Ame asseï orgueilleuse pour demeurer fermée lorsque les bras sont ODverIs, et livrer la bouche à des baisers muets; vous concevez que je ne craignais que de trouver cette force à la froideur. Dans toutes les contrées qu'aime le soleil , j'ai cherché les traits les plus capables de révéler qu'une âme ardente y était enfermée : j'ai cherché la beauté dans tout son éclat, mais aussi dans toute sa vie : pour moi-même, j'ai voulu cet amour qu'un regard fait naître ; j'ai désiré un visage assez beau pour me faire oublier qu'il était moins beau que l'être invisible qui l'anime; insensible à tout, j'ai résisté à tout... excepté 11 une femme, — b vous Laurelte, qui m'apprenez que je me suis un peu mépris dans mes idées orgueilleuses; à vous , devant qui je ne voulais soulever le masque qui couvre ■ ci-bas les hommes qu'appte être devenu votre époux. — Vous me l'avez arraché. Je vous supplie de me pardonner, si j'ai pu

Il faut que la princesse d'Ejwnach me pardonne; il faut

qu'elle pei-niclle à eaa époax de redevenir ramant le plus soumis ; il faut qu'elle oublie toutes ses folies...

Et toute M fluesse?

Elle pîlîl devant la vAlre. La beauté et l'espriL..

LtUBETTE.

Nesonl rien. Voyei comme nous nogs reMemb1oD8peB>

Si vous en failes si peu de cas, je vais revenir A mon rév«
ucnETTE.

Comment?

En commençant par la première.

LâtRETTE.

Et en oubliant le second?

LE PRINCE

Prenez garde à un bomme <]ui demande un pardon; il peut
avoir si aisément la tentation d'en mériter deui 1

LAt BETTE.

Ceci est une Ibéorie.

LE PBINCE.

Non pas.

n l'enbrasst. Cependant je vous vois encore agitée. Gageons
que, tonte jeune que voos êtes, vous avei déjà fait un calcul.

1 tant i faire ! et uD jour comme celui-ci

Je ne parle que de celui des qualités d'époui. Peut-être ne
trouvez-vous rien en moi qui les annonce. Dites-moi , est-ce bien

sérieusement que vous avez pu jamais réfléchir k cet im-> portant et grave sujet? De quelle pâle débonnaire, de quels faciles éléments avieï-vous pétri d'avance cet être dont l'apparition change tant de douces nuits en insomnies? Peut-être sorlèi-vous'du couvent?

LIVBETTE.

Non.

, que ni votre gouvernante

SCÈNE II

vous gênait, si votre tuteur rtnii contrariait, si voua éliei surveillée , lancée quelquefois , tous allei entrer demain (n'estce pas demain?) dans nue atmosphère de despotisme et de tyrannie; tous allei respirer l'air délicieux de la plus aristocratique des bonbonnières : c'est de raa petite cour que je parle, ou plutôt de la TAlre^ car je suis le premier de vos sujets. Une grave duègne vous suivra , c'est l'usage ; mais jtf la payerai yaar qu'elle ne dise rien à votre mari. Aîmez-vous les ctievam , la chasse, les fSlee, les spectacles, tes dragées, les amants, les petits \en, les diamants, les soupers, le galnp, les masques, les petits diiens, les folies? — Tout pleuvra autour de vous. Enseveli au foud de la plus reculée des ailea de votre chAteau , te prince ne saura et ne verra que ce que vous vondrei, Avez-vous envie de lui pour une partie de plaisir? un ordre expédié de la part de la reine avertira le roi de prendre son habit de chasse, de bal ou d'enterrement. Voulei-vousB être seule? Quand toutes les sérénades de la terre retenti-

raient sous vos fenêtres, le prince, au fond de son donjon gothique, n'entendra rien au monde j une seule loi régnera dans votre cour : la volonté de la souveraine. Kesseinbleriei-vousa par hasard à l'une de ces femmes pour qui l'ambition , les honneurs, le pouvoir eurent tant de charmes? Cela m'étonnerail, et mon vieux docteur aussi ; mais n'importe. Les hochets que je mettrais alors entre vjts mains, pour amuser vos loisirs, seraient d'autre nature : ib se composeraient d'abord dequelques-unes de ces marionnettes qu'on nomme des ministres, des conseillers, des secrétaires ; pareil à des chiteau de caries, tout l'édiâce politique de leur sagesse dépendrait d'un soufQe de votre bouche; autour de vous s'agiterait en tous sens la fbule de ces roseauï, que plie et relève le vent des cours; vous seret un despote, si vous ne voulez être une reine. Ne faites pas surtout un rêve sans le réaliser; qu'un caprice, qu'un ^ible désir n'échappe pas à ceux qui vous entourent, et dont l'eïistenc« entière est consacrée â vous ol)éir. Tous choisirez entre vos fantaisies , ce sera tout votre travail , madame; et si le pays que je vous décris...

LACBBTTE.

C'est le paradis des femmes.

Vous en serei la déesse.

348 LA NUIT VËNITIENNE.

LAORETTE.

HaiB le rêve sera-l-il éleroel? Ne caaKi-voiH jamaiï le pot au iBitî

LE FUNCB.

UUREITB.

Ahl qui m'eD awnre?

Uu seul (;araDt, — moa iodicible, ma d^icieuse pamw. Voili bieslôt viDgl-cinq sdb que j'essaye de vivre, Laurelte. Pea suis laa ; mon eiislence me fatigue ; je rattache i la vMre ce flil qui s'allait briser ; vous vivrez pour moi, j'abdique : vous chargei-vouB de oetie tâche? Je vous remets le soin de mes jours, de mes pensées, de mes actions; et pour mou

Est-il eompris daus le dépAtî

Il n'y sera que le jour où voua l'eu aurez jugé dignei jus-
que-li j'ai Totre portrait. — Je l'aime, je lui dois tout ; je lui
ai tout promis, pour tout voua teuir. — Autrefois même je
. m'en serais contenté; mais j'ai voulu le voir sourire... rien
de plus.

Ceci est encore une théorie.

Un rave, comme tout au m«nde.

il l'tmbraut.

Qu'avei-vous donc là? c'est un bijou vénitien ; si nous sommes en paix, it est inutile; si nous sommes en guerre, je désarme l'enuemi.

II lui du MOn tlylet.

Quant à ce petit papier parfumé qui se cache sous celle gaie , le mari le respectera. Uais la princesse d'Eysenach rougit.

Prince I

Êtes-vous étonnée de me voir sourire? — J'ai relevé un mot de Shakespeare sur les femmes de cette ville.

il n'y a rien de bon à attendre de cette

SCENE II

UDBETTE.

Un mot?

LE FIIIMCE.

Perfide coquine l'as-tu défrayé. Est-il défendu d

UDRETTE.

Pourquoi f

tu es si bête.

Parce qu'il écrit.

un autre.

C'est à mon tour de sourire, quoiqu'il y ait ici un grain de mépris.

LE PRINCE

Mépris pour les femmes? Il n'y a que les sots qui le croient

LA UDBETTE.

Qu'en aiment- vous donc ?

Tout, et surtout leurs débuts.

LADBErTB.

Ainsi le mol de Shakspeare...

LE FBIHCB.

le le voudrais pour réponse au billet.

LIU BETTE

Et que dirait-on?

LE PBmCE.

Ceci est une pensée française, et ce n'est pas de *ous que j'en attends b.

LIUBBTB.

Insulles-vous la Francef Vous parliex de beauté et d'esprit. Le premier des biens...

C'est le cœur. L'esprit et la beauté n'en sont que les voiles.

LAOBBTTE.

Ah I qui sait oe que voit celui qui les soulève? C'est une ■ndaeci

LE PBtnCE.

Il n'y en a plus après la noce... Vous tremblez encore?

IMIKETCB.

j'ai eru eateiidre du bruit.

Au fait, nous sommés presque dans un jardin; si ions ne le-
nieipas i ce sofa...

tlCRCTTE.

Non...

IU « lèvent ; U prince veut l'enlTatiter.

Est-ce de l'épouxou de l'amant que voua avez peur?

UDBETTE.

C'est de la nuit.

LE pimcE.

Elle est pcrflde aussi , mais elle est discrète. Qu'asorez-Tons
lui conflerf... La réponse au billet?

Qu'en dirait-elle?

Elle n'en laiBsero rien voir à l'Époui.

Elit lui donne U biUel; il ù lUeMn.

Ne la craignez pas , Laurdle. Le teeret d'une jeune Oancée est
fait pour elle; elle seule reuferme les deux grands secrels du bon-
heur : le plaisir et l'oubli.

Hais le chagrin?

C'est la réflexion; et il est si facile de la perdre!

LIOBETTE.

Efl-M aussi un secret?

/If yiloinenl. Orne heure» \$0»

RAZETTA

Je ne puis me défendre d'une certaine crainte. Serait-il poétique que Laurette m'eût manqué de parole ! Malheur il elle , s'il était vrai ! Non pas que je doive porter la main sur elle., mais, mon rival!... Il me semble que deux horloges ont déjà sonné onze heures, .. Est-ce le temps d'arriver? Il faut . que j'entre dans ces jardins, — J'aperçois une grille fermée — O rage! me serait-il impossible de pénétrer? Au risque de ma vie, je suis déterminé A ne pas abandonner mon dessein.

L'heure est passée... Rico ne doit me retenir... Hais par où entrer? — Appellerai-je? Tenterai-je de gravir cette muraille élevée? — Suis-je trahi? réellement Irati?... Laurette... Si j'apercevais un valet, peut-être avec de l'or... — Je ne vois aucune lumière... Le repos semble régner dans cette maison. — Désespoir 1 ne pourrai-je même jouer ma vie? Ne pourrais-je tenter même le plus désespéré de tous les partis ?

On entend un ij/mplumie ; une gondole chargée de

Voilà encore Raietta.

DHE ADTIE.

Je l'avais ptrié !

DN JEUNE BOMME

Eh bieni la noce était-elle jolie? as4u fiiit valser la mariée? Quand ta garde Bera4-elle relevée ? Ta mets sûrement le mot d'ordre en musiquae?

RÀZGTTL.

Allet-vous-en b vos plaisirs, et laissea-moi.

Non; cette fois j'ai gagéquejË l'emmènerais; allons, viens, mauvaise tête , et ne trouble le plaisir de personue. Chacun son tour; c'était hier le tien, aujourd'hui tues passé de mode; celui qui ne sait pas se oonformer à son sort est aussi Tou qu'un vieillard qui fait le jeune homme.

i,CÜHl<^[c

ONE ICTRB.

Vean , Raietla , doih sommes vos véritables amis , et nous ne déflespéroDs pas de tous faire oublier li belle Laurelte. Nous u'aurons pour cela qu'à tous rapprier ce que voua disies vou»-même il ; a queltiues jours, ce que vous nous avez appris. — Ne perdet pas ce nom glorieux que vous porliei du premier m auvais sujet de la ville.

De l'Italie 1 VicoB, nous allons souper chez Camilla ; lu ; retrouveras la jeunesse tout eolièrc , b« anciens amis , tes anciens défauts, tagatté. — Veui-tu tuer ton rival, ou (enoj^? Laisse ces

idées communes au vulgaire des amants ; souvienstoi de toi-même , et ne donne pas le mauvais exemple. Demain matin les femmes seront inabordables , si on apprend cette unit que Razelta s'est noyé. Encore une fou, viens uuper

C'est dit. Puissent toutes les folies des amants Qnir aussi joyeusement que la mienne !

n monte dam la barqtu , qui iH\$par<Ut ou bruit du inltrununt*.

ACTE PREMIER

Entrent ULRIC et BARBER!

Qaand le ciel est ainsi cbai^ de pluie ei nesaia qae derenir.

BABBEbtNE.

MoD cher cœur, je vous demande une gr vuuc , à la ftnétn.

Quel hŃTerl quel faifer s'apprête I Qu(temps! La nature'se res-serre eu frissonnai ee qui vit allait mourir.

Je vous prie d'abord de m'écouter, et ei faire nue grâce.

Que veoi-tu, men Ame? Pardonne-mM l'ai aujourd'hui.

Je ne suis pas une Portta -, je ne me ferai pas une piquête d'épingle pour te prouver que je suis courageuse. Hais tu n'es - pas non plus un Brutus, et lu n'as pas envie de tuer notre bon roi Mathias Co^^in• Écoute; il n'y aura pas pour cela de grandes paroles, ni de serments, ni même besoin dememetltre i genoui. Tu as

du chagrin. Viens près de moi ; voici mes lèvres, c'est le vrai chemin de mon cœur, et le tien; viendra, si je l'appelle.

IILMC.

Comme tu me le demandes naïvement , je le répondrai de même. Ton père n'était pas riche; le mien l'était, mais il a dissipé ses biens. Nous voilà tous deux, mariés bien jeunes, et nous possédons de grands titres, mais bien peu avec. Je me chagrine de n'avoir pas de quoi te rendre heureuse et riche, comme Dieu t'a rendue bonne et belle. Notre revenu est si médiocre! et cependant je ne veux pas augmenter en laissant pâtir nos fermiers; ils ne payeront jamais de mon vivant pins qu'ils ne payaient à mon père. Je pense à me mettre au service du roi , et à aller à la cour.

BAIBERINE.

C'est en fait un bon parti à prendre; le roi n'a jamais mal reçu un gentilhomme de mérite; la fortune ne se fait point attendre auprès de lui , quand on te ressemble.

C'est vrai; mais, si je pars, il faut que je te laisse ici; car, pour quitter cette maison , où nous vivons à si grande peine , il faut être sûr de pouvoir vivre ailleurs; et je ne puis me décider à le laisser seul.

BIRBERINE.

Pourquoi?

ULBIC.

Tu demandes pourquoi? Et que fais-tu donc maintenant? Ne viens-tu pas de m'arracher un secret que j'avais résolu de cacher? Et que t'a-t-il fallu pour cela? un sourire.

Et un baiser.

ULBtC.

Ah! que tes baisers m'appartiennent! qu'ils soient comme
une BOurce Cratcho, et que tu me la vci jusqu'à la mori! Uaia,
hétib! Barberioe, I parlientpas; la beauté ett h tou* les jeut , qui
lève la tête quand tu le penches â la 4

UBBEBinB.

Tnesjatoui?

Non , mon amour, mais vous êtes belli m'en Tais? Tous les sei-
gneurs des envin rôder par les chemins? Et moi, qui m'ei aprts
une ombre, ne perdrai-je pas le so] rine, loin des jeii\, loûu du
cœur.

Écoute ; Dieu m'est témoin que je me c(\ie de ce ïieui château
el du peu de teri s'il le plaisait d'y vivre avec moi. Je me \é^ il la
basse-cour, je prépare ton repas, je t'ac je le lis une page, je couds
une aiguillée, tente sur ton cteur.

Ange que lu est

BinBEMNE.

Je suis un ange, mab un ange-femme j'avais une paire de chc-
vaui, nous irions ne serais pas fScbée non plus que mon b< ma
jupe fût moins courte , et que cela fil Je t'assure que rien ne nous
rend légères, 1 une douzaine d'aunes de velours qui nous pieds.

DLRIC.

Eh bien donc?

SCÈNE II

Un buu devant ui aabaret.

LedteuaUer ULADISLASw ROSEHBERG, omù.

Je ne oonnab rien de plus agréabie, après qu'on a bien diaë, que de s'asseoir en plein air avec des personnes d'esprit, et de causer librement des femmes sur un ton convenable.

Vous allei à la cour du rtoi de Hongrie?

ROSEHBEBO.

Oui, seigneur; c'est mou début.

Ne douiez pas du succès, et vous en Hurei. Pendant la derni^ guerre que nous fîmes contre les Turcs , 'sous le vaïTode de Transylvanie, je rencontraï un soir, dans une forêt profonde, une jeune fille égarée.

Quel était le nom de la forêt?

C'était une ceriaine forêt sur les bords de la mer Caspienne.

SOSEHBCiie.

Je ne la connais pas, même par les livres.

LE CHEVALIEB.

Cette pauvre fille était attaquée par trois brigands couverts de fer depuis les pieds jusqu'à la tête, et montes sur des chevaui exceUents.

BOSEMBERG.

A. quel poitit vos paroles m'intérent ! Je suis tout oreilles.

LE CBEVILien.

Je mis pied à terre, et, tirant mon épée, je leur ordonnai de s'éloigner. Permettez-moi de ne pas faire mon Age ;

vous comprenez que je fus forcé de les Après UD combat des plussangtanb...

IU^t«8-vous8 quelque blessure?

L'UD d'ens seolenien ! faillit me percer l'ayant évitée , je lui déchargeai sur la tête violette , qu'il tomba roide mort. H'approcha la jeune fille , je reconnus en elle une princesse possible de vous n

Je comprends vos raisons , et me gardai la discrétion est un principe pour tout homme.

De quelles faveurs elle m'honora , je le savais. Je la reconduisis chez elle , et rendez-vous pour te le dire ; mais , le promise en mariage au pacha de Caramai Scile que nous pussions nous voir en se ment de soixante eunuques qui veillaient si on l'avait confiée depuis son enfance à la nommé Hâlôck.

ROSEMBEHEG.

Garçon ! apporte-moi une autre bouteille

LE CHI^AUEIL.

Vous concevez quelle entreprise ! pénétrer inaccessiblement, construit sur un rocher bati entouré d'une pareille garde. Voici , seigneur que j'imagine. Prêtez-moi , je vous prie ,

IIo3BIIIBEHEG.

Sainte Viei^! le feu me monte i la tėti

LE cnEV\U£B.

Je pris une («rque, et gagnai le large, pité dans les flots, au moyen de certain tal donné un sorcier bohémien de mes amis , rivage, semblable en tout b un noyé; c'ei géant Molock faisait sa ronde autour de trouva étendu sur le sable , et me Iranspoi

3SS LA QCENOUItLE DE BAHBERtNE.

BoSEMBEII6.

Je devine déjà ; c'eal admirable.

On me prodigu* des «ecoure ; quant A moi , les jeux h demi fermés , je n'attendais que le moment où je serais seul avec le géant. Aiusilât, mejelanlsar lui, je le uiis par la jambe droite et le lançsi dans la mer.

Je frissvniiei le c«eur me bat.

J'avoue que je courus quelque danger; car, au bruit de sa chute , les soiunte eunuques accoururent le sabre à la main ; mais j'avais eu le lemp» de me rejeter sur le lit , et paraissais profondément endormi. Loin de concevoir aucun soupçon , ils me laissèrent dans la cbsmlH^ avec une des femmes de la princesse pour me veiller. Alors, tirant de mon sein unefloleet un poignant , j'ordonnai à cette femme de me suivre , dans le temps que les eunuques étaient tous A souper. Prenes ce breuvage , lui dis-je , et mélei-le adroitement dans leur vin , linoa J« vous poignarde tout à l'beure. Elle m'obéit sans oser dire un mot, etbieolAt les eunuques l'étant aR8oU)HS par l'effet du breuvage , je demeurai maltra du ehileau. Je m'en tôt droit à l'appartement des femmes ;

je les trouvai prèles A se mettre au lit; mais ue voulant leur faire aucun mal, je mécontentai de les enfermer dans leurs chambres , et d'en prendre sur moi lescle&, qui étaient au nombre de six vingts. Alors, toutes les difficultés étant levée», je me rendis ches la princesse; à peine au seuitdcsa porte, je mis un genou en terre ; Reinede mon cœur, lui dis.je avec le ton du pins profond respect... Hais pardonnei, se^neur élodiant, je suis forcé de m'arrë- (er, la modestie m'en fait un devoir.

ROSBMBBHG.

Non ! je te vois , vous l'avei possédée! Ah ! qu'il me lanle d'être A la cour ! Hais ces breuvages inconnus , ces mfstérieni talismans, où les trouverai-je, seigneur dievalîerf

LE CHEVIUOI.

Cela est diftlcile; cependant je vous ferai une confidence : lènex, si vous avez de l'argent, c'csUc meilleur talisman qne vous puisciex trouver.

Dieu merd , je n'en manque pas; mop p seigneur du pays. La veille de mon départ bonne «amme, el ma tante Béatrice, qui | glieaé dana Is main une jolie bourse qu'elli vaux aonl gras et bien nourris , mes vale ne suie pas mal touriîé.

LE CHETILIEH.

C'eet à merveille , et il n'en faut pas da'

nOBEHDERG.

Le pire de l'afTaïre , c'est que je ne sai puis rien retenir par cœur. Lea mains me de tout quand je parle aui femmes.

Videz donc votre verre. Pour réussir d'gneur étudiant, relenei bien ces trois m Bavoïr; vouloir, c'est pouvoir; oser, c'est a

Il faut que je prenne cela par écrit. Les hardis et sonores. J'avoue pourtant que j< pas bien.

LE CBEVjtUEB.

Si vous voni» plaire aux femmes, afTec profond respect dans les paroi», Iraitei4 nié8,ct dites hautement aux autres hommes femmes vous n'en raitesaucuncas,maisse nière générale, et sans jamais médire d'il du reste. Par là vous obtiendrez deux chi venu en public, et d'éciter la curiosité et vous serez assis près d'une blonde pâle, si et que vous la verrez s'appuyer mollement lenez-vous à distance , jouez avec le coin dites-lui que vous a^ez un profond chagrin si elle est vive et enjouée, prenez l'appareil résolu; parlez-lui à l'oreille, et si le bout vient à lui etQueurer la joue , ce n'est pas toutes, en général, dites qu'elles ont perle enchâssée, et que tous les maïs n se laissent voir jusqu'à la cheville. Hais si pensées près d'elles ressemblent à ces i

360 U QUENOUILLE DE BABBERINE.

eonis couverts de livrée* splendides. Ne peosei qu'il rendre ignéBMe et honorable la rouU que vous prapet; pour «e qui est de votre bnt, elles le savent aussi bien que vous. Les hommes diront que vous Stes un libertin effronté; les femmes auront spin de prouver le contraire; un un mot, distinguez toujours scrupuleusement ces deux parts de la vie , U forme et le fond des choses. Ainsi vous remplirez la première maiime : t vràr, c'est savoir, > et vous passerez pour eipérimenté.

Continues, de gree; je me sens tout autre, et je bénis en moi-même le hasard qui m'a fait vous rencontrer dans celle aubei^.

LE CHETAUEB.

Quand nne fois vous aurei bien prouvé aux femmes que TOUS tes roépnsēi avec la plus grande politesse et un respert infini , attaquer les hommes. Je u'ealends pas par li qu'il faille vous en prendre 4 eui ; tout au contraire , n'ayeï jamais l'air de vous occuper ni de ce qu'ils disent ni de ce qu'ils font. Soyeï toujours poli, mais paraissez indifférent; ne vous édiauffez jamais dans une di»cuBsion ; laissez à chacun ses idées, mais tenei-vous pour persuadé qu'il n'y a de bonues que les vAtres. Faites-vous rare , on vous aimera : c'est un proverbe des Turcs. Par Ui , vous gagnerez un grand avantage : A force de passer partout en silence et d'un air dégagé, on vous regardera quand vous passerez. Que votre mise , votre entourage annoncent on luteeffréné; attirez ooDs-Iammenl les yeui. Que cette idée ne vous vienne jamais , de paraître douter de TOUS, car aussitôt tout te monde en doute. Ne montre! pas en publie ta mesure de vos forces ; cela rend les gens tranquilles, fussiei-vous an Hercule. Enfin agieei-ea ni plus ni moins que si le soleil et les étoilea ^ous appartenaient en bien propre, et que la fée Horgane tous eAt tenu sur les fonts baptis-mam. De cette fa^ n , vous remplirci la seconde maiime : i vouloir, c'est pouvoir, » et vous passerez pour redoutable.

BOSEMBEBG.

-, et la belle chose que d'être

i,CÙHl<^[c

ACTE 1, SCÈNK II

Une faisagréc dés femmes et admii^dee hommes, seigoeur étudiant, peosnà vous si vous levei le bras. Que voire premier coup d'épée donne la mort; que vntre premier désir donne l'amour. La vie est une paulomime terrible, et le geste n'a rien à faire ni avec la pensée ai avec la parole. Si la parole vous a fait aimer, si la pensée tous a fait craindre, que le geste u'eo sache rien. Soyez alors vous-même. Frappez comme la flèche; que le monde disparaisse à vos yeui; que l'étincelle de vie que vous avez reçue de Dieu s'isole , et dcvieone un Dieu elle-même. Que votre volonté soit comme l'œil du lynï , comme le museau do la fouine , comme la Qéche du guerrier. Oubliéi, quand vous agissez , qu'il y ait d'autres êtres sur la terre que vous et celui à qui vous avez affaire. Ainsi , après avoir coudoyé avec grâce la foule qui vous environne , lorsque vous serez arrivé au but, et que vous aurez réussi, vous pour rez j rentrer avec la même aisance , et vous promettre de nouveaux succ^. C'est alors que vous recueillerez les fruits de la troisième maïime : « oser, c'esl avoir, i> et que vous serez réellement expérimenté, redoutable et puiseaut.

Ah ! Seigneur Dieu I si j'avais su cela plus M I Vous me faites penser à un certain soir que j'étais assis dans la garenne avec ma tante Béatrice. Je sentais juslemeut ce que vous dites U; il me semMait que le monde disparaissait, et que nous étions tout seuls sous le ciel. Aussi je l'ai priée de rentrer au château ; il faisait noir comme dans un four.

LR CHEVILIEK.

Vous me paraissez b'tpn jeune encore, et vous cherchez fortune de bonne heure.

Il n'est jamais trop (AI , quand on se destine A la guerre. Je n'ai vn un Turc de ma vie; il me semble qu'ils doivent ressembler à des bêtes sauvages.

LE CHEVALIEH.

Je suis fSché que des affaires d'importance m'empêchent d'aller à la cour cette année; j'aurais été curieux d'y voir vos débuts.

HOSEHBEBG.

Pouvez-vous croire que j'oublie cette r«aconlref C'est le ciff qui m'a conduit sur celle roule ; une auberge si inmode ! des draps humides , et pas de rideau» ! Je n'y 9 pas resté une heure si je ne tous arais trouvé.

Que voulez-vous? Il faut s'habituer à tout.

nOSEHBEHG.

Obi certainement; ma tante Béatrice s'ait bien inquiète si elle me savait dans une mauvaise auber^. Mais nous autres gai^ins, nous ne faisons pas attention à toutes ces misères. Que Dieu vous protège, cher seigneur! Mes clieveux sont prêts, et je vous quitte.

LE CHEVALICB.

Au revoir; ne m'oubliez pas. Si vous avez jamais affaire au vaivode, c'est mon proche parent, et je me souviendrai

Je vous suis tout dévoué de même.

SCÈNE III

A la conr. — Op jardin.

Entrent la HEINE , ULRIC « phaimr:

Soyex le bienvenu, comte Ulric. I^e roi , notre époui, est re-
teon en es moment loin de nous par une guerre bien longue et
bien cruelle , qui a coûte à notre jeunesse une riche part do son
noble saug. C'est un Irisle plaisir que de la voir ainsi toujours
prête à le répandre encore, mais cependant c'est un plaisir et en
même temps une glaire pour nous; les rejets des premières ra-
milles de Bohême et de Hongrie , en se rassemMant autour du
trône, nous ont rendu le cœur lier et belliqueui ; quel que soit le
sort d'un guerrier, qui oserait le plaindre? Ce n'est pas nous , qui
sommes relue, ni moi, Ulric, qui fus une fille d'Aragon. J'ai beau-
coup connu votre père, et votre jeune visage me parle du passé.
Soyez donc ici comme le fils d'un souvenir qui m'est cher. Nous
parlerons de vous ce soir avec le chancelier; ayez patience, c'est
moi qui vous recommande k lui. Le roi vous recevra sous cet aus-
pice; puisque DM clairons vous ont éveillé dans votre château de Bo-

hême, ei que du fond de voire solitude vous êtes reuu trouva
nos dangers, nous ne vous laisseroDS pas repenllr d'avoir été
brave et fldéle; eo voici pour f-a^c notre royale main.

La reine tort. Virie lui baiie la main . puU se retira

DN CODRTlSiN.

Voilà un homme mieux reçu , pour la première fois qu'il voit
noire reiae^ que nous, qui sommes ici depais trente ans.

Abordons-le , et sachons qui il est.

Ne l'avei-votis pas entendu? c'est te comte Ulric , un gentil-homme ruiné. Ilbercbeforlunc, comme un nouveau marié qui n'a pas de quoi faire danser sa femme, LE DEUIIÈHE.

Dil-on que sa femme soit jolie?

LE PnEHIER.

Cbarmanle ; c'est la perle de la Bohême.

Je ne le connais pas. C'est encore quelque nouveau venu. La libéralité du roi attire ici toutes ces mouchM, qui Boceot le miel de la faveur.

Entre Boiemberg.

Celui-ci me paraît llne mouche, une vraie guép« dans son corset rayé. Seigneur, nous vous saluons-, qui vous amène dans ce jardin?

IIOSEMBERo,,à pari.

Ou me questionne de tous côtés , et je ne sain si je dois répondre. Toutes ces figures nouvelles, ces yeuï écarquillés qui vous dévisagent, cela m'étourdit à un point!... Haut.

Où est la reine, messieurs? Je suis Astolphe de Rosemben; , et je désire lai être présenté.

NCEHIER CODRTISân.

La reiue vient de se retirer; si vous voulei lui pailci', altendei son passafjo. Elle sortira dans une heure.

]A QUKNOUILLE UE BABBERINE.

Il *'a\$noit tUTimbant.

Vous venrz suiis doute pour les fites?

ROSEMBEHG.

Est-ce qu'il y a des fêtes? Quel bonheur! Non, messieurs, je Tiens pour prendre du service.

PnEHIEh GOUKTiB^tN.

Tout le monde en prend ù cette heure.

Vous en parlei! avec sËTérlé.

Combien de hobereaux oe voyons-nous pas , qui ne méritent pas seulement qu'on en parle, et qui ne s'en donnent pas moins pour de grands capitaines! On dirait, i les voir, qu'ib n'ont qu'A monter à cheval pour chasser les Turcs par delii le Caucase, et ils sortent de quelque Irou d« la Bohême, comme des rats elTarouchés.

limtc, l'approchant.

Seigneur , je suis le comte Ulrie , gentilhomme bohémien , et je trouve un peu de légèreté dans vos paroles , qu'on peut pardonner à votre flge, mais que je vous conseille d'en retrancher. Être étourdi est un aussi grand défaut que d'être paltvre , permettez-moi de vous le dire, et que la le^n vous profite.

HOSEHBEBG.

S'exprimer en termes généraux n'est faire d'oifense à personne. Pour ce qui est d'une le^n, j'en ai donné quelquefois, mais je n'en ai jamais re^n.

Voili un langage hHulain; ef d'où sortez-vous donc, v«us-
même, pour avoir le droit de le prendre?

Allons , seigneurs , que quelques paroles échappées sans des-
sein ne deviennent pas un motif de querelle ; nous croyons devoir
intervenir; vous âlee cbra la reine, et l'air de ses jar-

D,niz=rtNGoogle

dins ne doit respirer que la paii et la b comme il ne s'y cihate
que lo parfum def sérénité de fa présence auguste.

C'est vrai , et je tous remercie de m'aV' Je me rroirais indigne
du nom que je porl daïs à une si juste l'emonlrance.

Qu'il en soit ce que tous voudrez, je n'a

La courltiatM lortent. Vlrtc et

■ atiii chacun de ion eâté.

Rotembtrg, à part.

Depuis que je suis dans celte cour , les f

lier que j'ai rencontré sur la roule ne mi

léfe. Je ne sais ce qiii se passe en moi ; je i

Hon. Ou je me trompe fort, ou je ferai fori

Avec quelle bonté la reine m'a re^u ! et < une tristesse que
rien ne peut vaincre. Qui herine? Hélas! hélas '. l'ambition ! N'é-
taisvieux château? pauvre , sans doule; mais

BOSEUBEBG.

Vous venez de Bohême, seigneur? vo inon oncle, le baron d'Engelbreckt?

Beaucoup; c'est un de à In chasse, l'hiver passé,

U est allié, de 1

famille de ma femme.

Vous êtes allié de mon

oncle d'Engelbi

nous fassions connaissau

ce; i a-t-il k»))

parti?

Je ne suis ici que depui

is un jour.

Vous paraissez le dire de regarder en arrière av

b regret; aurie ce lrislesac?Sai

joui-hHcheux<IequillerE

a famille, sui-tt;

rié. Voire femma est jeune, puisque tous l'êtes, lieU«, par . eoi-Héqueot. Il y a de quoi s'iuquiéter.

L'inquiétude n'est pas mon souci ; ma femme est tielle , mais le soleil d'un jour de juillet n'esljMS plue pur dans un ciel saiH tacbe , que mu noble cn^ar dans soa sein chéri.

B, quoiqu'ils

J'avoue qu'A votre place je ne serais pas A mon aise. Entre PoUkco.

Hes jeunes aeigneurs , je vous salue. Santé est tille Aft jeuie«e; hé, hé, les bons visages de Dieu! Que Notre-Dame

Qu'ya-l-il, l'ami ?â qui en avez-vousâ?

Je baise vos mains, seigneurs, et je vous offre mes services , mes petits services pour l'amour de Dieu,

Êtcs-vuus donc un mendiant? Je ne m'alleadais pasâ en rencontrer dans ces allées.

POLtCCO .

Un mendiant, Jésus I un mendiant I Je ne suis point un mendiant; je suis un honnête homme, mon nom est Polacco; Polacco n'est pas un mendiant. Farsaint Matthieu 1 mendiant n'est point un mot qu'on puisse appliquer k Polacoo.

ExpliqucB-vous , et ne vous oflenseï pas de ce que je vous demande qui vous êtes.

Hé, hé, point d'olTense; il n'yena pas. Nosjcunes garons vous le diruut. Qui ne connaît pas Polacco?

Moi, puisque j'arrive de Bohême, et qu sonne.

POLACCO

BoD , bon, voua y viondrez comme les en son temps et lien , chacun dans sa peti pas mépriser les gens.

Quelle ealime ou quel mépris puis-je i vous ne vouleï pas me dire qui vous êtes ?

ChutI silence! la lune se lève; voilà un

Quelle mystérieuse fotie proméues-lu d< Tu parles comme la lièvre en personne.

Un miroir , un petit miroir I Dieu est Dit bénis. VoiU un petit miroir à vendre.

Jolie emplette ! Il est grand comme la n du cuir. C'est U» miroir de sorcière hol ■ portent de pareils Bui' la poitrine.

Regardex-f ; qu'y voyeï-vdusî

ULBIC.

Rien , en vérité; pas même le bout dt: miroir magique; il est couvert d'une myri listiquas.

Ahl ahl je comprends qui lu es; oui, honnête sorcier. Eh bien I que v6it-on dai

POLACCO

Qui verra saura , qui verra «aura.

ULBIC.

Vraiment? je crois donc te comprendre i trompe , ce miroir doit montrer les absent i qu'on donnait pour tels ; plusieurs de me i

LA QUENOUILLE DE BARBERINË

Pardieu , seigneur Ulric , yoilft une o(A« qui Ti«nt a propos. Vous qui avei une femme jeuæ et belle , au fond de \6 Bohâme, ce miroir est fait pour voiiis. Et dilrs-moî, brave Polaeco , y >oit-ou BeuleinenI leti gens ? n'y voit-on pas ce qa"ih fout en même temps?

Le blanc c>l blanc , le jaune est de l'or , l'or est au diable , le blanc est ani viiM^jei.

nosEHBEaa.

Voyei ! cela n'a-l-il pas trait ti ia Qdélilé dea femmes 7 Oui , gageons que les objets paraissent blanes dans celle glace, si la femme est Bdèle , et jaunes , sî elle ne l'est pas. C'est ainsi que j'eiptique ces paroles : l'or est au diable , le blanc est aux

Éloignei-Tous , mon bon ami. Ni i

Non, sur ma viêl Seigneur Ulric, puiaqiw vans êtes mon allié, je veux faire cela pour vous. J'achéle inat-ratoM c« miroir , et nous y regarderons tout A l'heure si votre femme

Éloignei-vous , viâlUfd , je voua en prie.

HDSEHBEKO,

Non ! non! il ne partira pas que nous n'ayons fait oelto épreuve. En vérité , je veui savoir qui a raison de vous ou de

Enfant, tu insultes nue femme que tu ne connais pas.

KOSEMBERG.

C'est parée que j'en connais d'autres.

DIRIC.

Èb bieni puisque lu veux savoir qui a raison de toi ou moi, regarde-toi duu oe miroir.

Il lire Km èpit. .

BOSEHBERG.

Attendez! je ne suis pas en garde.

/i tire auui ton épée. Polaceo t'enfuU. Enlnnt la rtinetl laeou-Tlùant, ijc

Que veut dire ceci , jeunes eeus? je c pas pour arroser les fleurs de mon parten épées hougroïiea. Qui a donné lieu k cetti

Sacrée majesté, eictieez-moi. Il y a le puis supporter. Ce n'est pas moi qui su' honneur.

De quoi s'agit-il? parlez.

Madame, j'ai laissé au fond de la Bohf comme la vertu. Ce jeune homme que qui ne connafï pas ma femme, n'en a | elle des railleries dont il fkît gloire. Je pn ce soir m#me j'ai refusé de tirer l'épée place où je suis.

Li REiME , à RoitmbtT

Vous paraisses bieu jeune , mon eofai vous porter Ji médire d'une femme qui pas?

ROSBMBERe.

Sacrée majesté , je n'ai pas médité d'une mon opinion sur toutes les femmes en pas ma faute ai je ne puis la changer.

ROEEMBEHO-

Hadame, il est Juste et croyable que ^ la vertu des Temmesi mais je ne puisavoii

Lil BEtNE. ■ C'est une réponse téméraire. Chacun j ce sujet l'opinion qu'il veut ; mais que v< aieun? N'y a-t-il pas une pré-aomptueus prétendre juger toutes les femmes? C'est A gootenir, et ai j'y étais avocat, moi, v< gris , mon enfant , je pourrais mettre dan paroles que vous ne uvei pas. Qui tov

STO L4 QUENOUILLE LE BARBERINE

jeuD« , à mépriser votre Dourrice? Vous qui sortez apparent' meut de l'école, est-ce là ce que vous avez lu dans les yeux bleus des jeunes filles qui puisaient de l'eau dans la foutalae de votre village? Vraiment 1 le premier mot que vous avet épelé sur les feuilles tremblantes d'une légende céleste, c'est le mépris ? Voua l'avez à votre âge? je suis donc plus jeune que vous, car vous me faites battre le cœur. Tencx, posez la main sur celui du comte Ulric; j« ue connais pas sa femme plus que vous, mais je suis femme et je vois comment son épée lui tremble encore dans la maiu. Je vous gage mon anneau nuptial que sa femme lui est li-dèle comme la Vierge l'est à Dieu.

Reine, je prends la gageure, et j'y mêla toutcequeje pos* séde sur târre , si ce-jeune homme veut la tenir.

Je suis trob fois plus riche que vous. Commoit t'appelle»-tu ?

HOfiCMBERG.

Astolphe de Ko«emberg.

Tues un Roemberg, toi? Je connais Ion père, il m'a parlé de loi. Va , va , le comte Ulric ne gage phx» rien coatre loi ; iB à l'école.

Non , sacrée majesté. Il ne sera pas dit que j'aurai reculé , si le comte tient le pari.

Et que pariee-tu?

ROSEHBeaG.

S'il veut me donner sa parole de chevalier qu'il n'écira rien à sa femme de ce ijul s'est passé entre nous, je gage mon bien contre le sien , ou du moins jusqu'à concurrence égale , que je me rendrai dés demain au château qu'il habile , et qUc ce cœur do diamant sur lequel il compte si fort ne me réaia> tera pas longtemps.

Je tiens, el il est trop lard pour vous dédire; vous avez parié devant la reine, et puisque sa présence auguste m'a

obligé de baisser l'épéc, c'est elle que je prends pour lémoïn du duel boDornble que je vous propose.

BOSEMKERG.

J'accepte, et rien ne m'ea fera dédire.

Je me porte donc comme témoin et comme juge de la querelle. Le pari sera iascrit par le chancelier de la justice du roi mon

maître, été votre parole j'ajoute ici la mienne, qu'aucune puissance au monde ne pourra me fléchir, quand le délai sera passé.

tLBic, à Rosemberg.

Combien de temps demandez-vous?

Udh

a trop.

Ainsi soil-il. D'ic

SCÈNE I

gara«t ■• <hftt»««i du nomta Dlrlic.

BAR6EHINE,àia/èn«lEre,- ROSEMBERG , J»r la mule. BiR-BEDiTCE, chanlaM.

Bï>g ctKoHcr , qui pana pour la guerre . Qu'illM-ioot Jalre

rois que j'ai agi trop vite; il y e peut répondre de soi, c'est comme un coup de vent qui s'engouffre dans votre manteau. Ayel que je suis las 1 il faut, avant de frapper à la porte, que je m'asseoie ici un fnstant , et que j'ajuste mon pourpoint.

D'uD autre côW , si je réussis , l'aveiilure est faite pour me meltreen relier; etsauscompter l'enjeu, qui esl coosidérable , me voi1& par celte couquête cité de prime abord parmi tes plus hardis muguets. Peste! il neTaut pas que je m'y trompe; il y va le de bon nombre d'écus. Qui eaitî une femme, commi; on dit, n'est pas toujours un diable; pourquoi celle-ci n'aurail-elle d'yeui que

pour son maj-i? Je suis plus jeune que le comte Ulric, cl, ma foi, tant soit peu mieux tourné. Patience ! je veux commencer par faire reluire ici quelques sequins , et éblouir la bonne dame. '

BlBBtttlME.

ROSEMHEBG.

Si je faisais comme cet (Jladislas, lorsqu'il trompa te géant Holock? Assurément la comtesse Barberine n'est gardée ni par un géant, ni par un grand nombre d'eunuques. La réussite me sera donc facile. Voyons 1 lequel de ces moyens emploierai-Je pour la séduire ; la ruse , la force , ou l'amour? La ruse a bonne chance , mais il est bien vrai que je ne sais trop comment ruser ; la force , fi donc 1 ce ne serait ni d'un gentilhomme ni d'un loyal parleur. L'amour donc, oui, l'amour me reste! du courage, et les poches pleines ; mon parti est prb; avançons.

It frappe .

Qui est le? qui frappe è la porte?

Comtesse, je me nomme Astolphc de Rosenberg; j'ar de la cour du roi Mathias, et je viens vous donner des ii velles de votre mari.

ACTE II, SCÈNE II

E dstcand et ouvre la porte.

Seigoeur, voub êtes le bienvenu. Comment se porte mou mari? que foit-il? où est-il? à la guerre? Hélas! répondez.

Il est à la guerre, madame. Pour ce qu'il fait, c'est bien facile à dire ; il suffit de vous regarder pour le savoir ; qui peut TOUS avoir vue et vous oublier? Il pense à vous , comtesse , et

tout éloigné qu'il est,

son sort est plus digne A'ea^

lie que de

pitié, car, je le sais, V

li de baiser

Totre main.

BiRBEBINE.

Seigneur, nous ne

sommes riches que de bonn

e volonté,

loins mal possible.

RoSE.1IBERG.

J'ai laissé quelque part par là meschevaus et mesécuyers; ne saurais voyager sans un cortège considérable, attendu a naissance et ma fortune. Mais je ne veui pas vous embarsser de ce train.

Pardonnez-moi; mon mari m'en voudrait si je n'insistais. Nous leur enverrons dire de venir ici.

Quels remerciements puis-je faire pour un accueil si favorable ? Cette blanche main a daigné m'ouvrir elle-même , et ces beaux yeux ne la contredisent pas; ils m'ouvrent aussi, noble comtesse, la porte d'un cœur hospitalier. Je veux aller moi-même prévenir ma suite, et je reviens auprès de vous.

SCÈNE II

BMr» ULBie.

Depuis que ce Kosemberg est parti , je ne puis ni rester en place ni dormir. Je ne sais quelles idées noires me passent par la tête malgré moi. Que ma femme soit chaste, cela est bien certain ; je n'en doute point, mais... Quel mal pourrait-il y avoir, si je croyais trouver un moyen... ou un pas de m'en assurer, puisque cela est prouvé pour moi, mais non... non, il n'y a point de mal à cela. En vérité, la nèce me prend

KC?^oy[c

toutes les nuits; la peste soit de la gageure! Oh! les hommes! quand l'amour-propre les tient une bonne fois !

Il frappe à une porte. Entre Polacco.

POLucco.

Je baise vos mains, mon cher seigneur , je baise vos mains pour l'amour de Dieu.

Dis-moi , brave Polacco , possèdes-tu encore certain miroir que tu me lis Toir un jour dans le jardin de la reine ? Il y a

quelque temps de cela.

VOLACCO.

Hé, hé, chacun son heure; tout vient à point, et Dieu est

Je désire sa^

loir si lu possèd

es encore

ce miroir,

Qui refuse r

nuse, qui musc

refuse.

Si tu l'as en

core, dis-le-moi

; je viens

l'acheter.

Hé, hé, qui

temps...

perd le temps ,

le temps

le gngne

;qui

peivi

Doutes-tu de moi? Tiens, voilà ma bourse ; qu'on ne nous voie
pas plus longtemps ensemble,

POLACCO , prenant la fourche.

Bien dit, bien dit, mon cher seigneur; les murs ont des yeux;
que Dieu conserve la police! les gens de police sont d'honnêtes
gens.

71 tire le miroir de la poche.

ULBIC, prenant le miroir.

Hainenant, tu vas m'expliquer les effets magiques de cette
poutrelle glorieuse.

POLICCO.

Seigneur, en lixant vos yeux avec attention sur ce miroir, vous
verrez un léger brouillard , qui se dissipe peu à peu. Si l'attention
redouble, une forme vague et incertaine commence bientôt à en
sortir. L'attention redoublant encore, la forme devient [flaire; elle
vous montre le portrait de la personne absente à laquelle vous
avez pensé en prenant la glace. Si

celte personne est une femme, et qu'elle est : la figure est blanche
et presque pâle ; Si la personne est seulement (« niée et
qu' chaste, la figure se colore d'un jaune pâle épaveux. Si elle est
infidèle, elle devient charbon , et aguilât une odeur infecte se U

C'est bien; maintenant, prends ce qu'il y a de bourse, et rends-moi
le reste.

POLACCO

Qui saura viendra, qui «aura viendra.

Vends-tu si cher cette bagatelle?

tOLtCCO.

Qui viendra veira, qui viendra verra.

Que le diable t'emporte avec les proverbe.

Je baise les mains, tes mains... Qui vienil

ItTCI

SCÈNE UI

An ohAtean âa soiate DIrl ErUrent ROSËMBERG tt BARBI:

En quoi l'amour peut-il être une offense î i que d'aimer?

BARnEtItlNE.

N'en parlons plus , seigneur , je vous en]

Puisque Dieu a fait la beauté , comment qu'on l'aime? C'est son image la plus parfaite l'homme à sa ressemblance , nul ne lui t

BARBEBINE.

Hais si la beauté est l'ouvrage de Dieu , l(ses autels ne lui est-elle pas plus chère que S'est-il contenté de créer? N'a-t-il donc p:

316 LA (JUENOUILLE t)E BARBEItlNE.

céleste élendu la main comme un père, pour défendre et pour protéger?

Non! quand je suis ainsi près de vous, quand ma main tremble en touchant votre robe, quand vos yeux bleus s'abaissent sur moi avec ce rayon de lumière où respire la joie des anges; non! Barl>crine, Dieu ne le défend pas. HétaEl point de reproches, je ne puis m'éloigner.

Que vous me trouviez belle , et que vous me le disiez , cela ne me l^che pas beaucoup. Mais à quoi bon en dire davantage? Le comte Ulric est votre ami.

Qu'en sals-je , à ma comtesse chérie I De quoi puis-je me souvenir près de vous?

BtHBEHIKE.

Quoil si je consentais à vous écouter, ni l'amitié, ni la crainte de Dieu , ni la confiance d'un gentilhomme qui vous envoie au près de moi , rien n'est capable de vous faire hésiter?

BOSEHUERC.

Non, sur mon âme, rien au monde. Vous êtes si belle , Barberine! Vos yeux sont si doux! Votre sourire est le bonheur lui-même I

BARBERINE

Je vous l'ai dit , tout cela ne me fâche pas. Hais pourquoi prendre ainsi ma main? Songez-vous à ce que vous faites»? Ce qui appar-

tient â un ami n'est-it pas sacré et scellé? o Dieul il me semble
que si j'étais homme , je mourrais plutôt que de parler d'amour k
la femme de mou ami.

Et moi , je mourrais plutôt que de cesser de vous parler

Sur mon âme, sur mon honneur.

Vous trahirii'z de Iwn o

B1RBEH1NE.

Sbdb repentir?

nOSEMBEBa.

Avec la joie d'un saiol qui s'envole vers Dieu.

impossible de n

I uD grand enchanteur, car il est : ce que voue voulei. Écoutez-
floiï ; ai , m'avez parlé d'aninur, il me luerail iofailliblement. Pour
que peraaone dans ce cfaileau ne puisse en avoir un soupçon ,
demain , à l'heure du dîner , voua choisirez votre temps pour en-
trer dans la grande tour, là où vous verrez, taillées en marbre , les
armes du royaume. Voua trouverez ouverte la porte de la
chambre d'en haut , vous j entrerez , et voua la fermerei sur vous.
De mon colé , au bout d'un quart d'heure. . . Silence ! on nous
écoule. Séparoua-nous , et n'y manquez pas,

SCÈNE IV

Entrent ULRIC et quelque! chevalieri.

ULBic, à part. -regardant UmtToiT.

C'est bien elle , je ne puis délacher mes yeui de cette glace. Oui, voilà Barberine; je dislingue ses traits, son visage; ahl je frissonne; celle image a-l^Uo bien toute sa blancheur, symbole de la IMélicité? n'y a-l-il point quelque teinte jaunâtre? que Dieu me préserve I

Personne ne s'est autant montré que vous, seigneur comte , dans cette dernière bataille; la faveur dont le roi vous honore doit remplir votre cffliir; un avancements! rapide, si gloriemi ! votre fortune est dans vos mains.

La Dgure devient jaune. [Haut.) Ėxcusez-moi , seigneurs , si mon esprit préoccupé ..

BN AUTRE CHEVALIER.

A propos, votre famen:! pari avec le seigneur de Kosembec^ n'est pas encore terminé? Nous l'avons appris en Turquie; tout le monde en jasait.

rLmc, a part.

Ccpendaat je ne sens pas cette odeur désagréable dont parlait Polacco, et qui est le dernier signe de l'inlldélite. (Haut.)

Dites-moi , mettiensr ,. ae sentez-vous pas quelque odeur singulière?

PHĖMIEIi CIIBVAUE».

non; qndie espèce d'odeur?

Je ne tais trt^ ; comme du charbon éteint.

DEUXIÈME CBEVALIER.

Je ne m'en aperçais pas. Votre pari , cher comte , vous attirera une nouvelle gloire , en même temps qu'il donnera ^ne letton sévère à un jeune étourdi. Personne ici n'eu doute.

Ni moi , seigneur, comme vous peugei; je n'en ai pas douté un instant depuis le départ de Rwemberg. C'est un fou , un écervelé.

L'enjeu n'est pas de peu d'importance

Bliic, regardant le ntir Assurément ce n'est pas là du blauc.

Il n'y va pas moins , nous a-t«a dit , que de votre fortune eu-lièfe. C'est une noble gageure , et qui fait autant d'honneur b votre eomtease qu'à vous-même.'

PREMIER CBEVALIEK.

Vous paraisse! considérer ce miroir avec attention. Juste Dieul je n'en puis plus.

BeUIIÈME CBEVUIEB.

Qu'avez-vous, seigneur? qu'y a-t-ilT voua êtes pâle comme la morl.

Ce n'est rien; une légère douleur; j'y suis sujet depuis mon enfance.

PBEMIIÎB CHEVALIER.

En vérité, cela est effrayant; votre visage a changé tout à A cheval I le clairoi

ACTE 11, SCKNE V

Au nhateaa, — Une ehamlire êtM» ima tour. -

£nire HOSEMBEBG.

Personne, Dieu mena , ne m'a vu. (Il ferme la porte.) Si j'en croi» mon appétit, Theure do dîner ne doit pas être loin, et je sut-Beiact nu rendez-vous. Ofortunel quelle bénédiction I non, je ne m'y altesdais pas. Celle fière comtesse, ce riche enjeu ! tout cela gagné en «i peu de temps i Qu'il avait raison , ce cher Uladislasl Je vais donc la voir, l'entendre me parler d'amouri elle! Barbt'ri-nel à beautél elle est à moi! ôjoie inefbblel elle est dans mes bras, sur mon cœuri Sainte Vierge, je ne saurais demeurer en repos; il faut que je guette à cette fenêtre.

' Il ouure la (tnêtn.

Personne encore] singulière chambre pour un rendez-vous smoureuxi : une fenêtre grillée et des murs tout nust c'est quelque ancien oe prison seigneuriale ; Barbcriue l'aura choisie comme le lîçu le plus reculé du château. Patience, la cloche

tliautoit.

En Térilé , c'est une grande misère que cette fragilité de* femmes ! Conquise en si peo de jours 1 Eat-ce que je l'aimeî Non , je ne l'aime pas. Fi donc I trahir ainsi un mari si plein de droiture et de eonflanoel «éder au premier regard amou- Muid'unioconanl Que pent-on faire de cela? une nMîtresse ■ gKable, un caprice pour passer le temps, i'ai autre chose k faire que de rester id; qui maintenant me rémtera? Déjà je me iws arriTant k la cour , et traversant d'un pas nODObalant les longues galeries; les

courtisanes s'écartent en silence, les femmes chuchotent; la riche cassette est sur la table, et la reine a le sourire à la bouche. Quel coup de Tikt, Rosenberg! ce que c'est pourtant que la fortune! Quand je pense à ce qui m'arrive, il me semble rêver. Non, il n'y a rien de tel que l'audace.

Il me semble que j'entends du bruit; quelqu'un monte l'escalier; on s'approche, on monte à petits pas. Ah! comme mon cœur palpita! (On entend au dehors l'écho du bruit de plu-

ie verrou,) Qu'est-ce que cela veut dire? je suis enfermé; on verrouille la porte en dehors; sans doute c'est quelque précaution de Barberine; elle a peur que pendant le dîner quelque domestique n'entre ici; elle a envoyé sa camériste fermer sur moi la porte jusqu'à ce qu'elle puisse s'échapper.

Si elle allait ne pas venir! t'il arrivait un accident imprévu! Bon, elle me le ferait dire. Mais qui marche ainsi dans le corridor? cette tour est sans doute habitée par un gardien; je vois dans ce coin une quenouille et un rouet. Ou marche-t-elle;

O fortune, tu es la reine du monde. O hasard! à Providence, qui m'avez pris pour favori! il me semble que je respire un autre air que le reste des hommes. C'est Barberine, je reconnais son pas. Silence! il ne faut pas ici nous donner l'air d'un écolier. Je veux composer mon visage; celui à qui de pareilles choses arrivent n'en doit pas paraître étonné. Un guichet s'ouvre dans la muraille.

«Ti, parlant par le guichet.

Seigneur Rosenberg, comme vous n'êtes venu ici que pour commettre un vol, le plus indigne et le plus digne de châti-

vol de l'honneur d'une femme, et comme il est juste que la pénitence soit proportionnée au crime, vous êtes emprisonné comme un voleur. Il ne vous sera fait aucun mal, et les gens de votre suite continueront à être bien traités. Si vous voulez boire et manger, vous n'avez d'autre moyen que de faire comme les vieilles femmes qui gagnent leur vie en prison, c'est-à-dire de filer. Vous trouverez une quenouille et un rouet tout préparés dans cette chambre, et vous pouvez avoir l'assurance que l'ordinaire de vos repas sera scrupuleusement augmenté ou diminué selon la quantité de fil que vous

Elle fera la guiche.

Est-ce que je rêve? Holà! Barberine! bon! Jeanne! bon! Albert! Qu'est-ce que cela signifie? la porte est fermée; on l'a fermée avec des barres de fer. La fenêtre est grillée, et le guichet n'est pas plus grand que mon bonnet. Holà! quelqu'un! ouvrez, ouvrez! c'est moi! Rosemberg,

je suis enfermé ici; ouvrez; qui est-ce? quelqu'un? le prie-t-on? on m'ouvre, s'il vous plaît, êtes-vous là? Ouvrez-moi, monsieur, je veux faire signe par la croisée, Hélas! ça va; il ne m'entend pas; ouvrir, ouvrir! Cette chambre est au troisième étage. Hais

BABBEKE, Ouvrant le gîte Seigneur, ces cris ne servent de rien, faire tard; si vous voulez souper, il est temps de filer.

Elle va.

Eh bien! c'est une plaisanterie. L'espérance au jeu par ce joyeux tour de malice. On va au quart d'heure; je suis bien sot de m'inquiéter, ce n'est qu'un jeu; mais il me semble fort, et tout cela pourrait me prêter un peu d'humour! m'en fermer dans un tour de main! Tra

remeut une personne de mon rang? Fou prouve qu'elle m'aime ; elle n'en agirait pa i avec moi, el la plus douce récompense ne qui est clair; on m'éprouve peut-être, on nance. Pour les déconcerter un peu , il faut chanter galment.

, ouvrant le guU:k\ Seigneur, puisque vous ne ftleï pas, vous doute desouper, et j'imagine que vous u'av< je TOUS souhaite une bonne nuit.

EtU f«

Est-ce que je serais pris nu piège? Voilà ■ Passer la nuit ici! sans souperl et jiistemc

pour venir k ce rendez- vous. J'ai une faim horrible. 'Qu'est-ce que cela veut dire? Une bonne nuit? Combiea de temps va-t-on doue Rie laisser ici? Assurément, cela est sérieux. Uort et massacre! feu I sang) tonnerre I exécration Barberine I misérable '. in-ISme ! bourreau [malédiction I Ah 1 malheureux que je suis! me voilà en priflon; on va Taire murer la porte; on me laissera mourir de faim ; c'est une vengeance du comtu Ulric. Hétas! bêtas! prenez pitié de moi ! Le cemie Ulric veut ma mort, cela est certain; sa femme exécute ses ordres. Pttiél pitié ! Je suis mort , je suis perdu; je ne verrai plus Jamais mon pere, ma pauvre taille Eéatricei Hélas! ah Dieu! bêtasi c'est fait de moi. o rajel 6 feu et flammes! Ohl si J'en sors jamais, ils périront tous de ma main; je les accuserai devant la reine elle-même , comme bourreaux et empoisonneurs. Ah Dieu I ah ciel ! prenez pitié de moi !

BiABERiNE, outiranl U jfuicAal.

Seigneur, avant de me coucher, je viens savoir si voua avei nié.

KOSEMIEBe.

Non , je n'ai pas flé ; je ne lle point ; je ne suis point une flieuse. Ah! Barberinel vous me le payer»!

Seigneur , quand vous Burcz flé , vous avertiret le soldat qui monte la garde à votre porte.

Ne vous en aUei pas, comtesse; au nom du ciel! écoatei-

BUIDOtHE.

Filei, filez.

HOSEHBEnG.

Non , par la mort ! non , par le sang ! Je briserai cette quenouille. Non , je mourrai plutôt.

BIHREKINE.

Adieu, seigneur.

BOSEHBERB.

Encore un mot! ne partez pas.

BARBBBIME.

Que voulez- vous?

nOSEHBEHG.

Mais, — mais, — comtesse, — eu vérité, — Je suis, je — je ne sais pas filer. Comment voulez-vous que je Die?

ACTE II, SCÈNE V

filie ferme le guichet.

Non , jamais je ne tlerai , quand le ciel devrait in'écraſeï- !
quelle cruauté rafTinée ! Voyez donc cette Barberine! elle lîtait cil
désliabilé; elle va se mettre au lil; ii peine velue, en cornelle et
plus jolie cent fois... A.h! la nuit vient; dans une heure d'ici 11 ne
Tera plus clair.

Ainsi, c'est décida; il n'en faut pas douter. Non -seulement je
suis en prison , mais on veut m'avilir par le dernier de» métiers.
Si je ne flie, ma mort est ccrlaiue. Ah! la faim me talonne cruelle-
ment; voilà dix heures que je u'ai man^ré; pas une miette de pain
depuis ce malin à déjeuner. Misérable Uladislas! puisses-tu mou-
rir àe faim pour les conseils! Où diantre suis-jc venu me fourrer?
que me suis-je mis dans la {êteP J'avais bleu affaire de ce comte
Ulric et de sa bégueule de comtesse! Le beau voya^^e que je fuis!
Pavais de l'argent, des chevaux , tout était,ponr le mieux ; je me
serais diverti à la cour; peste soil de l'enlreprise! J'aurai perdu
mon patrimoine , et j'aurai appris à flier.

Le jour baisse de plus en plus, cl la faim augmenle en propor-
tion. Est-ce que je serais réduit h Hier? Non, mille fois non; j'ai-
merais mieux mourir de faim comme un ijentilhomme. Diable!
vraiment, si je ne lile pas, il ne sera plus temps tout à l'heure.

Comment est-ce donc fait, celle quenouille? quelle machine
diabolique est-ce là? je n'y comprends rien. Comment b'i prend-
on? je vais tout briser. Que cela est entortillé I

o Dieu! j'y pense, elle me regarde; cela est sur; je ne filerai pas.

Une voix en dthori.

Qui vive?

Le coavTt^ea tonne,

1^ couvre-feu sonne! Barberine va se coucher. Les lumières commencent à s'allumer. Des mulels passent sur la roule, et les bestiaux rentrent des champs. o Dieu I passer la nuit ainsil là, dans celte prison, sans feu, sans lumière! sans

i,CÙHl«^[c

souper ! te rroid I la faim! Uél holà 1 compagnon, u'y a-l-il pae un soldat de t;arde?

nABBERiNB , ouvront le guichet.

Eh bien7

■DSEMBEBG.

Je file, comtesse, je Ole; faites-moi douoer à souper. SCÈNE VI.

A la oour.

La REINE, (m COURTISANS, ULRIC.

Comte Ulric, le jour est arrivé où la gageure que tous avez tenue contre Aelolphe de Rosemberg doit avoir son eiécution. Voilà mon chaDccliPr qui en a lu les termes écrits, et nous avons jut^ par notre parole royale qu'aucune puissance humaine ne nous fléchirait. Où ,esl Rosemberg ? pourquoi ne pai-ait-il point?

Sacrée majesté , je puis vous expliquer la cause de son absence; ce sera vous apprendre en même temps le succès de notre

gageure. Je commence parjurer sur mon honneur que je n'ai écrit ni Tait savoir à ma femme rien de ce qui s'était passé , et que je ne me suis oppose en rien à l'entreprise d'Aslolphe de Rosemb-
crg. Maintenant , j'oserai vous supplier de faire lire publiquement cette lettre que j'ai reçue de ma femme.

Lisez-la vous-même , comte Utric.

Il Mon très-cher et honoré mari ,

Il Nous avons eu au château la visite du jeune baron de Ro-
sembec^ , qui s'est dit votre ami et envoyé par vous. Bien qu'un
secret de cette uature soit ordinairement gardé par une femmee-
vecjustice, je vous dirai toutefois qu'il m'a parlé d'amour. J'es-
père qu'à ma prière et recommandation vous n'en tirerez aucune
vengeance et que vous n'en concevrez aucune haine contre lui.
C'est un jeune homme de bonne famille, et

point mecranl. 11 ne lui maoqnail que de savoir filer, et cest
ce que je lui ai appris. Si vous avez occasion de voir son père h la
cour , dites-lui qu'il n'en soit poiut inquiet, il est dans la chambre
du haut de notre tourelle, où il a un bon lit, un bon feu, et un
rouet avec une quenouille, et il Q le. Vous trou verei eilraordi-
naire que j'aie choisi pour lui cette occupation ; mais comme j'ai
reconnu qu'avec de bonnes qualités il ne manquait que de ré-
fleiiion , j'ai pensé que c'était pour le mieiii de lui apprendre ce
métier, qui lui permel de réfléchira son aise, en même temps qu'il
lui fait gagner sa vie. Vous savez que notre tourelle était autrefois
une prison ; je l'y ai attira en lui disant de m'y attendre, et puis je
l'y ai enfermé. Il y a au mur on guichet fort commode, par lequel
ou lui passe sa nourriture , et il s'en trouve bien , car il a le
meilleur visage du monde, et il engraisse à vue d'œil. Ce qui fait

que je ne doute pas qu'il n'en sorte avec beaucoup d'avantage, et qu'en outre, si dans le cours de sa vie quelque malheur venait à l'atteindre, il ne se félicite d'avoir dans les mains un gage- . pain assuré pour ses jours.

n Je TOUS salue , tous aime et vous embrasse.

H Barbebine. <•

Si vous riez de cette lettre, seigneurs chevaliers. Dieu garde vos femmes de malencontre! 11 n'y a rien de si sérieux que l'honneur; comte Ulric, A cheTal! Votre gageure est gagnée; annon-cex-nous; nous irons uous-même Tisiler Totre comtesse chez elle; et nous ferons le voyage exprès, suivie de toute notre cour , afin qu'on sache que le toit sous lequel habite une femme cbaste est aussi saint lieu qu« l'église, et que les rois quittent leurs palais pour les maisons qui sont à

E LA CDENOUILLE I

LU liHALLUULI

PERSONNAGES

ACTE PREMIER

Voe chambre A oocbei

MAITRE Indre.

Holà[ma femme I hé! Jacqueline! hé!

ma femme! Ij& peste soit de l'endormie. Hi éveï liez- vous !
Holà, holA! levex-TOus, Jacqi dorl ! Holà , holà , holà ! hé , hé ,
hé ! ma f: ma femme ! c'est moi , André , votre m: parler de
choses sérieuses. Hé , hé I pstt, | fruml pstl 1 Jacqueline, ëleS'-
Vous morte:' éveillez lout à l'heure , je vous coiffe du pu

14CQUELINE.

Qu'eat-ce que c'est , mon bon ami 1 MAITRE ATUmÊ,

Vertu de ma vie I ce n'est pas malheur«i vous tirer les hras 7
c'est affaire à vous de doi j'ai à vous parler. Hier au soir, Landry,
m

JACQUELINE

Eh ! mais, bon Dieu , il ne fait pas jour.

388 LE CIIANDÉLIEH.

maître Andij de m'éveiller ainai saus raison t De grâce, alleï

ïoos recoucher bsl-ce qut vous êtes malade?

le ne suis m fou m malade et vous éveille à bon escient. J'ai à
vous parlei mainLenant sougei! d'abord à in'écouter, et ensuite à
me répondre Voilà ce qui est arrivé il Landry, mon clerc ; vous le
connaissiez bim

Quelle heure eât-il donc, s'il vous plail?

Ilcslii heures du matin. Faites attention à ce que je vous dis; il
ne s'agit de rien de plaisant, et je n'ai pas sujet de rire. Mon
hoateur, madame, le vôtre, et notre vie peut-être à tous deux ,

dépendent de l'explication que je vais avoir avec vous. Landry, mon clerc, a vu, cette nuit...

JACQUELINE.

Hais, maître André, si vous êtes malade, il fallait m'avertir tout de suite. N'est-ce pas moi, mon cher monsieur, de vous soigner et de vous veiller?

Je me porte bien, vous dirai-je, êtes-vous d'humeur à m'é-

MAÎTRE ANDRÉ.

Non, on ne nous a pas volés. Mettez-vous là, sur votre séant, et écoutez de vos deux oreilles. Landry, mon clerc, vient de m'éveiller, pour me remettre certain travail qu'il s'était chargé de finir cette nuit. Comme il était dans mon

JACQUELINE.

Ah ! sainte Vierge, j'en suis sûre, vous aurez eu quelque querelle à ce café où vous allez.

Non, non, je n'ai point de querelle, et il ne m'est rien arrivé. Ne voulez-vous pas m'écouter? Je vous dis que Landry, (mon clerc, a vu un homme cette nuit- se glisser par votre fenêtre.

Landry, C'est lui qui a vu

ACTE I, SCÈNE I

JACQUELINE

Je devine h voire visage que vous avez perdu au jeu.

Ah ça, ma femme, êtes-vous gourde? Vous avez on amant madame; cela est-il clair? Vous me trompez. Uu homme, cette nuit, a escaladé nos murailles. Qu'est-ce que cela si-

IjtCQCELMÉ.

Faites-moi le plaisir d'ouvrir le volet.

MAITHB *m>BÉ.

Le voilà ouvert; vous béillerez après dîner; Dieu merci, vous n'y manquez guère. Prenez garde à vous, Jacqueline ! Je suis un homme d'humeur paisible, et qui ai pris grand soin de vous. J'étais l'ami de votre père , et vous êtes ma fille presque autant que ma femme. J'ai résolu , eu venant ici, de vous traiter avec douceur; et vous voyez que je le fais, puisque avant de vous condamner je veux m'en rapporter k vous , et VOUE donner sujet de vous défendre et de vous expliquer catégoriquement. Si vous refusez, prenez garde. Il y a garnison dans la ville, et vous voyez, Dieu me pardonne, bonne quantité de hussards. Votre silence peut confirmer des doutes que je nourris depuis longtemps.

JICQVELIKE.

Ah ! maître André , vous ne m'aimez plus. C'est vainement que vous dissimulez par des paroles bienveillantes la moriclle froideur qui a remplacé tant d'amour. Il n'en eût pas été ainsi jadis; vous ne parliez pas de ce ton ; ce n'est pas alors sur un mot que vous m'eussiez condamnée sans m'enlendre. Deux ans de paï, d'amour et de bonheur, ne se seraient pas, sur un mot, évanouis comme des ombres Mais quoi! la jalousie vous pousse; depuis longtemps la froide indifférence lui » ouvert la porte de votre

cœur. De quoi servirait l'évidence? l'innocence même aurait tort devant vous. Vous ne m'aimez plus ; puisque vous m'accusez.

Voilà qui est bon, Jacqueline, il ne s'agit pas de cela. Landry, mon clerc, a vu'un homme...

J1C«oEUNE

Kh I mon Dieu , j'ai bien entendu. Me prenez-vous pour

33100|c

une brute, de me rebattre ainsi la tête? C'est une fatigue qui n'est pas supportable.

MtITHE AKDRÉ.

A quoi tient-il que tous ne répondiez ? JACQDELINE , pleurant.

Se^neur mon Dieu, que je euie malheureuse I qu'est-ce que je vais devenir? Je le vois bien, vous avez résolu ma mort; vous ferez de moi ce que tous plaira; vous êtes homme, el je suis femme; la force est de voire côté. Je suis résigoëe ; je m'y attendais; vous saisissez Je premier prétexte pour justifier votre violence. Je n'ai plus qu'à partir d'Ici ; je m'en irai avec ma 6lle , dans un couvent, dans un désert, s'il est possible; j'y emporterai avec moi, j'y ensevelirai dans mon cœur le souvenir du temps qui n'est plus.

HIITRE AN DUE.

Ha femme, ma femme 1 pour l'amour de Qicu et des sainte, est-ce que vous vous moquez de moi?

IkCQVEUttE.

Ah ça , tout de bon , maitre André , est-ce sèrieui ce que

Si ce que je dis est sérieux? Jour de Dieu! la patience m'éc-bappe , et je ne sais à quoi il tient que je ne vous mène en

JlCQVEUTiE.

Vous, en justice?

Hoi , en juslicc; il y a de quoi faire damner un homme , d'avoir affaire à une telle mule; je n'avais jamais oui dire qu'on pût être aussi entêté.

JAceutLINE, sautant à boa du lit.

Vous avez vu un homme entrer par la fenêtre? l'avex-vous

Je ne l'ai pas vu de mes yeux.

JACQUEUNE.

Vous ne l'avez pas vu de vos yeux, et voi en justice?

HIITRE ANKBÉ.

Oui , par le ciel I si lons-ne répondez.

IACQUEUNE.

Savez'Vous uae chose , mailre André , | a appris de la Gieone? Quand ua mari t garde pour lui les mauTais propos, et qui fait, il n'a que faire de la consulter. Qua ' on les lève ; quand on manque de preuves . on ne peut pas démontrer qu'on a raison venez; sor-tons d'ici.

MAITHE ANORÉ.

C'est donc ainsi que vous le prenez?

JACQUELINE.

Oui , c'est ainsi marchez , je vous suis.

MAITHE AN DUE.

Et où veux-tu que j'aille à cette heure \

JACQUELINE

Eu justice.

MAITRE ANDKË.

Hais, Jacqueline...

JACQUELINE

Uarezhez, marchez; quand on menace ,

MAITHE AtdRÉ.

Allom , Toyons , calme-loi un peu.

JACQUELINE

Non ; TOUS voulei me mener en justice , copw.

HAITRB ANBBÉ.

Que diras-tu pour la défense 1 dis-le-moi

JACQUELINE

Non , je ne veux rien dire ici.

MAITRE ANDBÉ.

JACQUELTHER.

Parce que je veui aller en justice.

MAITRE ANDBÉ.

Vous êtes capable de me rendre fou , el je rêve. Èlernel Dieu, créateur du monde une maladie. Comment? quoi? cela esl po mon lit ; je dormais , et je prends les mun lait de toute mon âme. Landry, mon clerc ,

Bn« , qui de sa vie n'a médit de peTHOUDe , le plus candide garçon du monde, qni veuail de passer la nuit A copier un inventaire, voit entrer un homme par la fenêtre; il me le dit, je prends ma robe Ac. chambre , je viens vous trouver en ami , je voua demande pour toute grSce de m'eipliquer ce que cela signifie , et vous me dites des injures! vous me traitez de furieui , jusqu'à vous élaner du lit et k me saisira la gorge! . Non , cela pasae toute idée; je serai hors d'état pour huit jours de faire une addition qui ait le sens commun. Jacqueline , ma petite femme! c'est vous qui me traitez ainsi!

Allez, alie7, vous êtes un pauvre homme.

Haisealln,ma chère petite, qu'est-ce que cela te fait de me répoudre? Crois-tu que je puisse penser que tu me tromjoes réellement? Hélas! mon Dieu, un mot le suffit Pourquoi ne veui-tu pas le dire? C'était peut-être quelque voleur qui en glissait par notre fenêtre; ce qûartier-ci n'est pas des plus sArs , et nous ferions bien d'en changer. Tous ces soldats me déplaisent fort , ma toute belle , mou bijou chéri. Quand nous allons à ta premenade, au spectacle, au bal, et jusque che« nous , ces gens-là ne nous

quittent pas ; je ne saurais te dire un mot de près sans me heurter à leurs épaukltes , et saus qu'un grand sabre crochu ne s'«ml>arraee dans mes jambes. Qui sait ti leur imperlincno? ne pourrait aller jusqu'à escalader nos fenêtres? Tu n'en sais rien , je le vois bien; ce n'est pas toi qui les encourages; ces vilaines gens sont capables de tout. Allons , voyons , donne la main ; estce que tu m'en veux , Jacqueline?

JACQUELINE

Assurément , je vous en >eui. Me menarer d'aller en justieel
Lorsque ma mère le saura , elle vous fera bon visage I

Eh ! mon enfant , ne le lui dis pas. A quoi bon faire part aux autres de nos petites brouilleves? (^ sont quelques légers nuages qui passent un instant dans le ciel , pour le laisser plus tranquille et plus pur.

IACQUEUNË.

A la bonne heure, touchez là.

NAITRE iNDRE.

Est-ce que je De sais pas que tu m'aimes' I pas en loi la plus aveugle ronfiaice? Est-o i ans lu ne m'aa pas doiilLio toutes les preu' ' tu es toute à moi, Jacqueline? Cette fenêtr dry, ne Jaune paa tout k fait dans ta cham i le péristyle , un va par là au polager-, je d< : que notre voisin , maître Pierre , ne vint bi i espaliers; va, va, je ferai mettre notre ja ; sentinelle, et le piège k loup dans l'allée; n tous les deux.

- JACQUELINE

Je tombe de fatigue, et vous m'avez é> ; propos.

Recouche-loi, ma chère pelile; je m'en ici. Allons, adieu , n'y pensons plus. Tu le ' < je ne fais pas la moindre recherche dans toi n'ai pas ouvert une armoire; je t'en crois ■ semble que je t'en aime cent fois plus de ti A tort et de te savoir innocente. TantAl je ré nous irons en campagne etjo te ferai uneadu jo te reverrai.

/Ifort.

JaequtHnt, seule, ouvre une o\ çoit, accnmpi , ie capitaine CLAVABOCHE, lortant de l'armi Ouf!

JAC(>VELINE.

Vite, sortez I mon mari est jaloux; on vOu i-econnu; vous ae pouvez pas revenir ici. Ce là dedans?

A merveille.

JACQDEI.INE.

Nous n'avons pas de temps h perdre; qu'; Il faut nous voir , et échapper k Ions tes prendre? le jardinier y sera ce soir; je ne su femme ia ehambre; d'aller ailleurs , impu!

à jour dans une petite iille. Vous êtescouTert de poussière, <;t il me semble que vous boitez.

J'ai le genou et la télé brisés. La poignée de mon sabre m'est entrée dans les cdtes. Pouah ! c'est à croire que je sors d'uu mouliu.

JAUJUELINE.

Brûlez mes lettres en rentrant chez vous. Si oa les trouvait, je serais perdue, ma mère me mettrait au Miuvent. Landry, un clerc , vou\$ a tu passer, il me le payera. Que faire? quel moyen? répondez ! vous êtes pâle comme la mort.

i'avais une position fausse, quand vous a\ex pouasé le battant, eu sorte que Je me suis trouvé, une heure durant, comme une curiosité d'histoire naturelle dans on bocal d'espril-de-vin.

JACQUELINE

Eh bien ! voyonsi que feroas-nous?

Bon ! il n'y a rien de si lacile.

Mais encore?

Je n'entais rien; mais rien n'est plus aisé. M'en croyeivous à ma première alTaire? Je suis rompu; donnez-moi uu verre d'eau.

IICQVELIKE-

Je crois que le meilleur parti serait de nous voir à la ferme.

CLAVAHOCUE.

Que ces maris , quand ils s'éveillent, sont d'incommodes animaux I Voilà un uniforme dans un joli état, et je serai beau b la parade t

ItboU.

Avez-vous une brosse ici? \je diable m'emporte , avec cette poussière, il m'a fallu un courage d'enfer pour m'empêcher d'éternuer.

IACQDELINE.

Voilà ma toilette , prenez ce qu'il tous faut. CLiVABOCBE , te
brotMMt la tâche.

A quoi bon aller à la ferme? Voire mari esl, i tout prendre,

ACTE I, SCENE

d'assez douce uompositiou. Èst-t^o que c'e»l une habitude que
ues apparitiona oucturoee ?

IACQUEUNË.

Nou , Dieu merci I J'ea suis encore tremb}ajile. Mais goiigez
donc qu'avec les idées qu'il a maiotenant dans la lî'le tous les
ftoup^ns vonl tomber sur vous.

CLikVAROCBE.

Pourquoi sur moi?

Pourquoi? Mais... je ne sais .. il me semble que cela doit être ;
tenez , Clavaroche , la v^ril^ est une chose étrange elle a quelque
chose des spectres ; on la presse sans la lou-

CLAVIBOCRG , ajrutant ion uniforme.

Bah ! ce sonl les grands parents et les juges de païi qui di- »eul
que tout se sait. Ils ont pour cela une bonne raison c'est que tout
ce qui ne se sait pas s'ignore, et par conséquent n'eïiste pas. J'ai
l'air de dire une bêtise ; réfléchissez , ïou» verreï que c'est vrai.

jttguELme.

Tout ce que TOUS voudrez. Les mains me tremblent, ctj'ai une peur qui est pire que le mal.

CUVASOCHE.

Patience t nous arrangerons cela.

JACQUELINE

Comment? parlez, voilà le jour.

Eh! bon Dieu, quelle tête folle! Vous êtes jolie comme un ange avec vos ^anda airs elTarés. Voyons un peu , mettezvous là, et raisonnons de nos affaires. Me voilà presque présentable , et ce désordre réparé. La cruelle armoire que vous avez là I il ne fait pas bon être de vos nippes.

JACQUELINE

Se riei donc pas, vous me faites frémir.

CLÂVABOCBE.

Eh bien I ma chère, écoutez-moi, je vais vous dire mm principes. Quand on rencontre sur sa route l'espèce de bête malfaisante qui s'appelle un mari jaloui,...

Ahî Clavarorhe, par égard pour moi !

I i,."i,CÙHl«^lc

3UG LE CHANbELIËIl.

CLAfUUKBE.

Je TOUS ni vhoquée?

Il l'embratte.

JACfiDELINÉ.

Au iiioius, parlez plus bat,

CUVIKOCHE.

Il y a h^>i8 moyens cerlaiDs d'évil«r tout inconvéoient. Le premier, c'est de se quitter. Hais celui-là nous n'en touIoub guère.

JICQfiELINÉ.

Vous me ferez mourir de peur.

CUVAROUiIE.

Le second, le meilleur iDcoiil«slablemeiil, c'est de n'y pa* prendre garde, etau besoia...

)«,CQDELINÉ.

Eli bien?

CLAVÀROCHE.

Non, celui-là ne vaut rien non plus; vous aiez an mari de plume; il faut garder Vé.péc au fourreau. Reste donc alors le troi-sième ; c'est de trouver u» chandelier.

JICQCBLINÉ.

Un chandelier? Qu'est-ce que vous voulez dire?

CUVABOCHE.

Noua appelions ainsi , au régiment, un graud gar^tm de bonne mine qui est chargé de porter un chSle ou un parapluie au besoya ; qui , lorsqu'une femme se lève pour danser, va gravement s'asseoir sur sa chaise et le suit dans la foule d'un œil mélancolique, en jouant avec son éventail; qui lui donne la main pour sortir de sa loge, et pose avec fierté sur la console voisine le verre où ell^ vient do boire; l'accompagne à la promenade, lui fait la lecture le soir; bourdonne sans rfsse autour d'elle, assiège son oreille d'une pluie de fadaises; admire-t-on la dame, il se ren- gorge, et si on l'insulte, il se bat. Va coussin manque a la causeuse; c'est lui qui court, se précipite , et va le chercher là où il est , car il connaît la maison et les êtres , il fait partie du mobilier, et traverse les corridors sans lumière. Il joue le soir avec les tantes au revereis et au piquet; comme il circonvient >e mari, en politique habile et empressé, il s'est bientôt fait prendre en, grippe. Y a-t-il fête quelque part, où la belle ait envie d'aller? il s'est rasé au

iz=rtNGoo<j[c

ACTE i, SCENE I

point du pur, il esl depais midi aurlaplaoe oasurlachaïu- 8é«, at il a msrqué des chtis6S avec ses gaots. Demandeï-luî pourquoi il s'cet fait ombre , il n'en sait rian et n'en peut rien dire. Ce n'est pas qoe parfois la dama ne l'encourage d'un sourire , et ae lui abandonne en vabaot le bout de aee doi^ qu'il serre avec amour ; il est comme ces pands seigneurs qui ont une chaire honoraire, et les entrées aux jours de galai mab le cabinet leur est clos; ce ne sont pas leur* aibires. En un mot , sa faveur eipire là où com-

mencent les Téritables il a tout ce qu'on voit des feramee, et rien de ce qu'on en désire. Derrière œ mannequin commode se cache le mystère heu' reus ; il sert de paravent ù tout c^ qui se passe sous le manteau delà cheminée. Si le mari estjaloni, c'est de lui; tient-ondes propos? c'est sur son compte ; c'est lui qu'on mettra à la porte un beau matin que les valets auront entendu, marcher la nuit dans l'appartement de madame; c'est lui qu'on épie en secret ; ses lettres , pleines de respect et de tendresse , sont décacheta par la belle-wère ; il va , il vient , il s'inquiète , on le laisse ramer , c'est son œuvre ; moyennant quoi , i'amaat discret et la trèe-innocente amie, couverts d'an voile impénétrable, se rient de lui et des curieux.

IACQDEUHE.

Je ne puis m'empêcher de rire , malgré le peu d'envie goe j'en ai. Et pourquoi à ce personnage ce nom baroque de thattdtlier?

CLAVjkHOCHE.

Eh! mais, c'est que c'est celui qui porte la...

JACQDELINE.

C'est bon , c'est bon , je vous comprends.

Voyei, ma chère; parmi vos amis , n'auriez-vous point quelque bonne âme capable de remplir ce rôle important, qui, de bonne fei, n'est pas sans douceur? Cherchez, voyez, pensez à cela, (Il regard» à wi montre.) Sept heures I il faut que je vous quitte. Je suis de semaine d'aujourd'hui.

IICQDELINE.

Mab, Clavarocbe, en vérité, je ne connais ici personne; et puis c'est une tromperie dont je n'aurois pas le courage. Quo'il encourager un jeune homme, l'attira' a soi , le laisser espérer,

S98 Lli! CHANDELIËK.

le rendre peut-être amoureux tout à bon , et w jouer de ce qu'il peut flouler? C'est une rouerie que tous mes prapoei.

U.1V1RoCHE

Aimez-vous mieux que je tous perde? et dans l'embarras où nous sommes, à Toyer-vous pas qu'h tout jmi il faut détourner les mupçons?

McgcEUNE.

Pourquoi les faire tomber sur un autre?

Hé ! pour qu'ils tombent. Les soupçons , ma chère, les soupçons d'un mari jaloux ne sauraient planer dans l'espace; ce ne sont pas des hirondelles^ Il faut qu'ils se posent sur l'Idol ou l'ard , et le plus sûr est de leur faire un nid.

LACQOEUNE.

Non, décidément, je ne puis. Ne faudrait-il pas pour cela me compromettre Irres-réellement?

CUVIBOCHE.

PlaisaDlei'VOUB ? Est-ce que, le jour des preuves, vous n'êtes pas toujours à même de démontrer votre innocence«P Un amoureux n'est pas un amant.

HCQCEUHE.

Eh bien !,.. mab le leni(« presse. Qui voulez-vous? D si* gnei-moi quelqu'un.

cuVABOCfle ,   ta fenêtre.

Teneil voil  , dans votre cour , trois jeunes gens assis au pied d'un arbre; ce sont les clercs de votre mari. Je vous laisse te choix entre eux ; quand je reviendrai , qu'il y en ait un amoureux fou de vous.

JICQDELINE.

Comment cela serait-il possible? Je ne leur si jamais dit un

CLAVAKOCHE.

Est-ce que tu n'es pas (ille d'Eve? Allons , Jacqueline , con-

JICQDELINE.

N'y comptez pas; je n'en ferai rien.

Touchez là; je voue r inercie. Adieu, la très-craintive blonde; vous êtes Une, jeune et jolie, et amoureuse... un peu,* n'cst-il pas vrai, madame? A l'ouvrage 1 un coup de llktl

lACeVELIKE.

Vous  les hardi, Clavanicbe.

CLt VlKOCHE.

Fier i>t hardi ; fier de vous plaire, et hi

Il jorl.

SCÈNE II

Un petit Jardin.

FORTUNIO , LANDRY «t GUILLAI !

PORTO wro.

Vraiment, cela est singulier, et celte avei

FOBTONIO.

Bien étrange et bien admirable. Oui, qi un homme heureux.

Promettei-moi de n'en rien dire ; maître

li et des femmes .

Que defiareilles choses eiislent, cela me Vraiment, Landry, lu
as vu cela?

C'est bon; qu'il n'en soit plus question.

Tu as entendu marcher doucement.

LANDBY.

A pas de loup , derrière le mur.

Craquer doucement la fenêtre.

Comme un grain de sable sous te pied.

FORTomo.

Puis, Bur le mur, l'ombre d'un homme, quand il a fraoebi la poterne?

Comme un spectre, dans «on manteau.

FORT UN

Et une main derrière le volet.

LÀKDRI.

Tremblante comme la feuille.

FOBTUNIO.

Une Ineur dans la([alerie, puis uu baiser, puis quelques paa lointains.

tANDBT.

Puis le silence, lesrideaot quiae tirent, et la lueur qui d'a^ parait.

FOBTUHIO.

Si j'avab été a ta place, je serais resté jusqu'au jour.

euiLUDHE, Est-ce que tu es amoureux de Jacqueline? Tu aurais Tait là un joli mélierl

PORTO MO

Je jure devant Dieu, Guillaume, qu'en présence de Jacqueline je n'ai jamais levé les yeui. Pas même en songe, je n'oserais l'aimer. Je l'ai rencoolrée au bal une fois; ma main n'a pas touché la sienne, ses livres ne m'ont jamaia parlé. De ce qu'elle fait ou de ce qu'elle pease, je n'en ai de ma vierieo su, sinon qu'die se promène ici raprèrmi di, ctque j'ai toudlé sur nos vitres pour la voir marcher dans l'allée.

Si tu n'es pas amoureux d'elle, pourquoi dis-tu que tu serais resté? Il n'f avait rien de mieux à faire que ce qu'a fait justement Landry ; aller conter nettement la chose à maître André, notre patron.

FOETilNlO.

Landry a fait comme il lui a plu. Que Roméo possède Juliette ! Je voudrais être l'oiseau matinal qui les avertit du

GEILUDIIE.

Te voilà Hen avec tes fredaines! Quel bien cela peut-il te faire que Jacqueline ait un amant? C'est quelque ofBoier de la garaiaon.

D,niz=rtNGoogle

FORTimio.

J'aurais ioulu être dans l'élude; j'aarj

flOTLlAIIME.

Dieu GOit béni ! c'est noire libraire qui ses romans. Que le re-
vient-il de ce contt comme devant. N'espères-tu pas, par hast
avoir ton tour? Hé ! oui, »ans doute, mont pensera quelque jour à
lui. Pauvre gari guère nos belles dameg de province. Tfoi habit»
Doirs, nous ne sommes que du fret! pour les couturièret. Elles ne
tâtent que et une fois qu'elles y ont mordu , qu'imp< change?
Tous les militaires se ressemble en aime cent. II n'y a que le re-
vers de l'I: qui de jaune devient vert ou blanc. Du n elles pas la
moustache retroussée de mêr de corps-de-garde , le même lan-
gage et sont tous faiU sur un modèle; à la rigue tromper.

PORTUNIO.

Il n'y a pas à causer avec loi ; tu passes te à regarder des
joueurs de boule.

Et toi, ton! seul k [a Tenêtre, le nez four Voyei la belle dlR-
crencel Avec les idées viendras fou k lier. Allons, rentrons; k qi
l'heure de travailler.

FORTtNIO.

Je voudrais bien avoir él^ avec Lan l'étude.

lit torttnt. Entrent Jaegueliru

IACCUELINE.

Nos prunes seront belles celte année, bonne mine. Viens donc
un fen de ce c6lé

LU SEUVINTE.

C'est-doDc que madame ne craint pas 1' l'baud ce matin.

JAEHCELINB.

Eu Térilé, depuis deui ans que j'habite celte maison , je ne crois pas ëire venue deui fois dans cette partie du jardin. Regarde donc ce pied de chèvrefeuille. Voilà des treillis bien plantés pour faire grimper les clématites.

LA SERVANTE

Madame ne les connaît doue pas? Ce sont les clerks de maître Andrâ.

JACQUELINE

Ah! est-ce que tu les connais, loi , HadeloD? Tu as l'air de rougir en disant cela.

LA SERVANTE.

Moi, madame! pourquoi donc faire? Je les connais de les voir (dus les jours; et encore , je dis tous les jours. Je n'en sais rien , si je les connais.

JACQUELINE

Allons, avoue que tu as rougi. Et au fait, pourquoi t'en défendre? Autant que je puis en juger d'ici, c^garçons us sont pas si mal. Voyons , lequel préfères-tu ? tais-moi un peu tes confidences. Tu es belle Dlle, Madeinn; que ces jeunes gens le fassent la cour , qu'y a-t-il de mal à cela?

Je ne dis pas qu'il y ail du mal ; ces jeunes gens ne manquent pas de bien , et leurs familles sont honorables. H y a là un petil

blond , les grisettes de la Grand'Rue ne font pas Q de son coup de chapeau.

JACQUELINE, l'approchant de la maiion.

Qni? celui-là avec sa moustache?

Ob! que non. C'est M. Landry, un grand flandrin qui n sait que dire.

Nenoi, nenni; c'mI M. Guillaume, un honnÈte garçoa bien rangé ; mais se» cheveux ne frisent guère , et ça fait pitié le di-manche , quand il veut se mettre à danaer.

JACQDELIKE.

De qui veui-tu donc parler? Je ne crois pas qu'il y en ait d'autre que ceui-là dans l'étude.

LA SERV\KTIi.

Voua ne vojet pas à la fenêtre ce jeune homme propre et bien peigné? Tenez , le voili qui se penche ; c'est le petit For-

JICQUELINE.

Oui-dà , je le vois maintenant. Il n'est pas mal tourné , ma foi , avec ses cheveux sur l'oreille et son petit air innocent. Prenez garde à vous , Madelon , ces anges-lâ font déchoir les filles. El il fait la cour aui çrisetles , ce monsienr-IS , avec ses yeux bleusl* Eh bien ! Hadelon , il ne faut pas pour cela baisser les vûtres d'un air si renchéri. Vraiment, on peut moins bien choisir. Il sait donc qne dire , celui-là , et il a un maître à danser?

LI SUIVANTE.

Révérence parler , madame , si je le croyais arooureux ici , ce ne serait pas de si peu de chose. Si vous aviez tourné la télé quand vous passiez dans le quinconce, vous l'auriez vu plus d'une fois, les bras croisés, la plume à l'oreille, vous regarder tant qu'il pouvait.

JICQUELIN.

Plaise n tel- vous , mademoiselle, et pensez-vous à qui vous parlez?

Un chien regarde bien un évêque , et il y en a qui disent que l'évêque n'est pas fâché d'être regardé du chien. Il n'est pas si sot, ce garçon , et son père est un riche orfèvre. Je ne crois pas qu'il y ait d'injure à regarder passer les gens.

JIGQDFXINE.

Qui vous a dit que c'est moi qu'il regarde? Il ne vous a pas, j'imagine, fait de confidences là-dessus.

Quand un garçon tourne la télé, alla, madame, il ne Tant guère être femme pour ne pas deviner où les yeux s'en vont. Je n'ai que faire de se» confidences , et on ne m'apprendra que ce que j'en aais.

JACQUELINE

J'ai froid. Allait me chercher on schall , et faites-moi grâce de vos propos.

LÀUJDETINK, HUIS.

Si je ne me trompe, c'est le jardinier que j'ai aperçu entre les arbres. Hola ! Pierre, écoutez.

LE jÀHDiNiEB , entrant.

Vous m'avez appelé , madame?

JACQUELIKE.

Oui , entrez là ; demandez un clerc qui s'appelle Fortunio. Qu'il vienne id; j'ai à lui parier.

Lt jatMnitT tort. Un mitant aprèi , aOn Forlunio. FDnTDmo, Madame , on se trompe sans doute; on vient de me dire qae vous me demandiez.

JACQUEUKE.

Asseyez-vous, on ne se trompe pas. — Voua me voyez, monneur Fortunio , fort embarrassée, fort en peine. Je ne rais trop txHnment vous dire ce qne j'ai à vous demanda' , ni pourquoi je m'adresse k vous.

Je ne suis que troisième clerc; s'il s'agit d'une afbire d'importance, Guillaume, notre premier clerc , est là; souhaileivous que je l'appelle?

UCQCELMÉ.

Hais DOD . Si c'était une afiâire , e»Ux que je n'ai pas mon

Puis-je être bon b quelque chose? Veuillez parler avec confiance. Quoique bien jeune, je mourrais de bon cceur pour vous rendre service.

JACQUELINE

C'est galamment et vaillamment parler; et cependant, si je ic me Ironipe, je ne suis pas connue de vous.

FORTONIO.

L'étoile qui brille à l'horizon ne code la regarder; mais elle est
au milieu du ciel sur le coteau.

JACQUELINE

C'est un secret que j'ai à vous dire, les motifs : d'abord tous pour-
te me trahir même en me servant, prendre de moi même

Puis-je me soumettre à quelque épreuve de foi en moi.

JACQUELINE.

Mais, comme vous dites, tous êtes bien TOUS pouvez croire en
vous, et ne pas trahir

FORTONIO.

Vous êtes plus belle que je ne suis, je le sens, j'en réponds.

MC1}ITELINE.

La nécessité est imprudente. Voyez si j'ai

FOHTCNIO.

Personne; ce jardin est désert, et j'ai trahi

JACQUELINE.

Non, décidément je ne puis parler; démarche inutile, et qu'il
n'en soit jamais

Hélas! madame, je suis bien malheureux

HCQDELINE.

C'est que la position où je suis n'a v commun. J'aurais besoin, tous l'avouer fait d'iin ami, etMpendani d'une actio quoi me résoudre. Je roe promenais dans dant ces espaliers; et je vonsdis, je ne u ai vu à celle fenêtre, j'ai eu l'idée de vou

Quel que soit le caprice du hqsard II qi permetlcE-moi d'en profiter. Je ne puis rôles; je mourra» de bon cœur pour vou

JiCQDBLINE.

Ne me le répétei pu Irop ; c'est le mojea de ma faire taire.

POHT(IM«.

Pourquoi? c'est le fond de mon cœur.

JACQUELINE

L'ourquoi? pourquoi? vous n'en savei rien, et je a'y veux seulement pes penser. 9oa ; ce que j'ai h vous decnander iia peut SToir de suite SMAai grave , Uieu merci ; c'est un rien , une bagatelle. Vous êtes un enfant , n'est-ce pas? Vous me trouvet peut-être jolie, et vous m'adresses légèrement quelques paroles de galsnterie. Je les prends ainsi, c'est tout simple ; tout homme à votre place en pourrait dire autanL

Madame , je n'ai jamais menti. Il est bien vrai que je sais un enfant, et qu'on peut douter de mes paroles; mais telles qu'elles-soot, Dieu peut les juger.

ItCeCELINE.

C'est boii; vous savei votre i4)e, el vous ne vous dédites pas. En voilà asseï là-dessus ; prenez donc ce siège , et mellez-

FORTomo.

Je le ferai pour vous obéir.

liCQSEUNE.

Pardonnez-moi une question qui pourra vous sembler étrange. Madeleine, ma femme de chambre, m'a dit que votre père était joaillier. Il doit se trouver en rapport avec les marchands de la ville.

Oui, madame; je puis dire qu'il n'en est guère d'un peu considérable qui ne connaisse notre maison.

JACQUELINE

Par conséquent, vous avez occasion d'aller et de venir dans le quartier marchand, et on connaît votre visage dans les boutiques de la Grand^e rue.

PORTO MO

Oui, madame, pour vous servir.

JACQUELINE

Une femme de mes amies a un mari avare et jaloux. Elle ne manque pas de fortune, mais elle ne peut en disposer. Ses plaisirs, ses goûts, sa parure, ses caprices, si vous l'avez,

quelle femme vit sans caprice? tout est réglé et contrôlé. Ce n'est pas qu'au bout de l'année elle ne se trouve en position de faire face à de grosses dépenses; mais chaque mois, presque

chaque semaine, il lui faut compter, disputer, calculer tout ce qu'elle achète. Vous comprenez que -la morale, tous les sermons d'économie possibles, toutes les raisons des avarices, ne font pas faute au\ échéances- enfin , avec beaucoup d'aisance, elle mène la vie la plus gênée. Ktte est plus peuvre que son tiroir, et son argent ne lui sert de rien. Qui dit toilette , en parlant des femmes, dit un grand mot, vous le savez. Il a donc fallu , à tout prix , user de quelque stratagème. Les mémoires des fournisseurs ne portent que ces dépenses banales que le mari appelle « de première nécessité ; ces choses-là se payent au grand jour; mais, à certaines époques convenues , certains autres mémoires secrets font mention de quelques bagatelles que la femme appelle à son tour de seconde nécessité, H qui est la vraie, et que les esprits mal faits pourraient nommer du superflu. Moyennant quoi , tout s'arrange bien merveille; chacun y peut trouver son compte, et le mari, sûr de ses quittances, ne se connaît pas assez en chiffres pour deviner qu'il n'a pas payé tout ce qu'il voit sur l'épaule de sa femme.

* Je ne vois pas grand mal à cela.

JitCQUEUNE.

Maintenant donc, voila ce qui arrive : le mari, un peu soupçonneux, a fini par s'apercevoir, non du chiffon de trop, mais de l'argent de moins. Il a menacé ses domestiques, frappé sur sa cassette et grondé ses marchands. La pauvre femme abandonnée n'y a pas perdu un louis; mais elle se vuve, comme un nouveau Tantale, dévorée du matin au soir de la soif des chiffons. Plus de confiance, plus de mémoires secrets , plus de dépenses ignorées. Cette soif pourtant la tourmente; A tout hasard elle cherche à l'apaiser. Il faudrait qu'un jeune homme adroit, discret surtout,

et d'assez haut rang dans la ville pour n'éveiller aucun soupçon , voulût aller visiter les boutiques, et y acheter, comme pour lui-même, ce dont elle peut et veut avoir besoin. Il faudrait qu'il eût, tout d'abord, facile accès dans la maison; qu'il pût entrer et sortir avec assurance; qu'il eût bon goût, cela est clair, et

qu'il lui choisit quelque chose. Peut-être serait-ce un heureux hasard s'il se trouvait par là , dans la ville , quelque jolie et coquette fille à qui on eût qu'il fit sa cour. N'êtes-vous pas dans ce cas, je suppose? ce hasard-là justifierait tout. Ce serait alors pour la belle que les emplettes seraient censées se faire, Voilà ce qu'il faudrait trouver.

FORTUNIO.

Dites à votre amie que je m'offre à elle ; je la servirai de

JACQUE.

Hais si cela se trouvait ainsi , vous comprenez , n'est-il pas vrai? que pour avoir dans la maison le libre accès dont Je vous parle, le cou Bdeat devrait s'y montrer autre part qu'à la salit-basse? Vous comprenez qu'il faudrait que s« place fût à la table et au salon? vous comprenez que la discrétion est une vertu trop difficile pour qu'on lui manque de reconnaissance, mais qu'en outre du bon vouloir, le savoir-être n'y gênerait rien? Il faudrait qu'un soir, je suppose comme ce soir, s'il faisait beau, il sût trouver la porte entrouverte et apporter un bijou furtif comme un hardi contrebandier. Il faudrait qu'un air de mystère ne trahit jamais son adresse; qu'il fût prudent, lesté et avisé, qu'il se souvint d'un proverbe espagnol qui mène loin ceux qui le suivent : Aux audacieux Dieu prête la main.

FOBTDNIO.

Je vous en supplie , servez-vous de moi.

JACQUELINE

Toutes ces conditions remplies, pour peu qu'on falsdrdu silence, on pourrait dire au confident le nom de sa nouvelle amie. Il recevrait alors sans scrupule, adroitement comme une jeune soubrette, une bourse dont il saurait l'emploi, Preste ! j'aper^is Madeleine qui vient m'apporter mon manteau. Discretion et prudence , adieu. L'amie , c'est moi ; le confident, c'est vous; la bourse est là au pied de la chaise.

ElU *ort.

GvilUiutM et Landry , tur le pa* de la porte.

Nous te disons que le patron te dema Arrive ici; on a besoin de toi. A

F]n yérité , cela est singulier, et cette

ACTE SECOND

CLAVAhOCHE , devint un

En conscience , ces bdics dames, si o bon , ce serait une pauvre affaire, et le n lunes est, à tout prendre, un ruineux tn plus bel endroit qu'un valet qui gratte k è vous esquiver. 1^ femme qui se perd [que d'une oreille, et au milieu du plus do pousse dans une armoire. Tantôt c'est lo. étendu sur un caoapë et

fatigué de la ma sager envoyé à la hâte vient voua faire re< adore à une lieue de distance. Vite , un chambre] On court, on vole; il s'est plu rentré , la pluie tombe , il faut faire le benre durant. Avisei-vous d'être malad mauvaise humeur! Point; le soleil, te l'incertitude , le danger, cela est fait poui difQcnllé est en possession , depuis qu'il y

priviège d'augm^iter le plaisir, el le vent de biae se fâcherait M j en TOUS coupant le visage , il ne croyait tous donner du tœoT. En vërilé, on repr^ole l'amour avec des ailes el ud carquois ; on ferait mieux de nous le peindre comme' un chas- Knr de canards sauvages, avec une veste imperméable el une perruque de laine frisée pour lui garantir l'ocdput. Quelles sottès bêtes que les hommes , de se refuser leurs franchises lippées pour courir après quoi , de grâce? après l'ombre de leur orgueil. Hais la garnison dure six moisj on ne peut pas toujours aller au café ; les comédiens de province ennuiënt; on se regarde dans un miroir, et on ne vent pas être beau pour rien. Jacqueline a la taille fine; «'est ainsi qu'on prend patience, el qu'on s'accommode de tout sans trop faire le difRcile. Entre Jaeqmlne.

Eh bien I ma chère , qu'avez-vous fait? Avez- vous Baivi mes conseils, el sommes-nous horsde danger?

IACQOELINE.

Oui.

CLAVilROCHE,

Comment vous y \$tes-vous prise? vous allez me conter cela. Est-ce un des clerks de mallre André qui s'est chargé de notre salut?

JACQUELINE

Oui.

CLtVAROCHE.

Vous êtes une femme incomparable, el on n'a pas plus d'espiit que vous. Vous avez fait venir, n'est-ce pas , le bon jeune homme à votre boudoir? Je le vois d'ici , les mains jointes, tournant son chapeau dans ses doigts. Hais quel coule lui avet-vous fait pour réussir en si peu de temps?

JACQUELINE

Le premier venu; je n'en sais rien.

CLtvinocHE.

Voyez un peu ce que c'est que de nous , et quels pauvres diables nous sommes quand il vous plaît de nous endiabler! Et notre mari , coniment voit-il la chose? La foudre qui nous mena^il sont-elle déjà l'aiguille aimantée, commenoe-t-elle * Sfi détournera

HCQ VELINE.

CtAVlROCHE.

Parbleu I nous nous diverlirons, et j* fêlè d'examiner c«tt« comédie , d'en obs* 'es gestes, et d'y jouer moi-même mon rd dave, je tous prie, depuis que je vous a amoureux de vous? Je parierais que je l' je montais : un visage affairé et une eni déjà installé dans sa charge? s'acquiltépensables avec quelque facilité? porte-t-il met-il l'écran devant le feu ? a-t-il hasi d'amour craintif et de respectueuse tendn tente de lui?

JACQUELINE

Oui.

Et comme â-compte sur «es futurs servi pleins d'une flamme noire lui ont-ils déjà est permis de soupirer pour eux? a-t-il d' grâce? Voyons , franchement , où en èl croisé le regard? avez-vous engagé le fer? qu'on l'encourage pourle service qu'il nou

JACQUELINE

Oui,

CLiVAROCHE.

Qu'avez-v.

DUS donc?

Vous êtes rêve

luse.

demi.

JACQUELINE

J'ai fait et

< que vous

m'avez dit.

CLAVAROCHE

En avei-vous quelque regret?

JACQUELINE

Non.

CLAVAROCHE

Hais vous

ave» l'air

soucieux, et

quefq

quiète.

JACQUELINE

Non.

CLAVAttOCBE

loepa

Laissez donc, tout cela

n'est rien.

JACHUEUHE.

Si l'on uvait <« <]Di ĩ'e«t paaéé, pourquoi le inonde t doDoe-
rait-il tort , et à vous, peut-élre ralwn?

BoD] c'rat uD jeu , Jacqueline?

Eb bien donc 1 qui peut vaus fâcher? N'est-ce donc pas pour
Huver notre amour que tous ave> fait leot cela?

JICQQELIHE.

JACeDELIHE.

Silencel l'heure du dioer approche, et voici maitra Âadré qui vient.

CI,AVAROCHE.

Est-ce notre homme qui est avec lui ?

UCOVEUNC.

C'est lui. Mon mari l'a prié, et il reste ce soir ici.

Entrent ntaitre àttdTé et Fortunio.

Non! JB ne veui pas d'aujourdhui entendre parler d'une affaire. Je vcu\ qu'on s'évertue à danser et qu'il ne soit question-que de rire. Je suis ravi , je nage dans ta joie , et je n'entends qu'A bien dîner.

Peste I vous êtes eu belle humeur, maître André, i ce que je vois.

MAITfte *NDBÉ.

Il faut que je vous di»e à tous ce qui m'est arrivé hier. J'ai soupçonné injustement ma femme; j'ai fait mettre le piège à loup devant la porte do mon jardin, j'y ai trouvé mou dut ce matin; c'est bien fait, je l'ai mérité. Hais je veui rendre justice à Jacqueline, et que vous appreniez de moi que notre paix est faite, et qu'elle m'a pardonné.

JACQUELINE

C'est boD , je D'ai pas de raucune, obligeE-moi de n'en plus

NoD, je veux que tout lemoodeleache. le l'ai dit partout dans la ville, etj'ai rapporté dans ma poche un petit Napoléon en sucre

; je veux le mettre sur ma cheminée en signe de réconciliation, et toutes les fois que je le regarderai, j'en aimerai cent fois plus ma femme. Ce sera pour me garantir de toute défiance à l'avenir.

Voilà agir en digne mari ; je reconnais là maître André.

Capitaine , je vous salue. Voulez- vous d'oeP avec nous? Nous avons aujourd'hui au logis une fbçon de petite (ête^ et vous êtes le bienvenu.

CUVAROCHE.

C'est Irop d'faonnenr que vous me faites.

Je vous présente un nouvel hAte', c'est un de mes clercs , capitaine. Hé I hé I cédant arma togæ. Ce n'est pas pour vous faire injure-, le netit drôle a de l'esprit; il vient faire la cour à ma femme.

ClAVABOCHE.

Monsieur, peut-^n vous demander votre nom? Je suis ravi de faire votre connaissance.

Fortunto talue.

MAITRE AHKBB.

Fortunio. C'est un nom heureux. A vous dire vrai , voilà tanidt un an qu'il travaillait à mon étude , et je ne m'étais pas aperçu de tout le mérite qu'il a. Je crois même que , sans Jacqueline, je n'y aurais jamais songé. Son écriture n'est pas très-nette , cl ii me fait des accolades qui ne sont pas exemptes de reproche ; mais ma femme a besoin de lui pour quelques petites affaires, et elle se loue fort de son lèle. C'est leur secreE;^ nous autres maris, nous ne mettons point le nez là. Un hâte aimable, dans une petite ville

, n'est pas une chose de peu de prix; aussi Dieu veuille qu'il s'y plaise! nou

iz=rtNGoog[e

Je ferai tont pour m'en reodre digne.

MAITRE ANDRÉ, à ClaVOTOcht.

Mon (ravail , comme vous te savez , me retient chex moi la semaine. Je ne suis pas fiâché que Jacqueline s'amuse aans moi comme elle l'entend. Il lui fallait quelquefois un bras pour se promener par la ville ; le médecin veut qu'elle marche , et le grand air lui fait du bien. Ce garçon-U sait les nouyelles , il lit fort bien à baule voii ; il est, d'ailleurs, de bonne famille , et ses parents l'ont bien élevé; c'est un cavalier pour ma femme , et je vous demande votre amitié pour lui. cLAVAROcae.

Mon amitié, digne mattre .\ndré, est tout entière à son service ; c'est une chose qui vous eet acquise , et dont vous pouvét disposer.

FOBTnNIO.

Monsieur le capitaine est bien honnête , et je ne sais comment le remercier.

CLAVABOCDE.

Touches làl l'honneur est pour moi, si vous me complex pour un ami.

Allons! voilà qui est à merveille. Vive la joie! La nappe nous attend; donnez la main à Jacqueline, et venei goûter de

CLiTAKOCBE , boi à Jacqueline.

Hatire André ne me paraît pas envisager tout i fait les choses
coname je m'y étais attendu.

UgcEllNE , bat.

Sa confiance et sa jalousie dépendent d'un mot et du vent qui
souffle.

CUVAROCHE , de même.

Mais cela n'est pas ce qu'il nous faut. Si cela prend cette ' tour-
nure , nous n'avons que faire de votre clerc, MCQDELINE, d«
même.

J'ai fait ce que vous m'avei dit.

IU torUtU.

;lz-MNGoogle

A l'ètnda.

GUILLAUME tt LANDRY , (r.

GIIILL«DHE.

Il me semble que FortuDio n'est pa l'élude.

LjkNDUT.

Il ; a gala ce soir à la maÎMa , et mal

GDILLIDHE.

Oui ; de fa^n que l'ouTrage nous reste paralysée.

UNDBT.

Il n'est ponrlanl que troisième clerc:

inviter aussi.

Après tout, c'est uu bon garçon ; il n'j cela.

Non. Il n'j en aurait pas uon plus , si <

Hum! hum! quelle odeur de cuisine] i haut , c'est à ne pas s'entendre.

Je crois qu'on danse; j'ai tu des violoni

Au diable les paperasaes ! je n'en ferai jourd'hui.

UNDEÏ.

Sais-tu une chose? j'ai quelque idée qu' tère ici.

CDILLIDHE.

Bahl comment cela?

LANDRY

Oui , oui. Toat n'est pas clair; et si je voi

GDILLIUME.

N'aie pas peur, je n'en dirai rien.

Tu tesonTiena que j'ai tu l'autre jour unhommeescalader la haétn : qui c'était, ou n'en a rien «u. Hais aujourd'hui , pas plus tard que ce soir, j'ai vu quelque chose, moi qui (e parle , et ce <|iie c'était , je le Bais bien.

GUILLADHE.

Qu'est-ce que c'était? coale-moi cela.

J'ai vn Jacqueline , entre cbieu et loup , ouvrir la porte du jardin. Un bomme était derrière elle , qui s'est glieaé contre le mur, et qui lui a baisé la main; après quoi , il a pris le large, et j'ai entendu qu'il disait ; Ne craignesE rien, je revieudrai lantAt.

ODILUUHE.

VraimentI cela n'est pas possible.

Je l'ai TU comme je te toîs.

OOILUCMB.

Ha foil s'il en était ainsi, jesaisceque je ferais à ta place. J'en averUrais maître André, comme l'autre Ms, ni plus ni

UHDRT.

Cela demande réfléiion. Avec un homme comme maître André, il y a des chances ï courir. Il change d'avis tous les matins.

GUILLAUME

Enlends-tu le carilloD qu'ils font? Paf, les portes I clipclap , les assietlee , les plats , les fourchettes , les bonleilleB ! Il me semble que j'entends chanter.

UNDRT.

Oui , c'est la Toii de maître André lui-m6me. Pauvre bon-homme! on se rit bien de lui.

Viens donc un peu sur la promenade; nous jaserons tout à notre aise. Ha foi ! quand le patron s'amuse , c'est bien le nioins que tes clerks se reposent.

}Ei lOTlettt.

SOËNE m,

MAITRE ANDRÉ , CLAVAROCHE , FORTUNIO B(JACQUE-LINE, à (o61e.

On Bit au da*art.

CLàVABOGIIE.

AlloBB, moDÛeur Fortuiiio , servez doDC à boire à madame.

FORTUNIO

De tout moD cœur, moiuiieur le cafnlaÎDe , et je bois à votre

CUVABOCHE.

Fi donci voDs n'êtes pas galant. A la santé de votre voisiue-

■jUTBE «ndbé.

£h1 oui, ĩ la aantéde ma femme. Je suis enchanté, capitaine, que TOUS trouviez ee viude votre goût. H chantt.

CUVIROCHB.

Celte chanson⁴ est trop vieille. Chantez donc, i Forlunio.

foutukio.

Si madame veut l'ordoDDer.

MAITRE ANDBË.

Hél bel legar[^]n sait son inonde.

lACeiTELINE.

Eb bien) chantez, je vous en prie,

CLAVAROCHE

Un instant. Avant de dianler , manf[^]x un peu de ce biscuit;
cela vous ouvrira la toÎi, et vous donnera du montant.

Le capitaine a le mol pour rire.

, cela m'étoufTerail.

Ron, bon. Demandez A madame de vous en donner u

4t8 LE CHANDELIER,

mwceau. Je «uig sûr que de sa blanche maiD cela vous paraî-
tra léger.

Stgardanl joui la tabU,

o ciel! qnevoU-jeî tos pieds sur le carreau 1 souflrei, madame,
qu'on apporte un coussin.

FOETUMO , *e levant. En voilà un sous celle chaise.

Il U placé tout let pitdt de Jacqueline.

CLÀVinOCBE.

A la bonne heure, monsieur Fortunio; je pensais que vous m'eussiez laissé faire. Un jeune homme qui fait sa cour ne doit pas permettre qu'on le prévienne.

HAITRB ANDRÉ.

Oh 1 oh ! le gar^n ira loin ; il n'y s qu'à lui dire un mot.

CLàVAHOCBE.

Hainleuant donc, chante! , s'il vous plaît; nous écouons de toutes nos oreilles.

Je n'ose devant dM connaisseurs. Je ne sais pas de diaoson de table.

CLlVAROCnE.

Puisque madame l'a ordonné , vous ue pouvez vous en dis-

N'avez-Tous pas encore, monùeur Fortunio, adressé de vers à madSme? Voyez , l'occasion se présente. MATTBE umaé.

SilMicel silence! Laissez-le chanter.

ciàVinocHE.

Uoechauson d'amour, surtout. N'eet-il pas vrai, monsieur Fortunio? Pas autre chose, je vous en conjure. Madame, priei-le , s'il voua platt , qu'il nous chante une chanson d'a-« mour. On ne saurai! vivre sans cela.

JICQDELIME.

Je vous en prie , Fortunio.

D,niz=rtNGoO«^[c

Je tili ce qse u lantilile El te pull, illLut faiit IDA 1

l'une inoar Ignorte

Eu vérilé, le petit gaillard est amoureux comme il le dît il en a les larme» aui yeoi. AIiods I gar^a , bots pour te .remettre. C'est quelque grisette de la ville qui t'aura fait ce méchant cadeau-IA.

Je ne crois pas à monsieur Fortuoio l'ambition si roturière ; sa cbausod vaut mieux qu'une grisette. Qu'eu dit madame, et quel est sou avis?

MCQGELINE,

Tre»-bieii. Donnei-moi le bras , et allons prendre le café.

Vite, monsieur Fortunio, offrez votre bras à madame. JiC-QEEUNE prend le bras, dt Fortmno; ba\$, en lortant.

Avez-Tous fait ma commission?

FOBTUHIO.

Oui , madame ; tout est dans l'étude.

Allei m'attendra

LE CHANDEURK.

SCÈNE IV

ba otumbre de Jacqueline.

Entre FORTUNIO.

Est-il un homme plus heoreoi que moi ? J'en suis certain , Jacqueline m'aime, et à tous les signes qu'elle m'endoune, il n'y a pas â s'y tromper. Déjà me voilà bien reçu , (Hé , choyë dans la maison. Elle m'a fait mellre à table à cAté d'elle; si elle sort, je l'accompagnerai. Quelle douceur, quelle vois, quel sourire 1 Quand son regard se &\e sur moi , je ne sais ce qui ine passe par le corps; j'ai une joie qui me prend k la goi^e ; je lui gaulerais au cou si je ne me retenais. Non , plus j'y pense , plus je réOétdiis , les moindres signes , les plus légères faveurs, tout est certain; elle m'aime, elle m'aime, et jeserais unsotdefTé si je feignais de ne pas le voir. Lorsque j'ai chanté tout à l'heure , comme j'ai tu briller ses yeux I Allons , ne perdons pas de temps. Déposons ici cette boîte qui renferme quelques bijoui ; c'est une comminion ■ecFèie , et Jacqueline , silrcmeal , ne lardera p»B à venir. Etttre Janqueline.

JACQtELINE.

Ëles-vouslà,FortuniD?

Oui. Voilà voire écrin , madame , et ce que vous i mandé.

JACQUELINE

Vous êtes homme de parole , et je suis contente de vi

Comment vous dire ce que j'éprouve? Un regard de vos yeux a changé mon sort, etjeno vit que pour vous servir.

JACQUELINE

Vous nous avez chanlé, à table, une jolie chanson tout à l'heure. Pour qui est-ce donc qu'elle est faite? Me la voulez-TOUS donner par écrit?

, madame; je meurs d'amour, cl Il aejelltà gtnwix.

D,niz=rtNGoOgle

JICQUEUNE.

Vroitneil! Je croyais que voire rrfraio défendait do dii'c

Ahl Jacqueline, a;ei pitié de moi; ce n'est pae d'hier que je souffre. Depuis deux ans , h travers ces charmillles , je sub la trace de vos pas. Depuis deux aos , sans que jamais peut-être TOUS ayez su mon existence , vous n'êtes pas sortie ou rentrée, votre ombre tremblante et légère n'a pat paru derri^ tos rideaux, vous n'avei pas ouvert votre fenêlre, vous n'avez pas remué dans l'air, que je ne fusse là , que je ne vous aie vue; je ne pouvais approcher de vous, mais votre beauté, grâce à Dieu, m'appartenait comme le soleil à tous; je In cherchais, je la respirais, je vivais de l'ombre de votre vie. Vous passiez le matin sur le seuil de la porte, la nuitj'y revennis pleurer. Quelques mots , tombés de vos lèvres , avaient po venir jusqu'^ moi , je les répétais tout un jour. Vous cultiviez les fleurs, mn chambre en était pleine. Vous chantiez le soir au piano, je savais par cœur vos' romances. Tout ce que vous aimiez, je l'aimais; je m'enivrais de ce qui avait passé sur votre bouche et dans votre c»cur. Hélas 1 je vois que vous souriez. Dieu sait que ma douleur est vraie, et que je vous aime à

IACQUELING.

Je ne souris pas de vous entendre dire qu'il y a deui ans que vous m'aimez , mais je souris de ce que je pense qa'il y aura deux

jours demain.

Que je vous perde , si ta vérité ne m'est aussi chère que mon amourl que je vous perde, s'il n'y a deux ans' que je n'existe que pour vous I

JICQOELINE.

Levee-vouB donc ; si on venait , qu'est-œ qu'on penserait de moi?

FOnTUNIO.

Non! je ne me lèverai pas, je ne quitterai pas cette place; que vous ne croyiez à mes paroles. Si vous repoussez mon amour, du moiùs n'en doulerez-vous pas.

IACQECLIM

Kst-c

FOBTumO.

Une entreprise pleine de craiate, pleine de misère et d'espérance. Je ne sais si je vis ou si je meurs ; comment j'ai osé vous parler , je n'en sais rien. Ma raiaon est perdue ; j'aime , je BouQ-Jre; il faut que vous le sachiez, que ?ous le voyêc, qae vous me plaigniei.

lilCQtELINB.

* Ne vB-l-ilpae rester là une heure, cemédiantHifantofastiaé? Allons, levei-vout , je le veux.

FonTONio , M Uvant.

Vous crojei donc à mon amour?

JACQUELINE

Non, je n'y crois pas; cela m'arraugeden'; pas croire.

FOHTDKtO.

C'est impossible 1 vous n'en pouvez donter.

IACQDELINE.

Bah I on ne se prend pas si vile i trois mots de galanterie.

De grâce I jetez les yeux sur moi. Qui m'aurait appris à tromper? Je suis un enfant né d'hier, et je n'ai jamais aiiué personne , si ce n'est vous qui l'ignoriez.

J1C11CEUNE.

Vous faites la cour aux frisettes, je le sais comme si je l'avais vu.

Voua vo«a moqnei. Qui a pu vous le dire?

JÂCQDELINE.

Oui , oui , vous allez à la danse el au dtuers sur le gazon.

Avec mes amis, le dimanche. Quel mal y a-l-il à cela 7

JICQCELINE.

Je vous l'ai déjà dit hier; cela se conçoit ; vous êtes jeune, et à l'tge oii le oœnr est ridie , on n'a pas les lèvres avars,

FOBTDWIO.

Que fsul'il faire pour vous convaincre? Je. vous en prie, dites-le-moi.

JACQDELINE.

Vous demandez un joli conseil. Eh bien! il faudrait le prouver.

Seigneur mon Dieu, je u'si que deg larmes. Let larmes pron-
venl-ell«a qu'on aime ? Quoi ! me voilà à genoux devant vous;
mon cœur è chaque battement voudrait s'élancer sur vos lèvres ;
ce qui m'a jeté à voa pieds , c'est une douleur qui m'écrase , que je
combats depuis deux ans , que je ne peux plus contenir , et vous
restez froide et incrédule? Je ne puis faire passer en vous une
étincelle du feu qui rae dévore? Vous uie7 même ce que je souffre
, quand je suis prêt à mourir devant vous? Ah! c'est plus cruel
qu'un refus! c'est plus affreux que le mépris! L'in différence elle-
même peut croire, et je n'ai pas mérité cela.

IjtCQDELIKE.

Debout! on vient. Je vous crois, je vous aime; sortez par le pe-
tit escalier ; revenez en bas , j' j serai.

£II« iOTL.

Elle m'aime! Jacqueline m'aime! elle s'éloigne, elle me quitte
ainsi 1 Non , je ne puis descendre encore. Silence 1 on approche;
quelqu'un t'a arrêtée; on vient ici. Vite, sortons] (JI Uve ta ta-
piuerie.) Ah ! la porte est fermée en dehors , je ne puis sortir;
comment faire? Si je descends par l'autre côté, je vais rencontrer
ceui qui viennent.

VeneE donc, veneidonc un peu!

rOBTBNIO.

C'est le capitaine qui monle avec elle. Cachons-nous vile, et at-
tendons; il ne faut pas qu'on me voie id.

Il le eache data le fond de Valeâve Entrent Ctavaroehe st
Jacqueline.

CLIVIBOCBE, se jetant tur un lofa.

Parbleu , madame, je vous cherchais partout; que faisiezvous
donc tonte seule?

IACQCEUNE, à part.

Dieu soit loué , Fortunio est parti.

IILAVIHOCHÉ.

Vous me laissez dans un tête-à-tête qui n'est vraiment pas sup-
portable. Qu'ai-je à taire avec maître Ajudré , je vous prie? Et jus-
tement vous nous laissez ensemble , quand le vin joyeux

de l'époui doit me reordre plus prédetix raimablccitrelcn de la
femme,

FORTDMO, cacKi.

C'est eriagulter; que Teut dire ce«ii

CLAVjtnoGKE, ouvrant Vécirin qui M tur la tobU. Vojong UD
peu. Sonl-ce des anneaux? et dites-inoi, qu'en vonlei-vouB faire?
Est-ce que vous faites un cadeau?

IWQÇELINE.

Von Hvei bien que c'est notre fable.

Hais, en crnsience , c'est de l'or. Si vous comptn tous les ma-
tins user du même stratagème , notre jeu finira bieoldt par ne pas
valoir... A propos 1 que cedlaer m'a amusé, el qudie curieuse fi-
gure a notre jeune initiél

FOBTUNIO, caché.

Initié! à quel mystère! est-ce de moi qu'il veut parler?

La chaîne est belle; c'est un bijou de prix. Vous avez eu là une singulière idée.

Abl il parait qu'il est aussi dans la confidence de Jacqueline.

Comme il tremblait, le pauvre garⁿ, lorsqu'il a soulevé son verrel Qu'il m'a réjoui avec ses coussins, et qu'il faisait plaisir A voir t

Vous rendrez cela , je suppose, au bijoutier qui l'a fourni.

FOBTUNIO , de mimt.

Rendre la ct)a1ncl et pourquoi dooc'î

Sa chanson surtout m'a ravi , et maître André t'a Inen remarqué ; il en avait, Dieu me pardonne , la larme h l'rail pour tout de bon.

ACTE 11 , SCKNE [V

FORTCNio , d» menu.

Je D'oe croire ni conoprendre eDcore. EfiUx Suis-je éveillé? Qu'est-ce donc que ce Ciavaroche?

Du reste, il devient inutile àe pousser les choses plus loin. A quoi bon un tiers incommode, si les soupçons ne l'eviennent plus? Ces maris ne manquent jamais d'adorer les amoureux de

leurs femmes. Voyez ce qui est arrivé ! Du moment qu'on se fie à vous ; il faut souffler sur le chaudelier.

JACQDBUMB.

Qui peut savoir ce qui arrivera? Avec ce caraclère-IA , il n'y a jamais rieu de sûr , et il faut garder sous ta main de quoi se tirer d'embarras.

Qu'ils fassent de moi leur jouet, ce do peut être sans motif. Toutes ces parole* sont des énigmes.

Je suis d'avis de le congédier.

MCSDELIHB.

Comme vous voudrei. Dans tout cela , ce n'est pas moi que je consulte. Quand le mat «était nécessaire , crofes-vous qu'il «était de mon choii? Hais qui sait si demain , ce soir, dans Dne neure, ne viendra pas nue bourrasque? Il ne faut pas eompler sur le calme avec trop de sécurité.

FOBTDnm , caehi.

Sang dD Christ I il est son amant.

cLAvuiacnE.

Faites-en, du reste, ce que vous voudrez. Sans évincer tout à fait le jeune homme, on peut le tenir en haleine, mais d'un peu loin , et le mettre aux lisières. Si les soupi^ns de maître André lui revenaient jamais en tête, eh bien! alors , on aurait à portée votre H. Forlunio , pour les détourner de nouveau. Je le liens pour poisson d'eau vive; il est friand de l'hameçon.

JACQUELINE

Il me semble qu'on a remué.

CUTIROCDE.

Oui, j'ai «Ta entendra un «onpir.

C'ett probablement Hadeleioe', elle range daui le cabinet.

ACTE TROISIÈME

Il4 jardiD.

Entrent JACQUBLINE et la SERVANTE.

U SEBTjtHTE.

Hadanie, un danger vous menaça. Comme j'étais tout à l'heure dans la «aile, je viens d'entendre maître André qui causait avec un de ses clercs. Aniant que j'ai pu deviner, il s'agissait d'une embuscade, qui doit avoir lieu cette nuit.

itCQDELCB.

Une embuscade? Quel lien? pourquoi faire? LA SEHVAfre.

Dans l'étude; le clerc attendait que la nuit dernière il vous avait vue, vous, madame, et un homme avec vous, dans le jardin. Maître André jurait ses grands dieux qu'il voulait vous surprendre, et qu'il vous ferait un procès.

IlAGfIDEUNE.

Tu ne te trompes pas, Madelon?

u SEEVUITE.

Madame fera ce qu'elle voudra. Je n'ai pas l'bonheur de ses confidences ; cela n'empêche pas qu'on ne ronde un service; j'ai mon ouvrage qui m'attend.

JACQUELINE

C'est bien ; et vous pouvea compter que je ne serai pas ingrate. Avei-voUa vu Fortunio ce matin ? où eal-il? j'ai à lui

Il n'est pas venu à l'étude ; le jardinier , 'b aperçu. Hais on est en peine de lui ,

ACTE UI , SCÈNE I. «T

tout à l'heure de tous les côtés du jardin. Tenei , yàik mon- ■ieur Guillaume, le premier clerc, qui le cherche feucore; le Toyei-vous paaaer là-basî

GCILUUHE , ou fond du IllMtre.

HoUl Fortuniol Fortuoioi! hoU t oA es-tu?

JACQUELINE

Va , Hadelon , lâche de te trouver.

Madtlon tort. Enire Clavaroeh.

Que diantre se paa8e-t-il donc ici? c«mnienl ! moi qui ai quelques droits, je pen»e, à l'amitié de maître André, il me ren-

contre et ne me lalue paa; Ice derts me regardent de travers , el je ne sais si le chien loi-même ne voulait me prendre aux talons. Qu'esiril advenu, Je vou» prie? et à quel propos maltraite-t-OD les gens?

JACQOEUNE.

Nona n'avons pas sujet de rire; ce que j'avais prévu arrive, et sérieusement cette fois; nous n'en sommes plus auiparoles) mais â l'action.

CLIVAROCHE.

A l'action T que voulez-vous direî

JACQUELInE.

Que ces maudite clerks font le métier d'espions, qu'on nous a vus, que matire André le sait, qu'il veut se cacher dans l'étude, et que nous courons les plus grands dangers. CLAVAHocne.

N'est-ce que cela qui vous inquiète?

JACQDEL1HE.

Assurément; que voulez-vous de pire? Qu'aujourd'hui nous leur échappions, puisque noue sommes avertis, ce n'est pas là le difQcile; mais du moment que maître André agit sans rien dire , nous avons tout â craindre de lui.

Vraiment, c'est là toute l'albire, et il n'y a pas plus de mal que cela?

MCftCELINE.

Etea-vous fou? Comment estil possible que vods en plaisantiez?

clavahocbe.

C'est qu'il n'y a rien de si wuple que de nous tirer d'cm-

428 LE CHANDELIEB.

barras. Hailrc André , dil«ft-TOiu , est furieni? tii lùeo I qu'il erie; quel incoBTéoiel? 11 veut se mettre ea embuscade? qu'il s'y mette , il u'; a rien de mieui. Les clercs sont-ils de la partie? qu'ils en «oient avec toute la ville, ai cela les peul divertir. Ils veulent surprendre la belle Jacquodioe et son très humble serviteur? hël qu'ils surprennent; je ne m'y oppose pas. Que voyez-vous là qui nous gène?

JACQUELINE

Je ne comprends rien & ce que vous dites.

CLAVABOCBE.

Faites-moi Tenir Fortunio. Où eal41 Tourré, ce m<Hineir? Comment , nous sommes en péri] , et le drAk nous abandonne I Allons 1 vile , avertissei-le,

JÀCQUEUNE.

J'y ai pensé; on ne sait où il est, et il n'a pas para ce matin.

cxivABocaE.

Bml cela est impossible; il est par là quelque part dans vos jupes ; vous l'avez oublié dans une armoire, et votre servante l'aura par m^rde Bcicroçbé au porte-manteau.

MCDDEUNE.

Hais encore, en quelle façon peut-il nous être utile? J'ai demandé où il était sans trop savoir pourquoi moi-même; je ne vois pas, en y réfléchissant, à quoi il peut nous être bon,

CUV*BOCB&

Ho I ne voyez-vous pas que je m'apprête à lui faire le plus grand sacrifice! Il ne s'agit pas d'autre chose que de lui céder pour ce soir tous les privilèges de l'amour.

HICQUELINB.

Pour ce soir? et dans quel dessein?

CiiATABOCBE.

Dans le dessein positif et formel que ce digne maître André ne passe pas inutilement une nuit à la belle étoile. Ne voudriez-vous pas que ces pauvres clercs qui se vont donner bien du mal ne trouvent personne au logis? Fiez donc nous ne pouvons permettre que ces honnêtes gens restent les mains vides; il faut leur dépêcher quelqu'un.

JACQITEUHE.

Cela ne sera pas; trouvez autre chose; vous avez une idée horrible, et je ne puis y consentir.

i,CÙHl«^[c

cLAVinocuE.

Pourquoi horrible? Riez! n'est-ce pas évident, Vous n'avez pas un mot à Forlino, si vous le pouvez le trouver Tonsinéma; car le

moindre mot eu ce monde vaut mieui que le pins gn» écril. Vous le faites venir ce soir, sous prétexte d'un rendezvous. Le voilà entré; les clerks le surpreoDeot, et maître André te preod aa collet. Que voulei-vous qu'il lui arrive? Vous descendez là-dessus en cornette, et demandez pourquoi on fait du bruit, le plus naturellement du monde. On vous l'explique. Maître André en fureur vous demande à son loui' pourquoi SOD jeune clerk se glisse dans son jardin. Vous rougissez d'abord quelque peu, puis vous avouez sincèrement tout ce qu'il vous plaira d'avouer : que ce garçoii visile vos marchands, qu'il vous apporte en scm'et des bijoux, en un mot la vérité pure. Qu'y a-t-il là de si effrayant?

JACQUELINE

On ne më croira pas. La belle apparence que je donne des rendez-vous pour payer des mémoires!

cuvAnocHE.

On croit toujours ce qui est vrai. La vérité a un accent impossible à méconnaître , et les cœurs bien nés ne s'y trompent jamais. N'est-ce donc pas, en effet, à vos commissions que vous employez ce jeune homme?

IACQUELINE.

Oui.

CLIVjtPOCBE.

Eb bien donc] puisque vous le liites, vous le direz, et on le verra bien. Qu'il ait les preuves dans sa poche , un écrin , comme hier, la première chose venue, cela suffira. Songez donc que si nous n'employons ce moyen, nous en avons pour une année en-

tière. Haire André s'embusque aujourd'hui, il se rebusquera demain , et ainsi de suite jusqu'à ce qu'il nous surprenne. Moins il trouvera, plus il cherchera; mais qu'il trouve une fois pour toutes, et nous en voilà délivrés.

JACQUELINE

C'est impossible! il n'y faut pas songer,

CLIVAHOCnE.

(Jn rendex-vous dans un jardin n'est pas, d'aïllcui's, un si gros péché, A Ifl rigueur, si vous craignez l'air, vous n'avez

'ISO LM CHANDELIER,

qn'* ne fa dcsceodre. On oe {rouvera qne le jeane bommc, et il *'ea Urera toujours. Il serait plaùàDt qu'une femme ne puisse prouver qu'elle est inaooeDte quand elle l'est. Allons, vos tablettes, et preoet-mai le crayon que voici.

CLivtROCBÉ, lui prhantant un crayon tt du papier. Écrwec donc, je vous eu prie : « A miauit, ce soir, au

IACQUELINE.

C'est envoyer cet enfant dans un piège, c'est le livrer k l'ennemi.

Ne signei pas, c'est inutile.

n prend le papier.

ra fraîche, et vous ferei X jeune homme se promener seul , et profiter du temps qu'il fait. Je crois , coname TOUS, qu'on aurait peine A croire que c'est pour vea marchands qu'il vient. Vous fe-

rez mieux , si on vous interroge , dédire que vous ignorez tout, et que vous n'êtes pour rien dans' l'affaire.

McQueiinE.

Ce mot d'écrit sera un ténmn.

Fi donc ! nous autres ^en» de cœur j pensez-vous que nous allons montrer à un mari de l'écriture de sa femme? Que pourrions- nous, d'ailleurs, y gagier? en serions-nous donc atoins nnipables de ce qu'un crime serait partagé? D'aillenrs vous voyez bien que votre main tremblait un peu sans doute, et que ces caractères sont presque di'guisés. Allons, je vais donner cette lettre au jardinier , Fortunio l'aura tout de suite. Venei; les vautours ont leur proie, et Poiseau de Vénua, la plie tourterelle , peut dormir en paai sur son nid.

iz^mnCoOi^Ic

Une charmille.

PORTUNIO»uI,o«« ««■

Rendre un jeuoe homme amoureux pour détourner Bur lui l«s soupçonB ton)', laisser croire« qu'on l'aime, le lui dire peut-être bien des nuils tranquilles; rem pérance un creur jeune et prêt à soulTi dans un lac qui n'avait jamais eu encor surface; esposer un homme aui soupçon de l'amour heureux , et cependant ne lui immobile et inanimée dans une ceuvr'e tromper, mentir, mentir du fond du coei un appét; jouer avec tout ce qu'il y a di comme un voleur avec des aés pipés ; voi une femmel voilfa ce qu'elle fait d'un pet

C'est ton premier pas, Fortunio, dan monde. Pense , réfléchis , compare , exam de juger. Cette femme-là a un amant < soupçonne , on la tourmente, on la menai die n perdre l'homme qui remplit sa vi plus que le moDile entier. Son mari se lét par uu espion ; il la réveille , il veut la tr'a tribunal. Sa famille va la renier, une vill dire ; elle est perdue et déshonorée , et ce ne peut cesser d'aimer. A tout prii il faui nique objet de ses inquiétudes , de ses ang leurs; il faut quelle aime pour continuer trompe pour aimer. Elle se penche à sa I jeune homme au bas ; qui est-ce? elle ne li n'a jamais rencontré son visage; esl-il boi cret ou perGde , sensible ou insouciant? elle a besoin de lui, elle l'appelle, elle lui h une fleuri sa parure, elle parle, elle a r bonheur de sa vie , et elle le joue à rouge lait auM bien adressée à Guillaume qu'c

4»S LE CHANMLIEII.

arrivé >!« r^'la? Guillaume est un gari^n lionnéle , mais qui ne s'eat jaituig aper^ que «on cœur lui servit à autre chime qu'à respirer. Guillaunie aurait été ravi d'aller dtaer chei aoi) patroD, d'être à cAté de Jacqueline k table , tout comme j'en ai été ravi moi-même; mais il it'en aurait pas vu davantage; il lie serait devenu amoureux que de la cave de maître André ; il ne se serait point jeté à ijenoui ; il n'aurait point écouté aux portes; c'eût été pour lui tout profit. Quel mal y eût-il eu alors qu'on se servit de lui à sou inau , pour détourner le» soupçons d'un mari ? Aucun. 11 eût paisiblement rempli l'oflice qu'on lui eût demandé; il eût vécu heureux, tranquille, dix ans sans s'en apercevoir. Jacqueline aussi eût été heureuse, tranquille , dix ans sans lui en dire un mot. Elle lui aurait fait des coquetteries, et il y aurait répondu ; mais rien n'eût tiré à conséquence. Tout se serait passé à mer-

veille , et personne ne pourrait se plaindre, le jour où la vérité viendrait. Il te raecoi.

Pourquoi s'est-elle adressée à moi ? Savait-elle que je l'aimais ? Pourquoi à moi plutôt qu'à Guillaume ? Est-ce hasard ? Est-ce calcul ? Peut-être , au fond , se doutait-elle que je n'étais pas indifférent ; m'avait-elle vu à cette fenêtre ? S'était-elle jamais retournée le soir , quand je l'observais dans le jardin ? Mais si elle savait que je l'aimais , pourquoi alors ? Parce que cet amour rendait son projet plus facile , et que j'allais, dès le premier mot, me tendait. Mon amour n'était qu'un

Est-ce bien sûr ? N'y a-t-il rien d'autre ? Quoi ! elle voit que je vais souffrir, et elle ne pense qu'à en profiter ! Quoi ! elle me trouve sur ses traces , l'amour dans le cœur , le désir dans les yeux , jeune et ardent , prêt à mourir pour elle, et lorsque, me voyant à ses pieds, elle me sourit et me dit qu'elle m'aime , c'est un calcul , et rien de plus ! Rien , rien de vrai dans ce sourire , dans cette main qui m'embrasse la main , dans ce son de voix qui m'enivre ? O Dieu ! juste si il en est ainsi, à quel monstre ai-je donc affaire, et dans quel abîme suis-je tombé ?

Une.

Nous, l'antidote d'horreur n'est pas possible ! Non, une femme ne

Donnez-nous donc

ACTE ni, SCENE

saurait être une statue mallàiganle , à ta fois vivante et glacée ! Non , quand je le verrais de me* yeux , quand je l'eolendrais de sa bouche , je ne croirais pas k on pareil métier. Non, quand elle me souriait , elle ne m'aimait pas pour cela , mais elle souriait de voir que je l'aimais. Quand elle me tendait la main , elle ne me donnait pas son cœur , mais elle laissait le mien se donner. Quand elle me disait : Je vous aime , elle voulait dire : Aimei-moi. Non, Jacqueline n'est pas méchante; il n'y a \h ni calcul , ni froideur. Elle ment, elle trompe , elle est femme; elle est coquette , railleuse , joyeuse , audacieuse , mais non infâme , non insensible. Ab I insensé , tu l'aimes I tu l'aimes! tu pries, tu pleures, et elle se rit de toi I Entre MadeUm.

Ahl Dieu merci, je v demande; elle est dans s attend.

PORTO NI o.

Sais-tu ce qu'elle a h me dire? Je ne saurais y aller maintenant.

MADELON

Vous avez donc affbire ani arbres? Elle est bien inquiète, allei : toute la maison est en colère.

Vous voiU donc, monsieur I on vous cherche parlont; voilàun-motd'écrit pour vous, que notre maîtresse m'adonne tantM.

FORTirNio , lisant.

■ A mianit, ce soir, au jardin. •

Baui.

C'est de la part de Jacqueline?

Oui, monsieur; y a-t-il réponse?

suiLUOME, entrant.

Que fais-to donc, Fortunio? on le demande dans l'étude.

Ty vais, j'y vais.

Boâ à l'Uadeton.

Qu'est-ce que tu disais tout à l'heure? Quelle inquiétude a ta
ma (tresse?

;,.,HNtSt>o<;5lc

HIDELON, bat.

C'est un »ecreti maître André s'est fâché.

FORTDNIO, de mémt.

Il s'çet fâché? Pour quelle raieoD?

HiDELUM , de mémt.

Il s'est mis en lête (|ue madame recevait quelqu'un ?n secret.
Vous a'en direi rien , n'est-ce pas? Il veut se cacfaer cette nuit
dans l'étude; c'est moi qui ai découvert cela , et si je vous le dis ,
dame ! c'est que je pense que vous n'y èles pas iiiiilTèrent.

FOHTOMO.

Pourquoi se cacher dans l'étude?

MAOELON.

Pour tout surprendre et Taire son procès.

FOBTUNIO.

En vérité I est-ce possible?

LE JtnDIMPR.

Y a-t-il réponse, monsieur?

poutdnio.

I'y vais moi-même; allons, partons.

/Il lorlont.

SCÈNE 111.

Dm ahambre.

IACQUELINE, seutt.

Non , cela ne «e fera pas. Qui sait ce qu'un homme comme maître André, une (ois poussé è la violence, peut inventer pour se venger? Je n'enverrai pas ce jeune homme à un péril aussi affreni. Ce Clavaroche esl sans pitié; tout est pour luj champ de bataille , et il n'a d'entrailles pour rien. A quoi botk ciposer Fortunio , lorsqu'il n^j a rien de si simple que de n'exposer ni soi ni personne ? Je veui croire que tout soup^n s'évanouirait par ce moyen; mais le moyen lui-même est ua mal , et je ne veui pas l'employer. Non , cela me coâte et me déplaît; je ne veui pas que ce garçon soil maltraité ; puisqu'il dit qu'il m'aime , ch bien ! soit, ie ne rends pas le mal pour le bien.

Entre Forttmio.

On a dû vous remettre un billet de ma pari; l'avez-vous lut

On me l'a remis, et je l'ai lu ; vous po>

JACQUELINE

C'est iDulil«, j'ai i^ngé d'avis; déchiré jamais.

FOnTUNIO.

Pnis-je TOUS «erïir en quelque aulre i: jïCQDEUHE, à part.

C'est singulier , il n'insiste pas.

Haut.

Hais nou ; je n'ai pas besoin de vous. Ji: votre chanson.

La voilà. Sonl-ce tous vos ordrw?

Oui; je crois que «ui. Qu'a' te me semb.

Si ma présence vous 6st inulile, pernn

JACCDEUME.

Je l'aime beaucoup, celle chanson ; elle qui va avec voire
coifÀire, et elle est bien FonTiNio.

Vous avez beaucoup d'indulgence.

JACQUELINE

Oui, voyei-vous, j'avais eu d'abord venir; mais j'ai réfléchi,
c'est une folie; écoulez-vous donc au piano , et romance.

FOBTUMO.

Eicusei-moi , je ne saurais maintenant.

JACQUELINE

El pourquoi donc? Etes-vous souffrant chanl capricef J'ai presque envie de voulo bon gré mal gré. Esl-ce que je u'ai pas q gneur sur celle feuille de papier-la?

EtU place la ehame

Ce n'est pas mauvaise volonlé; je ii Icinps , et mailrc André a besoin de ii

4Z6 LE tHANDKLIEK.

lAcgUEUNE.

Il me plail ataev que vous so;ei grondé ; assejec-vous là et chantei.

Si TOUS l'eiigez , j'obéis.

Il t'tuiitd.

Eh bièn ! à quoi peuKz-Tous donc? E^t-ce que vous atlead«z qu'on vienne?

Je BoafTre; ne me rete^z pas.

JACQUELINE

Chantez d'abord , nous verrons ensuite si vous soulTrez et si je vous retiens. Chantez, vous dis-Je, je le veu». Vous ne chantez pas? Eh bient que fait-il donc? Allons, voyons, si vons chantée, je vous donnerai le bout de ma mitiiiK.

Tenez , Jacqueline, écoutez-moi. Vous auriez mieui fait de me le dire , et j'aurais consenti à tout.

JACQUELINE

Qu'esl-ce que vous dites? de quoi parlez-vous?

Oui, vous auriez mieux (ait de mekdire'.ouî, devant Dieu, l'aurais tout fait pour vous.

• JACQUELINE

Tout fait pour moi? Qu'en tendez-vous par là?

Ah! Jacqueline, Jacqueline! il faut que vous l'air beaucoup ; il doit vous eu coûter de mentir et de railler a

Je voua en supplie, ne mentez pas davantage; en voilà assez; je sais louC

JACQUELINE

Hais enDn , qu'est-ce que vons savei?

FOBTltKIO.

J étals hier dans votre chambre lorsque Clavaroehe élail là.

Oui, j'y «lais; au nom du del, ne dessus.

Vn tiknce.

JACQUELINE

Puisque TOUS savez tout, moDsieur, il uaat qu'à \ùut prier de gai'der le sileii< torts envers vous pour De pas même voi faiblir ù vos yeux. Ce que la nécessité coi elle peut entraîner, un autre que

voua I élre, et pourrait, sinon pardonner, d< conduite. Hais vous êtes malheureusem inléresséo pour en juger avec indulgent j'attends.

FOBTUNIO.

N'ayez aucune espèce de crainte. Si je vous nuire , je me coupe ectle main-là.

MCQDCUHE.

Il me suffit de votre parole, et je n'ai) Je dois même dire que, si vous l'oubli moins le droit de m'en plaindre. Hon i ter sa peine. C'est mus vousconnajtre, c suis adressée à vous. Si celte circonsi moindre, elle rendait mon danger plus gi suis exposée, traitez-moi donc comme voi qnes paroles échangées hier voudraient cation. Ne pouvant toutjustilier , j'aime tout. Laissez-moi croire que votre orgi sonne olTensée. Si cela est, que ces deux j tard, nous en reparlerons,

FOBTtno.

JaiDais; c'est le souhait de mon cœur.

MCQDEUME.

Comme vous voudrei; je dois obéir.

d«ie plus vous voir , j'aurais un mot A ajo je suis sans crainte , puisque vous me pi Mais il ciiste une autre personne dont la mai-son peul avoir an suites fâcheuses.

FOBTUmO,

Je n'ai rien à dire à ce sujet.

MCQDELIKE.

Je vous demande de m'écouter. Ud éclat eutre vous et lui , vous le seolet, est fait pour me perdre. Je ferai tout pour le prévenir. Quoi que vont puissies exiger , je m'y soumettrai sang murmure. Ne me quittez pas sans y rétlécbir; dictez vous-même les coaditioDS. Faut-il que la personne dont je parle s'éloigne d'ici pendant quelque temps? Faut-il qu'elle s'excuse près de vous? Ce que vous jugerei convenable sera reçu par moi comme une grâce, el par elle comme un devoir. Ir de quelques plaisanteries m'oblige à vous intera point. Que décidei-vous? réponde*.

Je n'exige rien. Vous l'aimei ; soyez en paii tant qu'il vous

JACQUELINE

Je vous remercie de ces deux promesses. Si vous veniei à vous en repentir, je vous répète que toute conditioa sera reçue, imposée par voue. Comptez sur ma reconnaissance. Puis-jedès k présent réparer autrement mes torts? Ėst-il eu ma disposition quelque moyen de vous obliger? Quand vous ne devriez pas me croire, je vous avoue que je ferais tout au monde pour TOUS laisser de moi un souvenir moins désavantageui. Que puis-je faire? je suis à vos ordres.

FOHTCBIO.

Rien. Adieu, madame. Soyez saus crainte; vous n'aurez jamais à vous plaindre de moi.

/ (va pour lorlir rt prend m

Et qu'en ferez-vous, cruelle que vous êtes? Vous me parlez depuis un quart d'heure, et rien du cœur ne vous sort des Uvres. U

s'agit bien de vos eicu»es , de sacriBces et de réparations! il s'agit bien de votre Clavaroche el de sa sottte vanité I ii s'agit bien de mon orgueil I Vous croyez donc l'avoir bleasé? voue croyez doue que ce qui m'afUige, o'esl d'avoir élé pris peur dupe l'I plaisanté a ve dîner? Je ne m'en sou-

\ieDS seulement pas. Quand je vous di» que je vous aime , vous crojrez donc que je n'en sens rien? Quand je voas parle de deux ans de souffrances, vous croyez donc que je Tais comme TOUS? Eh quoi ! vous me brisez le cœur , vous prétendez vous en repentir , et c'est ainsi que vous me quiltez '. La nécessité , dites-vous , vous a fait commettre une faute, et vous en avez du regret; vous rougissez , vous détournez la lête; ce que je souffTre vous fait pitio ; vous me voyez , vous comprenez votre ceuvre; et la blesure que vous m'avez faite, voilà comme vons la guérissez! Ah! elle est au cceur, Jacqueline, et vous n'aviez qu'A tendre la main. Je vous le jure, si vous l'aviez voulu , quelque honteux qu'il soit de le dire , quand vous eu souririez vous-inême, j'étais capable de consentir ii tout. o Dieul la force m'abandonne; je ne peux pas sortir d'iei.

n s'appuie iur un meuble.

JtCQDELINE.

Pauvre enfant! je suis bien coupable. Tenez, respirez ce

FORTCHIO.

Ahl gardez-les, gardez-les pour lui, ces soins dont je ne suis |ias digne ; ce n'est pas pour moi qu'ils sont faits. Je n'ai pas l'esprit inventif, je ne suis ni heuren ni habile ; je ne saurais à l'occasion forger un profond stratagème. Insensé ! j'ai cru être aimél

oui, parce que vous m'aviez souri , parce que votre main tremblait dans la mieine , parce que vos J'eus semblaient chercher mes yeux et iii'iiiviler comme deux anges à un festin de joie et de vie; parce que vos lèvres s'étaient ouvertes, el qu'un vain son en était sorti; oui , je l'avoue, j'avais fait un rêve , j'avais cru qu'on aimait ainsi ! Quelle misèrel Est-ce à une parade que votre sourire m'avait féliâté de la beauté de mon cheval? Est-ce te soleil , dardant sur mon casque, qui vous avait ébloui les yeux? Je sortais d'une salle obscure , d'où je suivais depuis deux ans vos promenades dans une allée; j'étais un pauvre dernier clerc qui s'ingérait de pleurer en silence. C'était bien là ce qu'on pouvait aimer !

Pauvre enfant!

Oui, pauvre enfant! dites-le e

rêve ou M je veille, et, malgré lout,M vmis Dem'aime pas. Depuis hier je tuia aasw à terre , je me frappe le cœur et le front; je me rappelle ce que mes jreui ont vu , ce que mes oreilles eut entendu , et je me demande «i c'est passible. A l'heure qu'il esl, vous Die le dites, jelesea», j'easoulfre, j'en meurs, et je n'y crois ui ne le comprends. Que tous avaii-je lait, Jacqueline? Comment se peut-il que , sausaucon motif, sans avoir pour moi ni amour ui haine , sans me connaib« , sans m'avoir janaais vu ; comment m peut-il que vous q»e tout le monde aime , que j'ai vue taire la dtarilé et arroser ces fleurs que voilà, qui êtes bonne, qui crojei eu Dieu , à qui jamais... Âh! je vous accuae , vous qne j'aime plus que ma vie! fctciell vous ai-je fait un reproche? Jacqueline, pardonnez-moi.

JICQUEUNE.

Calmei-vous, venez, calraez-vous.

rOKTtlnIO.

Et à quoi suis-je bon, grand Dieu! sinon à vous donner ma vie?
sinon au plus cbétir usage que vous voudrez faire de

pieds une épine? J'ose me plaindre, et vous m'aviei choisi! ma
place était à votre table , j'allais compter dans votre existence.
Vous alliez dii'e À la nature eutière, à ces jardins, ï ces prairies, de
me sourire comme vous ; votre belle et radieuse image commen-
çait à marcher devant moi , et je la suivais; j'allais vivre... Est-ce
que je tous perds, Jacqueline î eslce que j'ai fait quelque chose
pour que vous me cbatelei? pourquoi donc ne voulez-vous pas IJ-
lire encore semblant de

fl tombe jaiu connatuancs.

jtCQDEUNE , courant à lui.

Seigneur, mou Dieul qu'est-ce que j'ai fait? Fortuoio, revenez â
vous.

ACTE 111, SCENE UI

Comme il est pâle, et comme boq «eur bat] Voulei-vous voua
mouiller le« tempes? Prenez ce coussin , prenez ce mouchoir;
vous suis-je tellement odieuse que voua me refusiei

cela?

FOETUNIO.

JACQUELINE

Comme cm main«-là lont glacées ! où allei-TOus? vous ne pouvez sortir. Attendez du moins un inslaot. Puisque je vous Tait tant eouflrir , laissez-moi du moins vous soigner.

FOBTtNIO.

C'est inutile, il faut que je descende. Pardonnez-moi ce que j'ai pu vous dire; je n'étais pas maitre de mes paroles.

JACQCELIME.

Que voulez-vous que je- vous pardonne? Hélas I c'est vnas qui ue pardonnez pas. Hais qui vous presse? pourquoi me quitter? vos regards chercheht quelque chose. Ne me reconnaissez-vous pas? Restez eu repos , je vous eu conjure. Pour l'amour de moi, Fortuuio, vous ne pouvez sortir encore.

Non I adieu ; je ne puis rester.

JtCQtLELmE.

Ab I je vous ai fait bien du mal !

On me demandait quand je suis monté; adien, madar Mtmptei sur moi.

lACeSEUHE.

Vousreverrai-je?

FOBTOWO.

Si vous voulez.

Montrez-vous ce soir) Si cela vous plait.

Adieu ! adieu ! je ne puis reeter.

Il tort.

Dinlz-MNGoOgle

liCHVEUME OfIwttt.

Forlunio! éconlei-moi t

FOBTomo, renlmnl,

Qne me vouIpz-vous , Jacqueliue? >

jicqueune.

Ëcoulei-moi , il foulque je tous parie. Je ne veux pas vau^

demander pardon ; je ne veui revenir aïir rien ; je ne veux

fias mojustiGer. Vousèles bon, brave et sincère; j'ai élé fausse

et déloyale ; je ne peui pas voua quitter ainsi.

POHTCNIO.

Je tous pardonne de tout mon c«ur.

JACQUELINE

Non, vous soufTrez, le mal est fait. Où allez-vous? que voulez'-VOUBraire?comment se peut-il, sachant tout, que vous soyez re-venu ici?

FOIITDNIO.

Voas m'aviez fait demander.

JACQUELINE

Mais vous veniez pour me dire que je vous verrais à cé rendez-vous. Est-ce qne vous y seriez venu?

Oui , si c'était pour vous rendre serince , et je tous avoue que je le croyais.

JACQUELINE

Pourquoi pour me rendre service?

. Uadelon m'a dit quelques mots...

FOBTUHIO.

Le premier mot que je vous aie dit de ma vie, c'est que je mourrais de bon cœur pour vous, et le second, c'est que je ne mentais jamais.

JACQUELINE

Vous le saviez et vous veniez! Songei-vous à ce que vous dites? Il s'agissait d'uu ^uel-apens.

FeBTïWo.

Il s'agissait d'élre surpris, d'élre tué peut-être, traîné en prison ; que «ais-je? c'est horrible à dire.

FOKTONIO.

JACQUELINE

Vousa savÎM tout? voussaTi» lout? Vous étiez caché li, hier, dans cette alcAve, derrière ce rideau. Vous écoutiez, n'est-il pas vrai? tous saviez encore tout, n'est-ce pas?

Oui.

JACQUELINE

Vous saviez quo je mens, que je trompe, que je vous raille, et que je tous lue? vous saviez que j'aime Clsvsroche et qu'il . me fait faire loutce qu'il veut? que je joue une comédie? que là , hier, je vous ai pris pour dupe? que je suis lâche et méprisable? que je vous expose à la mort par plaisir? Vous saviez tout, vous en étiez sûr? Eh bien ! eh bien !... qu'est-ce que vous savez maintenant?

FOHTtNIO.

Mais, Jacqueline, je crois... je sais...

JjtCQDELNE.

Sais-tu que je t'aime, enfant que tu es? qu'il faut que lu me pardonne ou que je meure , et que je te le demande à t'enoux ?

SCÈNE IV

!■• Mlle i tamguw.

MAÎTRE ANDRÉ, CLAVAROCHE, FORTÏJMO H ,

JACQUELINE, o taiie.

HÀITILE ANORÊ.

Grâces au ciel , nous voilà tous jojeni , tous réunis et tous amis. Si je doute jamais de ma femme , puisse mou vin m'cmpoisonner !

JACQUELINE

Donnez-moi donc h boire , monsieur Fortunio.

Je vous répèle que votre clerc m'ei de le renvoyer.

JACQUELINE , ont.

Je bis ce qoe tom m'avei dit.

Quand je pense qu'bier j'*i pnssé la nuit daoa l'étude à me morfondre sur un maudit aoupfon. je ue sais de quel nom ra'appeler.

jMijiiiELn^.

HoiHienr.Fortunio , doan«-moi donc ce mhissïd.

CLAVABOCIÏE , blU.

He croyei-vousiin autre maître André? Si Totre clerc ne sort de la maison , j'en sortirai lantût moi-même.

JjiCQDELIKE.

Je fais ce que vous m'atei dit.

Hais je l'ai conté A tout le monde ; il taul que justice se fasse ici-bas. Toute la ville saura qui je sais; et dormais, pour pénitence, je ne douterai de quoi qnèce soit.

JltCQUELITte.

Monsieur Vortunio, je bois i vos amours.

En voilà assez , Jacqueline , et je comprends re que cela si-gnille. Ce n'est pas là ce que jp vous ai dit.

FâRTCNIIO.

Cette chaïuOD-là est bien vieille; chantez done, monsieur Cla
va roche I

] CHiWDELLEH.

SCÈNE

La akmi^ra de Valsntii

VALENTIN aut,. - Entr» VAN

HoDrieuriv

Monsieur mon oncle , votre ferriteur.

Restez assis; j'ai à vous parler.

valent™.

Asseyei-vous; j'ai 4onc à vous entend

mettre dans la bei^ère , et poser là votre chi

TIN SCCK, t'auej/ant.

Monsieur mon neveu , la plus longue robuste obstination
doivent, l'une ou l'autre Ce qu'on tolère devient intolérable , In-
corr corrige pas; et qui vingt fois a jeté la perche se noyer, peut
être forcé nn Jour ou l'auln ou de périr avec lui.

446 IL NE FAUT JUREtt DE R[EN.

VICEKTIN.

Ohl ohl voilà qui e«t dēbul«r, et vous avn la des métaphores qui se sont levées de grand malin.

Monsieur , veuillez! garder le silence , et ne pas vous permettre de me plaigander. C'esi vainement que les plus sages conseils, depuis trois ans, tentent de mordre sur vous. Une insouciance ou une fureur aveugle, des résolutions sans effet, mille prétextes inventés à plaisir, une maudite condescendance , tout ce que j'ai pu ou puis faire encore (mais, par ma barbet je ne ferai plus rien!...) Où me menez-vous à votr« suite? Vous êtes aussi enlélé...

VAIENTIN.

HoD oncle Van Buck , vous êtes en colère.

Non , monsieur, n' interrompe! pas. Vous êtes aussi obstiné ^uc je me suis, pourmon malheur, montré crédule et patient. Est-il croyable, je vous le demande , qu'un jeune homme de vingl-dnq ans passe son temps comme voua le biles? De quoi servent mes remontrances, et quand prendrez-vous un état? Vous êtes pauvre, puisqu'au bout du compte vous n'aves d« fortune que la mienne ; mais, finalement, je n^ suis pas moribond , et je digère encore verlemeul. Que complei-vous faire d'ici h ma mort?

VAtENTIh.

Hou oncle Van Buck , vous ë(ee en colère , et vous ailes vous oublier.

Vàn BtlCK.

Non, monsieur, je sais ce que je fais ; ai je suis le seul de la famillequi sesoit misdans lé commerce, c'est grice à moi, ne l'ou-

bliez pas, que les débris d'une fortune détruite ont pu encore se relever. Il vous sied bien de sourire quand je parle ; si je n'avais pas vendu du guingan à Auvers, vous seriez maintenant à l'hôpital avec votre robe de chambre A fleurs. Hais, Dieu merci, vos chiennes de bouillottes...

Don oncle Van Buck , voilà le trivial ; vous changez de ton ; vous vous oubliez; vous avez mieux «omm^iqué cela.

Sncrebleu | lu le moques de moi. Je ne suis bon apparem*

Dinlz-MNGoOgle

ACTE I, SCÈNE I

menl qu'h pa^er les lettres de change? J'en ai reçu une ce matin ; soixante louis ! Te railles-tu des gens? il le Bied bien de faire le fashonable (que le diable soit des mots anglais !) , quand tu ne peux pas payer ton tailleur! C'est autre chose de desoendre d'un beau cheval pour retramer au fond d'un hôtel une bonne famille opulente, ou de sauter à bas d'un carrosse de louage pour grimper deux ou trois étages. Avec tes gilets de satin , tu demandes , en rentrant du bal , ta chandelle à ton portier, et il regimbe quand il n'a pas eu ses éternelles. Oieu sait si tu les lui donnes tous les ans! Lancé dans un monde plus riche que lui , tu puies chez tes amis le dédain de lui-même', tu portes ta barbe en pointe et tes cheveux sur les épaules, comme si tu n'avais pas seulement de quoi acheter un ruban pour te faire une queue. Tu écrivailles dans les galettes; tu es capable de te faire saint-simonien quand tu n'auras plus ni son air ni sa maille , et cela viendra , je

t'en réponds. Va , va, un écrivain public est plus estimable que loi. Je Rnirai par le couper les vivres , et tu mourras dans un grenier.

Mon bon oncle Van Buck , je vous respecfeet je vous aime. Faites-moi la grâce de m'écouter. Voua avra payé ce malin nne lettre de change à mon intention. Quand vous êtes venu , j'étais k la fenêtre et je vous ai vu arriver; vous méditieï un sermon juste aussi long qu'il y a d'ici chez vous. Épargnez , de grjce, vos paroles. Ce que vous pensez, je lésais; ce que vous dites, vous ne Je pensez pas toujours; ce que vous faites, je vous eu remercie. Que j'aie des dettes et que je ne sois boa h rien , cela se peul , qu'y voulez-vous faire? Vous avei soixante mille livres de renie...

Cinquante.

Soixante, mon oncle; vous n'avez pas d'enfanta, et vous êtes plein de bonté pour moi. Si j'en profite, où est le mal? Avec soixante bonnes mille livres de renie ., VAN BOCK.

Cinquante, ûnquanle; pas un denier de plus.

VALEIJTIN.

Soinante; vous me Tavex dit vous-n)ême.

kCùhi'^Ic

44S IL NE VAVT JUKER DE RIEN.

VAN BtltX.

Jamais. Où bb-Lu pris cela?

TILENTin.

Hetlom cinquante. Vous Sles jeune, gaillard encore, et ban vivant. Crojez-vous que cela me (iette, el que j'aie «oif ée voire bien ? Vous ne me faites pas tant d'injure; et toub aavei que les mauvaises létos n'ont pas toujours les plus mauvais cœurs. Vous me querellei de ma robe de chambre : yods en avez porté bien d'autrex. Ha barbe en pointe ne veut pas dira que je eois un saint-gimonif^n : je respecta trop l'héritage. Vous vous plaigDoz de mes giiets ; voutei-vous qu'on «oKe «■ chemise? Vous me dites que je suis pau»T«, e(que mes ami» ne le sont pas; tant mieui pour eux, ce n'est pas ma fatrfe. Vous iniagiaez qu'ils ine gâtent et que leur eieiaple me rend dédaigneux : je ne le suie que de ce qui oi'enntiie , et puisqne vous payez mes dettes, vous voyet bien que'je a'empruDte pas. Vous me reprochez d'aller eu flacro ; c'est que je n^i pw de voiture. Je prends, dites-vous, en renlrant, ma chandelle chez mon portier : c'est pour ne pas monter sans lumière; à quoi bon se casser le cou? Vous voudriet me voir un étal ; faites-moi nommer jH'emier ministre, et vous verreï comme je ferai aaon chemin. Mais quand je serai surnuméraire dans l'entre-sol d'un avoué, je vous demande ce que j'y apprendrai, sinon que tout est vanité. Vous dites que je joue â la bouillotte : c'est que j'y gagne quand j'ai brellan; mais soyez sûr que je n'y perds pas plutôt que je me repens de ma sottise. Ce serait, dites-vous , autre chose, si je descendais d'un beau cheval pour eutrar dans un bon hdtel : je le crois bien; vous en parlez à votre aise. Vous ajoutez que voua êtes Qer, quniqui vous ayez vendu du guingaa; etplâtâ Dieu que j'en vendisse! ce serait la preuve que je pourrais eu acheter. Pour nria noblesse, elle m'est aussi chère qu'elle peut vous l'être à vousmême; maisc'estpourquoi je ne m'attelle pas, ui plus que moi les dievaux de pur sang. Tenez , mon oncle, ou je me trompe, on vous, n'avez pas déjeuné. Vous êtes resté le cœur à

jeun sur cette maudite lettre de change; avalons-la de compagnie
, je vais demander le chocolat. il sonne. On len à dijeuner.

Quel déjeuner! Le diable m'emporte! tu vis comme un
i,-MNGoogle

VALOTTUI.

Eh ! ijue voul«-Toua? quand^on aMuit tâcher de se distraire.

VIN BDCE.

Je sais sAr que , parce que je me mets je te psrdonue.

ViLENTIN.

Hoi? pas du tout. Ce qui me chagrin irrité , c'est qu'il tous
échappe Tnalgré \ d' arrière-boutique. Oui, sans le savoir, cette
Heur de politesse qui vous dislingu mais quand oe n'est pas de-
vaat témoins, je ne vais pas le dire.

ViH BCCB.

C'est bon . c'est bon , il ne m'échappe r et parlons d'autre
chose; tu devrais bien

VALENTIN.-

Seigneur, mon Dieu 1 qu'est-ce que voi

Mais, mou oncle, qn'est-te que je vow

VAN MCI.

Tu m'as fait des lettres de change. Hais rais rien fait , qu'a
donc le mariage de si parlons sérieusement. Tu serais, parblei

quand on te mettrait ce soir dans les brat élevée, avec cinquante mille écus sur la demain matin au réveil. Voyez un peu le comme il ; a de quoi faire l'nmbriageui ! T les payerai ; une fois marié , tu le ranger: Manies a tout ce qu'il Taut....

Mademoiselle de Hanlesl Vous plaisante

V*LENT[M

le ne l'ai jamais vue de ma vie.

Cela ne fait

En Térîlé?

VIN mes.

ie t'en donne ma parole.

TitEHTlii.

Eh bien donc! elle me déplatt.

V^N BCKK.

Pourquoi J

yALwm».

Par la même raison que je lui plais.

VkH BVtX.

Cela n'a pas le sens commun , de dire que (m gens nous déplaisent, quand nous ne les conoaissoDS pas.

VALEHTtN.

Gamme de dire qu'ils nous plaisent. Je vous en prie, rie parlons plus de cela.

VAW BCCS.

Assurément , il faut mourir une Tois dans sa vie. VAN BrCK.

J'enicnds qu'il faut prendre un parti, et se caser. Que devien-
dras-tu? Je t'en avertis, un jour ou l'autre, je te laisserai li malgré
moi. Je n'entends pas que tu me ruines, et si tu veux être mon hé-
ritier, encore faut-il que tu puisses m'altendre. Ton mariage me
coûterait, c'est vrai, mais une fois pour toutes , et moins eu
somme que les folies. Enfla , j'aime mieux me diéb*rra«ser de toi
; pense à cela : veui-tu une jdie femme , tes dettes payées , cl
vivre en reposi

VALENTIH.

Puisque voiwj lenei, mon oncle, «t que vou^ pariei sérieuse-
ment , sérieusement je vais vous rendre : prenei du pâté, et Écou-
leK-moi.

Voyons, quel est Ion sentiment?

Sans vouloir remonter bien haut, ni vous lasser par trop de
préatnbles , je commeuceraï par l'antiquité. Est-il besoin ie
TOUS rappeler la manière dont fut traité un homme qui ne l'avait
mérite en lien; qui toute sa vie Tut d'humeur dence , jusqu'à re-
prendre, même après sa faule, celle qui l'avail si outrageusement
trompé? Frère d'ailleurs d'un puissant monarque, et couronné
bien mal à propos...

VAN BB

De qui diantre me parles- tu?

VALEHITO.

De Uénélas, mon oncle.

Que le diable t'emporte et moi avec! Je suis bleu «ol de t'écouler,

VALErITIK.

Pourquoi? Il me semble loul simple

VAN BDCI.

Maudit gamin! cervelle fSIéel il n'y a pas moyen de te faire dire un mot qui ait le sens commun. (H »« lève.) AllonsI finissons! en voilà assez. Aujourd'hui la jeunesse ne respecte

Mon oncle Van Buck , vous allez vous mettre en colère.

TAN BSCE.

Non , monsieur ; mais en vérité , c'est une chose inconcevable. Imagine-t-on qu'un homme de mon âge serve de jouet Ji un bambin ? He prends-tu pour ton camaradb , et faudra -t-il te répéter...

VALENTiti.

Commenll mon odcIc, est-il possible que vous n'ayet jamais lu Homère?

VAH BUCK, «* rautyanl.

Eh bien! qu*ndje l'aurais lu?

4&a IL NE FAUT JUKEK DE KIEN.

Vous me partes Ae mariage; il cet tout «impie que je tous cite l« fia» graïKl utari de l'aotiquiU.

Je me soucie bien de les)>roverbe8. Veui-tu répondre sérieusement?

VALSnTIN.

Soil; Irinquouà e«eur ouvert i je De serai eompri* de vous qae. si vous voulez bies De pas m'iDlerràmpe. Je oe tous ai pas cité Ménélæ pour faire parade de ma science , mais pour ne pas uoinmer beaucoup d'honoètes ffea* ; but-il Oi'eipliquer sans réverse?

Oui , sur-le-champ , on je m'en vais.

VALEMTIW.

J'avais seize ans, et je sortais du collège, quand une belle dame de notre coonnaissance me distingua pour la première fois. A cet âge-là , peut-on savoir ce qui est innocent ou criminel? J'étais un soir chez ma maitresse, au coin du (eu, son mari en tiers. Le mari se lévo et dit.qu'il va sortir. Â ce mot, Qii regard rapide échangé entre ma belle et moi me fait bondir le cœur de joie. Nous allions être seuls ! Je me retourne , et vois le pauvre homme mellaDtscs gants, lis étaient en daim de couleur vei'd H tre , trop laides, et décousus au pouce. Tandis qu'il y CD fondit SCS mains, debout au milieu de la chambre, un imperceptible sourire passa sur le coin des lèvres de la femme, et dessina comme une ombre légère les deux fossettes de ses joues. L'œil d'un amant voit seul de tels

sourires, car on les sent plus qu'on ne les voit. Celui-ci in'alla jusqu'à l'âme, et je l'avalai comme un sorbet. Mais, par une bizarrerie étrange, le souvenir de ce moment de délices se lia invinciblement dans ma tête à celui de deux grosses maius rouges se débaltant dans des gants verdâtres; et je ne sais ce que ces mains, dans leur opération coullante, avaient de triste et de piteux, mais je n'ai jamais pensé depuis sans que le féminin sourire ne viol me chatouiller le coin des lèvres, et j'ai juré que jamais femme au monde ne rae ganterait de ces gaals-là.

C'est-à-dire qu'en franc liberlin, i« dout«s J* la vertu des

D,niz=rtNGoO«^[c

femmes, et que tu as peur que les aab que lu leur ae fait.

ViLENTin.

Voua l'avez dit; j'ai peur du diable, e

ViN BCKK.

Bahl c'est une idée déjeune homme.

Comme il vous plaira, c'est la mieune d'année», si j' j suis, ce sera une idée de me marierai jamais.

Prétends-tu que toutes les femmes so tous les maris soient trompés ?

Je ne prétends rien, et je n'en sais rien i je vais dans la rue, ne pas me jeter sout < tures; quand je dtne, ne pas manger de soif, ne pas boire dans un verre cassé. el femme, ne pas l'épouser; et encore je nei i ni écrasé, ni étranglé, nibrècbe-dent, ni

Fi donc ! mademoitelle de Manies est s ; c'est une bonne petite fille.

VALENTIF,

A Dieu ne plaise que j'en dise du mal ! la meilleure du monde. Elle est bien Quelle éducation a-t-elle ? La cont spectacle, aux courses de chevaut ? Sort-i I le malin , â midi , pour revenir à six h femme de chambre adroite, un escalier i la Tour de JVeile, et lit-elle les romans d mèoe-on , après un bon dîner, les soirs < i est au sud, voir lutter aux Champs-Élysée lards nus , aux épaules carrées ? A-t-elle pt vsiseur , grave et frisé , au jarret prussien doigis quand elle a bu du punch ? Bc^oi télé-à-lête , l'après-midi , sur. un sofa élaei ' jour d'un rid^u rose ? Â-t-elle à sa poriqu'on pousse du pelil doigt en tournant 1.

4&4 IL NE FAUT ÎVRER DK HIEN.

retombe mollement une tapisserie sourde et muette ? Metelle son gant dans son verre lorsqu'on commence A passer le campagne ! Fait-elle semblant d'aller au bal de l'Opéra, pour s'éclipser un quart d'heure, courir chei Hu»ard et revenir bâiller ? Lui a-t-on appris , quand Rabini chante, à ue montrer que te blanc de ses jeux, comme une colombe amoureuse ? Pas»e-t-elle l'été k la campagne chez une amie pleine d'expérience , qui en répond à sa Tamille, et qui , le soir, la laisse au piano pour se promener sous les charmilles, e» chuchotant avec un hussard ? Va-1-elle aux eaux ? A-t-elle des migraines ?

Jour de Dieu ! qu'est-ce que tu dis là ?

C'est que si elle ne sait rien de tout cela , on ne lui a pas appris grand'chose ; - car, dès qu'elle sera femme, die le saura,

el alors qui peut rien prévoir?

Tu as de singulières idées sur réducaUoD des Temmes Vou-
draift-tu pas qu'un les suivit?

Non; mais je voudrais qu'une jeune fille fill une herbe daos un
bois, et non une plante dans une caisse. Allons, mon oncle, Tenez
aux Tuileries, et ne parlons plus de tout c«la.

Tu refuses mademoiselle de Mantes?

Pas plus qu'une autre , mais ni plus ni moins.

Tu me feras damner; tu es incorrigible. J'avais les plus belles
espérances; cette fille-lâ sera très-riche un jour; tu me ruineras,
et tu iras au diable; voilï tout ce qui arrivera. Qu'est-ce que c'est?
Qu'est-ce que tu veui?

VALENTIN

Voua donner votre canue et votre chapeau, pour prendre l'air,
«cela vous coDvienL

ie me aoucie bien de prendre l'air! Je (e déshérite, ai tu refuses
de te marier.

i,CÜHl«^[c

TALEHTIN.

Vous m* déshéritez , diod onde*

VAN BUCK

Oui, psrieciell j'en fais sennentl Je serai aui que loi, et nous
verrons qui des deux cédera.

VALEWTIN.

Vous me déshéritez par écrit , ou seulement de v

VAN BCCE.

Par écrit , insolent 4|ue lu es !

Et ï qui taiseerec-Tous votre hien î Vous fondereE donc un
prix de vertu, ou un concourt de grammaire latine?

VAN BUIX.

Plutôt que de me laisser ruiner par loi , je me ruinerai tout
seul el à mon plaisir.

Il n'r a plus de totale ni de Jeu ; vous ne pourrez jamais tout
boire.

VAN BDCI.

Je quitterai Paris ; je retournerai a Anvers ; je me marierai
moi-même , s'il le Ikul , et je te ferai gii cousins germains.

Et moi je jn'en irai A Alger ; je me ferai trompette de dragons,
j'épouserai une Éthiopienne , et je vous ferai vingt' quatre petits
neveux, noire comme de l'encre, et bét«s comme des pola.

VAN BOCK

Jourdema vie! si jeprendsma canne...- ■

Tout beau, mon oncle ; prenez garde, en frappaol, de casser
votre bâton de vieillesse.

VAN DtCK, t'etnbrauanl. Ab ! malheureui I tu abuses de moi.

VÂIENTIH.

ÉcouteE-moii le mariage me répugne; mais pour vous, mon bon oncte, je me déàderai à (ont. Quelque bizarre que puisse vous sembler ce que je vais vous proposer, promettez-moi d'y souscrire «ans réserve , et,' de mon cAté, j'engage ma parole.

De quoi s'agit-il? Dépécbe-toi.

Iâ6 11. NE FAUT JUKEU DE HIEN.

Promeltei d'abord , je parlerai eniuûle.

VAX BDtX.

ie ne le pins pas sans rien savoir.

Il le faul, mon oncle; c'est iodiipensable.

ViN BHCK.

Eb bien , soil , je te le promets.

Si TOUB voulez que j'éponse mademoiselle de Hantes , il n'y s pour cela qu'un moyea; c'est de me donner la oertilade qu'elle ne me mettra jamais aux nMinB la paire de ganls dent nous parlions.

Et que veui-tu que j'en sache?

Il y a pour cela dee probabilités qu'on peut calcuin- aisément. ConTenez-TouB que si j'avais l'assurance qu'on peut la séduire eu huit jours, j'aurais grand tort de l'épouser?

VAN BBCK.

Certainement. Quelle apparence f...

Je ne vous demande pas un plus lon)j délai. La baronne ne m'a jamais vu , non plus que la tille; vous altei faire atteler, et vous irei leur faire visile. Voua leur direi qu'à votre grand regret, votre neveu reste garçon : j'arriverai au chStean «ne heure après vous , et vous aurez soin de ne pas me reconnaître; voila tout ce que je vous demande, le reste ne regarde

Hais tu m'affrayes. Qu'est-ce que tu veux faire? A quel titre te présenter?

VALENTIN

C'est mon alTaire ; ne me reconnaissez pas , voilà tout ce dont je vous charge. Je passerai huit jours au château; j'ai besoin d'ftir, et cela me fera du bien. Vons y reslerei si von

Deviens-tu fou ? et que prétendsqu foire ? Séduire une jeune lllle en huit jours ? Faire le galant Bous uu nom «up<

po«é? 1^ belle trouvaille I U s'y a pas de i niaiseres ne soient rebattues. He prends- 1 Cymanse?

DE DANSE

La baronne, attUt, eaïae avec Vabbé en itrie. Cieile prend ta lefon c i

C'est une chose asseï singulière que je peloton bleu.

Vous le teniez il y a un quart d'heure ; que part.

LE IUITRE DE DANSE.

Si mademoiselle veut faire encore la poi i serons après cela.

Je veux apprendre la valse à deux tem|i

Madame la baronne s'y oppose. Ayez la tête, et de me faire des oppositions.

l'abbé.

Que pensez-vous, madame, du dernier TOUS pas entendu?

LA B ABONNE

C'est vert et rose, sur fond noir, parei

Plalt-il?

u babonne!

Ah 1 pardon , je n'y étais pas.

J'ai cru vous y apercevoir.

4d6 IL m FAUT JURER DE RIEN.

Ll BAHONNE.

OùdoDef

A SaiDl-Rocb, diinauche dernier.

Hais oui, Irès-bien. Tout le monde pleurail; le haron ne foUait que se moucher. Je m'en suis allée à la moiUë, parce que ma loieine avait des odeurs, et que je suis dans ce moment-ci entre les bras des homœopatfaes.

LE miTHE DE DUISE.

Uademoiselle, j'ai beau vous le dire, vous ne faites pas d'oppositions. Délournex donc légèrement la tête, et arrondisBezmoi les bras.

CÉCILE

' Hais, monsieur, quand on veut ne pas tomber, il faut bien regarder devant soi.

Fi donc! C'est une chose horrible. Tenez, voyez; ya-l-ilrien de plus simple? Regardez-moi; est-ce que je tombe? Vous allei à droite , vous regardez â gauche ; vous allez à gauche , voua regardez b droite -, il n'y a rien de plus naturel.

C'est une chose inconcevable que je ne trouve pas mon peloton bleu.

Haman , pourquoi ne voulez-vous donc pas que j'apprenne la valse à deux temps ?

Li DAnONNE.

Parce que c'est indécent. Avei-vous lu Joeelynl

Oui, madame; il y a de beaux vers; mais le fond, je vous

Lit BlBOmE.

Le fond est noir ; tout le petit meuble l'est; vous verrez cela sur du palissandre.

Hais , maman , miss Clarj valse bien, et mesdemoiselles de Baimbaut aussi.

L* BARONNE

Hiss Clary est Anglaise, mademoiselle. Je suis sAre, l'abbé, que voua êtes assis dessus.

i,CÜHl«^[c

Hoi , madame 1 sur miss Clar; I

U BARONNE

Eh! c'est moD peloton, le voilA, Non, c'est du rouge; où est-il passé?

JelrDuv« la scène de l'étàjuefnK belle; il y a certaioement du génie, beaucoup de talent, et de la facililé.

CÉCILE

Hais , maman , de ce qu'on est Anglaise , pourquoi est-ce décent de valser? .

Il y a aussi un roman que j'ai lu , qu'on m'a envoyé de chez Mongie. Je ne sais plua le nom , ni de qui c'était. L'avez-vous lu? C'est assez bien écrit.

Oui, madame. Il semble qu'on ouvre la grille. Allendexvous quelque visite?

Ahl c'est vrai; Cécile, écoutez.

Madame U baronne veut vous parler, mademoiselle.

Je ne vols paa entrer de voilure; ce sont des chevani qui vont sortir.

CÉCILE, s'approclumt.

Vous m'avez appelée, maman?

LA BARONNE

Non. Abl oui. Il va venir quelqu'un ; baissez-vous donc que je vous parle à l'oreille. C'est un parti. Êtes-vous coiffée?

CÉCILE

Un parti?

LA BARONNE

Oui, très-convenable. —Vingt-cinq à trente ans, ou plus jeune; non, je n'en sais rien; très-bien; allez danser.

Hais, maman , je voulais vous dire...

LA BARONNE

C'est incroyable où est allé ce peloton. Je n'en ai qu'un de bleu , et il faut qu'il s'envole.

Btan Von Bue».

VAK BUCE.

Uadame la baroune, je vous souhaite le bonjour. Hgp neveu n'a pu veoir avec moi; il m'a chaîné de vous préseuier bos regrets, et d'excuser son.manqoe de parole.

LA BABONHE.

Ah bahl vraimentl, il ne vient pas? Voilà ma fille qui prend sa leçon; permettez- vous qu'elle conliuuê? Je l'ai fait descendre, parce que c'est trop peUt chez elle.

J'espère bien ne déranger personne. Si mon écervclë de

Mon neveu, madame, est bien fSché...

U BABONKE.

Écoutez donc que je vous dise. L'abbé, vous nous restez , pas vrai? Eh bien! Cécile, qu'est-ce qui t'arrive? LE MAITEIE DE DANSE.

Hadeuioiselle est lasse, madame.

Changona I si elle était au bal , et qu'il fût qaatre heures du matin, elle an serait pas lasse, c'tat clair comme le jour. Dites-moi donc, vous :

Ba» à Van Buck.

ïàl-ee que c'est manqué?

VAN BOCK

l'en ai peiir;eta'il faut tout dire...

Ah bahl il refuse? Eh bien 1 c'est joli.

Mon Dieu , inadame , n'allez pas croire qu'il y ait là de ma faute en rien. Je vous jure bien par l'âme de mon père...

Eafln il refuse, pas vrai? C'est manqué?

VAN BUCB.

Hais, madame, si je piravais, sans mentir...

■...■i.CÛHl'^lc

On «nloul ■ » grani tumulte < i Qu'est-ce que o'ett^r^prdei donc, l'ai i

Madame, c'est une veillnre venét d«v :

leau. On apporte ici ud jenoe homme | sen liment.

LA BMtmiNE.

Ah! mon Dieu! ua mortigui m'arrivt la chambre verte. V«Bex,
VaDBudi,4Dn

ACTE SECOND

SCÈNE I.

Une KUè« hui «o« okta i

Entrent VAN BUCK et VALENTIN ,

écharpe.

VÂLEKTBI.

I n'y a rion de plus possible; c'eet méi i est, assez doalaureu-
setnent rdel.

c ne sais lequel, dan8eetleefraire,e8l is deui. Vit.on jamais pa-
reille eitraTai i

Il fallait bien trouver an prétexte poi i ïcuableinent. Quelle rai-
son voulez-vous] senler ainsi incognito k une Tamille respe un
lonis à mon postillon en lui demani (verser dcrant le château.
C'est un honn< I rien à lui dire , et son argent est parfaite i sa
roue daus le fossé avec une constance :

démw le bras , c'est ma faute , mais j'ai versé , ' plains pas. Au contraire , j'ea suis bien aise; oeli clioses un air de vérité qui intéresse en ma faveur

Que vas-l'n faire? et quel est Iod dessein?

Je ne viens pas du tout ici pour épouser mademoiselle de Hantes, mais uniquement pour vous prouver que j'aurais tort de l'épouser. Mou plan est fait, ma balttuie pointée, et jusqu'ici tout va à merveille. Vous avei tenu votre pronitese comme R^ilus ou Hernani. Vous ne m'avez pas appelé mon neteu , c'est le principal et le plus difflcile ; me voilA reçu , bébei^, couché dans une belle chambre verte, de la fleur d'orange sur ma table, et de« rideaux blan<s A mon lil. C'est une justice à rendre k votre baronne , elle m'a aussi bien recueilli que mon postillon m'a versé. Maintenant il s'agit de savoir si tout le reste ira à l'avenant. Je compte d'abord faire ma déclaration , secondement écrire un billet...

VAN BUCK

C'est inutile , je ne souffrirai pas que celte mauvaise plai-

Vous dédire !

le-cbamp.

VILEtITI.

Dil«t un mot, je reprends la poste el retoorneà Paris; plus de parole, plus de mariage; vous me désbérileres si vooa

C'est uD gu^ier incompréhensible, et il est inouï que je sois fourré là. Mais enfin voyons, eiptique-toi!

Songei, mon oncle, k notre traité. Vous m'avei dit et ac* cordé que , s'il était prouvé que ma future devait me ganter de certains gants, je serais un fou d'en faire ma femme. Par conséquent, l'épreuve étant admise, vous trouverez bon, jusie et convenable qu'elle soit aussi complète que possible. Ce que je dirai sera bien dit ; ce que j'essayerai , bien essayé , et ce

■...■i,CÜHl«^[c

ACTE II , SCENE I

que je pourrai faire, bien fait : vous ne me chercherez pa» chicane , et j'ai carte blanche en tout cas.

TAN BDCS.

Hais, monsieur, il y a pourtant de certaines bwDes, de oerlainea choBes... — Je tous prie de remarquer que si tous allez vous prévaloir... — Hisëricordel comme tu y vas!

Si notre future est telle que vous la croyez et que vous me l'avez repré«entée , il n'y a pas le moindre danger , et elle ne peut que s'en trouver plus digue. Figurez-vous que je suis le premier venu; je suis amoureux de mademoiselle de Hantes, vertueusp épouse do Valenlin Vaii Buck; soiigei comme la jeunesse du jour est enlreprenanle et hardie! que ne fait-on pas, d'ailleurs, quand on aime? Quelles escalades, quelles lettres de quatre pages, quels torrents de larmes, quels cornets de dragées ! Devant quoi recule un amant? De quoi peuton lui demander compte? Quel mal fait-il, et de quoi s'offenser? il aime. o mon oncle Van Buck! rappelez-vous le

De tout temps j'ai été décent , et j'espère que vous le serez , si-
non je dis tout à la baronne.

Je ne compte rien faire qui puisse choquer personne. Je
compte d'abord faire ma déclaration; secondement, écrire plu-
sieurs billets; troisièmement, gagner la fille de chambre; quatriè-
mement, rAder dans les petits coins; cinquièmement, prendre
l'empreinte des serrures avec de la cire à cacheter; sixièmement ,
faire une cechelle de cordes , et couper les vitres avec ma bague;
septièmement, me mettre à genoux par terre en récitant la Nou-
velle Biloite; et huitièmement, si je ne réussis pas, m'aller noyer
dans la pièce d'eau; mais je vous jure d'être décent , et de ne pas
dire un seul gros mot , ni rien qui blesse les convenances.

' Tu es un roué et un impudent; je ne souffrirai rien de
pareil.

VALTWN.

Hais pensez donc que tout ce que je vous dis là , dans quatre
ans d'ici un autre le fera, si j'usenai demoiselle de Mantes;

464 IL NE FAUT JAMBER DE RIEN,

et MMment Touleivans que je «ache 4e quelle rMstaaM dJe
est capable , si je ne l'ai d'abord esMjé moi-même! Un autre, ten-
lera bien plus encore, et aara devant lui un bien autre délai; CD
ne dentaudoal que huit jours, j'ai 'bit ud ade de grande humilité.

C'est un piège que t j m'as tendu ; jamais je n'ai prévu cela.

VILEHTIN.

Et que pensiez-TOUB donc prévoir , quand vous avez accepté la gageure?

VAN BOCK

Mais, mon ami, je pensais, je croyais — je croyais que tu allais faire ta cour... mais poliment., à cette jeune personne, comme, par exemple, de lui... de lui dire... Ou ai par hasard... eh encore je n'en sais rien... Mais que diable! tu es effrayant.

VALENTIN.

Tenez , voilà la blanche Cécile qui nous arrive à petite pas. Entendez-vous craquer le bois sec? La mère laponne avec son abbé, Vite , fourrez-vous dans la chambrière. Vous êtes témoin de la première escarmouche , eh vous m'en direz votre avis.

Tu t'épouserai si elle te reçoit mal ?

Il le cache dans la chambrière.

VALENTIN

Uisais-je moi faire, et ne bougea pas. Je suis ravi de vous avoir pour spectateur, eh l'ami Miemi détourne la tête. Puisque vous m'avez appelé fou , je «eux vous montrer qu'en fait d'extravagances, les plus fortes sont les meilleures. Vous allez voir , avec un peu d'adresse, ce que rapportent les blessures faiblement reçues pour plaire à la beauté. Considérez cette démarche pensif, et faites-moi la grâce de me dire si ce bras estropié ne me sied pas. Eh! que voulez-vous? C'est qu'on ait pâle; il n'y a au monde que cela :

Sui'tout pas de bruil; voici l'instant critiqua; respectez la foi des sermenls. Je vais m'asseoir au pied d'uu arbre, comme un pasteur des temps passés.

£n(re Cêcit» un livr* à la main.

i,CÙHl«^[c

ACTE 1[, SCÈMË

ViLBFiTIN-

Déjà Ictée , nu4emm«elle, «t se«le i celle b««rc tlans le boi»?

C'est TOUS, mongieur? je ne vaw recounaisMie pas. Cumment se porle \otre foulure?

Foulure! voilà uu vilain mot.

Haut.

C'est trop de grâce qbe vous me laites , et il y a de certaines blessures qu'on ne seot jamais qu'à demi.

Vousa-t-on servi à déjeuner?

VALEHTIN.

Vous éles trop boone; de loates les vertus de votre seie, l'hospitalité esl la moins commune, et on ne la trouve nulle part aussi douce , aussi précieuse que chez vous ; et si l'intérêt qu'on m'y témoigne...

CÉCILE

Je vais dire qu'on vous monte un bouillon.

EUetorl.

Tu l'épeuseras! tu l'éponseras ! Avoue qu'elle a été parfaite. Quelle naïveté! quelle pudeur divine! On ne peut pas faire un meilleur choix.

VALEt mn.

Un moment, mon oncle , un moment', vous allez bien vite en avoir besoin.

vin BDa.

Pourquoi pas? Il n'en faut pas plus; tu vois clairement que tu as affaire, et ce sera toujours de même. Que tu seras heureuse avec cette femme! 1 Allons tout dire à la baronne; je me charge de l'apaiser.

Bouillon ! Comment une jeune fille peut-elle prononcer ce mot-IA Elle me déplaît; elle est laide et sotte. Adieu , mon oncle , je retourne à Paris,

T/ÀT secs.

Plaisantez- vous? où est votre parole? Eat-ee ainsi qu'on se joue de moi? Que signifient ces j-etii baissés , et cette cont-

4eB IL NE FAUT JURER DE RIEN,

ance débile? Est-ce à dire que tous me prenez pour un libertin de votre espèce, et que vous tous servez de ma Mère complaisance comme d'un manteau pour vos méchantes desseins? N'est-ce donc vraiment tout qu'une séduction que vous venez enlever sous le masque de cette épreuve? Jour de Dieu! si je le croyais!...

Elle me déplaît , ce n'est pas ma Taule, et je n'en ai pas répondu.

ViPl BUCE.

En quoi peut-elle vous déplaire? Elle est jolie, ou je ne m'y connais pas. Elle a les yeui longs et bien fendus, des cheveux superbes, une taille passable. Elle est parrailement bien élevée; elle sait l'anglais et l'italien; elle aura trente mille livres de rente, et en attendant une très-belle dot. Qttd reproche pouver-vous lui faire, et pour quelle raison n'en voulez- vous pas?

VU.ENTIN.

Il n'y a jamais de raison à donner pourquoi les gens plaisent ou déplaisent. Il est cwtain qu'elle me déplaît, elle, sa foulure et son bouillon.

vin BUCK.

C'est votre amour-propre qui souCTre. Si je n'avais pas été là, voua seriez venu nie faire cent contes sur votre premier entrelieu , et vous targuer de belles espérances. Vous vousétiei imaginé faire sa conquête en uu clin d'ieil , et c'est U où le bât vous blesse. Elle vous plaisait hier au soir , quand vous ne l'aviez encore qu'entrevue, et qu'elle s'empressait avec sa mère à vous soigner de votre sot accident. Maintenant, vous la trouvez laide, parce qu'elle- a fait A peine atention h vous. Je vous conntCIIs mieux que vous ne pensez , et je ne céderai pas si vite. Je vous défends de vous en aller.

Comme vous voudrez ; je ne veux pas d'elle ; je vous répèle que je la trouve laide , et elle a uu air niais qui esl rétoItinl. Ses yeux sont {[[rands, c'est vrai, mais ils ne veulent rien dire; ■ es

cheveux sont beaux, mais elle a le front plat; quant à la taille, c'est peut-être ce qu'elle a de mieux, quoique vous ne la trouviez que passable. Je la félicite de savoir l'italien, elle y a peut-être plus d'esprit qu'en français; pour ce qui est de sa

je n'en veux pas plus que de son

vin BDCB.

Ah-(on idée d'une pareille tête, et peut-on s'attendre à rien de semblable ? Va, tu sais, c'est que je disais hier n'est que la pure vérité. Tu n'es capable que de rêver des balivernes, et je ne veux plus m'occuper de toi. Épouse une blanchisseuse si tu veux. Puisque tu refuses ta fortune, lorsque tu l'as entre les mains, que le hasard décide du reste ; cherche-le au fond de la corbeille. Dieu m'est témoin que ma patience a été telle depuis trois ans, que nul autre peut-être à ma place...

VILANTIN.

Est-ce que je me trompe ? Hégardez donc, mon oncle; il me semble qu'elle revient par ici. Oui, je taperais entre les arbres; elle va repasser dans la taillie.

V4N BDCB.

Où donc ? quoi ? qu'est-ce que tu dis ?

VALEKTFK.

Ne voyez-vous pas une robe blanche derrière une touffe de

lilas ? Je ne me trompe pas, c'est bien elle. Vite, mon oncle, rentrez dans la charmille, qu'on ne nous surprenne pas ensemble.

V*N BtCK.

A quoi bon , puisqu'elle te déplaît?

VILENTIN.

Il n'importe, je veux l'aborder, pour que vous ne puissiez pas dire que je l'ai jugée trop légèrement.

Tu l'épouseras si elle persévère?

C'est pas de bruit; la voici qui arrive.

CÉCILE, entrant.

Monsieur , ma mère m'a chargée de vous demander si comptiez partir aujourd'hui?

VILKHTIN.

Oui , mademoiselle , c'est mon intention , et j'ai déjà des chevaux,

CÉCILE

C'est fil qu'on fait un whUI au salon , et que ma mère serait bien obligée si vous vouliez faire le quatrième.

VAUKHTIN.

J'en flûte Ttefac , mais je n'ai pas joué.

CÉCILE

Et si TOUS voulez rester à dîner, nous avons un Iruf^.

Je vous remercie : je n'en ai pas mangé.

CÉCILE

Après diuer , il nous Tient du monde , et uous danserons la
Eicusez-moi , je ne danse jamais.

CÉCILE

C'est bien dommage. Adieu, monsieur.

Elle tort. VIN BDCE , renlranl.

Ah fâl voyons, l'épouseras-tu? Qu'est-ce que tout cela signifie
Tu dis que tu as demandé des chevaux : est-ce que c'est vrai ? ou
si lu te moques de moi ?

Vous aviez raison, elle est agréable; je la trouve micui que la
première fois; elle a un petit signe au coin de la bouche que je
n'avais pas reoiarqué.

eui-lu me répondre

Je ne vais nulle part, je mo promène avec vous. E^t-ce que
vous la Irouvei mal faite?

VtH BOCK.

Hoiî IKeu m'en (^rde I je la trouve complète en tout.

Il me semble qu'il est bien matia pour Jou«r au whisl ; y janez-
touB, mon oncle? Vous devriez rantrer au château.

Certainement, je devrais y rentrer; j'attends que tous daigniez
me répondre. Iteatez-vous ici, oui ou non?

i,CÜHl«^[c

V«LB<TIK

Si je r«ste, c'est pour notre gageure; je D'en Toudmis pas avoir le démenti ; maie ne comptez sur rien jiuqu'à Iant6l ; mon bras malade me met au supplice.

Rentrons; lu te. reposeras.

Oui, j'ai envie de prendre ce bouillon qui est Ik-haut; il

aut que j'écrive; je vous reverrai è dlneri

Écrire] j'espère que ce n'est pas à elle que lu écriras.

VILBNTIH.

Si je lui .écris, c'est pour notre gageure. Vous savei que

V«N BDCK.

Je m'y oppose formellement, ù moins que tu c (a lettre.

Tant que voua voudrez; je vous dis et je vous répète qu'elle me plaît médiocrement.

Quelle nécesailé de lui écrire? Pourquoi ne lui ai-tu pas fait tout à l'heure ta déclaration de vive voix, comme lu (e l'étais promis?

Pourquoi 7

VitN BUCK.

Sans doute; qu'est^e qui t'en empêchait? Tu avais le plus beau courage du monde.

ViLENTIN,

C'est que mon bras me faiaaiE soulTrir. TeneE , la voilà qui repasse une troisième fois; la voyez-vous là-bas dans l'allée?

Elle tourne autour de la p|jBte-bande , et la channille est circulaire. Il n'y a rien là que de Irès-convenable.

VALENTIH,

Ah! «oquelte fille I c'est autour du feu qu'elle tourne, comme un papillon ébloui. Je veus jeter cette pièce à pile ou face pour savoir si je l'aimerai.

Tiche donc qu'elle t'aime auparavant; le r«s(e «si le moios diffilbile.

TUBNTIH.

Soit; regardoDS-la bien tous les deux. Elle \a passer entre ces deux loufTes d'arbres. Si elle tourne la télc de noire côté , je t'aime ; sinon , je m'en vais à Paris.

Gageons qu'elle ne ae retourne pas.

Oh I que si ; ne la perdons pas de vue.

VAN BCCI.

Tuas raison. — Non, pas encore; elle paraît lire atlenlive-

VALEHTtH.

le auis sûr qu'eHe va se retourner.

Non , elle avance ; la toufle d'arb!<es approche. Je auia convaincn qu'elle n'm fera rien.

Elle doit pourlout nous voir; rien 'ne nous cache; je vous dis qu'elle se retournera.

TIN BCCE.

Elle a passé, tu as perdu.

Je vais loi écrire, ou que le ciel m'écrase! Il faut que je sache à quoi m'en tenir. C'est incroyable qu'une petite fille traite les gens aussi légèrement. Pure hypocrisie! Je pur manège, je vais lui dépêcher un billet en règle; je lui dirai que je meurs d'amour pour elle, que je me suis cassé le bras pour la voir, que si elle me repousse je me brûle la cervelle, et que si elle veut de moi je l'enlève demain matin. Venez, rentrons, je veux écrire devant vous.

TAN BOCK

Tout beau, mon neveu, quelle mouche vous pique? .Voos nous ferez» quelque mauvais tour ici.

' Cro^ftOUB'ilonc ifue deux mots en l'air puissent signifier qu'une chose? Que lui ai-je dit que d'iddin'érent, et que iTi'a-l-eMc dit etie-méinc? Il est tout simple qu'elle ne se re-

D,niz=rtNGoogle

ACTE 11 , SCÈNE U. ' 47

tourne pas. Elle ne sait rien, et je n'ai rien su lui dire. Je ne suis qu'un sot, si vous voulez; il est possible que je me pique d'orgueil et que mon amour-propre soit en jeu. Ude ou laide, peu m'importe; je veux voir clair dans mon âme. Il y a là-dessous quelque

ruse, quelque parti pris que nous ignorons; laissez-moi faire ,
tout s'éclaircira.

VAN BUCB.

Le diable m'emporte, tu .parles eu amoureux. Est-ce que tu le
serais par basant?

VIENTIH.

Non ; je vous ai dit qu'elle me déplâit. Faut-il vous rebatlr
c«nt fois la même chose? Dépêcbons-nous , reutrons au cbâ-

VUJ BDGI.

ie vous ai dit que je ne veux pas de lettre, «t surlaul de celle
dont vous parlez.

Venez toujours , nous uous déciderons.

/ji ÊùTtta.

SCÈNE

X« laloB.

LA BAltonNU: tt L'ABBË, devant une lotie de jeu préparée.

lA BlaONNE.

Vous direz ce que vous voudrez, c'est désolauL de jouer avec
un mork. Je déleste la campagne à cause de cela.

Ll BARONNE.

Je l'ai vu tout k l'heure dans le parcavecce monsieur delà chaise , ijui , par parenthèse , n'est guère poli de ne pas vouiMr nous reator à dîner.

S'il a des aflaires pressées...

U B «BONNE

Uahl des afiaires, tout le moodoen a. La belle cicusc! '"

i,C(Hln[c

on ne peBMiljamai» qu'aux srTaire», o Tenez, l'abbé, jouons au piquet; j(massacra nl«.

i.'abbé, méktnt Ut eartei.

Il ml certain que les jeunes ^ens du jour ne se piquent pas d'être polis.

1* BAHONHE.

Polis! je crois bien. Est-ce qu'ils s'en doutent^ et qu'esta» que c'est que d'être poli? Mon cocher est poli. De mon temps,' l'abbé, on était galant.

C'était le bon, madame la baronne, et plAt an ciel que j'y fusse né <

L* BABONNE.

J'aurais voulu voir que mon frère, qui était à Honsieor, tombât de carrosse à la porte d'un cbâteau , et qu'on l'y eAt gardé â cou-

cher. Il aurait plutdt perdu sa fortune que de refuser de faire un quatrième. Tenei, De parlons plus de ces chosea-lè. C'eal à vous de preadre ; vous n'en laisseï pas?

Je n'ai pas nn as; voilà H. Van Buck. Entre Yan Buek.

U BAROmE.

ContiBuons; c'est à vous de parler.

Vàk bck , ba\$ à la baronne.

Madame, j'ai deui rriola à tous dire .qui saut de la dernière importance.

u BAKonnE.

Eb bieni après le marqué.

l'asbé.

Cinq cartes , valant quarante-cinq.

LA BIHOKHB.

Cela ne vaut pas. {A Von Buek.) Qu'est-ce donc?

Je vous supplie de m'aworder un moment; je ne puis parler devant un tiers, et ce que j'ai à vous dire ne souflre aucun

Voua me biles peur; de quM s'agitti?

D,niz=rtNGoO'^[c

ACTE 11, SCÈNE

Hadame, c'ert une grave affaire, et yoUb allei peut-être voua ll-cher contre moi. La □écessité me force de manquer à une promesBe que mon imprudence nt'a fait accorder. Le jeune homme à qui vous avez donné rhos|Htalilé cette nuit est mon neveu.

U BARONNE

Ah bahl quelle idée!

VA» BOCK

Il déflirait approcher de voua «ans être connu; je n'ai pas cru mal fiiireenmeprêlant A une fantaisie qui, en pareil cas, n'est pas nouvelle.

Ahl mon Dieu! j'en ai tu bien d'autres!

VAM BVtX.

Hais je dois vona avertir qu'A l'heure qu'il eat, il vient d'éciirc A mademoiselle de Mantes, et dana les termes les moins retenus. Ni mes menaces ni mes prières n'ont pu le dissuader de sa Tolic; etuo de vos gens, je le dis A regret, s'est chargé de remettre le billet A son adresse. Il s'agit d'une déclaration d'amour, et je dois ajouter, des plus extravagantes.

LA BARONNE

Vraimeull eh bien, ce n'est pas si mal. 11 a de la tête, voire petit bonhomme.

Jour de Dien ! je vous en réponds ! ce n'est pas d'hier que j'en sais quelque chose. Enfin , madame , c'est A vous d'aviser aux moyens de détourner les suites de cette affaire. Vous êtes chez vous; et quant A moi, je vous avouerai que je suffoque, et que les jambes vont me manquer. Ouf 1

R tombe data un« ehait.

U BARONNE

Ah ciel ! qn'estrce que vous avez donc? Vous êtes pâle Gtnnme un linge I Vite, racontes-mi» tout ce qui s'est passé, et failes-mw confidence entière.

J« vous ai tout dit ; je n'ai rien A ajouter.

u BAROHNG.

Ah bah! ce n'est que ça 7 Soyez donc sans crainte; si votre neveu a écrit A Cédle , la petite me montrera le billet.

ViN BUCK.

Êd élcs-voiu BÛre , baroone? Cda est daugereu

Belle queiti«n I Où «n Beffons-aous si une fille ne moalrail pu à \$a mère une letlre qu'oD lui écrit?

Hum ! je n'en meltrais pas ma main an feu.

Li BAnONKE.

Qu'est-ce à dire, monsieur Van Buck? Savei-vous à qui vaus parlez? Dans quel ntoude avM-vous vécu pour «élever un pareil douta? Je ne sais pas trop comme on fait aajourd'hui, ni de quel train va votre bourgeoisie; mais, vertu de ma vie ! en voilà assez ;

j'aperçois justement ma fille , eE voua verrex qu'elle m'apporte sa leUre. Venez, l'abbé , continuons. Elu M Ttmtt ou jtû. — Entr» Cicilê, qui va à la finêtre, prend «on omtragt et l'autoil à l'iearl.

Quaranlfr^inq ne valent pas?

LA BAHONNE.

Non , vous n'avez rien ; quatorze d'as , sii et quinze , c'est qualre-vingl^nniue. A vous de jouer.

Trifle. Je crois que je suis capot.

VIN BOCK , bat à la borwina.

Je ne vois pas que mademoiselle Cécile vous fasse cneore de confidence,

LA BABONNE, bo* à Van Suck, Vous ne savez ce que vous dites; c'est l'abbé qui la gêne; je suis sûre d'elle comme de moi. Je fais rcpic seulement. Cent dix-sept de reste. A vous A faire.

DN DOMESTIQUE, «ntronf.

Honsicnr l'abbé , on vous demande ; c'est le sacristain et la be-deau du village.

l'abbé.

Qu'est-ce qu'ils me veulent? je suis occupé.

Donnez vos cartes a Van Buck; il jouera ce coup-ci pour L'abbé lOTl. Van BurJi prend \$a piac».

r,M,.,i,CtH>«^[c

ACTE 11 , SCENE II

U BAftONNE.

C'esl voiw qui faites, et j'ai coupé. VoiU élee marque selon
loale apparence. Qu'est-ce que vous avez donc dam les doigts?

VIN BUD, 6a*.

Je TOUS confesse que je ne suis pas tranquille ; voire Itlle ne
dit inot, et je ne vois pas mon neveu.

Je vous dis que j'en répons; c'est vons qui la génec; je la vois
d'ici qui me fait des signes.

Vous croyez? moi , je ue vois rien.

Cikiile, venei donc un peu ici ; vous vous tenez à une iieuc.
{Cieilt approché \$on fauteuil. | Est-ce que vous n'avez rien ï me
dire, ma cbére?

CÉULE.

Hoif non, maman. ,

u BA»onne.

Ab babl Je n'ai que quatre cartes, Van Duck. Le point cri i vous
i j'ai trois valett.

Voulez-vous que je vous laisse seules'f

Li BIHDHNE.

Non; restei donc, <ja ae lait rien. Cédlo, lu peux parler devant
ir

Uoi, mamanî Je n'ai rien do secret à dire.

LA BABOMNE.

Vous n'avez pas à luo psrlei?

Non, maman.

C'est inconcevable; qu'est-ce que vous venez donc inc conter,
Van BuckP

Madame, j'ai dit la vérité.

Ll B*RONNC.

Ça ne se peut pas : Cé<:ile n'a rien A me dire; il est clair qu'elle
n'a rien reju.

VAN BUCK, M levant.

Eb morbleu I je l'ai vu du \nm yeux.

kCùhi'^Ic

LA BiBOKHE, J« levant oumi.

lia fille, qu'etl-ce que cela signifie? leve^Toua droite, et regar-
dez-moi. Qu'est-ce que vous avei dans Toa poches? CECILE ,
pbutvinl.

Haia , maqjaD , ce n'est pas ma faute ; c'est ce mousieur qui
m'a écrit.

LK BABONNE.

VojooB cela. (CiciU donn» la lettre.) le sais curieuse de lire de
son style li ce mousieur , comme vous l'appelei. Elle Ut.

■ Mademoiselle, je meurs d'amour pour vous. Je vous ai vue l'hiver passé, et, vous sachant à la campagne, j'ai résolu de TOUS revoir ou de mourir. J'ai donné un louis à mon postillon. . .

Ne voudrait-il pas qu'on le lui rendit? Nous avons bien affaire de le savoir 1

• A mon postillon, pour me verser devant voire porte. Je vous ai rencontrée deux fois ce matin, et je n'ai rien pu vous dire, tant votre présence m'a troublé. Cependant la crainte de vous perdre, et l'obligation de quitter le château... ii

J'aima beaucoup ça. Qu'est-ce qui le priait de partir? C'est lui qui me refuse de rester A dîner.

" me détermineut k vous demander de m'accorder un rendez-vous. Je sais que je n'ai aucun titre à votre condescendance... >

La belle remarque, et faite à propos, mais l'amour peut tout excuser; ce soir, à neuf heures, pendant le bal, je serai caché dans le bois; tout le monde ici me croira parti, car je sortirai du château en voiture avant dîner, mais seulement pour faire quatre pas et descendre, *

Quatre pas! quatre pas! l'avenue est longue; dirait-on pas qu'il n'y a qu'à enjamber?

« et descendre. Si dans la soirée vous pouvez vous échapper, je vous attends; sinon je me brûle la cervelle. »

Bien.

■ la cervelle. Je ne crois pas que votre mère... n :

Ah 1 que votre mère? voyons un peu cela. « fasse grande attention à vous. Elle a une tête de gir... o

HonsieurVanBuck, qu'est-ce que cela ûgnifle?

VAN BVCK.

Je n'ai pas entendu, madame.

iz=rtNGoogle

LA BAHONKC.

Liseï vous-in6m«, et fail«s-moi le plaisir de dir« à votre neveu qu'il sorte de ma maison tout à l'heure, et q«'il n'y mette jamais les pieih.

Il y a giromlte, c'est positif; je ne m'cD étais pas aperçu. Il m'avait cependant lu «a lettre avant que de la cacher.

Il vous avait lu celle lettre , et vous l'avez laissé la donner

! Allés, vous êtes un vieui sot, et je ne vous

Qu'est-ce que c'est? mon neveu qui part sans moi? Eh! comment veut-il que je m'en aille? J'ai renvoyé mes chevaux. Il faut que je coure après lui.

Il MTl en courant.

C'est singulier; pourquoi m'écrit-il , quand tout le monde veut bien qu'il m'épouse?

SCÈNE

Entrent VAN BUCK et VALENTIN , jtti frappe à ur» aubtrgt.

ViLEntiN.

Uolâl bel y a-t-il quelqu'un ici capable de me bire une

DN cAHÇON, tortant.

Oui, nwnsieur, si ce n'est pas trop loin; car vous voyei qu'il pleut A verse.

Je m'y oppose de toute man autorité , et an nom des lois du royaume.

JrS IL NE FAUT JURER M: BIEN.

VALENTIH.

Connaûaei-voiu le château de Manies, id près?

LE GIBÇON.

Que oui , monsieur; nous j allons lous les jours. C'est h main gauche; on le voit d'ici.

ViW BDCK.

Mon ami , je vous défends d'y aller , si vous avez quelque notion du bien el du mal.

VALENTIN

Il ; a deux louis à gagner pour voua. Voilà une lelf re pour mademoiselle de Hanles , que vous remeltrei à sa femme de chambre, et non àd'autrrâ, et «n secret. Dépêches

Voilà quatre louis û vous redisei.

o monseigneur, il n'y a pas de danger.

En voilà dii ; et si vous n'y allei pas , je vous casse ma canne sur le dos.

LB eutçoN.

o mon prim<e, soye« tranquille; je serai bienUM revenu.
ntori.

VAIENTIN.

Maintenant, mou onde, me t tons- nous è l'abri; et si vous m'en croyeï, buvons un verre do bière. Celte course à pied doit vous avoir fatigué.

Ili l'asteoieiU iur un hant.

S(HS-en certain , je ne te quitterai pas ; j'en jure par l'âme de feu mon frère et par la lumière du soleil. Tant que mes pieds pourront me porter, tant que ma lélc sera sur mes épaules, je m'opposerai à celte action infime et à ses horribles

ViLENTIN.

So;ei-en sAr,je if'cn démorderai pas; j'en jure par ma justeooolèreet par la nuit qui me protégera. Tant que j'aurai du papier et de l'encre, el qu'il me restera un louis dans ml

l,.;l,CtH>«^[c

ACTE [»], SCENE I

poche , je poursuivrai et achè»erai mon dessein , quelqae chose qui puisse en arriver.

N'as-tu donc plus ni foi ni vergogne, el se peuUI que la sois mon sang? Quoi! dî le respect pour l'innocenee, ni le sentiment du convenahie , ni la certitude de me donner la fièvre, rien n'est capable de le loucher I

N'avez-vous donc ni orgueil ni honte , el se peut-il que vous soyei mon oncte? Quoi! ni l'iosulle que l'oit nous fait, ni ta . manière dont on nous chasse, ni les injures qu'on vous a diles à voire harbe, rien n'est capable de vous donner du cœur!

Encore si tu étais amoureux ! si je pouvais croire que tant d'extravagances partent d'un motif qui eût quelque chose d'humain 1 Mais non , lu n'es qu'un Lovelacc , td ne respire que trahisons , et la plus exécration vengeance est ta seule soif et ton seul amour.

Encore si je vous voj'ais pester I si je pouvais me dire qu'au fond de l'âme vous envoyez cette baronne el son inonde à tous les diables! Hais non, vous ne craignez que la pluie, vous ne pensez qu'au mauvais temps qu'il fait , et le soin de vos bas chinés est votre seule peur et votre seul tourment.

Ahl qu'on a bien raison de dire qu'une première faute mène à un précipice! Qui m'eût pu prédire ce matin , lorsque le barbierm'a rase, et que j'ai mis mon habitneuf, que je serais ce soir dans une grange, crotté et trempe jusqu'aux os! Quoi! c'est moi 1 Dieu juste, à mon âge, il faut que je quitte ma chaise de poste où nous étions si bien installés , il faut que je coure k la suite d'un

fou à travers champs, en rase campagne! Il faut que je me -ti'aine à ses talons , comme un couDdent de tragédie, el le résultat de tantdejweurs sera le déshonneur de mon nom!

C'est au contraire par la retraite que nous pourrions nous déshonorer , el non par une glorieuse campagne dont nous ne sortirons que vainqueurs. Rougisseï, mon oncle Van Bock , ■mais que ce soil d'une noble indignation. Vous me Iraitez de

..■i,CÙHl«^[c

Loveiace; oui, par le ciell ce Dom me convieot. Comme à lui OD me rerme une porle surmoDlée de 6éres armoiries ; comme lui, une famille odieuse croit m'abaltre par tiïi aCTroat; comme lui , comme l'épervier , j'erre et je tournoie ann environ»; mais comme lui je saisirai ma proie, et, comme Clarisse, ma sublime bégueule, nia bien-aimée m'appartiendra.

Ah del! que ne suia-je à Anvers, assis devant moD comptoir, sur mou (anleuil de cuir, etdéppliant mon talletas! Que mon frère n'esl-il mort gar^a, au lieu de se marier à quarante ans passés! Ou plutôt que ne suis-je mort moimême, lopremier jour que la baronne de Ua nies m'a invité h déjeuner!

VALEHTIN.

Ne regrettez que le moment où, par une fatale faiblesse, vous avez révélé à celle femme le secret de notre trailé. C'est vous qui avei causé le mal; cessez de m'injurier, moi qui le réparerai. Dou-tez-vous que cette petite fille, qui cache si biega les billets douK dans les poches de son tablier, ne fiU venue BU rendez-vous don-né? Oui , h coup sûr elle y serait venue; donc elle viendra encore mieux cette fois. Par mon patron! je me fais une fête de la voir

descendre en peignoir, en cornette et en petits souliers, de cette grande caserne de briques rouillées; liene l'oimepas; mais je l'aimerais, que la vengeance serait la plus forte, et tuerait l'amour dans mon cœur. Je jure qu'elle sera ma maîtresse, mais qu'elle ne sers jamais ma femme; il n'y a maintenant ni épreuve, ni promesse, ni alternative ; je veui, qu'on se souvienne à jamais dans cette famille du jour où l'on m'en a chassé.

l'idbebgistb , tortaata de la maiton.

Messieurs, le soleil commence à baisser; esUceque vous ne me ferez pas l'honneur de dîner ches moi? VALENT! H. ,

Si (ait; apportez-nous la carte, et failea-nous allumer du feu. Dès que votre gar^a sera revenu, vous lui direz qu'il me ' donne réponse. Allons, mon oncle, un pendre fermeté; venex et commandez le diner.

VIN BncE.

Ils auront du vin détestable, je connais le pajs; c'est un vinaigre alTrcui.

iz=rtNGoo<^[c

ACTE m, SCÈNÈ II

Pardoanez-moi; nous avons du Champagne, ilu cbambertin , et tout ce que vous pouvez désirer.

En vérité? dans uu trou pareil ? c'est imposiible ; vous nous en imposez.

l'âcheiiciste.

C'est ici que descodent les messageries, et vousTerrcisi nous manquons de rien.

Allons , tâchons donc de diner ; je sens que ma mort est prochaine , et que dans peu je ne dînerai plus.

Ht lorlenl,

SCÈNE

Au chftt«>D. Vn iklop.

Entrent LA BARONNE et L'ABBË.

Madame, s'il m'est permis de vous donner nn conseil, je vous dirai que j'ai grandement peur. Je crois avoir vu en traversant la cour un homme en blouse el d'asseï mauvaise mine, qui avait une lettre à la main.

Lk BARONNE.

peuAcebal; je n'ai pas la force de m'en occuper.

Dana une circonstance aussi grave, ne pourriez- vous retarder vos projets ?

U BAROHNE.

Êtes-vous Ton? Vous verrez que j'aurai fait venir (oiit le faubourg Saint-Germain de Paris , pour le remercier et le mettre & la porte 1 Réflëebbsez donc à ce que vous dites.

Je croyais qu'en telle occasion on aurait pu , sans blesser personne...

i,CtH>«^[c

U BikRONNE.

Et au milica de ^ , je n'ai pas de bougies ! Voyci donc un peu si Dupré e»l là. *

Je pense qu'il s'occupe des sirops.

Voua avez raison ; ces maudits sirops , voilà encore de quoi mourir. Il ; a huit jours que j'ai écrit moi-même, et ils dc mut arrivai qu'il f a une heure. Je vous demande si on va boire ça.

Cet homme en blouse, madame la baronne, est quelque émissaire, n'en doutez pas. Il m'a semblé, autant que je me le rappelle , qu'une de vos femmes causait avec lui. Ce jeune homme d'hier est mauvaise Lêle , el il faut songer que la m^ nière assez verte dont vous vous en êtes délivrée...

BabI des Van Buck? des marchands de loileî qu'est«equB TOUS voulez donc que fa fasse? Quand ils crieraient , esUce qu'ib ont voiiî 11 Ihut que je démeuble le petit salon; jamais je n'aurai de quoi asseoir mou monde.

Est-ce dans sa chambre , madame , que votre fille est enfermée?

Dix et dii font vingt; les Raimbaut sont quatre; vingt, (rente. Qu'esta* que vous dites, l'abbé? l'abbé.

Je demande, madame la barofme, si c'est dans sa belle diambre jaune que mademoiselle Cécile est enfermée?

Non; c'est là , dans la bibliothèque; c'est encore mieui; je l'ai sous la main. Je ne sais ce qu'elle fait, ni si on l'habille, et vAilà la migraine qui nie prend.

Désiret-vons que je t'entretienne?

LU BABOMNE.

Je vous dis que le verrou est mis ; ce qui est fait est fait ; n«ns n'y pouvons rien.

LÜHi«^[c

ACTE ni , SCÈNE If

Je pense que c'était sa feinuie de chambre qui cauMit avec ce lourdaud. V^uillei me croire , je vous en supplie ; il s'agit là de quelque aaguille bous rodie qu'il importe de ue pas négliger.

L* BÂRONHE.

DécidéineDt i) fant que j'aille k l'oHIce; c'est la deroière fois que je reçois ici. Elit lort.

l*bbé , MUL.

Il me semble que j'entends du bruit dans la pièce attenante h ce salon. Ne serait-ce point la jeune fille? Hélas! ceci est inconsidéré I

CÉCILE, en dehor\$.

Monsieur l'abbé, voulei-vous m'ouvrir?

Mademoiselle, je ne le puis «ans autorisation préalable.

CÉCILE , de même.

La clef est là , sous le cnussin de ta causeuse ; vous n'avez qu'à la prendre , et vous m'ouvrirez.

l'ibbë , prenant la cl»f.

Vous avez raison , mademoiselle , la clef s'y trouve effectivement ; mais je ne puis m'en servir d'aucune Tafon , bien coiiti'airement à mon vouloir.

CÉCILE, âetnême.

Ah 1 mon Dieu I je me trouve mal 1

Grand Dieu! rappelez vos esprits. levais quérir madame la baronne. E^t-il possible qu'un accident funeste voua ait frappée si subitement? Au nom du ciel! mademoiselte , répoodei-moi , que ressenlet-vous?

cÉOLE, dt même.

Je me trouve mal t je me trouve mal 1 l'abbé.

Je ne puis laisser eipircr ainsi une si charmante personne. Ma foi I je prends snr moi d'ouvrir; on en dira ce qu'on voudra. Il ouvre ta porte.

Ha foi, l'abbé, je prends snr moi de m'en aller; on en dira ce qu'on voudra.

Elt» (orl sn courani.

SCÈNE

Ua p«tît boia.

Entrent VAN BUCK et VALENTIN.

VitENTIN.

La lune se lève et l'orage pasie. Voyes ces perles Mir les feuilles; comme ce venl tiède les fait rouler I Â pdne si le sable garde l'empreiote de nos pas; le gravier see a déjà bu la pluie.

Vis BBOI.

Pour une aubei^e de hasard , nous n'avons pas trop mat dîné. J'avais besoin de ce ta^{ol} flambant; mes vieilles jambes sont raillaardies. Eh bien! garçon , arrivona-nons?

Voici le Larme de notre promenade ; mais, si vous m'en croyez, à présent vous ponsserei jusqu'à cette ferme dont les fenêtres brillent li-bas. Vous vous meltrei au coin du feu , et vous nous commanderez un grand bri de vin cbaud avec do sucre et de la cannelle.

Ne te f^s-tu pas trop attendre? Combien de temps vas-tu rester ià? Songe du moins à toutes tes fvonwsses, et k être prêt en même temps que les chevaux.

Je vous* jure de n'entreprendre ni plus ni moins que ce dont nous sommes convenus. Vojci, mon oncle, comme je vous cède , et comme en tout je fais vos volontés. Au fait , dîner porte conseil , et je sens bien que la colère est qu^{uefma} mauvais ami. Capitu-lation de part et d'autre. Voi» me permettez un quart d'heure d'amourette, et je renonce il loulo espèce de vengeance. La petite

retournera diez elle , nous k Paris, et tout sera dit. Quant k la ilé-teslée baronne, je lui pardonne en l'oubUant.

C'est à merveille! Et n'aie pas de crainte que tu manques de femme pour cela. Il n'est pas dit qu'une vieille folle fera tort à d'honnêles gens , qui ont amassé an bien considérable , et qui ne sont point mal lournés. Vrai Dieu \ il fait beau clair «le lune; «ela me rappelle nwn jeuno lemps.

■...■i,CÙHl«^[c

ACTE HT, SCENE III

Ce bâtiel doux ^ue je viens de recevoir n'esl pas u niais , Bavei-vous? celte peKle fille a de l'esprit, et in^mc quelque chose de mieux; oui, Il y a du cŒur dans ces trois ligncg; je ne Mis quoi de tendre et de hardi , de virginaletdebrave en même temps; le rendez-vous qu'elle m'assigne est, du - reste , comme «on billet. Regardez ce bosquet, ce ciel , ce coin de verdure dans un lieu si sauvage. Ah 1 que le cœur est un grand matirel On n'invente rien de ce qu'il trouve, et c'est lui seul qui choisit tout.

V»M BOCK

le me Muvien qu'étant A la Haye , j'eus une équipée de ce genr^. C'était, ma Toi, un beau brin de fille : elle avait cinq pied» el quelques pouces, et une vraie moisson d'appas. Quelles Vénus que ces Flamandes! On ne sait ce que c'est qu'une Temme â présent ;' dans toutes vos beautés parisiennes, il y a moitié chair et moitié coton.

Il me semble que j'aperçois des lueurs qui errent li-bas dans la forêt. Qu'est-ce que cela voudrait dire? nous traquerait-il à l'heure qu'il est?

V* N HUCK.

C'est sans doute le bal qu'on prépare; il y a fête ce soir au gâteau.

Séparons-nous pour plus de sûreté ; dans une demi-heure , à la ferme.

C'est dit. Bonne chance, garçon ; Ut me conteras l'affaire, et nous en ferons quelque chanson ; c'était notre ancienne manière, pas de fredaine qui ne fit un couplet.

Il chante.

Etal i T Jiliinnt, om.mulriiwlKUe, Eb I iralmtnt , aal , iumu
urow noU.

Valmtin lort. On voit dit homme* qui portent de* (orchw rô-
der à tratitn la forêt. Entrent la baronne et l'abbé.

■ Ll BtBOMIC.

G'est clair comme le jour; elle est folle. C'est un vertige qui lui-
pris. t.iO,oy[c

Colin TDU ■ fitl...

Préanot d'un booqaet.

LA BARONNE

Et justement, dans ce moment-li , je vois arriver une toi~ (nre. Je o'aî eu que le temps d'appeler Dupré. Dupré n'y était pas. On entre, on desceud. C'était la marquise de Valangoajar et le baron de Villcbourin.

Quand j'ai entendu ce premier cri, j'ai hétéité; mais que voulez-vous Aire? Je la voyais là, sans connaiaeance , étendue è terre; die criait à tue-léte, et j'avais la clef dans ma main-VÀN BUCK , chantant.

U BlRonifE.

Coni^t-oii ça? je vous le demande. Ha Glle qui se uun * travers champs , et trente voitures qui entrent ensemble. Je ne survivrai jamais à un pareil moment.

Encore si j'avais eu le temps , je t'aurais peut-être relenae par son chAle... ou du moins... enfin , par mes prières, par mes justes observations.

L* BARONNE

C'est vous , Van Ituck? Ah '. mon cher ami , i perdus; qo'eal-ue que {a veut dire* Ha ni le est folle, elle

ACTE lit, SCÈNE-IV

court les champs! Avci-vous idée d'une diosc pareille! J'ai quarante peraonoes chez moi; me TOJli à pied par le lemps qu'il fait. Vous ne l'avei pas vue dsns le bois? Elle s'esl sauvée , c'est comme

un rêve ; elle était coiQee et poudrée d'an cAlé, c'est M flile de chambre qui me l'a dit. Elle est partie en souliers de satin blanc ; elle a renversé l'abbé qui était là , el lui a passé sur le corps. J'en vais mourir 1 Ues gens ne trouvent rien ; et il n'y a pas à dire, il faut que je rentre. Ce n'est pas votre neveu , par hasard , qui nons Jouerait un tour pareil? Je vous ai brusqué, n'eu parlons plus. Tene*, aidezmoi et faisons la paii. Vous êtes mon vieil ami, pas vrai? Je suis mère, Van Bu(^. Ahl cruelle fortunel cruel hasard I que t'ai- je donc bit?

Elle «s met à picufw.

Vltj BOCK.

., seule a piedi ! I Grand Dieu! vous pleurez 1 Âfa I malheureux que je suisi

Sauriez-vous quelque chose, oioisieur? De grâce, prêteznous vos lumières.

VMi BtCK.

Venez, baronne; prenez mon bras, et Dieu veuille que nous les trouvions! Je vous dirai tout; soyez sans crainte. Mon neveu est homme d'honneur , el tout peut encore se ré-

U BUIONHB.

Ah bah! c'était un rendez-vous F ' Voyes-vous la petite masque! A qui se fier désormais?

lit lortertt.

SCÈNE IV

Une olairière* dao* le lioii,

'Entnm CÉCILE et VALENTIN.

VILEKTtH.

Qui est li? Cécile, est-ce vous?

CÉaLE.

C'est moi. Que veulent dire ces torches el ces clartés dans la forêt?

D,niz=rtNGoogle

Je ne sais ; qu'importe? Ce n'est pas pour nous,

CÉCILE

Veneilà, où lalune édiire; li , où vous voyez ce rocher.

. Non , venei là , où il fait sombre ; là , sous l'ombre de ces bouleaux. Il est possible qu'on lous cherche, et il faut échapper aux yeux.

CÉCILE

Je ne terrais pas votre visage ; veneï , Vatin , obéissei.

Où tu voudras, charmante Olle; où tu iras, je te suivrai. Ne m'ôte pas cette niain tremblante, laisse mes lèvres la rassurer.

CÉCILE

Je n'ai pas pu venir plus vile. Y a-t-il longtemps que vous m'attendez?

Depuis que la lune est dans le ciel; regarde cette lettre trempée de larmes ; c'est le billet que tu m'as écrit.

UenteurI C'est le vent et la pluie qui ont pleuré sur ce

Non , ma Cécile, c'est la joie et l'annour, c'est le bonheur et le désir. Qui t'inquiète? Pourquoi ces regards? que chercheatu autour de toi?

C'est singulier; je ne' me reconnais pas ; où est votre oncle? Je croyais le voir ici.

Mon oucle est gris de chambertis ; ta mère est loin , et tout est tranquille. Ce lieu est celui que tu as choisi, et que la lettre m'indiquait.

Voire oncle est gris? Pourquoi , ce matin , se caïAail-il dans ta charmille?

VALENTIN

Ce malin? où donc? que veut-tu dire? Je me promenaîH seul dans le jardin.

matiu , quand je vous ai parlé , voire oncle élail derrière

ACTE m, SCÈNE IV

s ne le saviez pas? Je l'ai

Il faut que lu le sois Irompée; je ne me suis aperçu derieu.

Ohl jel'albienvu; ilécarlail Ira branches; c'éUil peut-èlre pour noue épier.

VALENTIH.

Quelle folie! tu as (a'a un rêve. N'en parlons plus. Donnemoi un baiser.

Oui, mon ami, et de tout mon cœur; assejei-vous là près de moi. Pourquoi donc , dans Totre lettre d'hier , avez^vous dit du mal de ma mère?

TALENTIN.

Pardonne-moi; c'esl un moment de délire, et je n'étais pas ma-fire de moi.

CÉCILE

Elle m'a demandé cftle lettre, et je n'osais la lui montrer. Je savais ce qui allait arriver; mais qui est-ce donc qui l'avait aver-tie? Elle n'a pourtant rien pu aleviner; la lettre était lï , dans ma poche.

VILENTIN.

Pauvre enfant I On t'a maltraitée; c'est ta femme de chambre qui t'aura trahie. A qui se fier en pareil cas?

Oh non I ma femme de chambre est sûre ; il n'y avait que faire de lui donper de l'argent. Hais en manquant de respect pour ma mère , vous deviei penser que vous eji manquiei pour moi.

VALENTIN

. N'en parlons plus, puisque tu me pardonnes. Ne gStonspas un si précieux moment. O ma Cécile, que tu es belle, et quel bonheur repose en toi I Par quels serments, par quels (résors puis-je payer tes douces caresses? Ah 1 la vie n'y sulGrail pas. Viens sur mon cdeur; que le tien le sente battre, et que ce beau ciel les emporte A Dieu 1

CÉCILE

Oui, Valenlin , mon cœur est sincère. Sentez mes cheveux comme ils sont douci ; j'ai de l'iris de ce cdlé-IA , mais je n'ai

Je ne puis le dire; c'est qd caprice, une gageure que j'avais faite.

CÉCILE

Une gageure I Avec qui donc ?

TALENTIN.

Je .n'eu rais pins rien. Qu'importent ces folies?

CÉCILE

Avec Totre oncle peut-être : n'est-ce pas?

Oui. Je t'aimais, et je voulais le connaître, et que personne ne fdt entre nous.

CÉaLE.

Vous avez raison. A votre place, j'aurais voulu faire comme

VILENTIH.

Pourquoi e«-tu si curieuse , et h quoi bon toutes ces questions? Ne m'aimes-(u pas, ma belle Cécile? Rëpoads-mM oui, cl que tout soit oublié.

Oui, dwr, oui, Cécile vous aime, et elle voudrait être plus digne d'être aimée; mais c'est assez qu'elle le soit pour voue. Uetlez vos deat mains dans les miennes. Pourquoi donc m'avei-vous refusée tanUl quand je vous ai prié b dîner?

Je voulais partir ; j'avais affaire ce soir.

! Comment lesais-tu?

Obi je guettais. Pourquoi i dansiejpas la mazourke? je vou

Où donc? je ne m'en souviens pas.

CÉCILE

Cbei madame de GraVres , au bal déguisé, tomment ne

ACTE KI, SCÈNE IV

TOUS en 8oUTEii«z-Tous pas? Vous me disiez dans voire letlre d'hier que vous m'aviez vue cet hiver ', c'était li.

ViLENTIN.

Tu as raisou ; je m'en souviens. Regarde comme cette nuit est pure! Comme ec vent soulève sur tes épaules cette gaze avare qui les entoure ! Prête l'oreille ; c'est la voit de la nuit , c'est le chant de l'oiseau qui invile au bonheur. Derrière cette roche élevée , nul

regard ne peut nous découvrir. Tout dort, excepté ce qui s'aime. Laisse ma main écarter ce voile, et mes deux bras le remplacer.

Oui, mon ami. Puis-je vous sembler belle? Mais n'ôtez pas votre main; je sens que mon cœur est dans la mienne, et qu'il va au vôtre par là. Pourquoi donc voulez-vous partir, et faire attendre d'aller à Paris?

VALENTIN.

Il le fallait; c'était pour mon oncle. Osais-je, d'ailleurs, prévoir que tu viendrais à ce rendez-vous? Oh ! que je tremblais en écrivant cette lettre, et que j'ai souffert en l'attendant!

CÉCILE

Pourquoi ne serais-je pas venue, puisque je sais que vous m'espérerez? {Valentin u lève ei fait gu^eque\$ peu. } Qu'avez-vous donc? qui vous chagrine? Venez vous rasseoir près de

Ce n'est rien ; j'ai cru, — j'ai cru entendre, — j'ai cru voir quelqu'un de ce côté.

Mais comme seuls; soyez sans crainte. Venez donc, Faut-il me lever? ai-je dit quelque chose qui vous ait blessé? votre visage n'est plus le même. Est-ce parce que j'ai gardé mon chapeau, quoique vous vouliez que je l'enlevasse? C'est qu'il (est froid ; je suis en toilette de bal. Regardez donc mes souliers de satin. Qu'est-ce que cette pauvre Henriette va penser? Hais qu'avez-vous? vous ne répondez pas; vous êtes triste. Qu'ai-je donc pu vous dire? C'est par ma faute, je le vois.

VALENTIN.

Non , je vous le jure , vous vous trompez ; c'est une pensée involontaire qui vient de me ta^v«wr l'esprit.

..■i,CÙHl«^[c

Vous me disiez » tu » loul à l'hpure , et même , je crois , UD peu légèrement. Quelle e»t dode celle mauvaise pensée qui vous a frappé tout k coup? Vous ai-je déplu ? Je serais Inea a plaindre. Il rao semble pourLaat que je n'ai rien dit de mal. Hais si vous aimez mieui marcher, je ne veut itas rester assise. (Elle le lève.) Uonnez-moi le bras, et promenonsnous. Savez-vous une chose? Ce matin, je vous avais fait monter dans votre chambre un bon bouillon que Heuriclle avait fait. Quand je vous al rencoatré, je vous l'ai dit; j'ai cru que vous ne vouliez pas le prendre, et que cela vous déplaisait. J'ai repassé trois fois dans l'allée; m'avez-vous vue? Alors TOUS êtes monté ; je suis allée me mettre devant le parterre, et je vous ai vu par voire croisée; vous teniez la tasse à deux mains, et vous avez bu tout d'un trail. Est-ce vrai? t'avez-vous trouvé bon?

VALÈMTIN.

Oui , chère enfant , le nieilleur du monde, bou comme ton ceci LE.

Ah I quand nous s«vns mari et femme , je vous soignerai mieux que cela. Mais, diles-moi , qu'est-ce que cela veut dira des'aller jeter dans un fossé? risquer de se tuer,, et pourquoi faire? Vous saviez bien être re^u chez nous. Que vous ayei voulu arriver tout seul, je le comprends; mais à quoi boule resie? Est-ce que vous aimez les romans?

VilENTlH.

Quelquefois; allons donc nous rasseoir.

lUse

CECILE

Je vous avoue qu'ils ne me pl[^]dsent guère; ceux que j'ai lus ne signiQent rien. Il me semble que ce ne sont que des mensonges, et que tout s'y invente à plaisir. On n'y parle qu de séductions', de ruses, d'intrigues, de mille choses impossibles. Il n'y a que les sites qui m'en plaisent; j'en aime les paysages et non les tableaux. Tenez, par exemple, ce soir, quand j'ai reçu votre lettre et que j'ai vu qu'il s'agissait d'un rendei-ïouB dans le bois , c'est vrai que j'ai cédé k une envie d'y venir qui tient bien un peu du roman. Hais c'est que j'y ai trouvé aussi un peu de léel Ji mon avantage. Si ma mèra lu

iz=rtNGoo«^[c

ACTE 111, SCÈNE IV

sail, el elle le saura , vous comprenez qu'il faut qu'on noua marie. Que votre oncle soit brouillé ou non avec elle, il faudra bieu se raccomoder. J'élaia honteuse d'être enfermée; et, Hu fait, pourquoi l'ai-je été? L'abbé est venu , j'ai fait la morte; il m'a ouvert, et je me suis sauvée : voîlk ma ruse; je vous la .donne pour ce qu'elle vaut.

v»LENTiN, à part.

Suis-je un renard pris i son piège, ou un fou qui revient à la raison?.

céaLE.

Efa bien ! vous ne me répondez pas. Eat-ee que cette U"!»tesse va durerloujours?

Vous me paraissei gavante pour votre âge, et en même temps aussi étourdie que moi , qui le suis comme le premier coup de matines.

CÉCILE

Pour étourdie, j'en dois convenir ici; mais, mon ami, c'est que je vous aime. Vous le dirai-jeî je savais que vous m'aimicx , et ce u'est pas d'hier que je m'en doutais. Je ne vous ai vu que trois fois k ce bal; triais j'ai du cœur et je m'en souviens. Vous avei ^alsé avec mademoiselle de Gcsvres", et en passant contre la porte, son épingle k l'italienne a rencontré le panneau , et ses cheveux se sont déroulés sur elle. Vous en souvence-vous maintenant ? Ingrat ! Le premier mot de votre lettre disait que vous vous en souveniez. Aussi comme le cœur m'a battu ! Tenez , croyei-moi, c'est là ce qui prouve qu'on aime, et c'est pour cela que je suis ici.

Ou j'ai sous le bras le plus rusé démon que l'enfer ait jamab vomì , ou ta voix qui mé parle est celle d'un ange, et die m'ouvre le chemin des cieui.

Pour savante, c'est une autre affaire; mais je veux répondre , puisque vous ne dites rien. Voyous, savez-vous ce que c'est que cela?

iiLENTIN.

Quoi? cette étoile à droite de cet arbre?

IL NE FJLOT JURER DE RIEN.

Oui , et ce mol de larme me platt , je ne uis pourquoi, comme les étoiles. Un beau ciel pur medonne envie de pleurer.

VALBNTIN.

Et & moi envie de t'aimer, de te le dire et de vivre pour toi. Cé-cile , sais-tu à qui tu parles , et quel est l'homme qui ose t'embra-saer ?

Dites-moi doue le nom de mon étoile. Voua n'en ites pas quitte à si bon marché.

Eh bien! c'est Vénus, l'astre de l'amour, la plus belle perle de l'océan des nuiU.

Non pas; c'en est une plus chaste et bien plus digne de respect; vous apprendrez è l'aimer un jour, quand vous vivrez dans les mèlaîries el que voiis aurez des pauvres à vous : admirez-la , et gardei-vous de sourire ; c'esl Gérés , déesse du pain.

VALENHN.

Tendre enfant! je devine ton cœur; tu fais la charité,

CÉaLE.

C'est n

la mère qui

me

l'a appris

il n'y

pas

femme a

Il monde.

VILENTIN.

Vraiment? je ne l'a

«pas cru.

Ahl mou ami, ui vous ni bien d'autres, vous ne vous doutei de ce qu'elle vaut. Qui a vu ma mère un quart d'heure croit la juger sur quelques mois au hasard. Elle passe le jour ft jouer aui caries et le soir à faire du tapis; elle ne quitterait pas son piquet pour un prince ; mais que Dupré vienne , et qu'il lui parle bas , vous la verrez se lever de table , si c'esl un mendiant qui alUnocl. Que do fois nous sommes allées cn-

ACTE HI , SCÈNE IV

semble, en robe de soie, comme je suU \b, conrirlesseoUera de la vallée , portant la «oupe et le bouilli , des souliers , du linge , â de pauvres gen» ! Que de Tols j'si vu , à l'église , les jeu de» inat-beureui s'humecter de pleurs lorsque ma mèra les regardaitl Allex,elle a le droit d'èbre fière, et je l'ai élé d'elle quelquefois I

VÀLERTIH.

Tii regardes toujours ta larme céleste; et moi aussi , mais dans tes ;eui bleus.

GEOLE

Que le ciel est grandi que ce monde est heureux! que la nature est calme et bienlaisante !

Veux-lu aassi que je te fasse de la science et que je te parle asl-roQomie? Dis-moi, dans cette poussière de mondes, j en a-t-il un qui ne sache sa route , qui n'ait reçu sa misaion avec la vie , et qui ne doive mourir en l'accomplissant? Pourquoi ce ciel immense n'est-il pas immobile? Dis-moi : s'il y ■ Jamais eu un moment où tout fut créé, en vertu de quelle force ont-ils commencé b se mouvoir , ces mondes qui ne s'airËleront jamais?

CÉCILE

Par l'éternelle pensée.

' Par l'éternel amour. La main qui les suspend dans l'eqMct n'a écrit qu'un mot en lettres de feu. Ils vivent parce qu'ils se cherchent, et les soleils tomberaient en poussière si l'uo d'entre eux cessait d'aimer.

CÉCILE

Ah I toute la vie est là !

VLratTIN.

Oui , fonte la vie , — depuis l'Océan qui se soulève sous les pi-
leâ baisers de Diane jusqu'au scarabée qui s'endort jaloui dans sa
fleur chérie. Demande aux forêts et aux pierres ce qu'elles di-
raient si elles pouvaient parler? Elles ont l'amour dans le cœur et
ne peuvent l'exprimer. Je t'aime! voilà 'ce que je sais , ma chère ;
voilà ce que cette fleur te dira , elle qui choiwt dans le sein de la
terre les sucs qui doivent la nourrir; elle qui écarte et repousse les
élémeals impurs qui pourraient ternir sa fraîdieurl Elle sait qu'il
faut qu'elle soit

Coo«^[c

bell« an jour, et qu'elle meure danssa robe de Doce devant le
soleil qui l'a créée, i'eo «aig moiag qu'elle en astroDOinie ;
doane-mol la main , tu eu sais plus en amour.

J'espère, du moÎDS , que ma robe de noce ne aéra tellement
belle. Il me semble qu'on rôde autour de ni

VILENTIH.

Pourquoi? De quoi aurais-je peur? Eet-ce de ioub, ou luitî

viLentin.

Pourquoi p» de moi? qui te rassure? Je suis jeune , belle, et
nous sommes «eob.

CÉCILE

Eh bien 1 quel mal y a-l-ll à.cela?

C'est vrai, il n'y a aucun mal; écou tec-moi, et laissez-moi me
mettre k genoux.

Qu'avei-Tous donc? tous rrisgannei.

Je flrissonne de crainte et de joie , car je vais t'ouvrir le Tond de mon ctsur. Je suis un fou de la plus méchante espèce, quoique, dans ce que je vais t'avouer, il n'y ait qu'à hausser les épaules. Je n'ai fait que jouer, boire et fumer depuis que j'ai mes dénis de sagesse. Tu m'as dit que les romans te choquent; j'en ai beaucoup lu , et des plus mauvais. Il ; en a un qu'on nomme Clarisse Harlowe ; je le le donnerai à lire quand tu seras ma femme. Le héros aime une belle fille comme loi , ma chère, et il veut l'épouser; mais auparavant il veut l'éprou-' ver. 11 l'enlève et l'eramène à Londres; après quoi, comme die résiste, Bedford arrive... c'est-à-dire Tomllnson, uu ca- |Htaine... je veui dire Horden... non, je me trompe... Enfin, pour abréger... Jjivelace est un sot, et moi aussi, d'avoir voulu suivre son exemple... Dieu soit loué! tu ne m'as pas

ACTE III, SCÈNE IV

compris... je t'aime, je t'épouse; il d'j' a <ie vrai au moude que de déraisonner d'amour.

Entrant Fan Buth, la baronne, l'abbé, tt plntieun âomtitiqvt }ui Ui «Dlaimit.

Je ne crois pas un mot de ce que tous dites. Il esl trop jeune pour une noirceur pareille.

Hélas! madame, c'erila vérité.

U BIBONHE.

Séduire ma flilel tromper un enfant I déshonorer une famille entière ! Chanson ! Je vous dis que c'est une sornette; on ne fait plus de ces chowfrjà. Tenez, les voilà qui s'embrassent. Bonsoir, mon gendre; où diable vous (burret-vous?

H est (Icheni que nos recherches soient conroandes d'nn si tardif succéa; toute ta compagnie va être partie.

VAH BCKK.

Ah çà ! mon neveu , j'espère bien qu'avec votre sotté ga-

VUTNTDC.

Hon oncle, il ne faut jurer de rien, et encore moins défier personne.

T jubeh de bien.

CoO'jlc

PËUSONNAGES.

K CHàVIGNI. — MitTtILDB, u rcmmé. — HuuMi Di LËRT. ;
u Ktne u passe dau la chambre 1 cnuctaer de Mathllde.)

NATUILDË Mwit. tTOvaillanl ou filtl.

Encoi« un point, et j'ai Hdî. {EiU tonn« ; un a tnlra.) Est-on
venu de «^» JaDJasti ?

LE DOMESTIQUE

Non , madame , pas encore.

MATHILDE

C'est insupportable ; qu'on y retourne) dépêchez-vous. {Lt do-tattliqua tort.) J'aurais dû prendre les premiers glands ve nus; il est huit tieures; il est à sa toilette; je suis sûre 4|a'il va venir ici avant que tout nç soit prêt. Ce sera encore nn jour de relard. (£Us u levé.) Faire une bourse en cachette A son mari, cela passerait aux jeu de bien des gens pour un peu plus que romanesque. Après un an de mariage I Qu'esl-«e que madame de Léry, par exemple, ea dirait si elle le savait? Et lui-même, qu'eu peusera-t-it? Boni il rira pent-Sire du mystère, mais il ne rira pas du ca-deau. Pourquoi ce mystère, en effet? Je ne sais; il me semble que je n'aurais pas travaillé de si bon cœur devant lui ; cela aurait eu l'air de lui dire : o Voyei comme je pense à vous; • cela ressemblerait Ii un reproche ; tandis qu'en lui montrant mon petit travail fini , IX sera lui qui se dira que j'ai pensé à lui. LE DOMESTIQUE, nnlrant.

On apporte cela il madame de chez te bijoutier.

Il donnt un pttit paquet à Matkiltlt.

i,CÙHl«^[c

EoGn I t'Elit M rautoil.] Quaod H. de Chaviguy viendra , pré-veneï-moi. {Le drmtttiqu» itHrt.)îioa» allons donc, ma dière petite bourse , vous faire votre dernière toilette. Voyons ■i voos le-ret coquette aves ces glande-là? Pas mal. Comment serei-vousre-fue, maintenant? Direz-vous tout le plaisir qn'on a eu à vous faire, tout le soin qu'on a pris de voire petite personne? On ne s'allend pas à vous, mademoiselle. On n'a voulu voue montrer que dans Ions vos atours. Aurei-vous un baiser pour votre peine? (£lle baiiê sa bourta, tt l'arrélt,) Pauvre petite! tu ne lauipas-

grand'chose; on ue te vendrait pas deux louis. Comment se fait-il qu'il me semble triste de me séparer de toi? N'as-tu pas été commencée poor être finie le plus vite possible? Ah ! In as été commencée plus galment que je ne t'achève. Il n'y a pourtant que quinze jours de oetaj; qne quinte jours, est-ce possible? Non, pas davantage; et quede choses en quinie jours! Arrivons-noiis trop tard, petite?... Pourquoi de telles idées? On vient, je crob; c'est Ini; il m'aime encore.

EN DOHESTIQUE , «ntfont.

Voilà H. le comte, madame.

MATHILDE

Ah I mon Dieu I je n'ai mis qu'un gland et j'ai oublié l'autre. Sotie que je sois I Je ne pourrai pas encore lui donner aujourd'h-ni I Qu'il attende nn instant, une minute, au salon ; nie, avaat qu'il n'entre...

LE DOMBSTIOIE.

Le voilà , madame.

n lort. MalKilde eaehe ta tourte.

SCÈNE II.

MATHILDE, CUAVIGNV.

CBAVIONT.

Bonsoir, ma ^ère-, est-ce que je vous dérange? Il e'autnit.

NitTBILKE.

Moi , Henri 7 quelle question I

i,CÙHl«^[c

SCÈNE I[. SOI

CHITIGHT.

Vous BTet l'air troublé, préoccupé. J'oublie toujours, quand j'entre choi tous, que je suis votre mari, et je poawe la porte trop vile.

Ilya là un pendeméctiancelé; mais comme il y a aussi ud peu d'amour, je ne toub en embrasserai pas moins. {ElU l'tmbraue.) Qu'esUce que vous croyez doue être, monsieur,' quand vous oubliei que vous êtes mon mari?

Ton amant, ma belle; est-ce qne je me trompe?

■itAlde.

Amant el ami , tu ne te trompes pas. {Â pitrt.] l'ai envie do lui donner la bourse comme elle est.

Non , je voulais... j'espérais que pcut-^tre...

Vous espériez?... Qu'est-ce que c'csl dont?

MITBILDE.

Tu vas au bal? tu ea superbe.

CHAVIGNI

Pas trop; je ne sais n i^est ma faute ou celle du tailleur, mais je n'ai pins nu tournure dn ré^ment.

HilTBILDE.

Inconstanl t vous ne penseï pas ï moi en vous niirant dans cette glace.

Bab ! à qui donc? Èsl-ce que je vais au bal pour danser? Je vous jure bien que c'est une corvée, et que je m'y traîne sans savoir pourquoi.

MiTILDE.

Ebbien! reelei,je vous eu supplie. Nous serons seuls, et je

CBAVIGNJ.

11 me semble que la pendule afanoc ; il ne peut pas Hn si

On ne va pas au bal à celle heure-ci, quoi que puiBseilire la pendule. Nous sortons de lable il y a un instant.

J'ai dit d'atteler; j'ai une visite à faire.

Ah! c'est différent. Je... je ne savais pas... j'avais cm...

CUA VIGNY.

Eh bien?

HATHILDE.

J'avais supposé... d'après ce que tu disais... Hais la pendnle va bien; il n'est que huit hnires. Accordei-moi un petit iiw>m«nl.

J'ai une petite surprise à vous faire. CHivibNi, M levant.

VouHsavei, ma chère, que je vous laisse libre et que vous ■oHec quand il vous plaît. Vous trouvères juste que ce soit réci-proque. Quelle surprise me desUnei-vous?

Rien ; je n'ai pas dit ce mot-là , je crois.

CBATIGNT.

le me (rompe donc, j'avais cru l'enlendre. Avez-vousli ces valse de Strauss? Prêteï-les-moi , si vous n'en faites rien.

Les voill ; les voulez- vous maintenant?

Hab oui , n cela ne vous gêne pas. Ou me les ■ demandées pour un ou deux jours. Je ne vous en priverai pas longtemps.

MATHILDE

Estre pour madame de Blainvilte?

CHAViGKT , prenant Im valtei.

Plaft-il? Ne parles-vous pas de madame de Blainvilte?

MATUILDE.

Moi ! non. Je n'ai pas parlé d'elle:

Pour celte fois j'ai bien entendu .{Un TautoU.) Qu'est-ce que voïis dites de madame de Blainvilie?

MATOILDE.

le pensais que mes valse étaient ponr elle.

D,niz=rtNGoogle

CHAVIGNY

Et pourquoi peosiei-Tous cela ?

IUTBILDE.

Hais parce que... parce qu'elle le« aime.

CHAVICNT,

Oui, et moi aussi j et tous aussi, je crois? H ;«na uuo surtout; commcnl est-ce donc? Je l'ai oubliée... Comment dîtelle doue?

MiTBILDE.

Je ne sais pas si je m'en KouTiendral.

Ella il met au piano et joue.

CHATISNT.

C'est cela mémel C'est charmant, divin, et tous la jouez comme un ange , ou , pour mieux dire , comme une vraie val-

NiTfILDE.

Esl-ce aussi bien qu'elle, Henri?

CBAVIGNY.

Qui, elle? madame de BUiuüiUe? Vous y («nei, â ce qu'il paraît?

MtTBILDE.

Oh 1 pu beaucoup. S j'étais bomme , ce n'est pas elle qui me tournerait la tête.

<aivioHT.

Et vous auriez raison , madame. H ne faut jamais qu'un
bomme se laisse lournier la télé, ni par une femme ni par une

■AIULDE.

Comptez-Tous jouer ce soir, mon ami?

CHAVIGNT.

Ebl ma cbére, quelle idée avei-vous? On joue, mais on ne
compte pas jouer.

HATBILBB.

Avei-vous de l'or dans vos pocbesî

Peut-être bien. Estce que voua en voulez?

ilATHILDE.

Moi, grand Dieu ! Que voulet-vam que j'en Tasse ?

CHAVIGNI

Pourquoi pw' Si j'ouvre Toire porte trop vile, je n'ouvra
pas du moÎDiTOB tiroira, el c'est peuMtre ua double tort
que j'ai.

HÀTHIMIE.

Vou» tnenlei, monsieur; il n'y a pas longtemps que je me suis aperçue que vous les aviei ouvrís, et vous me laines beaucoup trop riche.

Non pas, ma chère, tant qu'il y aura des pauvres. Je sais quel usage vous faites de votre fortune , et je vous demande de me permettre de faire la charité par vos mains.

HATBILDC.

Cher Henri ! que lu es noble et bon I Dis-moi un peu : le «éu- viens-tu d'un jour où (u avais une petite délie à payer, et ou tu te plaignau de n'avoir pas de bourse?

Quand donc? Abl c'est juste. Le fait est que, quand on . sort , c'est une chose insupportable de se fier h des poches qui iietieu- nenl à rien...

Aimerais-lu une bourse rouge avec un filet noir?

Non , je n'aime pas le rouge. Parbleu 1 tu me fais penser que j'ai justement là une bourse toute neuve d'hier; c'est nn cadeau. Qu'en pensez-vous? (/l lirsunsbour» de la poche.) Estce de bon goût?

■ATBILOB.

Tofons; voalei-vous me la montrer?

CHAVISHT.

Tenei.

n la lui donne; elle langarde. puts la lui rend.

C'est très-joli. De quelle couleur est-elle?

CHjtvIONT, n'uni.

Dequelle couleur? La question est eioellente.

Je me trompe Je veux dire..i.. Quiest-4

donnée?

CHlViGHI.

Ahl c'est trop plaisant I sur mou honneur I v Mnl adoraUes.

iz=rtNGoo<^[c

SCËNE lil.

BH DONEBTiQijE, annonçant.

Madame de Lér; I

i'ai défendu ma porte '

Non, non, qu'elle entre. Pourquoi ne pas la recevoir?

HATDILDE.

Eh bien! enfin, monsieur, cette bourse, pentron savoir le Dom
de l'auteur?

SCENE Ili

MATHIILDE, CHA VIGNY, HAOAHE DE LÉRY, en loilette de bal.

CHAVIGNV.

Veoei, madame, veneï, je vous en prie; ou n'arrive pas plus à propos. Halhilde vient de me faire une étourderie qui , en vérité, vaut son pesant d'or. Ftgurez-vous que je lui montre celle bourse...

MADAME DB LÉRT.

Tiens! c'est asseï gentil. Vojons donc.

Je lui montre cette bourse-, elle la regarde , la t*le , la retourne, et en me la rendant, savez-vous ce qu'elle me dit? EUe me demande de quelle couleur elle est !

MADAME DE LÉRT.

Eh bien I elle esl bleue.

MATIGNĬ.

Eh ouil elle est Meae... C'est bien certain... et c'est précisément le plaisant de l'arTaire... Imaginez-vous qu'on le demande?

MADAME DE LÊHT.

C'est parfait Bonsoir, chère Hathilde; venez-vous ce soir à

l'ambassade Y

MATHfLDE.

Non , je compte rester.

CBAVTONT.

Hais vous ne riez pas de mon histoire?

MADAME DE Liât.

Mats si. El qu'est-ce qui a fait cette bourse? Ah! je la ro
conDsii, c'est madame de Blatnville. Comment! vraiment
vous ne bougeï pas?

cHAViaNT , hmiqutmtnl.

k quoi la reconaimez-vous, »'il voua plait?

MiDIKE DE LÉRT.

A w qu'eUe est bleue justement. Je l'ai vue traîner pendant
de» siècle»; on a mis sept ans à la faire, et vous juge» si pendaut
M t«mp»Jft elle a chai^ de destinatioii. Elle a a)tparlenu en idée
à trois personnes de ma connaissance. C'est no trésor que vous
avei là, monsieur de Chavisoy, c'est un vrai héritage que vous avei
fait.

On dirait qu'il n'y a qu'une bourse au inonde.

■19 AME DB LÉRI.

Non mais il n'y a qu'une bourse bleue. D'abord , moi, le bleu
m'est odieui-, ^ ne veut rien dire, c'est une couleur bête. Je ne
peux pas me tromper sur une chose pareille; il sufBt que je l'aie
vue une ftùs. Autant j'adore le lilas, autant je déteste le Meu.

HATHILOE.

C'est la couleur de la coDslanc*.

MADAME OE LÉKT.

Bahl c'est la couleur des perruquiers. Je ne viens qu'en pas-
sant , vous voyez , je suis en grand uniforme ; il &ut arriver de
bonne heure dans ce pays-là; c'est une cohue à se casser le cou.

Pourquoi donc n'y venea-voo» paa? Je n'y manquerais pas pour un monde.

MATBILDE.

Je n'y ai pas pensé, et il est trop tard à présent. MADAME DE Lrâi.

Laissez d<Hie, vous avez tout le temps. Tenez, chère, je vaia sonner. Demandez une rtAe. Nous melbvns H. de Chavignj à la porLe avec son petit meuble. Je vous ooifie, je voua pose deut brins de tleureltes, et je vous enlève dans ma voiture. Allons, voilà une afiaire bâclée.

MATBILDE.

Pas pour ee soir; je reste décidément.

MADAME DE I.ÉBT.

Décidément! est-ce un parti priaî HonHeur de Cbavtgny, ameenée donc Mathitd*.

SCÈNE in. fi

CHAI1MNT, liehemtnnt.

le ne me niél« des aflaires de personne.

MADAME DE LËRt.

Ohl ohl voDs aimn le bien, k ee qu'il parait. Eb bien, écoutez, savez-Tous ce que je vais flaire? DoDoei-nioi du tbé, je vais rester

ici.

Que vous i^les gentille, chère Ernesliiii Non , je ne veux pas priver ce bal de sa reine. AIIœ me faire Un tour de valse , et revenez k onze heures , si vous y pensez; nous causerons seules au coin du feu , puisque H. de Cttavignjr nous aban-

Ëb bien! c'est convenu, je vous quitte. A propos, vous lavez mes malheurs; j'ai été volée comme dans un bois.

Volée t qu'Ml^e que vous voulez dire?

madàhe de lért.

Quatre folks, ma chère, quatre amours de robes qui nie venaient de Londres , perdues à la douane. Si vous les aviez vues , c'est i eu pleurer ; il y en avait nue perse et une puce : on ne fera jamais rien de pareil.

Je vous plains bien sincèrement. On vous les a donc confisquées?

MADAHE I»E LÉRT.

Pas du tout. Si ce n'était que cela, je crierais tant qu'on me les rendrait, «jar c'est un meurtre. He voilà nue pour cet été. Imaginez qu'ils m'ont lardé mes robes: ils ont fourré leur sonde je ne sais. par où dans ma caisse ; ils m'ont (ait des trous à y mettre un doigt. Voilà ce qu'on m'apporte hier i déjeuner.

CHAVICNĬ.

Il n'y en avait pas de bleue, par hasard?

Non, monsieur, pas la moindre. Adieu, iKIIe; je ne fais qu'une apparition- J'en suis, je crois, A ma douiième grippe de l'hiver; je

vais attraper ma treizième. Aussitôt fait, j'ac-

508 IJN CAPRICE,

cours, et me plooge daiH vos laiileailB. Nous causerons
douane, chifToDS, pas vrai? Non, je suis toute triste, uoaa feroDS
du sentiment. Enfin, n'importe! Bonsoir, nioDsieur de l'azur. . Si
tods me reconduiaei, je ue reviens pas.

SCÈWE IV.

CHAVIGNY, UATHILDE.

Quel cerveau fêlé que cette femme! Vous choisissez blea

C'est TOUS qui avei voulu qu'elle moutil.

Je parierais que vous crojei que c'est madame de Bhinvitle qui
a fait ma bourse.

Non, puisque voua me dites le contraire.

CBATIGMT.

Je suis sftr que vous le croyez.

El pourquoi en éles-vous sâr?

CHtYIGNT.

Parce que je connais votre caractère. Madame de Lérj est votre
oracle ; c'est une idée qui n'a pas le sens «

Voilà un beau compliment que je ne mérite giuère.

CBAVIGNT.

Oh! mon Dieu, si; et j'aimerais tout autant vous voir franche
li-dessus que dissimulée,

HITHILDB.

Hais si je ne le crois pas, je ne puis feindre de le croire pour
vous paraître sincère.

Je vont dit que voui U croyez ; c'est écrit sur voire visage-

HATBfLDE.

S'il faut le dire pour vous satisfaire , eh bien! j'y consens; je le
eroii'.

SCÈNE IV

CHAVIGNT.

Vous te croiei? et quand cela serait vrai, quel mal y aurai 141?

MjITBILOE.

Aucun , et par cette raison je ne vois pas pourquoi voua le
nieriei.

CHAVKNY.

Je ne le nie pas ; c'est elle qui l'a faite.

Il K lipe.

Henri , ne me quittée pas ai

Qu'appellez- vous ainiif Sommes-nous Tâch^T Je ne vois là rieu quede-lrÉs-airaple; on me fait nne bourse, cl je la porte; vous demandez qui , et je vous le dis. Rien ne ressemble moine à nne querelle.

t ri)e vous demandais celte bourse, m'en feria-vom le

Peut-être; ft quoi vous serrirail^lle?

HATHILDE.

11 n'importe; je vous la demande.

Ce n'est pas pour la porter, je suppow? Je v< que vous en leriei.

HATHtLOE.

C'est pour la porter.

HtTHrLDE.

Pourquoi non? Voua la portez bien.

La belle raison! Je ne suis pas Temme.

IUTBILDE.

Eh bien I ti je ne m'en *er* pas^ je la jetterai t

CUTIGItT.

Ab! ah! voiu voili done enBn liaéère. Eh bien! très-«iacéremeot auni , je la garderai , si vow permettei.

VoD8 en êtes libre, anurémeot; mais je voua avone qu'il m'ml cruel de penser qae tout te monde sait qui vova l'« faite, et que

vous ailes la montrer partout.

La montrer ! Ne dirait-on pas qae c'est an trophée ! Ecoutei-moi, je vous en prie, et laissez-moi votre main di

EU» Vembraiu.

M'aimei-Toug, Henri? Répondes.

Je vous aime , et je tous écoute.

MITHILDE.

Je vous jure que je ne suis pas jalouse; mais ù vous me donnez cette bourse de bonne amitié, je vous remercierai de tout mou cceur. C'est un petit échange que je voua propose, et je crois, j'es-père du moins , que voua ne trouvères pas que vous j perdes.

CBAVIONT.

Voyons votre échange ; qu'estee que c'est?

HitTBILDE.

Je vais vans le dire, si vous y (enei. Hais si vous medonuiei la bourse auparavant, sur parole, vous me rendriez bien heureuse.

h ne donne rien sur parole.

HATHILDB.

Voyons, Henri, je vous en prie.

CflAVIGNY.

Non.

Eh bieni je t'en supplie à genoux .

CHiVICNT.

Levei-vous , Hathîlde , je vous en conjure i mon tour; vous la-
vei que je n'aime pas ces manières-là. Je ne peux pas souf* rrir
qu'on s'abaisse , et je le comprends moins ici que jamais.

C'est trop iiuUter sur un enfoutillage ; si vous l'eigiei sérieu'
semeot, je jellenis cette bourse au'ieu moi-même, et je n'aura»
qae faire d'échange pour cela. Allons , tevei-vousa , et n'en parlons
plue. Adieu; à ce soir; je reviendrai.

SCÈNE V

HATHILDË , Hul«.

Puisque ce n'est pas celle-là , ce sers donc l'autre que je
brûlerai.

EU« ea à ion HerUatn, et m tin la boum qu'êll» a faite.

PauTre petite, je le baisais tout à l'heure; et le gouvienstn de
ce que je te disais? Nous arrivons trop tard , tu le vois. Il ne veut
pas de toi , et ne veut plus de moi.

Elle l'approche de la ctieminie.

Qu'on est folle de faire des rêvest ils ne se réalisent jamalB.
Pourquoi cet attrait , ce charme invincible qui nous fait caresset*
une idée? Pourquoi tant de plaisir à la suivre , à l'eieütir en se-
cret. A quoi bon tout cela? A i^eurer ensuite. Que demande donc
l'impitoyable hasard? Quelles précautions , quelles prières faut-il
donc pour mener à bien le souhait le pins simple , la plus chétive

espérance I Vous avez bien dit, monsieur le comie, j'insiste sur un enfantillage, mais il m'était doux d'y insister; et vous, si fier ou si infidèle, il ne vous eût pas coûté beaucoup de vous prêter k cet enfantillage. Ah I il ne m'aime plus , il ne m'aime plus. Il tous aime , madame de Blaiiiville 1

ElU pleura Allons ! il n'} but plus penser. JetoQS au feu ce hochet d'enbnt qui n'a pas su arriver aseei vite ; si je ie lui avais donné ce soir, Il l'aurait peut-être perdu demain. Ah ! sans nul doute, il l'aurait (ait; Il laisserait ma bourse traîner sar sa table, je ne sais où, daus ses rebuts, taudis que l'autre le suivra partout, tandis qu'en jouant, k l'heure qu'il est, li LA tire avec oifueil; je le vob l'étaler sur le tapis, et faire '^-

;lz-MNGoogle

MiiD«r l'or qu'elle renferme. Halheuremel je suis jaloieue ; il me maoqnait cela poor me faire haïr.

EU» va jeter la botine au feu, et t'arrête. Mai» qu'as-tu fait? Pourquoi le détruire , trisle ouvrage de mes mains? Il n'y a pas de ta faute; lu attendais, tu espérais auaù Tes fraîches couleurs n'ont point pili durant cet entretien cruel; tu me plais, je sens que je t'aime; dans ce petit réseau fragile, il y a quinie jours de ma vie; ahl non , non, ta main qui t'a faite ne le tuera pas; je veux te coDeerver, je leul Caheverj tu seras pour moi une relique , et je le porterai sur mon cœur; Ui m'y feras en mênw temps du Ineri et du mal; lu me rappelleras mon amour pour lui, son oubli, ses caprices; et qui sait? cachée à cette place, il reviendra peut-être t'y chercher.

Elle l'atteott et attache U ghmd gui man^udiC.

SCÈNE VI

HÂTMILDE, HADAUE DE LÉRY.

MADAME DE LÉRY, d'un air de surprise.

Personne nulle part ? qu'est-ce que ça veut dire ? on entra

Elle ouvre la porte et entre en riant :

Madame de Lérj ?

Elle entre, Matilde te suit.

Rebonsoir, chère ; pas de domestiques chez vous ; je cours partout pour trouver quelqu'un. Ah ! je suis rompue ! Elle se tait.

MATILDE.

Débarrassez-vous de vos fourrures.

Tout à l'heure ; je suis geïce. Aimez-vous ce renard ? On dit que c'est de la martre d'Ethiopie, je ne sais quoi ; c'est H. de Lérj qui me l'a apporté de Hollande. Moi , je trouve ça laid, franchement ; je le porterai trois fois, par politesse, et puis je le donnerai à Ursule.

Une femme de chambre ne peut pas mettre cela.

SCÈNE VI

HADAUE DE LÉRJ.

C'est

; jen

n'en ferai un petit tapis.

NITHILDE.

Kh bien !

ce bal était-il beau?

HIDAHE DE LÉRT.

Ah!

mon

Dieu

, ce bal! mais je n'en-

roi riez

jam:

sis ce

qui m'arrhre.

Vous n'y êlps donc pas allée?

HiU>AMB ne LÉBV.

Si fait, j'f suis allée, mais je n'y suis pas entrée. C'est à mourir
<Ie rii«. Figurex-vouB une qneue... une queue...

EtU éclate de rire.

Ces choses-li vous fonl-elleE peur, à vous?

Mais , oui; je n'aime pas les embarras de voitures.

HADAME DE).ÉHT.

C'est désolant quand on est seule. J'avais beau crier au cocher d'avancer, il ne bougeait pas ; j'étais d'une colère 1 j'avais envie de monter sur le siège; je vous réponds bien que j'aurais coupé leur queue. Mais c'est si bête d'être ik , en toilette, vis-A-vis d'un carreau mouillé; car, avec cela , il pleut i verse. Je me suis divertie une demi-heure à voir patauger les passants , et puis j'ai dit de relouer. Voilà mon bal. — Ce feu me fait un plaisir ! je me sens renaître !

Elle te ta fourrure. Mathilde tonne, et un domestique entre.

Letbé.

Ltd-

HADAHE DE LEST.

U. de Caviguy est donc parti?

MATDILDE.

Oui; je pense qu'il va à ce bal , et il sera fias obstiné que vous.

Je crois qu'il ne m'aime guère , soit dit entre nous.

HATHILDE.

Vous vous trompez, je vous assure; il m'a dit cent fois qu'à SCS
yeuA vous étiez une des plus jolies femmes de Paris.

i,CÜHl«^[c

MAIULIE DE LEHT.

Vraiment? c'nt Irés-poli de sa part; mab je le mérile, car je te trouve fort bien. Vonleï-TOin me prêter une épingle?

Vous en avei à côté de tous.

Cette Palmire vous fait des robe*, on ne se sent pai.des épaules; on croit toujours que tout va tomber. F.st-ce elle qui vous fait ces manche»4à ?

MtTHILDE.

Oui.

MADAME DE LÉaT.

Très-jolies , tréa-bien , tr£»-}alic«. Décidément il n'j a que l«8 manches plates; mais j'ai été longtemps ï m'y faire; et puis je trouve qu'il ne faut pas être trop grawe pour les porter, parce que «ans cela ou a l'air d'une cigale, avec uD gros corps et de petites pattes.

J'ainw aRs«

Onaj^orlt le thé.

N'est-ce pas? Regardei mademoiselle Saint-Ange. Il ne taul pourtant pas être trop maigre non plus, parce qu'alors il ne reste plus rien. On se récria sur la marquise d'Ermoul; moi , je trouve qu'elle a l'air d'une potence. C'est une belle tét«, si vous voulez, mais c'est une madone an bout d'un bâton.

MATHILDE, Hant.

Voulei-vous que je vous serve , ma chère?

MAOAHE DE LÉBT.

Rien que de l'eau chaude, avec un soupçon de thé et un nuage de lait.

Altei-vaUR demain cbei madame d'Ëgly ? Je vous prendrai si voua voule*.

Ahl madame d'Égljl en voilA une autre] avac ta frisure et ses jambes , elle me fait l'effet de ces grands balais pour épousseter les araignées. {Elle boit.) Hais , certainement, j'irai "«main. Non , je ne peux pas ; je vais au concert.

.■i,CÜHl«^[c

SCÈNE VI. M

MiTBl.DE.

Il est vrai qu'elle est od peu drAle.

MADĭHE DE lĖBĭ.

Regardet-moi doDC , je vous en prie.

tUTHILDE.

Pourquoi?

MUtlME DE liH.

Kegardei-nuû en face , là , frauchement.

lUTBILDE.

Que me trouvet-TOUB d'extraordinaire?

minjiF DE LÉBT.

Eh! eertaiDenieiit voui avez les yeux roi^es; vous venei de pleurer, c'est clair comme le jour. Qu'esl-ce qui se passe doue , ma cb^ Halhilde?

HTBIUE.

Rien , je vous jure. Que voulei^vous qu'il se passe?

MADAME DE LÉRV.

Je n'en sais ricD , mais vous venex de pleurer ; je vous dérange, je m'eo vais.

HATHILDE,

Au contraire , chère ; je vous supplie de rester.

Ë»(-ce triea franc? Je reste, ai vous vonlez; mais vous me direi vos peines. [Mathitde ikoub la lA*.) — Non? Alors je m'en vais , car vous comprenez qne du momenl que je ne suis bonne i rien , je ac peux que nuire iuvolon lai rement.

HITHILDE,

Restei, voire présence m'est précieuse, votre esprit m'amuse , et s'il était vrai que j'eusse quelque souci , votre gatte le chasserai
1.

Tenei, je vous aime. Vous me croyez peut-être légère; perM-Hine n'est si sérieux que moi pour les choses sérieuses. Je ne comprends pas qu'on joue avec lecteur, et c'est pour cela que j'ai l'air d'en manquer. Je sais ce que c'est que de souffrir, on me l'a appris bien jeune encore. Je sais aussi ce que c'est que de dire ses

chagrins. Si ce qui vous afflige peut se confier, parlez hardiment;
ce n'est pas la curiosité qui me

UTHILDB.

Je vous croirais, et si vous le voulez » « iitcère ; mais dispensez-
vous de vous obéir.

iudànb ve L'Éat.

Ah! mon Dieu, j'ai vu! c'est la bourse bleue. J'ai fait

une sottise à l'usage de ta uoignant madame de Blainville. J'y

ai pensé en vous quittant', est-ce que M. de Cbavigny lui fait

la cour?

Mathilde m'a vu. ne pouvant répondre, te détourne, et porte ion
mouchoir à » et y va.

MADAME DE LÉBY.

Est-il possible?

17» long silence. j'ai vu! il se promène quelque temps. puis va
jouer à l'avant bout de la chambre. Madame de Liry semble ré-
fléchir. Elle le voit, et s'approche de Mathilde; < elle-ci lui

Vous savez, ma chère, que les dentistes vous disent de crier,
quand ils vous font mal. Hoi, je vous dis : Pleurez ! pleurez!
Douce ou amère, les larmes soulagent toujours.

Ah ! mon Dieu !

Hais, c'est incroyable, une chose pareille On ne peut pas ai-
mer madame de Blainville ; c'est une coquette à moitié perdue,

qui n'a ni esprit ni beauté. Elle ne vaut pas votre petit doigt j ou ne quitte pas ua ange pour un diable. HATHILDE, tanglolan.

le suis sũre qu'il l'aime, j'en sais sũre.

Non, mon enfant, ^ ne se peut pas; c'est un caprice, une fantaisie. Je connais H. de Chavigaf plus qu'il ne pense; il est médisDt, mais il n'est pas mauvais. Il aura agi par boutadej avez-vous pleuré devant luiP

Ohl non, jamais!

MADAME DE LÉKr.

Vous avez bien fait; il ne m'étonnerait pas qu'il en Tilt bien

iz=rtNGoo«^[c

HADIHE DE LEHI.

Ih mon Dieu , oui ! j'ai vtugt-eînq an» d'hier, mais jo sais {ui en eft sur bieu d«s choses. Comment tout cela est-il

Mais... je pesais...

HADIHE DE LÉSĬ.

Parlez. Avet-vous peur de moi? je vais tous rassurer tout de suite; si pour vous nietlre à votre aise, il faut m'engager de mon côté, je Tais vous prouver que j'ai con6ance en vous et vous forcer à l'avoir en moi; est-ce nécessaire? je le ferai. Qu'est-ce qu'il vous plail de savoir sur mon compte ?

Vous êtes ma meilleure amie; je vous dirai tout, je me fie à vous. Il ne s'agit île rien de bien grave; mais j'ai une folle tête qui m'entraîne. J'avais Tait ĩ M. de Chnvigny une petite bourse en ca-

chette que je comptais lui offrir aujourd'hui ; depuis quinze jours je le vois h peine; il passe ses journées chez madame de Blainville. Lni offrir ce petit cadeau, c'était lui faire un doni reproche de son absence et lui montrer qu'il me laissait seule. Au moment où j'allais lui donner ma bourse, il a lire l'autre.

Il n'y a pas Ik de quoi pleurer.

Où si, il faut de quoi pleurer, car j'ai fait une grande folie; je lui ai demandé l'autre bourse.

Alors ce n'est pas diplomatique.

DATHILDE.

Non, Émilie, et il m'a refusé... Et alors... Ah! j'ai

MIDTIE DE LÉHT.

Eh bien?

HATHILDE.

Eh bien , je l'ai demandée à genou. Je voulais qu'il me fasse ce petit sacrifice , et je lui aurais donné ma bourse en échange de la sienne. Je l'ai prié... je l'ai supplié...

■,...VCUHiy[c

MADAME D

Et il n'en a rien fait; cela *a I n'est pas digne de vous !

Ah ! malgré tout , je ne le croirai jamais !

MIDIME DE LÉHV.

Vous ave» raUOD , je m'eiprime mal. 11 est digne de vous et vous aime; mais il est homme et orgueilleui. Quelle pitié ! Et où est doue votre bourse?

La voilà ici sur la table.

MIDAME DE LÉBT, pTtUml la boum.

Celte bourae-là? Eh bieu, ma chère, elle est quatre fois plus jolie que la sieDne. D'abord elle n'est pas bleue, ensuite elle est charmaote. PrËtez-la-nioi , je me charge bien de la lui Taire trouver de son goât.

MITBILOe.

Tàchei. Vous me rendrez la vie.

HADAUE DE LÉRT.

En être ik après un an de mariage , c'est inoui j 11 Taut qu'il y ait de la sorcellerie là dedans. Cette Blaiuville, avec son indigo , je la déteste des pieds à la té(e. Elle a les yeui battus jusqu'au menton. UaUtîMe, voulei-vous faire une chose? Il ne nous en coûte rieu d'essayer. Votre mari viendra t-il ce

HATHILDE.

Je n'en sais rieu , mais il me l'a dit.

MADAME DE LÉHV.

Comment étiei-vous quand il est sorti?

MITHILDe.

Ahl j'étais bien triste et lui bleu sévère! MADAME DE LÉAR.

Il vieDdra. Avez-vous du courage? Quand j'ai une idée, je vous en avertis, il faut que je me saisisse au vol; je ne connais, je réussirai.

Ordonnez donc, je me sou mets.

NAD. WE DE LÉRT

Passez dans ce cabinet, tiabillet-vous à la hile et jetez-vous

iz=rtNGoo<^[c

. SCÈNE VIL 510

dans nu voiture. Je ne veux pas vous envoyer au bal, mais il faut qu'en rentrainant vous ayez l'air d'y être allée. Vous vous ferez mener où vous voudrez, aux Invalides ou à la Bastille; ce ne sera peut-être pas très-divertissant, mais vous serez aussi bien là qu'ici pour ne pas dormir. Est-ce convenu? Maintenant, prenez votre bourse, et enveloppez-la dans ce papier, je vais mettre l'adresse. Bien, voilà qui est fait. Au coin de la rue, vous ferez arrêter; vous direz à mon groom d'apporter ici ce petit paquet, de le remettre au premier domestique qu'il rencontrera, et de s'en aller sans autre explication.

HITBIUIK.

Dites-moi du moins ce que vous voulez faire. HioiHE ne LÉBI.

Ce que je veux faire, enbnt, est impossible à dire, et je vais voir si c'est possible à faire. Une fois pour toutes, vous fiez-vous à

moi ?

HATHtLDR.

Oui, tout nu monde pour l'amour de lui.

MIDIHE DE LÉBT.

Allons, preste! Voilà une voilure.

C'est lui; j' entends sa voii dans la cour.

MiDIHE DE LÉHT.

Sauvez-vous! Y a-t-il un escalier dérobé par là?

Oui , heureusement. Hais je ne suis pas coiflée; comment croi-
ra-l'^n ï ce bal?

HADAHB DE LÉRV , âlont la guMande qu'elle a lur la lête

et la donnant à Matkilde.

Tenez, vous arrangeroi cela en route.

Mathilde tort.

SCÈNE VII

MADAME DE LÉRY, Mula.

A genoux] une telle femme à genoux 1 Et ce mon»enr-là quila-
refusel Une femme de viugt ans, belle comme un en ge el fidèle
comme un lévrier 1 Pauvre enfant , qui demande en grâce qu'on
daigne accepter une bourse faite par elle, en

5W UN CAPHICH:.

édMDg« d'un cwleau de madame de Bliinville! Mais quel
«Mme est donc le cœur de l'homme I Ah I ma foi t nous Talon»
mieux qu'eui 1 [Site t'attoil et prtnd uttt brochure êur la tablt. Vn
intlant apréi on frappe à bt port».) « Entre*. ■

CHA VIGNY

Comme eel*. M'y étiez-iours pas?

HIDUIE DE LÉRT.

Voilà une question qui n'est ,pas galante. Non , je n'y étaii pas;
mais j'y ai eutoyé Hathilde , que vos reçanli semblent cherch«'.

Vont plaisantei , à ce que je vois?

■ADiMB DE LÉBV.

Plalt-il? Je vous demande pardon , je tiens un article d'une Bt-
vue qui m'intéresse beaucoup,

Vn litenee. Chavigny, inquiet, te Mm et n promène.

Est-ce que vraiment Mathilde est à ce bal ? liais oui ; TOUS
voyez que je l'attends.

C'est singulier; elle ne voulait pas sortir lorsque vous le lui
aves proposé.

MjkDIHe DE liBT.

Apparemment qu'elle a changé d'idée.

CHIVIGNV.

Pouï^uoi n'y est-cUeptsahée avec vous?

HIDAMB DE LËRT.

Parce que je ne m'en suis plus souciée.

Elle s'est doue passée de voilure ?

MADAME DE LÉBT.

NoD , je lui ai prêté la mienne. Avez-v de Chavigay ?

Quoi?

C'est la Jtn>u« de* lieux Mondes; un article Ircs-joli de nr
dame Sand sur les oranges-outangs.

CHAIŌtiï.

Je ne cooaprends rien à eette idée d'aller au bal sans m'en pré-
venir. J'aurais pu du moins la ramener.

MADAME DE LÉRT.

Aimex-voug les romans de madame Sand?

catvioMy.

Non, pas du tout. Hais gi elle jrest, comment se fait-il que je
ne l'aie pas trouvée?

MADAME DE LÉBĬ.

Quoi ? la Reuuet Elle éUit là-de«sus.

Vous moquez-vous de moi , madame?

MADAME DE i-Éav.

Peut-être; c'est selon k propos de quoi.

C'est de ma femme que je vous parle.

MADAME DE LÉRT.

EsUw que vous me l'avez donnée à garder?

CHAVIGfIT.

Vous avei raison; je suis très- ridicule; je vais de ce pas h
cberctaer.

MADAME t>E LÉKL.

Bah I vous allei tomber dan* la queue.

.....,*Cooy[c

n l'appTOchê du feu tt l'tuâeoil.

HADAHE DE LÉHL, quittant ta tectun.

Savei-vanB , monsieur de ChaTJgny, <|ue voue m'élonaes

beaucoup ? Je croyais vous avoir entendu dire que vous Isis-
giei Maliilde parfiii tentent libre, et qu'elle allait où bon lui
semblait?

CHITIGNY.

CerlainemeDl', tous eo voyei la preuve.

HADMIE DE LÉRT.

Pas lanl ; vous avei l'air furieux.

Ifoi , par exemple! pas le moins du monde.

Vous De leuei pas sur votre ibuteuil. Je vous cra^is un tout autre bomme , je l'avoué, et, pour parler BérieuwmeDt, je n'aurais pas prêté ma voiture à Uatbilde, si j'avais su ce qui

CHAVICNT.

Hais je voue assure que je le trouve tout simple, et je vous remercie de l'avoir fait.

Non, non, vous ne me remerciez pa»; je vous assure, moi, que vous êtes fâché. A vous dire vrai , je crois que h elle est sortie , c'était un peu pour vous rejoindre.

CHAVICNT.

J'aime beaucoup cela. Que oe m'accompagna it«lle?

MADAME DE LÉBT.

Eh oui! c'est ce que je lui ai dit. Hais voilà comme nous sommes, nous autres; nous ne voulons pas et puis nous voulons. Déddément, vous ne prenez pas de thé?

CHAVICNT.

Non, il méfait mal.

HADANB DE LÉRT.

Eh bien I donnez-m'ea.

CIIAVIGNT.

l'ait-il , madame?

iz^rt^Google

SCÈNE VHf

«UDIHE HE LÉBY.

Donnez-m'en.

ChmHgny u lève et remplil un« tane gu'it offre à madame de Léry.

C'est bon ; mettez ça là. Avons-ous un miDistère ce «oir? CRIivieHT.

Ce «ont de drôles d'aubergM que ces ministères. On y entre et on en eort sans savoir pourquoi ; c'est une procession de marionnettes.

Prenez donc ce thé à votre tour; il est déjà ĩ moitié froid. Vous n'y avez pas mis assn de sucre. HeUez-m'en un ou

Comme vous voudrez, il ue vaudra rien.

MADAME DE LBRT.

Bien ; maintenant , encore un pea de lait.

ï:[es-vou8 satisfaite?

«AnAWE DE liRT.

Une ^utte d'eau chaude à présent. Est-ce fait? Donnez-moi

Vous croyez ? En êtes-vous sûr ?

Il n'y a pas le moindre doute.

KADASE DE LÉHT.

Et pourquoi ne vaudrait-il rien ?

CBIV[^]GNV.

Parce qu'il est froid et trop sucré.

Eh bien ! s'il ne vaut rien, ce thé, jetex-le.

Chavignj/ eit d'Aoul , tenant la loin, Hadamt de Liry le regarde
« n'riant.

HISIHE DE LÉBT.

Ah I mon Dieu , que vous m'amusez ! Je n'ai jamais rien vu de
si mauvais.

CHÂTIGNT, impatienté[^] vide la tâtât âan* le ftu, puis il *«
promène à grand pas , et dit avec humeur :

Ha foi , c'est vrai , je ne suis qu'un sot.

Je ne vous avais jamais vu jaloux, mais vous l'êtes comme un
Ouiello.

P«fl le moins du monde; je ne puis pas souffrir qu'on aie d[^]ne,
ni qu'on gêne les autres en rien. Comment pouvez-vous que je
sois jaloux ?

HtDiUIE OE LÉHT.

Par amour-propre , comme tous les maris.

Bahl propos de femme. On dit ; «Jaloui par amour-propre,»
parce que c'est n ne phrase toute fiile, comme on dit: ■ Votre
Irés-humble serviteur, i Le monde est bien Bévère pour g«s
pauvres maris.

HASIHE DE L^T.

Pas tant que p9or ces pauvres femmes.

Ob) mon Dieu, si. Tout est relatif. Peutnin permettre aus
femmes de vivre sur le même pied <fue nous? C'ot d'one
absurdité qui saute eui ;eui. Il y a mille choses Irés-graves
pour elles , qui n'ont aucnne importance pour un homme.

HUUHE DC Léav,

Oui , les caprices , par eiempjei

CHAVI«HT.

Pourquoi pas? Èb bieni oui, les caprices. II est ccertein qu'un
bomrae peut en avoir, et qu'une femme...

En a quelquefois. Est-ce que vous croyez qu'une robe est un
lalismau qui en préserve?

CaAVI&MT.

C'esl une barrière qui doit les arrêter.

A moins que ce ne soil un voile qui les «ouvre. J'eillenda mar-
cher. C'esl Hathilde qui rentre.

■...■i,-CÙHl«'^[c

Oh! que Doikf il u'est pasminuil.

Un domeitigvt entre, et n Ht. dt Chavignj/.

Qu'esl-ce que c'est? Que me veul-oni

LE DOMESTIQDE.

On vieni d'apporter cela pour H. [e comte.

Il *oTt, Chavigny défait le paquet qui renferme la boune de Mathilde.

Esl«e encore DD cadeau qui tous arrive? A celte heare-ci, c'est un pen fort.

CHATtCNT.

Que diable est-ce que ça veut dire? Hë ! Francis , hé I qui est-ce qui a apporté ce paquet?

LB DOHEBTIQiie, rentrant.

Monsieur?

CUIVIGNT.

Qui est-ce qui a apporté ce paquet?

LE DOHESTIQDE.

Monsieur, c'est le porUer qui Tient de monter.

Il n'y a rien avec? Pas de lettre?

LE nOHESTIQDE.

Non, monsieur.

CHiTICNĭ.

Est-ce qu'il avait fa depuis longtemps, ce portier?

LB DOHESrñjłTE.

Non, monsieur; on vieutde le lui remettre.

CHiTIOiTT,

Qui le lui a remis?

LE nOMESTIQUE.

Monsieur, il ne »ait pas.

Il n« sait pas < Pcrdex-Tous la tAte? Est-c(ine femme?

CBAVIGNT.

st-c«qu'ilesU

n bas, ce domestique?

LE DOHESTigUB.

oa, monsieur

il est parti gur-le-cbamp.

CBIVIGHĭ.

n'a rien dit?

LE DOMESTIQUA

on , monsieur

CfIAÏIGNT.

fflibon.

m DAME DE LEBT.

J'espère qu'on tous gSte, monsieur de Cbafiga;. Si vous laissez tomber votre argent, ce ne sera pas la laute de ces dames.

CBAVICHT.

Je veui être pendu si j'y comprends rien.

HADAIIE DE LÉHI.

Lùmet donc I tour faites l'entant.

CBATIGNT.

Non ; je vous donne ma parole d'bonneur que je ne devine pas. Ce ne peut être qu'une méprise.

HAOAME DE LÉKT.

Est-ce que l'adresse n'est pas dessus ?

I|a foi si, vous avec raison. C'est singulier; je connais l'écriture.

Peut-on voir?

C'est peut-être une indiscretion à moi de vous la montrer; mais tant pis pour qui s'y expose. Teneï. J'ai certainement vu de cette écriture-ifr quelque part.

Et moi aussi, très certainement.

MADAME nE I.EHT.

Fi donc! c'est une anglaise pur sang. Regardez-moi <'es lettres-tâ sont lises. Ob ! la dame est bien élevée.

Vous avez l'air de la reconnaître.

NADAHE DE L'Env, avec une confusion feinte. Moi j'ai pas du tout.

Chaigny^ Honnêtement, la regarde, puis continue à se promener.

MADAHE DE L'ERV.

Où ça étioDS-DDus donc de votre conversation ?— Eh ! moi-même 1 me semble que nous parlions caprice. Ce petit poulet rouge arrive à propos.

Vous êtes dans le secret, convenez-en.

MADAME DB L'ÊHT.

Il y a des gens qui ne savent rien dire; si j'étais elle vous, j'aurais déjà deviné.

cHAvenirT.

Voyons! soyez franche; dites-moi qui c'est.

Je croirais assez que c'est madame de Blainville.

CHA VIGNY

Vous él«8 impitoyable , madame; savez-vous bien que nous nous brouillerons.

MADAME DE LÉRV.

Je l'espère bien , mais pas cette fois-ci.

CHAVIGHİ.

Vous ne voulei pas m'aider à trouver l'énigme?

MADAME DE LÉBT.

Belle occupation ! Laisses donc cela; on dirait que vous n'y élee pas fait. Vous ruminerei lorsque vous serez couché, quand ce ne serait que par politesse.

cHATicnv.

Il n'y a donc plus de Ihd ? J'ai envie d'en prendre.

Je vais vous en faire ; dites donc que je ne suis pes Imnnc. Vn titenee.

f, te promenanl loujourı.

Plus je cbercbe , moins je trouve.

iz=rtNGoo«^lc

HIDIMB DE LÉBT.

Ah ^ t dite» donc , esi-w un parti pris de n« penser i^u'à cette boureeı Je Tais ioub laisser * vos rêveries.

CBATIGNT.

C'est qu'en Térilé je tombe des noM.

MApiHE DE LÉRV.

Je TotiB di« que c'est madame de Blainville. Elle a réOéchi sur la couleur de sa bourse , et elle vous en envoie une autre par repentir. Ou mieui encore : elle veut vous tenter, et voir si vous porterez ceile-ci ou la sienne.

le porterai celle-d sans aucun doute. C'est le seul moyen de savoir qui l'a laite.

MADUIE DE LÉRt.

Je ne comprends pas; c'est trop profond pour moi.

CBAVtCNT.

Je suppose que la personne qui me l'a envoyée me la voie demain entre les mains; croyei-vous que je m'; tromperais? HiDUiE DE t-ÈHY, itlatant dt rire.

Ah ! c'est Irop fort; je n'y liens pas.

Est-ce que ce serait vous, par hasard ?

Vn iilence.

HADIHE DE LÉRT.

Voilb voire thé , tait de ma blanche main , et il sera meilleur que celui que vous m'avei fabriqué tout h l'heare. Hais finissez donc de me re^rder. Est-ce que vous me preoei pour une lettre anonyme?

CHAVIGNT.

C'est vous , c'est quelque plaisanterie. Il y a nu complot làdeasous.

HADAUE DE LÉñi.

C'est un petit complot assez bien tricoté.

Avouez 'donc que vous en Stes.

HADAHE DE LÈK1.

Non.

CHAVIGNT.

Pas davaalâge.

CBAVIOBY.

Je vous en supplie !

Demandw-le à gcnoui , je tous le din

A geaoui? Unique tous vaudrez.

MADAME ne LÉB1.

Allons, voyoDsI

CHIVIGNI.

Sérieusement?

Il te met à genoux en riant devant madame de Léry.

MADAME DE LÉHY, tèch«m«nf.

J'aime celt« posture, elle vous va à merveille; mus je vous conseille de vous relever, afin de ne pas trop m'attendrir. CDA-VicNT je relève.

Ainsi vous ne direi rien , n'est-ce pas?

Avez-vous là votre bourse bleue?

Je n'en sais rîcu,je crois que oui.

MWAME DE LÉKY.

Je crois que oui aussi. Donnez-moi-la , je vous dirai qui a fait l'autre.

Vous le savei donc?

Oui, je lésais.

Est-ce une femme ?

A' moins que ce ne soit un homme, je ne vois pas...

CBAVIONT.

Je veut dire : est-ce une jolie femme?

HAHAME DE LÉBT.

C'est une femme qui , à vos yeui , passe pour une des plus jolies femmes de Paris.

CBAVICNÏ.

ISrunc ou blonde?

Bleue.

CHtTLGNĭ.

Par quelle letlro commence soo uom?

MiamE DE LÊRT.

Vous ue voulez pas Ae mon marché? Donneca de madame de
Blaiaiville.

Est-elle petite ou grande^ Donnei-mai la bourse.

Dîte>-inoi aeulement si elle a le pied petit.

HADtME DE LÊBT.

La boune ou la vie !

Me direz-v«us le nom si je vous donne la boune?

NADIIE DE LÉftT.

Oui.

CHiviGNĭ , tirant la bourse bleut.

Votre parole d'honneur?

MADAME DE LÉRT.

Ha parole d'honneur!

CHivioNf wmfls hhiler; madame de Lèry ttni la moin; il la re-
garde attentivement. Tout à coup il t'atteoit à eâti d'elU , ' et dit
gaîment .- Parlons caprice. Vous convenez donc qu'une femme
peut

Est-ce que t<

Pas tout â fait ; mais il peut arriver qu'un homme marié ait deux fa^ns de parler, et, jusqu'à un certain point, deui fa^ns d'agir. -

MADAUE DE LÊBT.

Isi% bien! et ce marché, est-ce qu'il s'envole? je croyais qu'il était conclu.

cmviGNt.

Un homme marié n'en reste pas moins homme; la bénédiction ne le métamorphose pas, mais elle l'oblige quelquefois

SCENE VIII. SU

k ^adre un Me el à en donoer Im répliques. Il ne s'agit que Au savoir, dans ce monde, à qui les gens s'adreMent quand ils TOUS parlent , si c'est au r^l on au convenu , à la personne ou au personnage.

HàKiUIB DE LÉRT.

J'eotends; c'est an cboii qu'on peut faire; mais où s'y re-
«Hiaalt le public T

KADIHE DE LERĬ.

Vous renoDcei donc à ee Tameui nom ? Allons , vofons , do-
Doer-moi cette bourse.

Une femme d'esprit, pareiemple fune femme d'esprit sait tant de choses 1) , ne doit pas se tromper, k ce que je crois , sur le vrai

caractère des gens ; elle doit bien voir, au premier . coup d'œil...

HIDUE DE LÉRT.

Décidément vous gardeï la bourse?

CHiVICNĭ.

Il me semble que vous y tenei beauconp. Une femme d'espril, n'esl-il pas vrai, madame, doit savoir faire la part du mari , et celle de l'homme par coDséqnenf ? Comment êtes- Tous donc coiïiée? Vous étiez toute en fleurs ce matin.

MADAME DE LÉHY,

Oui ; (ja me gênait , je me suis mise ĩ mon aise. Ah ! mon Dieu , mes cheveux sont débits d'un cMé.

eu» te Une et l'a/utls dwant ta glace.

Vous svei la plus jolie laille qu'on puisse voir. Vue franme d'esprit comme vous., ,

HÀDAME DE LÉRT.

Une femnM d'esprit comme moi se donne au diable quand elle a aOiiire à un homme d'esprit comme vous,

CBAVIGNT.

Qu'à cela ne tienne ; je suis assei bon diable.

■ADAMB DE LÉRT.

Pa> pour moi , du moi)» k ce que je pense.

■...■i.CÙHL'^lc

C'est qu',a[^ rem ment quelque autre nie fait tort. Qu'est-oe que ce propos-U veut dire?

CBAVIGHY.

Il veut dira que si je vous déplais, c'est ^ne quelqu'un m'ein-

UADAME DE LÉRT.

C'est modeste et poli ; mais vous voua trompei : personne ne me plait , et je ne veux plaire à personne.

àvee votre âge et ces yeus-là , je vi nKamr. de ĩ.éi C'est cependant la vérité pure.

Si je le croyais, vous m» donneriez bien mauvaise opinion des bomines.

HiDAHE DE LÉHI.

Jo TOUS le ferai croire bien aisément, i'ai une vanité qui ne vent pas de maître.

CBIVKIHT.

Ne peut^lle souHrir ua serviteur.

NIDAIE BE LÉRT.

Bahl serviteurs ou maitres, vous n'êtes que des tjrraus.

C'est assez vrai , et je vous avoue que là-dessus j'ai toujours délesté la cuuduite des hommea. Je ne sais d'où leur vient celle manie de s'imposer, qui ne sert qu'à se foira haïr.

HinAME DE LĚRV.

EbUx votre opinion sincère?

CHAVIONĬ.

Très-sincère; je ne conçois pas comment on peut se figurer que parce iju'on a plu ce soir, on est en droit d'en abuser de-

C'est pourtant le chapitra premier de l'histoire universelle.

Oui, cl si les hommes avaient k sens commun là-dessus, tes femmes ne seraient pas si prudentes,

■...■i,CÜHl«^[c

SCËNE VIII. 663

HiDlME DE LÉHT.

C'est possible ; les liaisoDS d'aujourd'hui Hfut des mariages, et quand il s'agit d'un jour de noce, cela vaut la peine d'y penser,

CHITIGHT.

Vous avez mille fois raison ; et , ditea-moi , pourquoi en estil ainsi ? pourquoi tant de comédie et si peu de franchise? Une jolie femme qui se Ge à un galant homme ne aaurait-elle le distinguer? il n'y a pas que des sols sur la terre.

C'est une question eu pareille circonstance.

Hais je suppose que, par hasard, il se trouve un homme qui , sur ce point , ne soit pas de l'avis des sots ; et je suppose qu'une occasion se présente où l'on puisse être franc sans dan, ger , sans arrière-peuscc , sans crainte des indiscretions. [Il lui prend la main.) Je suppose qu'on dise i une femme : Nous sommes seuls , vous êtes jeune et belle , et je fais de votre esprit et de votre coeur

tout le cas qu'on en doit faire. Mille obstacles nous séparent , mille chagrins nous attendent si nous essayons de nous revoir demain. Votre fierté ne veut pas d'un joug , et votre prudence ne veut pas d'un tien ; vous n'avez h i-édoàter ni l'un ni l'autre. On ne vous demande ni protestation , ni engagement , ni sacrifice , rien qu'un sourire de ces lèvres de rose et un regard de ces beaux yeux. Souriez pendant que cette porte est fermée ; voire liberté est sur le seuil ; vous la retrouverez en quittant cette chambre; ce qui s'ensuit vous n'est pas le plaisir sans amour , c'est l'amour sans peine et sans amertume; c'est le caprice, puisque nous en parlons, non l'aveugle caprice des sens, mais celui du cœur, qu'un moment fait naître et dont le souvenir est éternel.

Vous me parliez de comédie; mais il paraît qu'ici l'occasion vous en joueriez d'assez dangereuses. J'ai quelque envie d'accepter un caprice, avant de répondre à ce discours-là. Il me semble que c'en est l'instant, puisque vous en plaidez la liberté. Venez-vous lui jouer un jeu de cartes?

Oui, dans cette table; qu'en voulez-vous faire?'

Il est-joyeux

MIAUIE DE LBI1.

DoDDei-4e-n)oi , j'ai ma fantaisie , et tous êtes forcés d'obéir si vous ne voulez vous contredire. (Le prend-elle comme corrélatif au jeu.) Alloué , comte , dites rouge ou noir. CBKvan.

Voulez-vous Toi me dire quel est l'enjeu?

Il est-joyeux DE LÉBT.

L'enjeu est une discrétion *.

CHAVIAÏT.

Soit. ^ J'appelle rouge.

a »vet perdu. Donnes-moi aelt«

De tout mon cœur, mais je garde la rouge, et quoique sa couleur m'ait fait perdre , je ne le lui reproctierai jamais^ car je «eii auNĭ bien que vous quelle e«t la main qui me l'a faite.

MADAME DE LÛT

Est-elle petite ou grande, cette main?

CHAVJGHT.

Elle ett charmante et douce comme le salin.

MADAME DE LÉBT.

Lui p«ineitei-YoU8 de satisfaire un petit mouvement de jatouûe?

Elit jette au ftu la ftoursa blea».

CBATIGHT.

Emestine, je vous adolor MADAME DE LÛT f«^rd< triltT la bauree. file e'vpfndt» à» Chavigng et lui dit tendrement ; Vous n'airaei donc pLua madame de Blainville?

CHAVICNT.

AhlgrandDieul jeneTai jamais aimée.

MADAME DE LÉRT.

NI mM non plus , moasieur de Chavigny.

CHAViGirr.

Mais qui a pu vous dire que je pensais h cette femme-U?

kCùhi'^Ic

Ah ! ce n'esl pas elle à qui je demanderai îamaïa un initanl de bonheur ; ce n'eel pas elle qui me le donnera I

Ni moi non plus, nwiwiettr de Chav^j. Vous veaet de me foire «n peltt Mcriflce , et c'est Irés-galant de votre part; mais je ne veux pas vous tromper : la bourse rouge n'est pas de ma fajjon.

lilst-il possible? Qui eslHse donc qui l'a faite?

C'est une main plus belle que la mienne. Faites-moi la grâce de réOéchir une minute et de m'eipliquer cette énigme à mon tour. Voue m'avez fait, en hon fran^is, une déclaration très-aimable ; vous vous êtes mis à deux genoui par terre, et remarquei qu'il n'y a pas de tapis ; je vous ai demandé voira bourse bleue, et vous me l'avez laissé brûler. Qui suis-je donc, dites-moi, pour mériter tout cela? Que me trouvezvous de si extraordinaire? Je no suis pas mal, c'est vrai; je Buis jeune ; il est certain que j'ai le pied petit. Hais euUn ce n'est pas si rare. Quand nous nous se-rons prouvé l'un à l'autre que je suis une coquette et voua un libertin , uniquement parce qu'il est minuit et que nous sommes en tête-i-léte, voilà uu beau fait d'armes que nous aurons à écrire dans nos mémoires I C'est pourtant là tout, n'est-ce pas? Et ce que vous m'accordez en riant, ce qui ne vous coâte pas même un regret , ce sacriflce insigniflani que vous laites à un caprice plus

insigoiBant encore , vous le refusez k la seule femme qui vous aime , à la seule femme que vous aimics !

On anlend la bruit d'une voitun.

(«LIVIGNT.

Hais , madame , qui a pu vous instruire?.. .

IIU>A«E DE LÉnT.

Parlei plus bas , monsieur, la voilà qui rentre , et cette voiture vient me ebercher. Je n'ai pas le temps de voua faire ma morale; vous étea homme de cœur, ei votre cœur vous la fera. Si TOUS trouvez que Hatbilde a les yeux rouges, esauyei-les avec celte petite bourse que ses larmes reconnaîtront, car c'est votre bonne , brave et fldéle femme qui a passé quinze jours ila faire. Adieu; vous m'en voudrei aujourd'hui , mais <""

i,CÙHl«^[c

536 UN CÂPUICE. SCENE VIII.

aurei demaia quelque amitié pour nioi , et , croyei-inoi , cela vaut mieux qu'un caprice. Maia s'il vous eu faut un absolument, tenez , voilé Hatbilde, tous en avez un beau à tous passer ce soir. 11 vous en fera , j'espère , oublier un autre que personne au monde, pas même elle, ne saura jamais.

Maihilde entre, madame dt Léiy va à la rencontre et l'cmbroue , - M. dt Chavigny la regarde , i[l'approche d'ellei, prend i ur la tête de sa femme la guirlande de ^eurj de madame de Léry . et dit à celteet en la lui rendant .-

. le vous demande pardon , madame , elle le saura , et je n'oublierai jamaisqu'nn jeune curé fait les meilleurs se

Sources et licence

Texte : <https://archive.org/details/comdiesetprover13musssgoog>. Domaine public ; numérisation mise à disposition par Internet Archive. Mise en forme : liregratuitement.com. Tout ce que nous ajoutons reste libre.